

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

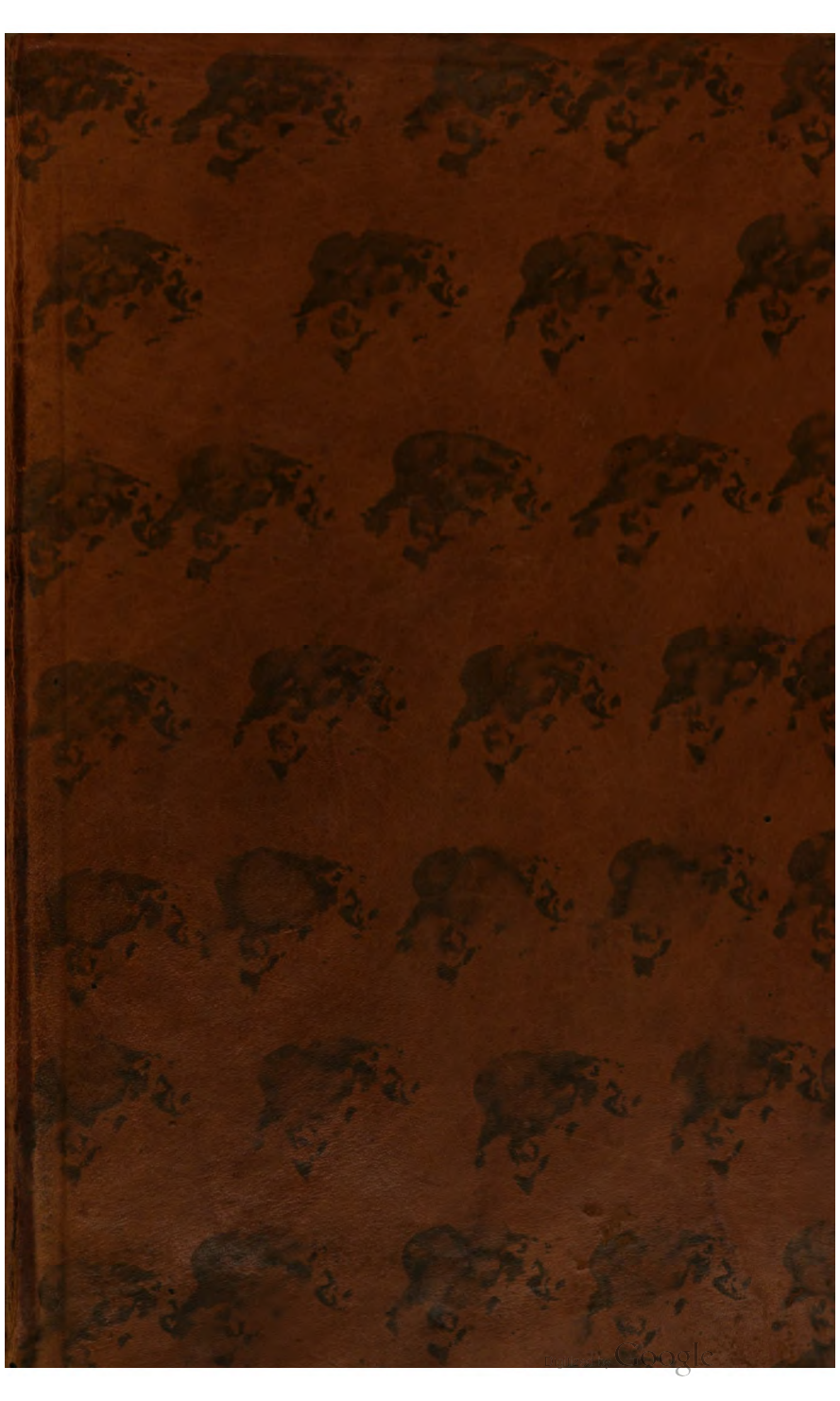
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

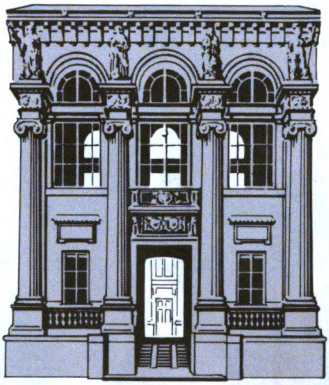
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


Digitized by Google

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Digitized by Google



VI. 1770 G/1 (6)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
Mr. *de VOLTAIRE.*

DERNIERE EDITION.

TOME SIXIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE,
AVEC LES PIÈCES QUI Y SONT RELATIVES.



M. DCC. LXX.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 4 FEB 1985
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

REMARQUES

SUR

L'HISTOIRE.

NE ceſſera-t-on jamais de nous tromper ſur l'avenir, le préſent & le paſſé? Il faut que l'homme ſoit bien né pour l'erreur, puiſque dans ce ſiécle éclairé on prend tant de paiſir à nous débiter les fables d'*Hérodote*, & des fables encor qu'*Hérodote* n'aurait jamais oſé conter même à des Grecs.

Que gagne-t-on à nous redire, que *Ménès* était petit-fils de *Noé*? Et par quel excès d'injuſtice peut-on ſe moquer des généalogies de *Moreri*, quand on en fabrique de pareilles? Certes *Noé* envoya ſa famille voyager loin; ſon petit-fils *Ménès* en Egypte, ſon autre petit-fils à la Chine, je ne ſais quel autre petit-fils en Suède, & un cadet en Eſpagne. Les voyages alors formaient les jeunes gens bien mieux qu'aujourd'hui: il a falu chez nos nations modernes des dix ou douze ſiécles pour s'inſtruire un peu

Digitized by Google

de la géométrie ; mais ces voyageurs, dont on parle, étaient à peine arrivés dans des pays incultes, qu'on y prédisait les éclipses. On ne peut douter au moins que l'histoire autentique de la Chine ne rapporte des éclipses calculées il y a environ quatre mille ans. *Confucius* en cite trente-six, dont les missionnaires mathématiciens ont vérifié trente-deux. Mais ces faits n'embarrassent point ceux qui ont fait *Noé* grand-père de *Fohy* ; car rien ne les embarrasse.

D'autres adorateurs de l'antiquité nous font regarder les Egyptiens comme le peuple le plus sage de la terre ; parce que, dit-on, les prêtres avaient chez eux beaucoup d'autorité ; & il se trouve, que ces prêtres si sages, ces législateurs d'un peuple sage, adoraient des singes, des chats & des oignons. On a beau se récrier sur la beauté des anciens ouvrages Egyptiens : ceux qui nous sont restés sont des masses informes ; la plus belle statue de l'ancienne Egypte n'approche pas de celle du plus médiocre de nos ouvriers. Il a fallu que les Grecs enseignassent aux Egyptiens la sculpture : il n'y a jamais eu en Egypte aucun bon ouvrage que de la main des Grecs. Quelle prodigieuse connaissance, nous dit-on, les Egyptiens avaient de l'astronomie ! Les quatre côtés d'une grande pyramide sont exposés aux quatre régions du monde ; ne voila-t-il pas un grand effort d'astronomie ? Ces Egyptiens étaient-ils autant de *Cassini*, de *Halley*, de *Keplers*, de *Ticho-Brahé* ? Ces bonnes gens racontaient froidement à *Hérodote*, que le soleil en onze mille ans s'était cou-

Digitized by Google

couché deux fois où il se lève : c'était là leur astronomie.

Il en coûtait, répète Mr. *Rollin*, cinquante mille écus pour ouvrir & fermer les écluses du lac Mœris. Mr. *Rollin* est cher en écluses, & se mécompte en arithmétique. Il n'y a point d'écluse qui ne doive s'ouvrir & se fermer pour un écu, à moins qu'elles ne soient très-mal faites : Il en coutait, dit-il, cinquante talens pour ouvrir & fermer ces écluses. Il faut savoir, qu'on évalua le talent du tems de *Colbert* à trois mille livres de France. *Rollin* ne songe pas, que depuis ce tems la valeur numéraire de nos espèces est augmentée presque du double, & qu'ainsi la peine d'ouvrir les écluses du lac Mœris aurait dû couter, selon lui, environ trois cent mille francs : ce qui est à peu près deux cent-quatre-vingt-dix-sept mille livres plus qu'il ne faut. Tous les calculs de ses treize tomes se ressentent de cette inattention. Il répète encor, après *Hérodote*, qu'on entretenait d'ordinaire en Egypte, c'est-à-dire, dans un pays beaucoup moins grand que la France, quatre cent mille soldats ; qu'on donnait à chacun cinq livres de pain par jour, & deux livres de viande. C'est donc huit cent mille livres de viande par jour pour les seuls soldats, dans un pays où l'on n'en mangeait presque point. D'ailleurs, à qui appartenaient ces quatre cent mille soldats, quand l'Egypte était divisée en plusieurs petites principautés ? On ajoute, que chaque soldat avait six arpens francs de contribution ; voilà donc deux millions quatre cent mille arpens,

Digitized by Google

qui ne payent rien à l'état. C'eſt cependant ce petit état, qui entretenait plus de ſoldats que n'en a aujourd'hui le Grand-Seigneur, maître de l'Egypte & de dix fois plus de pays que l'Egypte n'en contient. *Louïs XIV.* a eu quatre cent mille hommes ſous les armes pendant quelques années; mais c'était un effort, & cet effort a ruiné la France.

Si on voulait faire uſage de ſa raiſon au-lieu de ſa mémoire, & examiner plus que tranſcrire, on ne multiplierait pas à l'infini les livres & les erreurs; il faudrait n'écrire que des choſes neuves & vrayes: ce qui manque d'ordinaire à ceux qui compilent l'hiſtoire, c'eſt l'eſprit philoſophique: la plûpart, au-lieu de diſcuter des faits avec des hommes, font des contes à des enfans. Faut-il qu'au ſiécle où nous vivons on imprime encor le conte des oreilles de *Smerdis*, & de *Darius*, qui fut déclaré roi par ſon cheval, lequel hennit le premier; & de *Sanacharib*, ou *Senmakérib*, ou *Sennacabon*, dont l'armée fut détruite miraculeuſement par des rats? Quand on veut répéter ces contes, il faut du moins les donner pour ce qu'ils ſont.

Eſt-il permis à un homme de bon ſens, né dans le dix-huitiéme ſiécle, de nous parler ſérieuſement des oracles de Delphes? tantôt de nous répéter, que cet oracle devina que *Créſus* faiſait cuire une tortue & du mouton dans une tourtière; tantôt de nous dire, que des batailles furent gagnées ſuivant la prédiction d'*Apollon*, & d'en donner pour raiſon le pouvoir du diable? Mr. *Rollin* dans ſa compilation de

Digitized by Google

de l'hiſtoire ancienne, prend le parti des oracles contre Mrs. *Van Dale*, *Fontenelle* & *Baſnage*: *Pour Mr. de Fontenelle*, dit-il, *il ne faut regarder que comme un ouvrage de jeuneſſe ſon livre contre les oracles, tiré de Van Dale.* J'ai bien peur que cet arrêt de la vieilleſſe de *Rollin* contre la jeuneſſe de *Fontenelle*, ne ſoit caſſé au tribunal de la raiſon; les rhéteurs n'y gagnent guères leurs courſes contre les philoſophes. Il n'y a qu'à voir ce que dit *Rollin* dans ſon dixiéme tome, où il veut parler de phyſique: il prétend qu'*Archimède*, voulant faire voir à ſon bon ami le roi de Syracuſe la puiſſance des méchaniques, fit mettre à terre une galère, la fit charger doublement, & la remit doucement à flot en remuant un doigt, ſans ſortir de deſſus ſa chaiſe. On ſent bien, que c'eſt là le rhéteur qui parle: s'il avait été un peu philoſophe, il aurait vû l'abſurdité de ce qu'il avance.

Il me ſemble, que ſi on voulait mettre à profit le tems préſent, on ne paſſerait point ſa vie à s'infatuer des fables anciennes. Je conſeillerais à un jeune homme d'avoir une légère teinture de ces tems reculés; mais je voudrais qu'on commençât une étude ſérieuſe de l'hiſtoire au tems où elle devient véritablement intéreſſante pour nous: il me ſemble, que c'eſt vers la fin du quinziéme ſiécle. L'imprimerie, qu'on invente en ce tems-là; commence à la rendre moins incertaine. L'Europe change de face; les Turcs, qui s'y répandent, chaſſent les belles-lettres de Conſtantinople; elles fleuriſſent en Italie; elles s'établiſſent en France; elles vont polir l'Angleterre,

Digitized by Google

terre, l'Allemagne & le Septentrion. Une nouvelle religion ſépare la moitié de l'Europe de l'obéiſſance du pape. Un nouveau ſyſtême de politique s'établit; on fait, avec le ſecours de la bouſſole, le tour de l'Afrique; & on commerce avec la Chine plus aiſément que de Paris à Madrid. L'Amérique eſt découverte; on ſubjugue un nouveau monde, & le nôtre eſt preſque tout changé; l'Europe chrétienne devient une eſpèce de république immenſe, où la balance du pouvoir eſt établie mieux qu'elle ne le fut en Grèce. Une correſpondance perpétuelle en lie toutes les parties, malgré les guerres que l'ambition des rois ſuſcite, & même malgré les guerres de religion encor plus deſtructives. Les arts, qui ſont la gloire des états, ſont portés à un point que la Grèce & Rome ne connurent jamais. Voilà l'hiſtoire qu'il faut que tout homme ſache; c'eſt là qu'on ne trouve ni prédictions chimériques, ni oracles menteurs, ni faux miracles, ni fables inſenſées; tout y eſt vrai, aux petits détails près, dont il n'y a que les petits eſprits qui ſe ſoucient beaucoup. Tout nous regarde, tout eſt fait pour nous; l'argent ſur lequel nous prenons nos repas, nos meubles, nos beſoins, nos plaiſirs nouveaux, tout nous fait ſouvenir chaque jour, que l'Amérique & les grandes Indes, & par conſéquent toutes les parties du monde entier, ſont réunies depuis environ deux ſiécles & demi par l'induſtrie de nos pères. Nous ne pouvons faire un pas qui ne nous avertiſſe du changement qui s'eſt opéré depuis dans le monde.

Digitized by Google

monde. Ici ce ſont cent villes, qui obéiſſaient au pape, & qui ſont devenues libres. Là on a fixé pour un tems les privilèges de toute l'Allemagne: Ici ſe forme la plus belle des républiques, dans un terrain, que la mer menace chaque jour d'engloutir, l'Angleterre a réuni la vraye liberté avec la royauté: la Suède l'imite, & le Dannemarck n'imite point la Suède. Que je voyage en Allemagne, en France, en Eſpagne, partout je trouve les traces de cette longue querelle, qui a ſubſiſté entre les maiſons d'*Autriche* & de *Bourbon*, unies par tant de traités, qui ont tous produit des guerres funeſtes. Il n'y a point de particulier en Europe, ſur la fortune duquel tous ces changemens n'ayent influé. Il ſied bien après cela de s'occuper de *Salmanazar* & de *Mardokempad*, & de rechercher les anecdotes du Perſan *Cayamarrat*, & de *Sabaco Métophis*. Un homme mûr, qui a des affaires ſérieuſes, ne répète point les contes de ſa nourrice.

Digitized by Google

NOUVELLES CONSIDERATIONS SUR L'HISTOIRE.

PEut-être arrivera-t-il bientôt dans la manière d'écrire l'hiſtoire, ce qui eſt arrivé dans la phyſique. Les nouvelles découvertes ont fait proſcrire les anciens ſyſtêmes. On voudra connaître le genre-humain dans ce détail intéreſſant, qui fait aujourd'hui la baſe de la philoſophie naturelle.

On commence à reſpecter très peu l'avanture de *Curtius*, qui referma un gouffre en ſe précipitant au fond lui & ſon cheval. On ſe moque des boucliers deſcendus du ciel, & de tous les beaux taliſmans dont les Dieux faiſaient préſent ſi libéralement aux hommes; & des Veſtales, qui mettaient un vaiſſeau à flot avec leur ceinture; & de toute cette foule de ſotiſes célèbres, dont les anciens hiſtoriens regorgent. On n'eſt guères plus content, que dans ſon hiſtoire ancienne Mr. *Rollin* nous parle ſérieuſement du roi *Nabis*, qui faiſait embraſſer ſa femme par ceux qui lui apportaient de l'argent, & qui mettait ceux qui lui en refuſaient

Digitized by Google

fussaient dans les bras d'une belle poupée toute semblable à la reine, & armée de pointes de fer sous son corps de jupe. On rit, quand on voit tant d'auteurs répéter les uns après les autres, que le fameux *Othon* Archevêque de Mayence fut assiégé & mangé par une armée de rats en 698.; que des pluies de sang inondèrent la Gascogne en 1017.; que deux armées de serpens se battirent près de Tournay en 1059. Les prodiges, les prédictions, les épreuves par le feu, &c. sont à présent dans le même rang que les contes d'*Hérodote*.

Je veux parler ici de l'histoire moderne, dans laquelle on ne trouve ni poupées qui embrassent les courtisans, ni évêques mangés par les rats.

On a grand soin de dire, quel jour s'est donnée une bataille, & on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette, & même l'entrée d'un ambassadeur, dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin; & je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, & la teneur de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guères plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événemens. Je ne connais pas plus les Français & les Sarrasins par la bataille de *Charles Martel*, que je ne connais les Tartares & les Turcs par

la

la victoire que *Tamerlan* remporta sur *Bajazet*. J'avoue, que quand j'ai lû les mémoires du cardinal de *Retz* & de Madame de *Motteville*, je sais ce que la reine mère a dit mot pour mot à Mr. *de Jersay*; j'apprens, comment le coadjuteur a contribué aux barricades; je peux me faire un précis des longs discours qu'il tenait à Madame *de Bouillon*. C'est beaucoup pour ma curiosité: c'est pour mon instruction très-peu de chose. Il y a des livres, qui m'apprennent les anecdotes vraïes ou fausses d'une cour. Quiconque a vû les cours, ou a eu envie de les voir, est aussi avide de ces illustres bagatelles, qu'une femme de province aime à savoir les nouvelles de sa petite ville. C'est au fond la même chose & le même mérite. On s'entretenait sous *Henri IV.* des anecdotes de *Charles IX.* On parlait encor de Mr. le duc *de Bellegarde* dans les premières années de *Louis XIV.* Toutes ces petites mignatures se conservent une génération ou deux, & périssent ensuite pour jamais.

On néglige cependant pour elles des connaissances d'une utilité plus sensible & plus durable. Je voudrais apprendre, quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, & si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche, avant la conquête du nouveau monde, qu'aujourd'hui? De combien était-elle plus peuplée du tems de *Charles-Quint*, que sous *Philippe IV*? Pourquoi Amsterdam contenait-elle à peine vingt mille ames il y a deux cent ans? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent-quarante

Digitized by Google

te mille habitans ? & comment le ſait-on poſitivement ? De combien l'Angleterre eſt-elle plus peuplée qu'elle ne l'était ſous *Henri VIII.* ? Serait-il vrai ce qu'on dit dans les *Lettres Perſanes*, que les hommes manquent à la terre, & qu'elle eſt dépeuplée en comparaiſon de ce qu'elle était il y a deux mille ans ? Rome, il eſt vrai, avait alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue, qu'Alexandrie & Carthage étaient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Conſtantinople, le grand Caire, Amſterdam, Hambourg, n'exiſtaient pas. Il y avait trois cent nations dans les Gaules ; mais ces trois cent nations ne valaient la nôtre, ni en nombre d'hommes, ni en induſtrie. L'Allemagne était une forêt : elle eſt couverte de cent villes opulentes. Il ſemble, que l'eſprit de critique, laſſé de ne perſécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours, que ce monde dégénère, & on veut encor qu'il ſe dépeuple. Quoi donc ? nous faudra-t-il regretter les tems, où il n'y avait pas de grand chemin de Bourdeaux à Orléans, & où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait ? On a beau dire ; l'Europe a plus d'hommes qu'alors, & les hommes valent mieux. On pourra ſavoir dans quelques années, combien l'Europe eſt en effet peuplée ; car dans preſque toutes les grandes villes on rend public le nombre des naiſſances, au bout de l'année ; & ſur la règle exacte & ſûre que vient de donner un Hollandais auſſi habile qu'infatigable, on ſait le nombre des habitans par celui des naiſſances.

Voi-

Digitized by Google

Voilà déja un des objets de la curiosité de quiconque veut lire l'histoire en citoyen & en philosophe. Il sera bien loin de s'en tenir à cette connaissance; il recherchera quel a été le vice radical & la vertu dominante d'une nation; pourquoi elle a été puissante ou faible sur la mer; comment & jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siécle; les régistres des exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir, comment les arts, les munufactures se sont établies; il suivra leur passage & leur retour d'un pays dans un autre. Les changemens dans les mœurs & dans les loix seront enfin son grand objet. On saurait ainsi l'histoire des hommes, au-lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois & des cours.

En vain je lis les annales de France; nos historiens se taisent tous sur ces détails. Aucun n'a eu pour devise: *Homo sum, humani nil à me alienum puto.* Il faudrait donc, me semble, incorporer avec art ces connaissances utiles dans le tissu des événemens. Je crois, que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique & en vrai philosophe. Traiter l'histoire ancienne, c'est compiler, me semble, quelques vérités avec mille mensonges. Cette histoire, n'est peut-être utile que de la même manière dont l'est la fable, par de grands événemens, qui sont le sujet perpétuel de nos tableaux, de nos poëmes, de nos conversations, & dont on tire des traits de morale. Il faut savoir les exploits d'*Alexandre* comme on sait les travaux d'*Hercule*. Enfin cette histoire ancienne me semble, à l'égard de la moder-

Digitized by Google

moderne, ce que ſont les vieilles médailles en comparaiſon des monnoyes courantes ; les premières reſtent dans les cabinets, les ſecondes circulent dans l'univers pour le commerce des hommes.

Mais pour entreprendre un tel ouvrage, il faut des hommes qui connaiſſent autre choſe que les livres ; il faut qu'ils ſoient encouragés par le gouvernement, autant au moins pour ce qu'ils feront, que le furent les *Boileau*, les *Racine*, les *Valincourt*, pour ce qu'ils ne firent point ; & qu'on ne diſe pas d'eux ce que diſait de ces Meſſieurs un commis du tréſor royal, homme d'eſprit ; *Nous n'avons vû encor d'eux que leur ſignature.*

Digitized by Google

ANECDOTES
SUR LE CZAR
PIERRE LE GRAND.

PIERRE premier a été surnommé le GRAND, parce qu'il a entrepris & fait de très-grandes choses, dont nulle ne s'était présentée à l'esprit d'aucun de ses prédécesseurs. Son peuple avant lui se bornait à ces premiers arts enseignés par la nécessité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils désirent si peu ce qu'ils ne connaissent pas, le génie se dévelope si difficilement, & s'étouffe si aisément sous les obstacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations sont demeurées grossières pendant des milliers de siécles, jusqu'à-ce qu'il soit venu des hommes tels que le Czar *Pierre*, précisément dans le tems qu'il falait qu'ils vinssent.

Le hazard fit, qu'un jeune Genevois nommé *Le Fort* était à Moscou chez un Ambassadeur Danois, vers l'an 1695. Le Czar *Pierre* avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la langue Russe, & qui parlait presque toutes celles de l'Europe.

Digitized by Google

Le Fort plut beaucoup au prince ; il entra dans son service, & bientôt après dans sa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avait une autre manière de vivre & de régner que celle qui était malheureusement établie de tous les tems dans son vaste empire ; & sans ce Genevois la Russie serait peut-être encor barbare.

Il falait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, & pour se dépouiller des préjugés du trône, & de sa patrie. Le Czar sentit, qu'il avait à former une nation & un empire : mais il n'avait aucun secours autour de lui. Il conçut dès-lors le dessein de sortir de ses états & d'aller comme *Prométhée* emprunter le feu céleste pour animer ses compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois siécles aussi dépourvûs d'une telle flamme que les Moscovites. Il ne put exécuter son dessein aussi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il falut soutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696. & ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il sortit de ses états pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient absolument inconnus en Russie. Le maître de l'empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amsterdam, & dans le village de Sardam, sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas*. Il se fit inscrire dans le catalogue des charpentiers de ce fameux village, qui fournit de vaisseaux presque toute l'Europe. Il manioit la hache & le compas ; & quand il avait travaillé à

ſon attelier à la conſtruction des vaiſſeaux, il étudiait la géographie, la géométrie & l'hiſtoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple ſouffrait, lui qui ſouffre ſi peu de choſe. La première langue qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce, & qu'il voulut qu'on parlât à la cour.

Il apprit auſſi un peu d'Anglais dans ſon voyage à Londres; mais il ne ſut jamais le Français, qui eſt devenu depuis la langue de Pétersbourg ſous l'impératrice *Elizabeth*, à meſure que ce pays s'eſt civiliſé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière & majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait que ſa ſœur *Sophie* lui avait donné. Mais le véritable poiſon était le vin & l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan & avec un général d'armée. Ce n'était ni comme un barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'inſtruire. Il aimait les femmes autant que le roi de Suède ſon rival les craignait, & tout lui était également bon en amour comme à table. Il ſe piquait de boire beau-

beaucoup plutôt que de goûter des vins délicats.

On dit, que les légiſlateurs & les rois ne doivent point ſe mettre en colère : mais il n'y en eut jamais de plus emporté que *Pierre le Grand*, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant ; mais enfin il en convenait, & il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage : *J'ai reformé ma nation, & je n'ai pû me reformer moi-même.* Il eſt vrai, que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un uſage de la cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de bœuf ſur les épaules nuës d'un premier officier de la couronne, ou d'une dame du palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant yvres, ou d'eſſayer ſon ſabre en faiſant voler la tête d'un criminel. *Pierre* avait fait quelques-unes de ces cérémonies de ſon pays ; *Le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter quelquefois ſur le point de frapper ; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, & ſurtout ſon goût pour les arts, qui ſe dévelopait, adoucirent un peu ſes mœurs : car c'eſt le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent déjeûner chez un géographe, avec lequel il faiſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'anatomie &

Digitized by Google

qui lui ôtent ſon dégout. Ce prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artiſan Hollandais donnerait à un fils dans lequel il trouverait du génie, & cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le trône de Ruſſie. Dans le même tems il envoyait des jeunes Moſcovites voyager & s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Veniſe ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vû un autre pays que la Ruſſie Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des prêtres Moſcovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon, que dans l'ancien Teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les mœurs de leurs voiſins plus riches qu'eux & plus adroits.

En 1698. il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de ſouverain, mais ſous le nom d'un Boyard Ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, & même il alla à la comédie Anglaiſe où il n'entendait rien, mais il y trouva une actrice nommée Mlle. *Groft*, dont il eut les faveurs, & dont il ne fit pas la fortune.

Le roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable; c'eſt beaucoup à Londres; les palais ne ſont pas communs dans cette ville immenſe,

Digitized by Google

menſe, où l'on ne voit guères que des maiſons baſſes, ſans cour & ſans jardin, avec des petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva ſa maiſon encor trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même ſouvent en matelot, & il ſe ſervait de ce déguiſement, pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Ce fut à Londres qu'il deſſina lui-même le projet de la communication du Volga & du Tanaïs. Il voulait même leur joindre la Duina par un canal, & réunir ainſi l'Océan, la mer Noire & la mer Caſpienne. Des Anglais qu'il emmena avec lui le ſervirent mal dans ce grand deſſein; & les Turcs, qui lui prirent Azoph en 1712, s'oposèrent encor plus à cette vaſte entrepriſe.

Il manqua d'argent à Londres; des Marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, & la religion même y était intéreſſée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parce que les Turcs leurs ennemis fumaient, & le clergé regardait comme un de ſes grands priviléges d'empêcher la nation Ruſſe de fumer. Le Czar prit les cent mille écus, & ſe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations.

Les rois font des préſens à de tels voyageurs; le préſent de *Guillaume* à *Pierre* fut une galanterie digne de tous deux. Il lui donna un yacht

de vingt-cinq piéces de canon, le meilleur voilier de la mer, doré comme un autel de Rome, avec des proviſions de toutes eſpèces; & tous les gens de l'équipage voulurent bien ſe laiſſer donner auſſi. *Pierre* ſur ſon yacht, dont il ſe fit le premier pilote, retourna en Hollande revoir ſes charpentiers, & de là il alla à Vienne vers le milieu de l'an 1698, où il devait reſter moins de tems qu'à Londres, parce qu'à la cour du grave *Léopold* il y avait beaucoup plus de cérémonies à eſſuyer & moins de choſes à apprendre. Après avoir vû Vienne, il devait aller à Veniſe, & enſuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moſcou, ſur la nouvelle d'une guerre civile, cauſée par ſon abſence & par la permiſſion de fumer. Les ſtrélits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des janiſſaires, auſſi turbulente, auſſi indiſciplinée, moins courageuſe & non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques abbés & moines, moitié Grecs, moitié Ruſſes, qui repréſentèrent, combien DIEU était irrité qu'on prît du tabac en Moſcovie, & qui mirent l'état en combuſtion pour cette grande querelle. *Pierre*, qui avait prévû ce que pourraient des moines & des ſtrélits, avait pris ſes meſures. Il avait une armée diſciplinée compoſée preſque toute d'étrangers bien payés, bien armés, & qui fumaient ſous les ordres du général *Gordon*, lequel entendait bien la guerre, & qui n'aimait pas les moines. C'était à quoi avait manqué le Sultan *Oſman*, qui voulant comme *Pierre* réformer ſes janiſſaires, & n'ayant

pû

pû leur rien oppoſer, ne les reforma point, & fut étranglé par eux.

Alors ſes armées furent miſes ſur le pied de celles des princes Européans. Il fit bâtir des vaiſſeaux par ſes Anglais & ſes Hollandais à Veronitz ſur le Tanaïs à quatre cent lieuës de Moſcou. Il embellit les villes, pourvut à leur ſureté, fit des grands chemins de cinq cent lieuës, établit des manufactures de toute eſpèce; & ce qui prouve la profonde ignorance où vivaient les Ruſſes, la première manufacture fut d'épingles. On fait actuellement des velours ciſelés & des étoffes d'or & d'argent à Moſcou. Tant eſt puiſſante l'influence d'un ſeul homme, quand il eſt maître & qu'il ſait vouloir.

La guerre qu'il fit à *Charles XII.* pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquiſes ſur les Ruſſes, ne l'empêcha pas, toute malheureuſe qu'elle fut d'abord, de continuer ſes réformes dans l'état & dans l'égliſe; il déclara à la fin de 1699. que l'année ſuivante commençait au mois de Janvier, & non au mois de Septembre. Les Ruſſes, qui penſaient que DIEU avait créé le monde en Septembre, furent étonnés que leur Czar fût aſſez puiſſant pour changer ce que DIEU avait fait. Cette réforme commença avec le ſiécle en 1700. par un grand jubilé que le Czar indiqua lui-même. Il avait ſupprimé la dignité de patriarche, & il en faiſait les fonctions. Il n'eſt pas vrai qu'il eût, comme on l'a dit, mis ſon pa-

Digitized by Google

patriarche aux petites maisons de Moscou. Il avait coutume, quand il voulait se réjouïr en punissant, de dire à celui qu'il châtiait ainsi, *Je te fais fou*; & celui à qui il donnait ce beau titre était obligé, fût-il le plus grand seigneur du royaume, de porter une marotte, une jacquette & des grelots, & de divertir la cour en qualité de fou de sa majesté Czarienne. Il ne donna point cette charge au patriarche; il se contenta de supprimer un emploi, dont ceux qui en avaient été revêtus avaient abusé au point qu'ils avaient obligé les Czars de marcher devant eux une fois l'an en tenant la bride du cheval patriarchal, cérémonie dont un homme tel que *Pierre le Grand* s'était d'abord dispensé.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de moines, & ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé, par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, & par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens, de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, & pour la réforme de leurs mœurs, quoique les siennes fussent assez déréglées; sachant très-bien que ce qui est permis à un souverain, ne doit pas l'être à un curé. Avant lui

Digitized by Google

lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes ; il était inouï, qu'un mari eût jamais vû la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de noces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale ; les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, & on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes ; & pour rendre les mariages moins malheureux & mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, & de présenter les prétendans aux filles avant la célébration ; en un mot, il établit & fit naître tout dans ses états jusqu'à la société. On connait le réglement qu'il fit lui-même pour obliger ses Boyards & ses Boyardes à tenir des assemblées, où les fautes qu'on commettait contre la civilité Russe, étaient punies d'un grand verre d'eau-de-vie, qu'on faisait boire au délinquant, de façon que toute l'honorable compagnie s'en retournait fort yvre & peu corrigée. Mais c'était beaucoup d'introduire une espèce de société chez un peuple qui n'en connaissait point. On alla même jusqu'à donner quelquefois des spectacles dramatiques. La princesse *Natalie*, une de ses sœurs, fit des tragédies en langue Russe, qui ressemblaient assez aux piéces de *Shakespear*, dans lesquelles des tyrans

Digitized by Google

rans & des arlequins faiſaient les premiers rôles. L'orcheſtre était compoſée de violons Ruſſes qu'on faiſait jouer à coups de nerf de bœuf. A préſent on a dans Pétersbourg des comédiens Français & des opéras Italiens. La magnificence & le goût même ont en tout ſuccédé à la barbarie. Une des plus difficiles entrepriſes du fondateur, fut d'accourcir les robes & de faire raſer les barbes de ſon peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures. Comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande & à manier le raſoir? On en vint à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs & des barbiers; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes : les obſtinés payaient quarante ſols de notre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre ſa barbe que ſon argent. Les femmes ſervirent utilement le Czar dans cette réforme ; elles préféraient les mentons raſés ; elles lui eurent l'obligation de n'être plus fouettées, de vivre en ſociété avec les hommes, & d'avoir à baiſer des viſages plus honnêtes.

Au milieu de ces réformes grandes & petites, qui faiſaient les amuſemens du Czar, & de la guerre terrible qui l'occupait contre *Charles XII*, il jetta les fondemens de l'importante ville & du port de Pétersbourg en 1704, dans un marais où il n'y avait pas une cabane. *Pierre* travailla de ſes mains à la première maiſon; rien ne le rebuta; des ouvriers furent forcés de venir ſur ce bord de la mer Baltique, des frontiè-

Digitized by Google

tières d'Aſtracan, des bords de la mer Noire & de la mer Caſpienne. Il périt plus de cent mille hommes dans les travaux qu'il falut faire, & dans les fatigues & la diſette qu'on eſſuya; mais enfin la ville exiſte. Les ports d'Archangel, d'Aſtracan, d'Azoph, de Veronitz furent conſtruits.

Pour faire tant de grands établiſſemens, pour avoir des flottes dans la mer Baltique, & cent mille hommes de troupes réglées, l'Etat ne poſſédait alors qu'environ vingt de nos millions de revenu. J'en ai vû le compte entre les mains d'un homme qui avait été ambaſſadeur à Pétersbourg. Mais la paye des ouvriers était proportionnée à l'argent du royaume. Il faut ſe ſouvenir, qu'il n'en coûta que des oignons aux rois d'Egypte pour bâtir les pyramides. Je le répète, on n'a qu'à vouloir; on ne veut pas aſſez.

Quand il eut créé ſa nation, il crut qu'il lui était bien permis de ſatisfaire ſon goût en épouſant ſa maîtreſſe, & une maîtreſſe qui méritait d'être ſa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Eſtonie, nourrie par charité chez un vicaire, mariée à un ſoldat Livonien, priſe par un parti deux jours après ce premier mariage, avait paſſé du ſervice des généraux *Bauer* & *Sheremeto* à celui de *Menzikoff*, garçon pâtiſſier qui devint prince & le premier homme de l'empire; enfin elle fut l'épouſe de *Pierre le Grand*, & enſuite impéra-

pératrice ſouveraine après la mort du Czar, & digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les mœurs de ſon mari, & ſauva beaucoup plus de dos du *knout*, & beaucoup plus de têtes de la hache, que n'avait fait le général *Le Fort*. On l'aima, on la révéra. Un baron Allemand, un écuyer d'un abbé de Fuldt n'eût point épouſé *Catherine*; mais *Pierre le Grand* ne penſait pas que le mérite eût auprès de lui beſoin de trente-deux quartiers. Les ſouverains penſent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, & que tout eſt égal devant eux. Il eſt bien certain, que la naiſſance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, & un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuſe, la fortune encor plus. *Catherine* avait eu une éducation tout auſſi bonne pour le moins chez ſon curé d'Eſtonie, que toutes les boyardes de Moſcou & d'Archangel, & était née avec plus de talens & une ame plus grande: elle avait réglé la maiſon du général *Bauer* & celle du prince *Menzikoff*, ſans ſavoir ni lire ni écrire. Quiconque ſait très-bien gouverner une grande maiſon peut gouverner un royaume; cela peut paraître un paradoxe; mais certainement c'eſt avec le même eſprit d'ordre, de ſageſſe & de fermeté, qu'on commande à cent perſonnes & à pluſieurs milliers.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épouſa, dit-on, comme lui une eſclave, & qui com-

Digitized by Google

comme lui quitta ſecrettement la Moſcovie, n'eut pas un ſuccès pareil dans ſes deux entrepriſes, & il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père ; ce fut un des plus terribles exemples de ſévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône ; mais ce qui eſt bien honorable pour la mémoire de l'impératrice *Catherine*, c'eſt qu'elle n'eut point de part au malheur de ce prince, né d'un autre lit, & qui n'aimait rien de ce que ſon père aimait : on n'accuſa point *Catherine* d'avoir agi en marâtre cruelle ; le grand crime du malheureux *Alexis* était d'être trop Ruſſe, de déſaprouver tout ce que ſon père faiſait de grand & d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moſcovites qui ſe plaignaient des travaux inſuportables qu'il falait endurer pour bâtir Pétersbourg, *Conſolez-vous*, dit-il, *cette ville ne durera pas longtems*. Quand il falait ſuivre ſon père dans ces voyages de cinq à ſix cent lieuës, que le Czar entreprenait ſouvent, le prince feignait d'être malade ; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas ; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent ſa ſanté & ſon eſprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'inſtruire : il ſavait la géométrie, l'hiſtoire, avait appris l'Allemand ; mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, & c'eſt ce que ſon père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princeſſe de *Wolfenbuttel*, ſœur de l'impératrice femme de *Charles VI.* en 1711. Ce mariage fut malheureux.

Digitized by Google

reux. La princeſſe était ſouvent abandonnée pour des débauches d'eau-de-vie, & pour *Afroſine* fille Finlandaiſe, grande, bien faite, & fort douce. On prétend que la princeſſe mourut de chagrin, ſi le chagrin peut donner la mort; & que le Czarowitz épouſa enſuite ſecrettement *Afroſine* en 1713. lorſque l'impératrice *Catherine* venait de lui donner un frère dont il ſe ſerait bien paſſé.

Les mécontentemens entre le père & le fils devinrent de jour en jour plus ſérieux, juſques-là que *Pierre* dès l'an 1716. menaça le prince de le deshériter, & le prince lui dit qu'il voulait ſe faire moine.

Le Czar en 1717. renouvella ſes voyages par politique & par curioſité; il alla enfin en France. Si ſon fils avait voulu ſe révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en ſa faveur, c'était là le tems de ſe déclarer; mais au lieu de reſter en Ruſſie & de s'y faire des créatures, il alla voyager de ſon côté, ayant eu bien de la peine à raſſembler quelques milliers de ducats, qu'il avait ſecrettement empruntés. Il ſe jetta entre les bras de l'empereur *Charles VI.* beau-frère de ſa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit paſſer à Naples, où il reſta près d'un an, ſans que ni le Czar, ni perſonne en Ruſſie, fût le lieu de ſa retraite.

Pendant que le fils était ainſi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes reſpects qu'ailleurs, mais avec une galanterie, qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait

lait voir une manufacture, & qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez Mr le Duc d'*Antin*, & la première chose qu'il vit, fut son portrait en grand avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la monnoye royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, & on les lui présentait; enfin on en frappa une qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, & qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: PIERRE LE GRAND. Le revers était une renommée, & la légende, VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie aussi juste que flateuse pour un prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du cardinal de *Richelieu* & la statuë de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, & dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands-hommes. Il monta sur le tombeau, embrassa la statuë; *Grand ministre*, dit-il, *que n'es-tu né de mon tems! je te donnerais la moitié de mon empire pour m'apprendre à gouverner l'autre.* Un homme qui avait moins d'entousiasme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Russe, répondit: » S'il avait donné cette moitié, il n'aurait » pas longtems gardé l'autre.

Le Czar après avoir ainsi parcouru la France, où tout dispose les mœurs à la douceur & à l'indulgence, retourna dans sa patrie, & y re-

prit ſa ſévérité. Il avait enfin engagé ſon fils à revenir de Naples à Petersbourg ; ce jeune prince fut de là conduit à Moſcou devant le Czar ſon père, qui commença par le priver de la ſucceſſion au trône, & lui fit ſigner un acte ſolemnel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718. & en conſidération de cet acte le père promit à ſon fils de lui laiſſer la vie.

Il n'était pas hors de vraiſemblance, qu'un tel acte ſerait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était fondateur d'un empire, que ſon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inſtruire publiquement le procès de ce prince infortuné, ſur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On aſſembla des évêques, des abbés & des profeſſeurs, qui trouvèrent dans l'ancien teſtament, que ceux qui maudiſſent leur père & leur mère, doivent être mis à mort ; qu'à la vérité *David* avait pardonné à ſon fils *Abſalon* révolté contre lui, mais que DIEU n'avait pas pardonné à *Abſalon*. Tel fut leur avis ſans rien conclure ; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. *Alexis* n'avait à la vérité jamais maudit ſon père ; il ne s'était point révolté comme *Abſalon* ; il n'avait point couché publiquement avec les concubines du roi ; il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, & il avait écrit des lettres à ſes amis, par leſquelles il marquait ſeulement, qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un

un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent-vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort, & ceux qui ne ſavaient pas écrire, firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Eſpagnol en Ruſſe le procès criminel de *Don Carlos*, ce prince infortuné, que *Philippe II.* ſon père avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande monarchie ; mais jamais il n'y eut de procès fait à *Don Carlos*, & jamais on n'a ſu la manière, ſoit violente, ſoit naturelle, dont ce prince mourut. *Pierre* le plus deſpotique des princes n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit le lendemain de l'arrêt, & que le Czar avait à Moſcou une des plus belles apoticaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable, que le prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimément par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange & ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, & on dit qu'il verſa des larmes, *infelix utcumque ferent ea fata nepotes.* Mais malgré ſes larmes les roues furent couvertes de membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère le Comte *Lapuchin* frère de ſa femme *Ottokeſa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, & oncle du prince *Alexis*.

Le confeſſeur du prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a coûté cher.

Le reſte de la vie du Czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux & de ſes exploits, qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il faiſait ſouvent des harangues à ſa cour & à ſon conſeil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes états.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721. par laquelle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie & du Vibourg, les états de Ruſſie lui déférèrent le nom de GRAND, de père de la patrie & d'empereur. Ces états étaient repréſentés par le ſénat, qui lui donna ſolemnellement ces titres en préſence du Comte de *Kinski*, miniſtre de l'empereur, de Mr. de *Campredon*, envoyé de France, des ambaſſadeurs de Pruſſe & de Hollande. Peu à peu les princes de l'Europe ſe ſont accoûtumés à donner aux ſouverains de Ruſſie ce titre d'empereur; mais cette dignité n'empêche pas que les ambaſſadeurs de France n'ayent partout le pas ſur ceux de Ruſſie.

Les Ruſſes doivent certainement regarder le Czar comme le plus grand des hommes. De la mer Baltique aux frontières de la Chine, c'eſt un héros: mais doit-il l'être parmi nous? était-il comparable pour la valeur à nos *Condés*, à nos *Villars*, & pour les connaiſſances, pour l'eſprit,

prit, pour les mœurs à une foule d'hommes avec qui nous vivons ? Non : mais il était roi, & roi mal élevé ; & il a fait ce que peut-être mille ſouverains à ſa place n'euſſent pas fait. Il a eu cette force dans l'ame, qui met un homme au-deſſus des préjugés, & de tout ce qui l'environne, & de tout ce qui l'a précédé : c'eſt un architecte, qui a bâti en brique, & qui ailleurs eût bâti en marbre. S'il eût régné en France, il eût pris les arts au point où ils ſont pour les élever au comble : on l'admirait d'avoir vingt-cinq grands vaiſſeaux ſur la mer Baltique ; il en eût eu deux cent dans nos ports.

A voir ce qu'il a fait de Pétersbourg, qu'on juge ce qu'il eût fait de Paris. Ce qui m'étonne le plus, c'eſt le peu d'eſpérance que devait avoir le genre humain, qu'il dût naître à Moſcou un homme tel que le Czar *Pierre*. Il y avait à parier un nombre égal à celui de tous les hommes qui ont peuplé de tous les tems la Ruſſie, contre l'unité, que ce génie ſi contraire au génie de ſa nation ne ſerait donné à aucun Ruſſe ; & il y avait encor à parier environ ſeize millions, qui faiſaient le nombre des Ruſſes d'alors, contre un, que ce lot de la nature ne tomberait pas au Czar. Cependant la choſe eſt arrivée. Il a falu un nombre prodigieux de combinaiſons & de ſiécles, avant que la nature fit naître celui qui devait inventer la charrue, & celui à qui nous devons l'art de la navette. Aujourd'hui les Ruſſes ne ſont plus ſurpris de leurs pro-

grès ; ils ſe ſont en moins de cinquante ans familiariſés avec tout les arts. On dirait, que ces arts ſont anciens chez eux ; il y a encor de vaſtes climats en Afrique, où les hommes ont beſoin d'un Czar *Pierre* ; il viendra peut-être dans des millions d'années, car tout vient trop tard.

LETTRE

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

LE MARECHAL DE SCHULLEMBOURG,

GENERAL DES VENITIENS (*).

MONSIEUR,

J'Ai reçu par un courier de Monſieur l'ambaſſadeur de France, le journal de vos campagnes de 1703. & 1704. dont V. E. a bien voulu m'honorer. Je dirai de vous, comme de *Céſar*: *Eodem animo ſcripſit quo bellavit.* Vous devez vous attendre, Monſieur, qu'un tel bienfait me rendra très intéreſſé, & attirera de nouvelles demandes. Je vous ſupplie de me communiquer tout ce qui pourra m'inſtruire ſur les autres événemens de la guerre

(*) A la Haye le 15. Septembre 1740.

Digitized by Google

de *Charles XII.* J'ai l'honneur de vous envoyer le journal des campagnes de ce roi, digne de vous avoir combattu. Ce journal va jusqu'à la bataille de Pultava inclusivement ; il est d'un officier Suédois, nommé Mr. *Adlerfeld* ; l'auteur me paraît très-instruit & aussi exact qu'on peut l'être ; ce n'est pas une histoire, il s'en faut beaucoup ; mais ce sont d'excellens matériaux pour en composer une, & je compte bien réformer la mienne en beaucoup de choses sur les mémoires de cet officier.

Je vous avouë d'ailleurs, Monsieur, que j'ai vû avec plaisir dans ces mémoires beaucoup de particularités qui s'accordent avec les instructions sur lesquelles j'avais travaillé. Moi qui doute de tout, & surtout des anecdotes, je commençais à me condamner moi-même sur beaucoup de faits que j'avais avancés : par exemple, je n'osais plus croire que Mr. *de Guiscard*, ambassadeur de France, eût été dans le vaisseau de *Charles XII.* à l'expédition de Coppenhague ; je commençais à me repentir d'avoir dit que le cardinal primat, qui servit tant à la déposition du roi *Auguste*, s'opposa en secret à l'élection du roi *Stanislas* ; j'étais presque honteux d'avoir avancé que le duc de *Marlborough* s'adressa d'abord au baron de *Gortz* avant de voir le comte *Piper*, lorsqu'il alla conférer avec le roi *Charles XII.* Le sieur *de la Morraye* m'avait repris sur tous ces faits avec une confiance qui me persuadait qu'il avait raison : cependant ils sont tous confirmés par les mémoires de Mr. *Adlerfeld*.

J'y

J'y trouve auſſi que le roi de Suède mangea quelquefois, comme je l'avais dit, avec le roi *Auguſte* qu'il avait détrôné, & qu'il lui donna la droite. J'y trouve que le roi *Auguſte* & le roi *Stanislas* ſe rencontrèrent à ſa cour & ſe ſaluèrent ſans ſe parler. La viſite extraordinaire que *Charles* rendit à *Auguſte* à Dreſde en quittant ſes états, n'y eſt pas omiſe. Le bon mot même du baron de *Stralheim* y eſt cité mot pour mot, comme je l'avais rapporté.

Voici enfin comme on parle dans la préface du livre de Mr. *Adlerfeld*.

» Quand au ſieur *de la Motraye*, qui s'eſt » ingéré de critiquer Mr. *de Voltaire*, la lecture » de ces mémoires ne ſervira qu'à le confondre » & à lui faire remarquer ſes propres erreurs, » qui ſont en bien plus grand nombre que celles » qu'il attribuë à ſon adverſaire.

Il eſt vrai, Monſieur, que je vois évidemment par ce journal, que j'ai été trompé ſur les détails de pluſieurs événemens militaires. J'avais à la vérité accuſé juſte le nombre des troupes Suédoiſes & Moſcovites à la célèbre bataille de Nerva; mais dans beaucoup d'autres occaſions j'ai été dans l'erreur. Le tems, comme vous ſavez, eſt le père de la vérité; je ne ſais même ſi on peut jamais eſpérer de la ſavoir entiérement. Vous verrez que dans certains points Mr. *Adlerfeld* n'eſt point d'accord avec vous, Monſieur, au ſujet de votre admirable paſſage de l'Oder; mais j'en croirai plus le général Allemand qui a dû tout ſavoir, que l'officier Suédois

dois qui n'en a pû ſavoir qu'une partie.

Je réformerai mon hiſtoire ſur les mémoires de votre excellence & ſur ceux de cet officier. J'attens encor un extrait de l'hiſtoire Suédoiſe de *Charles XII.* écrite par Mr. *Norberg*, chapelain de ce monarque.

J'ai peur à la vérité que le chapelain n'ait quelquefois vû les choſes avec d'autres yeux que les miniſtres qui m'ont fourni mes matériaux. J'eſtimerai ſon zèle pour ſon maître; mais moi qui n'ai été chapelain ni du roi ni du Czar, moi qui n'ai ſongé qu'à dire vrai, j'avoüerai toujours que l'opiniâtreté de *Charles XII.* à Bender, ſon obſtination à reſter dix mois au lit, & beaucoup de ſes démarches après la malheureuſe bataille de Pultava, me paraiſſent des avantures plus extraordinaires qu'héroïques.

Si on peut rendre l'hiſtoire utile, c'eſt, ce me ſemble, en faiſant remarquer le bien & le mal que les rois ont fait aux hommes. Je crois, par exemple, que ſi *Charles XII.* après avoir vaincu le Dannemarck, battu les Moſcovites, détrôné ſon ennemi *Auguſte*, affermi le nouveau roi de Pologne, avait accordé la paix au Czar qui la lui demandait, s'il était retourné chez lui vainqueur & pacificateur du Nord, s'il s'était appliqué à faire fleurir les arts & le commerce dans ſa patrie, il aurait été alors véritablement un grand homme, au lieu qu'il n'a été qu'un grand guerrier, vaincu à la fin par un prince qu'il n'eſtimait pas. Il eût été à ſou-

ſouhaiter pour le bonheur des hommes, que *Pierre le Grand* eût été quelquefois moins cruel, & *Charles XII.* moins opiniâtre.

Je préfere infiniment à l'un & à l'autre un prince qui regarde l'humanité comme la premiere des vertus, qui ne ſe prépare à la guerre que par néceſſité, qui aime la paix parce qu'il aime les hommes, qui encourage tous les arts, & qui veut être, en un mot, un ſage ſur le trône: voilà mon héros, Monſieur; ne croyez pas que ce ſoit un être de raiſon; ce héros exiſte peut-être dans la perſonne d'un jeune roi, dont la réputation viendra bientôt juſqu'à vous; vous verrez ſi elle me démentira; il mérite des généraux tels que vous. C'eſt de tels rois qu'il eſt agréable d'écrire l'hiſtoire: car alors on écrit celle du bonheur des hommes.

Mais ſi vous examinez le fond du journal de Mr. *Adlerfeld*, qu'y trouverez-vous autre choſe, ſinon: Lundi 3. Avril il y a eu tant de milliers d'hommes égorgés dans un tel champ: le mardi, des villages entiers furent réduits en cendres, & les femmes furent conſumées par les flammes avec les enfans qu'elles tenaient dans leurs bras: le jeudi, on écraſa de mille bombes les maiſons d'une ville libre & innocente, qui n'avait pas payé comptant cent mille écus à un vainqueur étranger qui paſſait auprès de ſes murailles: le vendredi, quinze ou ſeize cent priſonniers périrent de froid & de faim? Voilà à peu près le ſujet de quatre volumes.

N'a-

Digitized by Google

N'avez-vous pas fait réflexion souvent, Mr. le maréchal, que votre illustre métier est encor plus affreux que nécessaire ? Je vois que Mr. *Adlerfeld* déguise quelquefois des cruautés, qui en effet devraient être oubliées, pour n'être jamais imitées. On m'a assuré, par exemple, qu'à la bataille de Frauenstad le maréchal *Renschild* fit massacrer de sang froid douze ou quinze cent Moscovites qui demandaient la vie à genoux six heures après la bataille; il prétend qu'il n'y en eut que six cent, encor ne furent-ils tués qu'immédiatement après l'action. Vous devez le savoir, Monsieur; vous aviez fait les dispositions admirées des Suédois même à cette journée malheureuse; ayez donc la bonté de me dire la vérité, que j'aime autant que votre gloire.

J'attens avec une extrême impatience le reste des instructions dont vous voudrez bien m'honorer : permettez-moi de vous demander ce que vous pensez de la marche de *Charles XII.* en Ukraine, de sa retraite en Turquie, de la mort de *Patkul*. Vous pouvez dicter à un secrétaire bien des choses, qui serviront à faire connaitre des vérités dont le public vous aura obligation. C'est à vous, Monsieur, à lui donner des instructions, en récompense de l'admiration qu'il a pour vous.

Je suis avec les sentimens de la plus respectueuse estime, & avec des vœux sincères pour la

la conſervation d'une vie que vous avez ſi ſouvent prodiguée,

MONSIEUR,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très obéiſſant ſerviteur, V.

En finiſſant ma lettre, j'apprens qu'on imprime à la Haye la traduction Françaiſe de l'hiſtoire de Charles XII. *écrite en Suédois par Mr.* Norberg ; *ce ſera pour moi une nouvelle palette* (*) *dans laquelle je tremperai les pinceaux dont il me faudra repeindre mon tableau.*

(*) La palette n'a pû ſervir. On ſait que l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg*, n'eſt juſqu'en 1709. qu'un amas indigeſte de faits mal rapportés, & depuis 1709. qu'une copie de l'hiſtoire compoſée par M. de V.

Digitized by Google

LETTRE

A MONSIEUR

NORBERG,

Chapelain du roi de Suède Charles XII. *& auteur d'une hiſtoire de ce monarque.*

SOuffrez, Monſieur, qu'ayant entrepris la tâche de lire ce qu'on a déja publié de votre hiſtoire de *Charles XII.* on vous adreſſe quelques juſtes plaintes, & ſur la manière dont vous traitez cette hiſtoire, & ſur celle dont vous en uſez dans votre préface avec ceux qui l'ont traitée avant vous.

Nous aimons la vérité; mais l'ancien proverbe, *Toutes vérités ne ſont pas bonnes à dire*, regarde ſurtout les vérités inutiles. Daignez vous ſouvenir de ce paſſage de la préface de l'hiſtoire de Mr. *de Voltaire*. *L'hiſtoire d'un prince*, dit-il, *n'eſt pas tout ce qu'il a fait, mais ſeulement ce qu'il a fait de digne d'être tranſmis à la poſtérité.*

Il y a peut être des lecteurs qui aimeront à voir le catéchiſme qu'on enſeignait à *Charles XII.* & qui apprendront avec plaiſir (*a*) qu'en 1693. le docteur *Pierre Rudbekius* donna le bon-

(*a*) P. 9. de l'hiſtoire de *Charles XII.* par *Norberg*, édition de *Huſſon*.

Digitized by Google

bonnet de docteur au maître ès-arts *Aquinus*, à *Samuel Virenius*, à *Ennegius*, à *Herlandus*, à *Stukius*, & autre personnages, très estimables sans doute, mais qui ont eu peu de part aux batailles de votre héros, à ses triomphes & à ses défaites.

C'est peut-être une chose importante pour l'Europe qu'on sache que la chapelle du château de Stockholm, qui fut brulée il y a cinquante ans, (*b*) était dans la nouvelle aîle du côté du Nord, & qu'il y avait deux tableaux de l'intendant *Kloker*, qui sont à présent à l'église *St. Nicolas*; que les siéges étaient couverts de bleu les jours de sermon; qu'ils étaient, les uns de chêne, & les autres de noyer (*c*); & qu'au-lieu de grands lustres, il y avait de petits chandeliers plats, qui ne laissaient pas de faire un fort bel effet; qu'on y voyait quatre figures de plâtre, & que le carreau était blanc & noir.

Nous voulons croire encor (*d*) qu'il est d'une extrême conséquence d'être instruit à fond qu'il n'y avait point d'or faux dans le dais qui servit au couronnement de *Charles XII*; de savoir quelle était la largeur du baldaquin; si c'était de drap rouge ou de drap bleu que l'église était tendue; & de quelle hauteur étaient les bancs. Tout cela peut avoir son mérite pour ceux qui veulent s'instruire des intérêts des princes.

Vous nous dites, après le détail de toutes ces grandes choses, à quelle heure *Charles XII.* fut couronné; mais vous ne dites point pourquoi

(*b*) P. 9. (*c*) P. 24. (*d*) P. 31. 32.

quoi il le fut avant l'âge prescrit par la loi ; pourquoi on ôta la régence à la reine-mère ; comment le fameux *Piper* eut la confiance du roi ; quelles étaient alors les forces de la Suède ; quel nombre de citoyens elle avait ; quels étaient ses alliés, son gouvernement, ses défauts & ses ressources.

Vous nous avez donné une partie du journal militaire de Mr. *Adlerfeld* ; mais, Monsieur, un journal n'est pas plus une histoire, que des matériaux ne sont une maison. Souffrez qu'on vous dise que l'histoire ne consiste point à détailler de petits faits, à produire des manifestes, des repliques, des dupliques. Ce n'est point ainsi que *Quinte-Curce* a composé l'histoire d'*Alexandre* ; ce n'est point ainsi que *Tite-Live* & *Tacite* ont écrit l'histoire Romaine. Il y a mille journalistes ; à peine avons-nous deux ou trois historiens modernes. Nous souhaiterions que tous ceux qui broyent les couleurs, les donnassent à quelque peintre pour en faire un tableau.

Vous n'ignorez pas que Mr. *de Voltaire* avait publié cette déclaration que votre traducteur rapporte.

» (*e*) J'aime la vérité, & je n'ai d'autre but » & d'autre intérêt que de la connaître. Les en- » droits de mon histoire de *Charles XII.* où je » me serai trompé, seront changés. Il est très » naturel que Mr. *Norberg* Suédois, & témoin » oculaire, ait été mieux instruit que moi étran- » ger. Je me réformerai sur ses mémoires, & » j'aurai le plaisir de me corriger.

Voi-

(*e*) P. 15. de l'édition in 4°. de *Husson*.

Digitized by Google

Voilà, monsieur, avec quelle politesse Mr. *de Voltaire* parlait de vous, & avec quelle déférence il attendait votre ouvrage, quoiqu'il eût des mémoires sur le sien des mains de beaucoup d'ambassadeurs, avec lesquels il paraît que vous n'avez pas eu grand commerce, & même de la part de plus d'une tête couronnée.

Vous avez répondu, Monsieur, à cette politesse française, d'une manière qui paraît dans un goût un peu Gothique.

Vous dites dans votre préface (*f*) que l'histoire donnée par Mr. *de Voltaire* ne vaut pas la peine d'être traduite, quoiqu'elle l'ait été dans presque toutes les langues de l'Europe, & qu'on ait fait huit éditions à Londres de la traduction Anglaise. Vous ajoutez ensuite très poliment, qu'un *Puffendorf* le traiterait, comme *Varillas*, d'*archi-menteur*.

Pour donner des preuves de cette supposition si flateuse, vous ne manquez pas de mettre dans les marges de votre livre toutes les fautes capitales où il est tombé.

Vous marquez expressément que le major-général *Stuard* ne reçut point une petite blessure à l'épaule, comme l'avance témérairement l'auteur Français, d'après un auteur Allemand; mais, dites-vous, une contusion un peu forte. Vous ne pouvez nier que Mr. *de Voltaire* n'ait fidélement rapporté la bataille de Nerva, laquelle produit chez lui au moins une description intéressante; vous devez savoir qu'il a été le seul

Histoire de Charles XII. D écri-

(*f*) P. 13.

écrivain qui ait osé affirmer que *Charles XII.* donna cette bataille de Nerva avec huit mille hommes seulement. Tous les autres historiens lui en donnaient vingt mille : ils disaient ce qui était vraisemblable, & Mr. *de Voltaire* a dit le premier la vérité dans cet article important. Cependant vous l'appellez *archi-menteur*, parce qu'il fait porter au général *Liewen* un habit rouge galonné au siége de Thorn ; & vous relevez cette erreur énorme, en assurant positivement que le galon n'était pas sur un fond rouge.

Mais, monsieur, vous qui prodiguez sur des choses si graves le beau nom d'*archi-menteur*, non-seulement à un homme très amateur de la vérité, mais à tous les autres historiens qui ont écrit l'histoire de *Charles XII.*, quel nom voudriez-vous qu'on vous donnât, après la lettre que vous rapportez du grand-seigneur à ce monarque ? Voici le commencement de cette lettre.

(*g*) » Nous Sultan Bassa, au roi *Charles XII.* » par la grace de Dieu, roi de Suède & des » Goths, salut, &c.

Vous qui avez été chez les Turcs, & qui semblez avoir appris d'eux à ne pas ménager les termes, comment pouvez-vous ignorer leur style ? Quel empereur Turc s'est jamais intitulé *Sultan Bassa* ? Quelle lettre du Divan a jamais ainsi commencé ? Quel prince a jamais écrit qu'il enverra des ambassadeurs plénipotentiaires à la première occasion, pour s'informer des circonstances d'une bataille ? Quelle lettre du grand-seigneur

(g) P. 137.

Digitized by Google

gneur a jamais fini par ces expreſſions, *à la garde de Dieu*? Enfin, où avez-vous jamais vû une dépêche de Conſtantinople, datée de l'année de la création, & non pas de l'année de l'hégire? L'Iman de l'auguſte Sultan, qui écrira l'hiſtoire de ce grand empereur & de ſes ſublimes vizirs, pourra bien vous dire de groſſes injures, ſi la politeſſe Turque le permet.

Vous ſied-il bien, après la production d'une piéce pareille, qui ferait tant de peine à ce Mr. le baron de *Puffendorf*, de crier au menſonge ſur un habit rouge?

Etes-vous bien d'ailleurs un zélé partiſan de la vérité, quand vous ſupprimez les duretés exercées par la chambre des liquidations ſous *Charles XI*? quand vous feignez d'oublier, en parlant de *Patkul*, qu'il avait défendu les droits des Livoniens qui l'en avaient chargé, de ces mêmes Livoniens qui reſpirent aujourd'hui ſous la douce autorité de l'illuſtre *Sémiramis* du Nord? Ce n'eſt pas là ſeulement trahir la vérité, monſieur; c'eſt trahir la cauſe du genre humain; c'eſt manquer à votre illuſtre patrie, ennemie de l'oppreſſion.

Ceſſez donc de prodiguer dans votre compilation des épithètes Vandales & Hérules à ceux qui doivent écrire l'hiſtoire: ceſſez de vous autoriſer du pédantiſme barbare que vous imputez à ce *Puffendorf*.

Savez-vous que ce *Puffendorf* eſt un auteur quelquefois auſſi incorrect qu'il eſt en vogue? Savez-vous qu'il eſt lû, parce qu'il eſt le ſeul de

ſon genre qui fût ſupportable en ſon tems? Savez-vous que ceux que vous appellez *archi-menteurs*, auraient à rougir, s'ils n'étaient pas mieux inſtruits de l'hiſtoire du monde que votre *Puffendorf*? Savez-vous que Mr. *de la Martiniere* a corrigé plus de mille fautes dans la dernière édition de ſon livre?

Ouvrons au hazard ce livre ſi connu. Je tombe ſur l'article des papes. Il dit, en parlant de *Jules II. qu'il avait laiſſé, ainſi qu'Alexandre VI, une réputation honteuſe.* Cependant les Italiens révèrent la mémoire de *Jules II.*; ils voyent en lui un grand homme, qui, après avoir été à la tête de quatre conclaves, & avoir commandé des armées, ſuivit juſqu'au tombeau le magnifique projet de chaſſer les barbares d'Italie. Il aima tous les arts; il jetta le fondement de cette égliſe, qui eſt le plus beau monument de l'univers; il encourageait la peinture, la ſculpture, l'architecture, tandis qu'il ranimait la valeur éteinte des Romains. Les Italiens mépriſent avec raiſon la manière ridicule dont la plupart des ultramontains écrivent l'hiſtoire des papes. Il faut ſavoir diſtinguer le pontife du ſouverain: il faut ſavoir eſtimer beaucoup de papes, quoiqu'on ſoit né à Stokholm: il faut ſe ſouvenir de ce que diſait le grand *Coſme de Médicis*, qu'*on ne gouverne point des états avec des patenôtres.* Il faut enfin n'être d'aucun pays, & dépouiller tout eſprit de parti, quand on écrit l'hiſtoire.

Je trouve, en r'ouvrant le livre de *Puffendorf*,

Digitized by Google

dorf, à l'article de la reine Marie d'Angleterre, fille de *Henri VIII. qu'elle ne put être reconnuë pour fille légitime, ſans l'autorité du pape.* Que de bévûes dans ces mots ! Elle avait été reconnuë par le parlement ; & comment d'ailleurs aurait-elle eu beſoin de Rome pour être légitimée, puiſque jamais Rome n'avait ni dû, ni voulu caſſer le mariage de ſa mère ?

Je lis l'article de *Charles-Quint.* J'y vois *que dès avant l'an 1516. Charles-Quint avait toujours devant les yeux ſon NEC PLUS ULTRA* ; mais alors il avait quinze ans, & cette deviſe ne fut faite que longtemps après.

Dirons-nous pour cela que *Puffendorf* eſt un archi-menteur ? Non, nous dirons que dans un ouvrage d'une ſi grande étenduë, il lui eſt pardonnable d'avoir erré ; & nous vous prierons, monſieur, d'être plus exact que lui, mieux inſtruit que vous n'êtes du ſtyle des Turcs, plus poli avec les Français, & enfin plus équitable & plus éclairé dans le choix des piéces que vous rapportez.

C'eſt un malheur inſéparable du bien qu'a produit l'imprimerie, que cette foule de piéces ſcandaleuſes, publiées à la honte de l'eſprit & des mœurs. Par tout où il y a une foule d'écrivains, il y a une foule de libelles ; ces miſérables ouvrages, nés ſouvent en France, paſſent dans le Nord, ainſi que nos mauvais vins y ſont vendus pour du Bourgogne & du Champagne. On boit les uns, & on lit les autres, ſouvent avec auſſi peu de goût ; mais les hom-

Digitized by Google

mes qui ont une vraye connaiſſance, ſavent rejetter ce que la France rebute.

Vous citez, monſieur, des piéces bien indignes d'être connues du chapelain de *Charles XII.* Votre traducteur Mr. *Walmoth*, a eu l'équité d'avertir dans ſes notes, que ce ſont de ces mauvaiſes & ténébreuſes ſatyres qu'il n'eſt pas permis à un honnête-homme de citer.

Un hiſtorien a bien des devoirs. Permettez-moi de vous en rapeller ici deux qui ſont de quelque conſidération, celui de ne point calomnier, & celui de ne point ennuyer. Je peux vous pardonner le premier, parce que votre ouvrage ſera peu lû; mais je ne puis vous pardonner le ſecond, parce que j'ai été obligé de vous lire. Je ſuis d'ailleurs autant que je peux votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

PYR=

Digitized by Google

PYRRHONISME DE L'HISTOIRE.

L'Incrédulité, ſouvenons-nous-en, eſt le fondement de toute ſageſſe, ſelon *Ariſtote*. Cette maxime eſt fort bonne pour qui lit l'hiſtoire, & ſurtout l'hiſtoire ancienne.

Que de faits abſurdes, quel amas de fables, qui choquent le ſens commun ! Eh bien, n'en croyez rien.

Il y a eu des rois à Rome, des conſuls, des décemvirs. Le peuple Romain a détruit Carthage, *Céſar* a vaincu *Pompée* ; tout cela eſt vrai. Mais quand on vous dit, que *Caſtor* & *Pollux* ont combattu pour ce peuple, qu'une veſtale avec ſa ceinture a mis à flot un vaiſſeau engravé, qu'un gouffre s'eſt reſerré quand *Curtius* s'y eſt jetté ; n'en croyez rien. Vous liſez partout des prodiges, des prédictions accomplies, des guériſons miraculeuſes opérées dans les temples d'*Eſculape* ; n'en croyez rien : mais cent témoins ont ſigné le procès verbal de ces miracles ſur des tables d'airain ; mais les temples étaient remplis d'*ex voto*, qui atteſtaient les guériſons. Croyez, qu'il y a eu des imbécilles & des fripons, qui ont atteſté ce qu'ils n'ont point vû. Croyez, qu'il y a eu des dévots, qui ont fait des préſens aux prêtres d'*Eſculape*,

Digitized by Google

quand leurs enfans ont été guéris d'un rhume ; mais pour les miracles d'*Eſculape*, n'en croyez rien. Ils ne ſont pas plus vrais que ceux du Jéſuite *Xavier*, à qui un cancre vint rapporter ſon crucifix du fond de la mer, & qui ſe trouva à la fois ſur deux vaiſſeaux.

Mais les prêtres Egyptiens étaient tous ſorciers, & *Hérodote* admire la ſcience profonde qu'ils avaient de la diablerie : ne croyez pas tout ce que vous dit *Hérodote*.

Je me défierai de tout ce qui eſt prodige ; mais dois-je porter l'incrédulité juſqu'aux faits, qui étant dans l'ordre ordinaire des choſes humaines, manquent pourtant d'une vraiſemblance morale ?

Par exemple, *Plutarque* aſſure, que *Céſar* tout armé ſe jetta dans la mer d'Alexandrie, tenant d'une main en l'air des papiers, qu'il ne voulait pas mouiller, & nageant de l'autre main. Ne croyez pas un mot de ce conte, que vous fait *Plutarque*. Croyez plutôt *Céſar*, qui n'en dit mot dans ſes commentaires, & ſoyez bien ſûr que quand on ſe jette dans la mer, & qu'on tient des papiers à la main, on les mouille.

Vous trouverez dans *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* & ſes généraux furent tout étonnés, quand ils virent le flux & le reflux de l'Océan auquel ils ne s'attendaient pas ; n'en croyez rien.

Il eſt bien vraiſemblable, qu'*Alexandre* étant yvre ait tué *Clitus*, qu'il ait aimé *Epheſtion*, comme *Socrate* aimait *Alcibiade* ; mais il ne l'eſt point du tout que le diſciple d'*Ariſtote* ignorât le flux & le reflux de l'Océan ; il y avait des philoſophes

phes dans ſon armée ; c'était aſſez d'avoir été ſur l'Euphrate, qui a des marées à ſon embouchure, pour être inſtruit de ce phénomène. *Alexandre* avait voyagé en Afrique, dont les côtes ſont baignées par l'Océan. Son amiral *Néarque* pouvait il être aſſez ignorant pour ne pas ſavoir ce que ſavaient tous les enfans ſur le rivage du fleuve Indus ? De pareilles ſotiſes répétées dans tant d'auteurs décréditent trop les hiſtoriens.

Le père *Maimbourg* vous redit après cent autres, que deux Juifs promirent l'empire à *Léon l'Iſaurien*, à condition que quand il ſerait empereur il abattrait les images. Quel intérêt, je vous prie, avaient ces deux Juifs à empêcher que les chrétiens euſſent des tableaux ? Comment ces deux miſérables pouvaient-ils promettre l'empire ? N'eſt-ce pas inſulter à ſon lecteur, que de lui préſenter de telles fables ?

Il faut avouer, que *Mézerai* dans ſon ſtyle dur, bas, inégal, mêle aux faits mal digerés qu'il rapporte bien des abſurdités pareilles ; tantôt c'eſt *Henri V.* roi d'Angleterre couronné roi de France à Paris, qui meurt des hémorroïdes, pour s'être, dit-il, aſſis ſur le trône de nos rois ; tantôt c'eſt *St. Michel*, qui apparait à *Jeanne d'Arc.*

Je ne crois pas même les témoins oculaires, quand ils me diſent des choſes que le ſens commun déſavouë. Le *Sire de Joinville*, ou plutôt celui qui a traduit ſon hiſtoire Gauloiſe en ancien Français, a beau m'aſſurer, que les Emirs d'Egypte, après avoir aſſaſſiné leur Soudan, offrirent la couronne à *St. Louis* leur priſonnier : j'ai-

Digitized by Google

j'aimerais autant qu'on me dit, que nous avons offert la couronne de France à un Turc. Quelle apparence que des Mahométans ayent penſé à faire leur ſouverain d'un homme qu'ils ne pouvaient regarder que comme un chef de barbares, qu'ils avaient pris dans une bataille, qui ne connaiſſait ni leurs loix ni leur langue, qui était l'ennemi capital de leur religion?

Je n'ai pas plus de foi au *Sire de Joinville*, quand il me fait ce conte, que quand il me dit, que le Nil ſe déborde à la *St. Remy* au commencement d'Octobre. Je révoquerai auſſi hardiment en doute l'hiſtoire du vieux *de la Montagne*, qui ſur le bruit de la croiſade de *St. Louïs* dépêche deux aſſaſſins à Paris pour le tuer, & ſur le bruit de ſa vertu fait partir le lendemain deux couriers pour contremander les autres. Ce trait a trop l'air d'un conte Arabe.

Je dirai hardiment à *Mézeray*, au père *Daniel*, & à tous les hiſtoriens, que je ne crois point qu'un orage de pluye & de grêle ait fait rentrer *Edouard III.* en lui-même, & ait procuré la *paix à Philippe de Valois.* Les conquérans ne ſont pas ſi dévots, & ne font point la paix pour de la pluye.

Rien n'eſt aſſurément plus vraiſemblable que les crimes; mais il faut du moins qu'ils ſoient conſtatés. Vous voyez chez *Mézeray* plus de ſoixante princes à qui *on a donné le boucon*; mais il le dit ſans preuve, & un bruit populaire ne doit ſe rapporter que comme un bruit.

Je ne croirais pas même *Tite-Live*, quand il me dit, que le médecin de *Pyrrhus* offrit aux Romains

Digitized by Google

mains d'empoisonner son maître moyennant une récompense. A peine les Romains avaient-ils alors de l'argent monnoyé, & *Pyrrhus* avait de quoi acheter la République, si elle avait voulu se vendre; la place de premier médecin de *Pyrrhus* était plus lucrative probablement, que celle de consul. Je n'ajouterai foi à un tel conte, que quand on me prouvera que quelque premier médecin d'un de nos rois aura proposé à un canton Suisse de le payer pour empoisonner son malade.

Défions-nous aussi de tout ce qui paraît exagéré. Une armée innombrable de Perses arrêtée par trois cent Spartiates au passage des Thermopyles, ne me révolte point; l'assiette du terrain rend l'avanture croyable. *Charles XII.* avec huit mille hommes aguerris défait à Nerva environ quatre-vingt mille payſans Moscovites mal armés; je l'admire, & je le crois. Mais quand je lis, que *Simon de Montfort* battit cent mille hommes avec neuf cent soldats divisés en trois corps, je répète alors, *je n'en crois rien.* On me dit, que c'est un miracle; mais est-il bien vrai que Dieu ait fait ce miracle *pour Simon de Montfort*?

Je révoquerais en doute le combat de *Charles XII.* à Bender, s'il ne m'avait été attesté par plusieurs témoins oculaires, & si le caractère de *Charles XII.* ne rendait vraisemblable cette héroïque extravagance. Cette défiance qu'il faut avoir sur les faits particuliers, ayons-la encor sur les mœurs des peuples étrangers; refusons notre créance à tout historien ancien & moderne, qui nous rapporte des choses contraires

Digitized by Google

à la nature, & à la trempe du cœur humain.

Toutes les premières rélations de l'Amérique ne parlaient que d'*Antropophages* ; il semblait à les entendre, que les Américains mangeassent des hommes aussi communément que nous mangeons des moutons. Le fait mieux éclairci se réduit à un petit nombre de prisonniers, qui ont été mangés par leurs vainqueurs, au lieu d'être mangés des vers.

Le nouveau *Puffendorf*, aussi fautif que l'ancien, dit qu'en l'an 1589. un Anglais & quatre femmes échappés d'un naufrage sur la route de Madagascar, abordèrent une isle déserte, & que l'Anglais travailla si bien qu'en l'an 1667. on trouva cette isle nommée *Pines* peuplée de douze mille beaux protestans Anglais.

Les anciens & leurs innombrables & crédules compilateurs nous répètent sans cesse, qu'à Babylone, la ville de l'Univers la mieux policée, toutes les femmes & les filles se prostituent dans le temple de Vénus une fois l'an. Je n'ai pas de peine à penser, qu'à Babylone, comme ailleurs, on avait quelquefois du plaisir pour de l'argent ; mais je ne me persuaderai jamais que dans la ville la mieux policée qui fût alors dans l'univers, tous les pères & tous les maris envoyassent leurs filles & leurs femmes à un marché de prostitution publique, & que les législateurs ordonnassent ce beau trafic. On imprime tous les jours cent sottises semblables sur les coutumes des Orien aux ; & pour un voyageur comme *Chardin*, qui e de voyageurs comme *Paul Lucas*, & comme *Jean Struys*, & comme le é-

Digitized by Google

jésuite *Avril*, qui batisait mille personnes par jour chez les Persans, dont il n'entendait pas la langue, & qui vous dit que les caravanes Russes allaient à la Chine & revenaient en trois mois.

Il n'en est pas ainsi de l'histoire de *Charles XII.* Je peux assurer, que si jamais histoire a mérité la créance du lecteur, c'est celle-ci. Je la composai d'abord, comme on sait, sur les mémoires de Monsieur *Fabrice*, de Messieurs de *Villelongue* & de *Ferville*, & sur le rapport de beaucoup de témoins oculaires; mais comme les témoins ne voyent pas tout, & qu'ils voyent quelquefois mal, je tombai dans plus d'une erreur, non sur les faits essentiels, mais sur quelques anecdotes, qui sont assez indifférentes en elles-mêmes, mais sur lesquelles les petits critiques triomphent.

J'ai depuis réformé cette histoire sur le journal militaire de Mr. *Adlerfeld*, qui est très exact, & qui a servi à rectifier quelques faits & quelques dates.

J'ai même fait usage de l'histoire écrite par *Norberg*, chapelain & confesseur de *Charles XII.* Il est vrai que c'est un ouvrage bien mal digeré, & bien mal écrit, dans lequel on trouve trop de petits faits étrangers à son sujet, & où les grands événemens deviennent petits, tant ils sont mal rapportés. C'est un tissu de rescrits, de déclarations, de publications, qui se font d'ordinaire au nom des rois, quand ils sont en guerre; elles ne servent jamais à faire connaître le fond des événemens; elles sont inutiles au militaire & au politique, & sont en-

Digitized by Google

ennuyeuſes pour le lecteur : un écrivain peut ſeulement les conſulter quelquefois dans le beſoin pour en tirer quelque lumière, ainſi qu'un architecte employe des décombres dans un édifice.

Parmi les piéces publiques, dont *Norberg* a ſurchargé ſa malheureuſe hiſtoire, il s'en trouve même de fauſſes & d'abſurdes, comme la lettre d'*Achmet*, empereur des Turcs, que cet hiſtorien appelle Sultan Baſſa, par la grace de Dieu (*).

Ce même *Norberg* fait dire au roi de Suède ce que ce monarque n'a jamais dit ni pu dire au ſujet du roi *Stanislas*. Il prétend que *Charles XII.* en répondant aux objections du primat, lui dit, que *Stanislas* avait acquis beaucoup d'amis dans ſon voyage d'Italie. Cependant il eſt très-certain, que jamais *Stanislas* n'a été en Italie, ainſi que ce monarque me l'a confirmé lui-même. Qu'importe après tout qu'un Polonais dans le dix-huitiéme ſiécle ait voyagé ou non en Italie pour ſon plaiſir ? Que de faits inutiles il faut retrancher de l'hiſtoire ! & que je me ſais bon gré d'avoir reſſerré celle de *Charles XII.* !

Norberg n'avait ni lumières, ni eſprit, ni connaiſſance des affaires du monde, & c'eſt peut-être ce qui détermina *Charles XII.* à le choiſir pour ſon confeſſeur ; je ne ſais s'il a fait de ce prince un bon chrétien ; mais aſſurément, il n'en a pas fait un héros ; & *Charles XII.* ſerait ignoré, s'il n'était connu que par *Norberg*.

Il eſt bon d'avertir ici, que l'on a imprimé il

(*) Voyez la lettre de Mr. *de Voltaire* à Mr. *Norberg*.

il y a quelques années une petite brochure intitulée : *Remarques hiſtoriques & critiques ſur l'hiſtoire de Charles XII. par Monſieur de Voltaire.* Ce petit ouvrage eſt du comte *Poniatowski*; ce ſont des réponſes qu'il avait faites à de nouvelles queſtions de ma part dans ſon dernier voyage à Paris ; mais ſon ſecrétaire en ayant fait une double copie, elle tomba entre les mains d'un libraire, qui ne manqua pas de l'imprimer, & un correcteur d'imprimerie de Hollande intitula *critique* cette inſtruction de Mr. *Poniatowski*, pour la mieux débiter. C'eſt un des moindres brigandages qui s'exercent dans la librairie.

La Motraye, domeſtique de Mr. *Fabrice*, avait auſſi imprimé quelques remarques ſur cette hiſtoire. Parmi les erreurs & les petiteſſes, dont cette critique de *la Motraye* eſt remplie, il ne laiſſe pas de ſe trouver quelque choſe de vrai & d'utile, & j'ai eu ſoin d'en faire uſage dans les dernières éditions, & ſurtout dans celle de 1739 : car en fait d'hiſtoire rien n'eſt à négliger, & il faut conſulter, ſi l'on peut, les rois & les valets de chambre.

DIS-

Digitized by Google

DISCOURS
SUR L'HISTOIRE
DE
CHARLES XII.

Qui était au-devant de la première édition.

IL y a bien peu de ſouverains dont on dût écrire une hiſtoire particulière. En vain la malignité ou la flaterie s'eſt exercée ſur preſque tous les princes : il n'y en a qu'un très-petit nombre dont la mémoire ſe conſerve ; & ce nombre ſerait encor plus petit, ſi l'on ne ſe ſouvenait que de ceux qui ont été juſtes.

Les princes qui ont le plus de droit à l'immortalité, ſont ceux qui ont fait quelque bien aux hommes. Ainſi tant que la France ſubſiſtera, on s'y ſouviendra de la tendreſſe que *Louïs XII.* avait pour ſon peuple ; on excuſera les grandes fautes de *François I.* en faveur des arts & des ſciences dont il a été le père ; on bénira la mémoire de *Henri IV.* qui conquit ſon héritage à force de vaincre & de pardonner ; on louera la magnificence de *Louïs XIV.* qui a protégé les arts que *François I.* avait fait naître.

Par une raiſon contraire, on garde le ſouvenir des mauvais princes, comme on ſe ſouvient

Digitized by Google

vient des inondations, des incendies & des peſtes.

Entre les tyrans & les bons rois ſont les conquérans, mais plus approchans des premiers : ceux-ci ont une réputation éclatante ; on eſt avide de connaitre les moindres particularités de leur vie. Telle eſt la miſérable faibleſſe des hommes, qu'ils regardent avec admiration ceux qui ont fait du mal d'une manière brillante, & qu'ils parleront ſouvent plus volontiers du deſtructeur d'un empire que de celui qui l'a fondé.

Pour tous les autres princes, qui n'ont été illuſtres ni en paix ni en guerre, & qui n'ont été connus ni par de grands vices ni par de grandes vertus, comme leur vie ne fournit aucun exemple ni à imiter ni à fuir, elle n'eſt pas digne qu'on s'en ſouvienne. De tant d'empereurs de Rome, de Grèce, d'Allemagne, de Moſcovie ; de tant de ſultans, de califes, de papes, de rois ; combien y en a-t-il, dont le nom ne mérite de ſe trouver ailleurs que dans les tables chronologiques, où ils ne ſont que pour ſervir d'époques ?

Il y a un vulgaire parmi les princes, comme parmi les autres hommes ; cependant la fureur d'écrire eſt venuë au point, qu'à peine un ſouverain ceſſe de vivre, que le public eſt inondé de volumes ſous le nom de mémoires, d'hiſtoire de ſa vie, d'anecdotes de ſa cour. Par-là les livres ſe multiplient de telle ſorte, qu'un homme qui vivrait cent ans, & qui les employe-

rait à lire, n'aurait pas le tems de parcourir ce qui s'eſt imprimé ſur l'hiſtoire ſeule, depuis deux ſiécles, en Europe.

Cette démangeaiſon de tranſmettre à la poſtérité des détails inutiles, & d'arrêter les yeux des ſiécles à venir ſur des événemens communs, vient d'une faibleſſe très-ordinaire à ceux qui ont vécu dans quelque cour, & qui ont eu le malheur d'avoir quelque part aux affaires publiques. Ils regardent la cour où ils ont vécu, comme la plus belle qui ait jamais été; le roi qu'ils ont vû, comme le plus grand monarque; les affaires dont ils ſe ſont mêlés, comme ce qui a jamais été de plus important dans le monde. Ils s'imaginent que la poſtérité verra tout cela avec les mêmes yeux.

Qu'un prince entreprenne une guerre, que ſa cour ſoit troublée d'intrigues, qu'il achète l'amitié d'un de ſes voiſins, & qu'il vende la ſienne à un autre; qu'il faſſe enfin la paix avec ſes ennemis, après quelques victoires & quelques défaites; ſes ſujets, échauffés par la vivacité de ces événemens préſens, penſent être dans l'époque la plus ſingulière depuis la création. Qu'arrive-t-il? Ce prince meurt; on prend après lui des meſures toutes différentes; on oublie & les intrigues de ſa cour, & ſes maîtreſſes, & ſes miniſtres, & ſes généraux, & ſes guerres, & lui-même.

Depuis le tems que les princes chrétiens tâchent de ſe tromper les uns & les autres, & font des guerres & des alliances, on a ſigné des milliers

Digitized by Google

liers de traités, & donné autant de batailles; & les belles ou infames actions ſont innombrables. Quand toute cette foule d'événemens & de détails ſe préſente devant la poſtérité, ils ſont preſque tous anéantis les uns par les autres; les ſeuls qui reſtent ſont ceux qui ont produit de grandes révolutions, ou ceux qui, ayant été décrits par quelque écrivain excellent, ſe ſauvent de la foule, comme des portraits d'hommes obſcurs peints par de grands maîtres.

On ſe ſerait donc bien donné de garde d'ajouter cette hiſtoire particulière de *Charles XII.* roi de Suède, à la multitude des livres dont le public eſt accablé, ſi ce prince & ſon rival *Pierre Alexiowits*, beaucoup plus grand homme que lui, n'avaient été, du conſentement de toute la terre, les perſonnages les plus ſinguliers qui euſſent paru depuis plus de vingt ſiécles; mais on n'a pas été déterminé ſeulement à donner cette vie, par la petite ſatisfaction d'écrire des faits extraordinaires; on a penſé que cette lecture pourrait être utile à quelques princes, ſi ce livre leur tombe par hazard entre les mains. Certainement il n'y a point de ſouverain, qui en liſant la vie de *Charles XII.* ne doive être guéri de la folie des conquêtes. Car où eſt le ſouverain qui pût dire, J'ai plus de courage & de vertus, une ame plus forte, un corps plus robuſte, j'entens mieux la guerre, j'ai de meilleures troupes, que *Charles XII*? Que ſi avec tous ces avantages, & après tant de victoi-

Digitized by Google

res, ce roi a été si malheureux, que devraient espérer les autres princes qui auraient la même ambition avec moins de talens & de ressources?

On a composé cette histoire sur des récits de personnes connuës, qui ont passé plusieurs années auprès de *Charles XII.* & de *Pierre le Grand*, empereur de Moscovie; & qui s'etant retirées dans un pays libre longtems après la mort de ces princes, n'avaient aucun intérêt de déguiser la vérité. Mr. *Fabrice*, qui a vécu sept années dans la familiarité de *Charles XII.*, Mr. *de Fierville*, envoyé de France, Mr. *de Villelongue*, colonel au service de Suède, Mr. *Poniatowski* même, ont fourni les mémoires.

On n'a pas avancé un seul fait sur lequel on n'ait consulté des témoins oculaires & irréprochables. C'est pourquoi on trouvera cette histoire fort différente des gazettes qui ont paru jusqu'ici sous le nom de la vie de *Charles XII.* Si l'on a omis plusieurs petits combats donnés entre les officiers Suédois & Moscovites, c'est qu'on n'a point prétendu écrire l'histoire de ces officiers, mais seulement celle du roi de Suède; même parmi les événemens de sa vie, on n'a choisi que les plus intéressans. On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité.

On est obligé d'avertir que plusieurs choses qui étaient vraies lorsqu'on écrivit cette histoire en

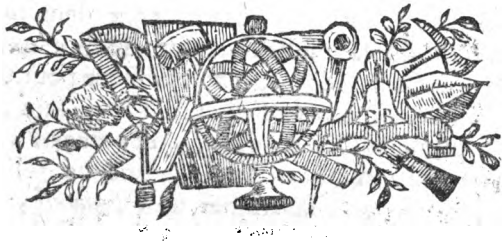
Digitized by Google

en 1728. ceſſent déja de l'être aujourd'hui (en 1739.) Le commerce commence, par exemple, à être moins négligé en Suède. L'infanterie Polonaiſe eſt mieux diſciplinée, & a des habits d'ordonnance qu'elle n'avoit pas alors. Il faut toujours, lorſqu'on lit une hiſtoire, ſonger au tems où l'auteur a écrit. Un homme qui ne lirait que le cardinal *de Rets*, prendrait les Français pour des forcenés qui ne reſpirent que la guerre civile, la faction & la folie. Celui qui ne lirait que l'hiſtoire des belles années de *Louis XIV.* dirait: Les Français ſont nés pour obéïr, pour vaincre & pour cultiver les arts. Un autre qui verrait les mémoires des premières années de *Louis XV.* ne remarquerait dans notre nation que de la molleſſe, une avidité extrême de s'enrichir, & trop d'indifférence pour tout le reſte. Les Eſpagnols d'aujourd'hui ne ſont plus les Eſpagnols de *Charles-Quint*, & peuvent l'être dans quelques années. Les Anglais ne reſſemblent pas plus aux fanatiques de *Cromwell*, que les moines & les monſignori, dont Rome eſt peuplée, reſſemblent aux *Scipions*. Je ne ſais ſi les Suédois pourraient avoir tout d'un coup des troupes auſſi formidables que celles de *Charles XII.* On dit d'un homme: Il était brave un tel jour; il faudrait dire en parlant d'une nation: Elle paraiſſait telle ſous un tel gouvernement, & en telle année.

Si quelque prince & quelque miniſtre trouvaient dans cet ouvrage des vérités deſagréa-

Digitized by Google

bles, qu'ils ſe ſouviennent qu'étant hommes publics, ils doivent compte au public de leurs actions : que c'eſt à ce prix qu'ils achètent leur grandeur : que l'hiſtoire eſt un témoin, & non un flateur : & que le ſeul moyen d'obliger les hommes à dire du bien de nous, c'eſt d'en faire.



HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

Digitized by Google

A MADAME DE***

En lui envoyant la HENRIADE & l'hiſtoire de CHARLES XII.

Deux héros différens, l'un ſuperbe & ſauvage,
L'autre toujours aimable, & toujours amoureux,
A l'immortalité prétendent tous les deux.
Mais pour être immortel, il faut votre ſuffrage.
Ah! ſi ſous tous les deux vous euſſiez vû le jour,
Plus juſtement leur gloire eût été célébrée:
Henri quatre pour vous aurait quitté d'Etrée,
Et Charles douze aurait connu l'amour.

HIS

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT.

Hiſtoire abrégée de la Suéde juſqu'à Charles XII. *ſon éducation, ſes ennemis. Caractère du Czar* Pierre Alexiowits. *Particularités très curieuſes ſur ce prince & ſur la nation Ruſſe. La Moſcovie, la Pologne, & le Dannemarck ſe réuniſſent contre* Charles XII.

LA Suède & la Finlande compoſent un royaume large d'environ deux cent de nos lieuës, & long de trois cent. Il s'étend du midi au nord, depuis le cinquante-. *Deſcription de la Suéde.*

Digitized by Google

quante-cinquiéme degré, ou à peu près, jusqu'au soixante & dixiéme, sous un climat rigoureux; qui n'a presque ni printems, ni automne. L'hiver y règle neuf mois de l'année: les chaleurs de l'été succèdent tout-à-coup à un froid excessif; & il y gèle dès le mois d'Octobre, sans aucune de ces gradations insensibles, qui amènent ailleurs les saisons, & en rendent le changement plus doux. La nature en récompense a donné à ce climat rude, un ciel serein, un air pur. L'été, presque toujours échauffé par le soleil, y produit les fleurs & les fruits en peu de tems. Les longues nuits de l'hiver y sont adoucies par des aurores & des crépuscules qui durent à proportion que le soleil s'éloigne moins de la Suède; & la lumière de la lune qui n'y est obscurcie par aucun nuage, augmentée encor par le reflet de la neige qui couvre la terre, & très souvent par des feux semblables à la lumière zodiacale, fait qu'on voyage en Suède la nuit comme le jour. Les bestiaux y sont plus petits que dans les pays méridionaux de l'Europe, faute de pâturages. Les hommes y sont grands. La sérénité du ciel les rend sains, la rigueur du climat les fortifie; ils vivent longtems, quand ils ne s'affaiblissent pas par l'usage immodéré des liqueurs fortes & des vins, que les nations septentrionales semblent aimer d'autant plus que la nature les leur a refusés.

Les Suédois sont bien faits, robustes, agiles, capables de soutenir les plus grands travaux, la faim & la misère; nés guerriers, pleins de fierté,

Digitized by Google

té, plus braves qu'industrieux, ayant longtems négligé & cultivant mal aujourd'hui le commerce, qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. On dit que c'est principalement de la Suède, dont une partie se nomme encor Gothie, que se débordèrent ces multitudes de Goths qui inondèrent l'Europe, & l'arrachèrent à l'empire Romain, qui en avait été cinq cent années l'usurpateur, le tiran, & le législateur.

Les pays septentrionaux étaient alors beaucoup plus peuplés qu'ils ne le sont de nos jours, parce que la religion laissait aux habitans la liberté de donner plus de citoyens à l'état, par la pluralité de leurs femmes; que ces femmes elles-mêmes ne connaissaient d'opprobre que la stérilité & l'oisiveté; & qu'aussi laborieuses & aussi robustes que les hommes, elles en étaient plus tôt & plus longtems fécondes. Mais la Suède, avec ce qui lui reste aujourd'hui de la Finlande, n'a pas plus de quatre millions d'habitans. Le pays est stérile & pauvre. La Scanie est sa seule province qui porte du froment. Il n'y a pas plus de neuf millions de nos livres en argent monnoyé dans tout le pays. La banque publique, qui est la plus ancienne de l'Europe, y fut introduite par nécessité, parce que les payemens se faisant en monnoie de cuivre & de fer, le transport était trop difficile.

La Suède fut toujours libre jusqu'au milieu du quatorziéme siécle. Dans ce long espace de tems le gouvernement changea plus d'une fois; mais toutes les innovations furent en faveur de la liberté. Leur premier magistrat eut le nom de

de roi, titre que en différens pays se donne à des puissances bien différentes; car en France, en Espagne, il signifie un homme absolu, & en Pologne, en Suède, en Angleterre, l'homme de la république. Ce roi ne pouvait rien sans le sénat; & le sénat dépendait des états généraux, que l'on convoquait souvent. Les représentans de la nation dans ces grandes assemblées, étaient les gentilshommes, les évêques, les députés des villes; avec le tems on y admit les paysans mêmes, portion du peuple injustement méprisée ailleurs, & esclave dans presque tout le nord.

Environ l'an 1492. cette nation si jalouse de sa liberté, & qui est encor fière aujourd'hui d'avoir subjugué Rome il y a treize siécles, fut mise sous le joug par une femme, & par un peuple moins puissant que les Suédois.

Marguerite de Valdemar, la *Sémiramis* du nord, reine de Dannemarck & de Norwège, conquit la Suède par force & par adresse, & fit un seul royaume de ces trois vastes états. Après sa mort, la Suède fut déchirée par des guerres civiles: elle secoua le joug des Danois: elle le reprit: elle eut des rois; elle eut des administrateurs. Deux tyrans l'opprimèrent d'une manière horrible vers l'an 1520. L'un était *Christiern II.* Roi de Dannemarck, monstre formé de vices sans aucune vertu; l'autre un archevêque d'Upsal, primat du royaume, aussi barbare que *Christiern*. Tous deux de concert firent saisir un jour les consuls, les magistrats de Stokholm, avec quatre-vingt quatorze sénateurs,

Digitized by Google

teurs, & les firent massacrer par des bourreaux, sous prétexte qu'ils étaient excommuniés par le pape, pour avoir défendu les droits de l'état contre l'archevêque.

Tandis que ces deux hommes ligués pour opprimer, désunis quand il falait partager les dépouilles, exerçaient ce que le despotisme a de plus tyrannique, & ce que la vengeance a de plus cruel, un nouvel événement changea la face du nord.

Gustave Vasa, jeune homme descendu des anciens rois du pays, sortit du fond des forêts de la Dalécarlie, ou il était caché, & vint délivrer la Suède. C'était une de ces grandes ames que la nature forme si rarement, avec toutes les qualités nécessaires pour commander aux hommes. Sa taille avantageuse & son grand air lui faisaient des partisans dès qu'il se montrait. Son éloquence, à qui sa bonne mine donnait de la force, était d'autant plus persuasive, qu'elle était sans art: son génie formait de ces entreprises que le vulgaire croit téméraires, & qui ne sont que hardies aux yeux des grands hommes; son courage infatigable les faisait réussir. Il était intrépide avec prudence, d'un naturel doux dans un siécle féroce, vertueux enfin, à ce que l'on dit, autant qu'un chef de parti peut l'être.

Gustave Vasa avait été otage de *Christiern*, & retenu prisonnier contre le droit des gens. Echapé de sa prison il avait erré, déguisé en payſan, dans les montagnes & dans les bois de la Dalécarlie. Là il s'était vû réduit à la néces-

sité

ſité de travailler aux mines de cuivre pour vivre & pour ſe cacher. Enſeveli dans ces ſouterrains, il oſa ſonger à détrôner le tyran. Il ſe découvrit aux payſans ; il leur parut un homme d'une nature ſupérieure, pour qui les hommes ordinaires croyent ſentir une ſoumiſſion naturelle. Il fit en peu de tems de ces ſauvages des ſoldats aguerris. Il attaqua *Chriſtiern* & l'archevêque, les vainquit ſouvent, les chaſſa tous deux de la Suède, & fut élu avec juſtice par les états, roi du pays dont il était le libérateur.

A peine affermi ſur le trône, il tenta une entrepriſe plus difficile que des conquêtes. Les véritables tyrans de l'état étaient les évêques, qui, ayant preſque toutes les richeſſes de la Suède, s'en ſervaient pour opprimer les ſujets, & pour faire la guerre aux rois. Cette puiſſance était d'autant plus terrible, que l'ignorance des peuples l'avait renduë ſacrée. Il punit la religion catholique des attentats de ſes miniſtres. En moins de deux ans il rendit la Suède Lutherienne, par la ſupériorité de ſa politique, plus encor que par autorité. Ayant ainſi conquis ce royaume, comme il le diſait, ſur les Danois & ſur le clergé, il régna heureux & abſolu juſqu'à l'âge de ſoixante & dix ans, & mourut plein de gloire, laiſſant ſur le trône ſa famille & ſa religion.

L'un de ſes deſcendans fut ce *Guſtave Adolphe*, qu'on nomme le *grand Guſtave*. Ce roi conquit l'Ingrie, la Livonie, Brême, Verden, Wiſmar, la Poméranie, ſans compter plus de cent places en Allemagne, renduës par la Suède après ſa mort.

Digitized by Google

mort. Il ébranla le trône de *Ferdinand II.* Il protégea les Luthériens en Allemagne, secondé en cela par les intrigues de Rome même, qui craignait encor plus la puissance de l'empereur que celle de l'héréſie. Ce fut lui qui par ſes victoires contribua alors en effet à l'abaiſſement de la maiſon d'Autriche; entrepriſe dont on attribuë toute la gloire au cardinal *de Richelieu*, qui ſavait l'art de ſe faire une réputation, tandis que *Guſtave* ſe bornait à faire de grandes choſes. Il allait porter la guerre au delà du Danube, & peut-être détrôner l'empereur, lorſqu'il fut tué à l'âge de trente-ſept ans dans la bataille de Lutzen, qu'il gagna contre *Valſtein*, emportant dans le tombeau le nom de *Grand*, les regrets du Nord, & l'eſtime de ſes ennemis.

Sa fille *Chriſtine*, née avec un génie rare, aima mieux converſer avec des ſavans, que de régner ſur un peuple qui ne connaiſſait que les armes. Elle ſe rendit auſſi illuſtre en quittant le trône, que ſes ancêtres l'étaient pour l'avoir conquis ou affermi. Les proteſtans l'ont déchirée, comme ſi on ne pouvait pas avoir de grandes vertus ſans croire à *Luther*; & les papes triomphèrent trop de la converſion d'une femme, qui n'était que philoſophe. Elle ſe retira à Rome, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans le centre des arts qu'elle aimait, & pour leſquels elle avait renoncé à un empire à l'âge de vingt-ſept ans.

Avant d'abdiquer, elle engagea les états de la Suède à élire en ſa place ſon couſin *Charles Guſtave X.* de ce nom, fils du comte Palatin, Duc

Digitized by Google

Duc de *Deux-Ponts*. Ce roi ajouta de nouvelles conquêtes à celles de *Guſtave-Adolphe*: il porta d'abord ſes armes en Pologne, où il gagna la célèbre bataille de Varſovie qui dura trois jours. Il fit longtems la guerre heureuſement contre les Danois, aſſiégea leur capitale, réunit la Scanie à la Suède, & fit aſſurer du moins pour un tems, la poſſeſſion de Schleſwic au Duc de Holſtein. Enſuite ayant éprouvé des revers, & fait la paix avec ſes ennemis, il tourna ſon ambition contre ſes ſujets. Il conçut le deſſein d'établir en Suède la puiſſance arbitraire; mais il mourut à l'âge de trente-ſept ans, comme le *grand Guſtave*, avant d'avoir pû achever cet ouvrage du deſpotiſme, que ſon fils *Charles XI.* éleva juſqu'au comble.

Charles XI. guerrier comme tous ſes ancêtres, fut plus abſolu qu'eux. Il abolit l'autorité du ſénat, qui fut déclaré le ſénat du roi, & non du royaume. Il était frugal, vigilant, laborieux, tel qu'on l'eût aimé, ſi ſon deſpotiſme n'eût réduit les ſentimens de ſes ſujets pour lui à celui de la crainte.

Il épouſa en 1680. *Ulrique Eléonor* fille de *Frédéric III.* Roi de Dannemarck, princeſſe vertueuſe, & digne de plus de confiance que ſon époux ne lui en témoigna. De ce mariage nâquit le 27. Juin 1682. le roi *Charles XII.* l'homme le plus extraordinaire, peut-être, qui ait jamais été ſur la terre, qui a réuni en lui toutes les grandes qualités de ſes ayeux, & qui n'a eu d'autre défaut, ni d'autre malheur, que de les avoir toutes outrées. C'eſt lui dont on ſe pro-

Digitized by Google

propose ici d'écrire ce qu'on a appris de certain touchant sa personne & ses actions.

Le premier livre, qu'on lui fit lire, fut l'ouvrage de *Samuel Puffendorf*, afin qu'il pût connaître de bonne heure ses états & ceux de ses voisins. Il apprit d'abord l'Allemand, qu'il parla toujours depuis aussi-bien que sa langue maternelle. A l'âge de sept ans il savait manier un cheval. Les exercices violens où il se plaisait & qui découvraient ses inclinations martiales, lui formèrent de bonne heure une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament. *Education de Charles XII.*

Quoique doux dans son enfance, il avait une opiniâtreté insurmontable: le seul moyen de le plier était de le piquer d'honneur; avec le mot de gloire, on obtenait tout de lui. Il avait de l'aversion pour le Latin; mais dès qu'on lui eut dit que le roi de Pologne & le roi de Dannemark l'entendaient, il l'aprit bien vite, & en retint assez pour le parler le reste de sa vie. On s'y prit de la même manière pour l'engager à entendre le Français; mais il s'obstina, tant qu'il vécut, à ne jamais s'en servir, même avec des ambassadeurs Français, qui ne savaient point d'autre langue.

Dès qu'il eut quelque connaissance de la langue Latine, on lui fit traduire *Quinte-Curce*: il prit pour ce livre un goût que le sujet lui inspirait beaucoup plus encor que le style. Celui qui lui expliquait cet auteur lui ayant demandé ce qu'il pensait d'*Alexandre*? *Je pense*, dit le prince, *que je voudrais lui ressembler*. Mais, lui dit

dit-on, il n'a vécu que trente-deux ans. *Ah!* reprit-il, *n'eſt-ce pas aſſez quand on a conquis des royaumes?* On ne manqua pas de rapporter ces réponſes au roi ſon père, qui s'écria: Voilà un enfant qui vaudra mieux que moi, & qui ira plus loin que le *grand Guſtave*. Un jour il s'amuſait dans l'appartement du roi à regarder deux cartes géographiques; l'une d'une ville de Hongrie priſe par les Turcs ſur l'empereur, & l'autre de Riga capitale de la Livonie, province conquiſe par les Suédois depuis un ſiécle. Au bas de la carte de la ville Hongraiſe il y avait ces mots tirés du livre de Job: *Dieu me l'a donnée, Dieu me l'a ôtée, le nom du Seigneur ſoit béni.* Le jeune prince ayant lu ces paroles, prit ſur le champ un crayon, & écrivit au bas de la carte de Riga: *Dieu me l'a donnée, le Diable ne me l'ôtera pas.* (*) Ainſi dans les actions les plus indifférentes de ſon enfance, ce naturel indomtable laiſſait ſouvent échaper de ces traits qui caractériſent les ames ſingulières, & qui marquaient ce qu'il devait être un jour.

Il avait onze ans lorſqu'il perdit ſa mère. Cette princeſſe mourut en 1693. le 5. Août, d'une maladie cauſée, dit-on, par les chagrins que lui donnait ſon mari, & par les efforts qu'elle faiſait pour les diſſimuler. *Charles XI.* avait dépouillé de leurs biens un grand nombre de ſes ſujets, par le moyen d'une eſpèce de cour de juſtice, nommée la chambre des liquidations, établie de ſon autorité ſeule. Une foule de

(*) Deux ambaſſadeurs de France en Suède m'ont conté ce fait.

Digitized by Google

de citoyens ruinés par cette chambre, nobles, marchands, fermiers, veuves, orphelins, rempliſſaient les ruës de Stockholm, & venaient tous les jours à la porte du palais pouſſer des cris inutiles. La reine ſecourut ces malheureux de tout ce qu'elle avait. Elle leur donna ſon argent, ſes pierreries, ſes meubles, ſes habits même. Quand elle n'eut plus rien à leur donner, elle ſe jetta en larmes aux pieds de ſon mari, pour le prier d'avoir compaſſion de ſes ſujets. Le roi lui répondit gravement, *Madame, nous vous avons priſe pour nous donner des enfans, & non pour nous donner des avis.* Depuis ce tems il la traita, dit-on, avec une dureté qui avança ſes jours.

Il mourut quatre ans après elle, le quinze d'Avril 1697. dans la quarante-deuxiéme année de ſon âge, & dans la trente-ſeptiéme de ſon règne, lorſque l'Empire, l'Eſpagne, la Hollande d'un côté, & la France de l'autre, venaient de remettre la déciſion de leurs querelles à ſa médiation, & qu'il avait déja entamé l'ouvrage de la paix entre ces puiſſances.

Il laiſſa à ſon fils, âgé de quinze ans, un trône affermi & reſpecté au dehors, des ſujets pauvres, mais belliqueux & ſoumis, avec des finances en bon ordre, ménagées par des miniſtres habiles.

Charles XII. à ſon avénement, non ſeulement ſe trouva maître abſolu & paiſible de la Suède & de la Finlande; mais il régnait encor ſur la Livonie, la Carelie, l'Ingrie; il poſſédait Viſmar, Vibourg, les iſles de Rugen, d'Oeſel, & la plus belle partie de la Poméranie, le duché

Digitized by Google

de Brême & de Verden; toutes conquêtes de ſes ancêtres, aſſurées à ſa couronne par une longue poſſeſſion, & par la foi des traités ſolemnels de Munſter & d'Oliva, ſoutenus de la terreur des armes Suédoiſes. La paix de Ryſwick, commencée ſous les auſpices du père, fut concluë ſous ceux du fils : il fut le médiateur de l'Europe, dès qu'il commença à régner.

Les loix Suédoiſes fixent la majorité des rois à quinze ans. Mais *Charles XI.* abſolu en tout, retarda par ſon teſtament celle de ſon fils juſqu'à dix-huit. Il favoriſait par cette diſpoſition les vues ambitieuſes de ſa mère *Edwige-Eléonor* de Holſtein, veuve de *Charles X.* Cette princeſſe fut déclarée par le roi ſon fils tutrice du jeune roi ſon petit-fils, & régente du royaume, conjointement avec un conſeil de cinq perſonnes.

La régente avait eu part, aux affaires ſous le règne du roi ſon fils. Elle était avancée en âge; mais ſon ambition, plus grande que ſes forces & que ſon génie, lui faiſait eſpérer de jouïr longtems des douceurs de l'autorité, ſous le roi ſon petit-fils. Elle l'éloignait autant qu'elle pouvait des affaires. Le jeune prince paſſait ſon tems à la chaſſe, ou s'occupait à faire la revuë des troupes: il faiſait même quelquefois l'exercice avec elles; ces amuſemens ne ſemblaient que l'effet naturel de la vivacité de ſon âge. Il ne paraiſſait dans ſa conduite aucun dégout qui pût allarmer la régente; & cette princeſſe ſe flatait que les diſſipations de ces exercices le ren-

Digitized by Google

rendraient incapable d'application, & qu'elle en gouvernerait plus longtems.

Un jour, au mois de Novembre, la même année de la mort de son père, il venait de faire la revuë de plusieurs régimens : le conseiller d'état *Piper* était auprès de lui ; le roi paraissait abimé dans une rêverie profonde. » Puis-je » prendre la liberté, lui dit *Piper*, de demander » à votre majesté à quoi elle songe si sérieuse- » ment ? *Je songe*, répondit le prince, *que je me sens digne de commander à ces braves gens ; & je voudrais que ni eux ni moi ne reçussions l'ordre d'une femme*. *Piper* saisit dans le moment l'occasion de faire une grande fortune. Il n'avait pas assez de crédit pour oser se charger lui-même de l'entreprise dangereuse d'ôter la régence à la reine, & d'avancer la majorité du roi : il proposa cette négociation au comte *Axel Sparre*, homme ardent, & qui cherchait à se donner de la considération : il le flata de la confiance du roi. *Sparre* le crut, se chargea de tout, & ne travailla que pour *Piper*. Les conseillers de la régence furent bientôt persuadés. C'était à qui précipiterait l'exécution de ce dessein, pour s'en faire un mérite auprès du roi.

Ils allèrent en corps en faire la proposition à la reine, qui ne s'attendait pas à une pareille déclaration. Les états généraux étaient assemblés alors. Les conseillers de la régence y proposèrent l'affaire : il n'y eut pas une voix contre : la chose fut emportée d'une rapidité que rien ne pouvait arrêter ; de sorte que *Charles XII.* souhaita de régner, & en trois jours les états

lui déférèrent le gouvernement. Le pouvoir de la reine & ſon crédit tombèrent en un inſtant. Elle mena depuis une vie privée, plus ſortable à ſon âge, quoique moins à ſon humeur. Le roi fut couronné le 24. Décembre ſuivant. Il fit ſon entrée dans Stockholm ſur un cheval alezan, ferré d'argent, ayant le ſceptre à la main & la couronne en tête, aux acclamations de tout un peuple, idolâtre de ce qui eſt nouveau, & concevant toujours de grandes eſpérances d'un jeune prince.

L'archevêque d'Upſal eſt en poſſeſſion de faire la cérémonie du ſacre & du couronnement : c'eſt de tant de droits que ſes prédéceſſeurs s'étaient arrogés preſque le ſeul qui lui reſte. Après avoir, ſelon l'uſage, donné l'onction au prince, il tenait entre ſes mains la couronne pour la lui remettre ſur la tête ; *Charles* l'arracha des mains de l'archevêque, & ſe couronna lui-même, en regardant fièrement le prélat. La multitude, à qui tout air de grandeur impoſe toujours, applaudit à l'action du roi. Ceux même qui avaient le plus gémi ſous le deſpotiſme du père, ſe laiſsèrent entrainer à louer dans le fils cette fierté, qui était l'augure de leur ſervitude.

Dès que *Charles* fut maitre, il donna ſa confiance & le maniement des affaires au conſeiller *Piper*, qui fut bientôt ſon premier miniſtre, ſans en avoir le nom. Peu de jours après il le fit comte ; ce qui eſt une qualité éminente en Suède, & non un vain titre qu'on puiſſe prendre ſans conſéquence, comme en France.

Les premiers tems de l'adminiſtration du roi ne

Digitized by Google

ne donnèrent point de lui des idées favorables : il parut qu'il avait été plus impatient que digne de régner. Il n'avait à la vérité aucune passion dangereuse ; mais on ne voyait dans sa conduite que des emportemens de jeunesse, & de l'opiniâtreté. Il paraissait inappliqué & hautain. Les ambassadeurs qui étaient à sa cour, le prirent même pour un génie médiocre, & le peignirent tel à leurs maîtres. (*) La Suède avait de lui la même opinion ; personne ne connaissait son caractère ; il l'ignorait lui-même, lorsque des orages formés tout a-coup dans le Nord, donnèrent à ses talens cachés occasion de se déployer.

Trois rois se liguent contre lui.

Trois puissans princes voulant se prévaloir de son extrême jeunesse, conspirèrent sa ruine presqu'en même tems. Le premier fut *Fréderic IV*, roi de Dannemarck, son cousin : le second, *Auguste*, électeur de Saxe, roi de Pologne ; *Pierre le grand*, Czar de Moscovie, était le troisiéme & le plus dangereux. Il faut développer l'origine de ces guerres, qui ont produit de si grands événemens, & commencer par le Dannemarck.

De deux sœurs qu'avait *Charles XII.* l'aînée avait épousé le duc de Holstein, jeune prince plein de bravoure & de douceur. Le duc, opprimé par le roi de Dannemarck, vint à Stockholm avec son épouse se jetter entre les bras du roi, & lui demander du secours, non seulement comme à son beau-frère, mais comme au roi

(*) Les lettres originales en sont foi.

d'une nation qui a pour les Danois une haine irréconciliable.

L'ancienne maiſon de Holſtein, fonduë dans celle d'Oldenbourg, était montée ſur le trône de Dannemarck par élection en 1449. Tous les royaumes du Nord étaient alors électifs. Celui de Dannemarck devint bientôt héréditaire. Un de ſes rois nommé *Chriſtiern III.* eut pour ſon frère *Adolphe* une tendreſſe, ou des ménagemens, dont on ne trouve guère d'exemple chez les princes. Il ne voulait point le laiſſer ſans ſouveraineté ; mais il ne pouvait démembrer ſes propres états. Il partagea avec lui, par un accord bizarre, les duchés de Holſtein-Gottorp & de Schleſwich : établiſſant que les deſcendans d'*Adolphe* gouverneraient déſormais le Holſtein, conjointement avec les rois de Dannemarck : que ces deux duchés leur appartiendraient en commun ; & que le roi de Dannemarck ne pourrait rien innover dans le Holſtein ſans le duc, ne le duc ſans le roi. Une union ſi étrange, dont pourtant il y avait déja eu un exemple dans la même maiſon pendant quelques années, était depuis près de quatre-vingt ans une ſource de querelles entre la branche de Dannemark & celle de Holſtein-Gottorp ; les rois cherchant toujours à opprimer les ducs, & les ducs à être indépendans. Il en avait coûté la liberté & la ſouveraineté au dernier duc. Il avait recouvré l'une & l'autre aux conférences d'Altena en 1689. par l'entremiſe de la Suède, de l'Angleterre & de la Hollande, garans de l'exécution du traité. Mais comme un traité entre

Digitized by Google

entre les souverains n'est souvent qu'une soumission à la nécessité, jusqu'à ce que le plus fort puisse accabler le plus faible, la querelle renaissait plus envenimée que jamais entre le nouveau roi de Dannemarck & le jeune duc. Tandis que le duc était à Stockholm, les Danois faisaient déja des actes d'hostilité dans le pays de Holstein, & se liguaient secrétement avec le roi de Pologne, pour accabler le roi de Suède lui-même.

Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, que ni l'éloquence & les négotiations de l'abbé de *Polignac*, ni les grandes qualités du prince de *Conty* son concurrent au Trône, n'avaient pû empêcher d'être élu depuis deux ans roi de Pologne, était un prince moins connu encor par sa force de corps incroyable, que par sa bravoure & la galanterie de son esprit. Sa cour était la plus brillante de l'Europe, après celle de *Louis XIV*. Jamais prince ne fut plus généreux, ne donna plus, & n'accompagna ses dons de tant de grace. Il avait acheté la moitié des suffrages de la noblesse Polonaise, & forcé l'autre par l'approche d'une armée Saxonne. Il crut avoir besoin de ses troupes pour se mieux affermir sur le trône, mais il falait un prétexte pour les retenir en Pologne. Il les destina à attaquer le roi de Suède en Livonie, à l'occasion que l'on va rapporter.

La Livonie, la plus belle & la plus fertile province du Nord, avait appartenu autrefois aux chevaliers de l'ordre Teutonique. Les Russes, les Polonais & les Suédois s'en étaient dispu-

té

Digitized by Google

té la poſſeſſion. La Suède l'avait enlevée depuis près de cent années : & elle lui avait été enfin cédée ſolemnellement par la paix d'Oliva.

Le feu roi *Charles XI.* dans ſes ſévérités pour ſes ſujets, n'avait pas épargné les Livoniens. Il les avait dépouillés de leurs privilèges, & d'une partie de leurs patrimoines. *Patkul*, malheureuſement célèbre depuis par ſa mort tragique, fut député de la nobleſſe Livonienne pour porter au trône les plaintes de la province. Il fit à ſon maître une harangue reſpectueuſe, mais forte, & pleine de cette éloquence mâle que donne la calamité quand elle eſt jointe à la hardieſſe. Mais les rois ne regardent trop ſouvent ces harangues publiques, que comme des cérémonies vaines qu'il eſt d'uſage de ſouffrir, ſans y faire attention. Toutefois *Charles XI*, diſſimulé quand il ne ſe livrait pas aux emportemens de ſa colère, frappa doucement ſur l'épaule de *Patkul* : *Vous avez parlé pour votre patrie en brave homme*, lui dit-il, *je vous en eſtime, continuez.* Mais peu de jours après il le fit déclarer coupable de lèze-majeſté, & comme tel, condamner à la mort. *Patkul*, qui s'était caché, prit la fuite. Il porta dans la Pologne ſes reſſentimens. Il fut admis depuis devant le roi *Auguſte. Charles XI.* était mort ; mais la ſentence de *Patkul* & ſon indignation ſubſiſtaient. Il repréſenta au monarque Polonais la facilité de la conquête de la Livonie ; des peuples déſeſpérés, prêts à ſecouer le joug de la Suède ; un roi enfant incapable de ſe défendre. Ces ſollicitations furent bien reçues d'un prince déja tenté de cette conquête.

Au-

Digitized by Google

Auguſte à ſon couronnement avait promis de faire ſes efforts pour recouvrer les provinces que la Pologne avait perdues. Il crut par ſon irruption en Livonie plaire à la république & affermir ſon pouvoir; mais il ſe trompa dans ces deux idées qui paraiſſaient ſi vraiſemblables: Tout fut prêt bientôt pour une invaſion ſoudaine, ſans même daigner recourir d'abord à la vaine formalité des déclarations de guerre, & des manifeſtes. Le nuage groſſiſſait en même tems du côté de la Moſcovie. Le monarque qui la gouvernait mérite l'attention de la poſtérité.

Pierre Alexiowits, Czar de Ruſſie, s'était déja rendu redoutable par la bataille qu'il avait gagnée ſur les Turcs en 1697. & par la priſe d'Azoph qui lui ouvrait l'empire de la mer noire. Mais c'était par des actions plus étonnantes que des victoires qu'il cherchait le nom de *Grand*. La Moſcovie ou Ruſſie embraſſe le nord de l'Aſie & celui de l'Europe, & depuis les frontière de la Chine s'étend l'eſpace de quinze cent lieues juſqu'aux confins de la Pologne & de la Suède. Mais ce pays immenſe était à peine connu de l'Europe avant le Czar *Pierre*. Les Moſcovites étaient moins civiliſés que les Mexicains quand ils furent découverts par *Cortez*; nés tous eſclaves de maîtres auſſi barbares qu'eux, ils croupiſſaient dans l'ignorance, dans le beſoin de tous les arts, & dans l'inſenſibilité de ces beſoins qui étouffait toute induſtrie. Une ancienne loi ſacrée parmi eux leur défendait, ſous peine de mort, de ſortir de leur pays ſans la permiſſion de leur patriarche. Cette loi, faite pour leur

Hiſtoire de Pierre le Grand.

Digitized by Google

leur ôter les occaſions de connaître leur joug, plaiſait à une nation, qui dans l'abîme de ſon ignorance & de ſa misère, dédaignait tout commerce avec les nations étrangères.

L'ère des Moſcovites commençait à la création du monde ; ils comptaient 7207. ans au commencement du ſiécle paſſé, ſans pouvoir rendre raiſon de cette date. Le premier jour de leur année venait au 13 de notre mois de Septembre. Ils alléguaient pour raiſon de cet établiſſement, qu'il était vraiſemblable que DIEU avait créé le monde en automne, dans la ſaiſon où les fruits de la terre ſont dans leur maturité. Ainſi les ſeules apparences de connaiſſances qu'ils euſſent, étaient des erreurs groſſières ; perſonne ne ſe doutait parmi eux que l'automne de Moſcovie pût être le printems d'un autre pays dans les climats oppoſés. Il n'y avait pas longtems que le peuple avait voulu brûler à Moſcou le ſecrétaire d'un ambaſſadeur de Perſe, qui avait prédit une éclipſe de ſoleil. Ils ignoraient juſqu'à l'uſage des chiffres ; ils ſe ſervaient pour leurs calculs de petites boules enfilées dans des fils d'archal. Il n'y avait pas d'autre manière de compter dans tous les bureaux de recettes, & dans le tréſor du Czar.

Leur religion était & eſt encor celle des chrétiens Grecs, mais mêlée de ſuperſtitions, auxquels ils étaient d'autant plus fortement attachés, qu'elles étaient plus extravagantes, & que le joug en était plus génant. Peu de Moſcovites oſaient manger du pigeon, parce que le St. Eſprit eſt peint en forme de colombe. Ils obſervaient

Digitized by Google

vaient réguliérement quatre carêmes par an ; & dans ces tems d'abſtinence, ils n'oſaient ſe nourrir ni d'œufs, ni de lait. DIEU & *St. Nicolas* étaient les objets de leur culte, & immédiatement après eux, le Czar & le patriarche. L'autorité de ce dernier était ſans bornes comme leur ignorance. Il rendait des arrêts de mort, & infligeait les ſupplices les plus cruels, ſans qu'on pût appeller de ſon tribunal. Il ſe promenait à cheval deux fois l'an, ſuivi de tout ſon clergé en cérémonie : le Czar à pied tenait la bride du cheval, & le peuple ſe proſternait dans les ruës comme les Tartares devant leur grand Lama. La confeſſion était pratiquée ; mais ce n'était que dans le cas des plus grands crimes ; alors l'abſolution leur paraiſſait néceſſaire, mais non le repentir. Ils ſe croyaient purs devant DIEU avec la bénédiction de leurs Papas. Ainſi ils paſſaient ſans remords, de la confeſſion au vol & à l'homicide ; ce qui eſt un frein pour d'autres chrétiens était chez eux un encouragement à l'iniquité. Ils faiſaient ſcrupule de boire du lait un jour de jeûne ; mais les peres de famille, les prêtres, les femmes, les filles, s'enyvraient d'eau-de-vie les jours de fêtes. On diſputait cependant ſur la religion en ce pays comme ailleurs ; la plus grande querelle était, ſi les laïques devaient faire le ſigne de la croix avec deux doigts ou avec trois. Un certain *Jacob Nurſuff*, ſous le précédent règne, avait excité une ſédition dans Aſtraçan au ſujet de cette diſpute. Il y avait même des fanatiques, comme parmi ces nations policées chez qui tout le monde

de eſt théologien ; & *Pierre*, qui pouſſa toujours la juſtice juſqu'à la cruauté, fit périr par le feu quelques-uns de ces miſérables qu'on nommait *Vosko-jéſuites*.

Le Czar dans ſon vaſte empire avait beaucoup d'autres ſujets qui n'étaient pas chrétiens. Les Tartares, qui habitent le bord occidental de la mer Caſpienne & des Palus Méotides, ſont Mahométans. Les Sibériens, les Oſtiaques, les Samoyedes, qui ſont vers la mer glaciale, étaient des ſauvages, dont les uns étaient idolâtres, les autres n'avaient pas même la connaiſſance d'un DIEU ; & cependant les Suédois, envoyés priſonniers parmi eux, ont été plus contens de leurs mœurs que de celles des anciens Moſcovites.

Pierre Alexiowits avait reçu une éducation qui tendait à augmenter encor la barbarie de cette partie du monde. Son naturel lui fit d'abord aimer les étrangers, avant qu'il ſût à quel point ils pouvaient lui être utiles. *Le Fort*, comme on l'a déja dit, fut le premier inſtrument dont il ſe ſervit pour changer depuis la face de la Moſcovie. Son puiſſant génie, qu'une éducation barbare avait retenu & n'avait pû détruire, ſe dévelopa preſque tout-à-coup. Il réſolut d'être homme, de commander à des hommes, & de créer une nation nouvelle. Pluſieurs princes avaient avant lui renoncé à des couronnes, par dégoût pour le poids des affaires ; mais aucun n'avait ceſſé d'être roi pour apprendre mieux à régner ; c'eſt ce que fit *Pierre le grand*.

Il quitta la Moſcovie an 1698, n'ayant encor régné que deux années, & alla en Hollande,

Digitized by Google

de, déguisé sous un nom vulgaire, comme s'il avait été un domestique de ce même Mr. *Le Fort*, qu'il envoyait ambassadeur extraordinaire auprès des états-généraux. Arrivé à Amsterdam, inscrit dans le rôle des charpentiers de l'amirauté des Indes, il y travaillait dans le chantier comme les autres charpentiers. Dans les intervalles de son travail, il apprenait les parties des mathématiques qui peuvent être utiles à un prince, les fortifications, la navigation, l'art de lever des plans. Il entrait dans les boutiques des ouvriers, examinait toutes les manufactures; rien n'échapait à ses observations. De là il passa en Angleterre, où il se perfectionna dans la science de la construction des vaisseaux: il repassa en Hollande, vit tout ce qui pouvait tourner à l'avantage de son pays. Enfin, après deux ans de voyages & de travaux, auxquels nul autre homme que lui n'eût voulu se soumettre, il reparut en Moscovie, amenant avec lui les arts de l'Europe. Des artisans de toute espèce l'y suivirent en foule. On vit pour la première fois de grands vaisseaux Russes sur la mer noire, dans la Baltique & dans l'Océan. Des bâtimens d'une architecture régulière & noble furent élevés au milieu des hutes Russiennes. Il établit des collèges, des académies, des imprimeries, des bibliothéques: les villes furent policées; les habillemens, les coutumes changèrent peu à peu, quoiqu'avec difficulté. Les Moscovites connurent par degrés ce que c'est que la société. Les superstitions même furent abolies: la dignité de patriarche fut éteinte; le

Digitized by Google

le Czar se déclara le chef de la religion : & cette dernière entreprise, qui aurait coûté le trône & la vie à un prince moins absolu, réussit presque sans contradiction, & lui assûra le succès de toutes les autres nouveautés.

Après avoir abaissé un clergé ignorant & barbare, il osa essayer de l'instruire, & par-là même il risqua de le rendre redoutable ; mais il se croyait assez puissant pour ne le pas craindre. Il a fait enseigner dans le peu de cloîtres qui restent la philosophie & la théologie. Il est vrai que cette théologie tient encor de ce tems sauvage dont *Pierre Alexiowits* a retiré l'humanité. Un homme digne de foi m'a assuré qu'il avait assisté à une thèse publique, où il s'agissait de savoir si l'usage du tabac à fumer était un péché. Le répondant prétendait qu'il était permis de s'enyvrer d'eau-de-vie, mais non de fumer ; parce que la très-sainte écriture dit, que ce qui sort de la bouche de l'homme le souille, & que ce qui y entre ne le souille point.

Les moines ne furent pas contens de la réforme. A peine le Czar eut-il établi des imprimeries qu'ils s'en servirent pour le décrier ; ils imprimèrent qu'il était l'Ante-christ ; leurs preuves étaient qu'il ôtait la barbe aux vivans ; & qu'on faisait dans son académie des dissections de quelques morts. Mais un autre moine qui voulait faire fortune réfuta ce livre & démontra que *Pierre* n'était pas l'Ante-christ, parce que le nombre 666 n'était pas dans son nom. L'auteur du libelle fut roué, & celui de la réfutation fut fait éveque de Rezan.

Le

Digitized by Google

Le réformateur de la Moscovie a surtout porté une loi sage, qui fait honte à beaucoup d'états policés ; c'est qu'il n'est permis à aucun homme au service de l'état, ni à un bourgeois établi, ni surtout à un mineur, de passer dans un cloître.

Ce prince comprit combien il importe de ne point consacrer à l'oisiveté des sujets qui peuvent être utiles, & de ne point permettre qu'on dispose à jamais de sa liberté, dans un âge où l'on ne peut disposer de la moindre partie de sa fortune. Cependant l'industrie des moines élude tous les jours cette loi faite pour le bien de l'humanité, comme si les moines gagnaient en effet à peupler les cloîtres aux dépens de la patrie.

Le Czar n'a pas assujetti seulement l'église à l'état, à l'exemple des sultans Turcs ; mais plus grand politique, il a détruit une milice semblable à celle des janissaires ; & ce que les Ottomans ont vainement tenté, il l'a exécuté en peu de tems ; il a dissipé les janissaires Moscovites, nommés strélits, qui tenaient les Czars en tutelle. Cette milice, plus formidable à ses maîtres qu'à ses voisins, était composée d'environ trente mille hommes de pied, dont la moitié restait à Moscou, & l'autre était répandue sur les frontières. Un strélits n'avait que quatre roubles par an de paye ; mais des privilèges, ou des abus, le dédommageaient amplement. *Pierre* forma d'abord une compagnie d'étrangers, dans laquelle il s'enrôla lui-même, & ne dédaigna pas de commencer par être tam-

bour & d'en faire les fonctions ; tant la nation avait beſoin d'exemples. Il fut officier par degrés. Il fit petit à petit de nouveaux régimens, & enfin ſe ſentant maître des troupes diſciplinées, il caſſa les ſtrelits, qui n'osèrent déſobéir.

La cavalerie était à peu près ce qu'eſt la cavalerie Polonaiſe, & ce qu'était autrefois la Françaiſe, quand le royaume de France n'était qu'un aſſemblage de fiefs. Les gentilshommes Ruſſes montaient à cheval à leurs dépens & combattaient ſans diſcipline, quelquefois ſans autres armes qu'un ſabre ou un carquois, incapables d'être commandés, & par conſéquent de vaincre.

Pierre le Grand leur apprit à obéir, par ſon exemple & par les ſupplices. Car il ſervait en qualité de ſoldat & d'officier ſubalterne, & puniſſait rigoureuſement en Czar les Boyards, c'eſt-à-dire, les gentilshommes, qui prétendaient que le privilège de la nobleſſe était de ne ſervir l'état qu'à leur volonté. Il établit un corps régulier pour ſervir l'artillerie, & prit cinq cent cloches aux égliſes, pour fondre des canons. Il a eu treize mille canons de fonte en l'année 1714. Il a formé auſſi des corps de dragons, milice très-convenable au génie des Moſcovites, & à la forme de leurs chevaux qui ſont petits. La Moſcovie a aujourd'hui (en 1738.) trente régimens de dragons, de mille hommes chacun, bien entretenus.

C'eſt lui qui a établi des huſſards en Ruſſie. Enfin, il a eu juſqu'à une école d'ingénieurs, dans un pays où perſonne ne ſavait avant lui les élémens de la géométrie.

Il

Digitized by Google

Il était bon ingénieur lui-même ; mais surtout il excellait dans tous les arts de la marine ; bon capitaine de vaisseau, habile pilote, bon matelot, adroit charpentier, & d'autant plus estimable dans ces arts, qu'il était né avec une crainte extrême de l'eau. Il ne pouvait dans sa jeunesse passer sur un pont sans frémir : il faisait fermer alors les volets de bois de son carrosse ; le courage & le génie domtèrent en lui cette faiblesse machinale.

Il fit construire un beau port auprès d'Azoph à l'embouchure du Tanais : il voulait y entretenir des galères ; & dans la suite, croyant que ces vaisseaux longs, plats & légers, devaient réussir dans la mer Baltique, il en a fait construire plus de trois cent dans sa ville favorite de Petersbourg ; il a montré à ses sujets l'art de les bâtir avec du simple sapin, & celui de les conduire. Il avait appris jusqu'à la chirurgie ; on l'a vu dans un besoin faire la ponction à un hydropique ; il réussissait dans les méchaniques, & instruisait les artisans.

Les finances du Czar étaient à la vérité peu de chose, par rapport à l'immensité de ses états ; il n'a jamais eu vingt-quatre millions de revenu, à compter le marc à près de cinquante livres, comme nous faisons aujourd'hui, & comme nous ne ferons peut-être pas demain ; mais c'est être très-riche chez soi que de pouvoir faire de grandes choses. Ce n'est pas la rareté de l'argent, mais celle des hommes & des talens, qui rend un empire faible.

La nation des Russes n'est pas nombreuse,

quoique les femmes y ſoient fécondes & les hommes robuſtes. *Pierre* lui-même, en poliçant ſes états, a malheureuſement contribué à leur dépopulation. De fréquentes recrues dans des guerres longtems malheureuſes, des nations tranſplantées des bords de la mer Caſpienne à ceux de la mer Baltique, conſumées dans les travaux, détruites par les maladies, les trois quarts des enfans mourans en Moſcovie de la petite vérole, plus dangereuſe en ces climats qu'ailleurs; enfin, les triſtes ſuites d'un gouvernement longtems ſauvage, & barbare même dans ſa police, ſont cauſe que cette grande partie du Continent a encor de vaſtes déſerts. On compte à préſent en Ruſſie cinq cent mille familles de gentilshommes; deux cent mille de gens de loi; un peu plus de cinq millions de bourgeois & de payſans payans une eſpèce de taille; ſix cent mille hommes dans les provinces conquiſes ſur la Suède: les Coſaques de l'Ukraine & les Tartares, vaſſaux de la Moſcovie, ne ſe montent pas à plus de deux millions; enfin on a trouvé que ces pays immenſes ne contiennent pas plus de quatorze millions d'hommes, c'eſt-à-dire un peu plus des deux tiers des habitans de la France.

Le Czar *Pierre*, en changeant les mœurs, les loix, la milice, la face de ſon pays, voulait auſſi être grand par le commerce, qui fait à la fois la richeſſe d'un état & les avantages du monde entier. Il entreprit de rendre la Ruſſie le centre du négoce de l'Aſie & de l'Europe. Il voulait joindre par des canaux, dont il dreſſa le

Digitized by Google

le plan, la Duine, le Volga, le Tanaïs, & s'ouvrir des chemins nouveaux de la mer Baltique au Pont-Euxin & à la mer Caſpienne; & de ces deux mers à l'Océan ſeptentrional.

Le port d'Archangel, fermé par les glaces neuf mois de l'année, & dont l'abord exigeait un circuit long & dangereux, ne lui paraiſſait pas aſſez commode. Il avait, dès l'an 1700. le deſſein de bâtir ſur la mer Baltique un port, qui deviendrait le magazin du Nord, & une ville qui ſerait la capitale de ſon empire.

Il cherchait déja un paſſage par les mers du Nord-Eſt à la Chine; & les manufactures de Paris & de Peking devaient embellir ſa ville nouvelle.

Un chemin par terre de 754 verſtes, pratiqué à travers des marais qu'il falait combler, conduit de Moſcou à ſa nouvelle ville: la plûpart de ſes projets ont été exécutés par ſes mains; & deux impératrices, qui lui ont ſuccédé l'une après l'autre, ont encor été au delà de ſes vuës, quand elles étaient praticables, & n'ont abandonné que l'impoſſible.

Il a voyagé toujours dans ſes états, autant que ſes guerres l'ont pû permettre; mais il a voyagé en légiſlateur & en phyſicien, examinant partout la nature, cherchant à la corriger ou à la perfectionner, ſondant lui-même les profondeurs des fleuves & des mers, ordonnant des écluſes, viſitant des chantiers, faiſant fouiller des mines, éprouvant les métaux, faiſant

Digitized by Google

lever les cartes exactes, & y travaillant de sa main.

Il a bâti dans un lieu sauvage la ville impériale de Petersbourg, qui contient aujourd'hui soixante mille maisons, où s'est formée de nos jours une cour brillante, & où enfin on connait les plaisirs délicats. Il a bâti le port de Cronstad sur la Neva, Ste. Croix sur les frontières de la Perse, des forts dans l'Ukraine, dans la Sibérie, des amirautés à Archangel, à Petersbourg, à Astracan, à Azoph; des arsenaux, des hôpitaux. Il faisait toutes ses maisons petites & de mauvais goût; mais il prodiguait pour les maisons publiques la magnificence & la grandeur.

Les sciences qui ont été ailleurs le fruit tardif de tant de siécles, sont venues par ses soins dans ses états toutes perfectionnées. Il a créé une académie sur le modèle des sociétés fameuses de Paris & de Londres: les *Delisles*, les *Bulfingers*, les *Hermanns*, les *Bernouillis*, le célèbre *Wolf*, homme excellent en tout genre de philosophie, ont été appellés à grands frais à Petersbourg. Cette académie subsiste encore, & il se forme enfin des philosophes Moscovites.

Il a forcé la jeune noblesse de ses états à voyager, à s'instruire, à rapporter en Russie la politesse étrangère. J'ai vû de jeunes Russes pleins d'esprit & de connaissances. C'est ainsi qu'un seul homme a changé le plus grand empire du monde. Il est affreux, qu'il ait manqué

qué à ce réformateur des hommes, la principale vertu, l'humanité. De la brutalité dans ses plaisirs, de la férocité dens ses mœurs, de la barbarie dans ses vengeances, se mélaient à tant de vertus. Il poliçait ses peuples, & il était sauvage. Il a de ses propres mains été l'exécuteur de ses sentences sur des criminels, & dans une débauche de table il a fait voir son adresse à couper des têtes. Il y a dans l'Afrique des souverains, qui versent le sang de leurs sujets de leurs mains; mais ces monarques passent pour des barbares. La mort d'un fils qu'il falait corriger ou deshériter, rendrait la mémoire de *Pierre* odieuse, si le bien qu'il a fait à ses sujets ne faisait presque pardonner sa cruauté envers son propre sang.

Tel était le Czar *Pierre*; & ses grands desseins n'étaient encor qu'ébauchés, lorsqu'il se joignit aux rois de Pologne & de Dannemarck contre un enfant qu'ils mépriſaient tous. Le fondateur de la Russie voulut être conquérant; il crut pouvoir le devenir sans peine, & qu'une guerre si bien projettée serait utile à tous ses projets. L'art de la guerre était un art nouveau, qu'il falait montrer à ses peuples.

D'ailleurs, il avait besoin d'un port à l'Orient de la mer Baltique pour l'exécution de toutes ses idées. Il avait besoin de la province de l'Ingrie, qui est au Nord-Est de la Livonie. Les Suédois en étaient maîtres, il falait la leur arracher. Ses prédécesseurs avaient eu des droits sur l'Ingrie, l'Estonie, la Livonie; le tems sem-

Digitized by Google

blait propice pour faire revivre ces drois perdus depuis cent ans, & anéantis par des traités. Il conclut donc une ligue avec le roi de Pologne, pour enlever au jeune *Charles XII.* tous ces pays, qui sont entre le golfe de Finlande, la mer Baltique, la Pologne & la Moscovie.

Fin du premier Livre.



HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SECOND.

ARGUMENT.

Changement prodigieux & ſubit dans le caractère de Charles XII. *A l'âge de dix huit ans il ſoutient la guerre contre le Dannemarck, la Pologne & la Moſcovie : termine la guerre de Dannemarck en ſix ſemaines : défait quatre-vingt mille Moſcovites avec huit mille Suédois, & paſſe en Pologne. Deſcription de la Pologne & de ſon gouvernement.* Charles *gagne pluſieurs batailles, & eſt maître de la Pologne, où il ſe prépare à nommer un roi.*

TRois puiſſans rois menaçaient ainſi l'enfance de *Charles XII.* Les bruits de ces préparatifs conſternaient la Suède, & allarmaient le

le conseil. Les grands généraux étaient morts ; on avait raison de tout craindre sous un jeune roi, qui n'avait encor donné de lui que de mauvaises impressions. Il n'assistait presque jamais dans le conseil que pour croiser les jambes sur la table ; distrait, indifférent, il n'avait paru prendre part à rien.

Le conseil délibéra en sa présence sur le danger où l'on était : quelques conseillers proposaient de détourner la tempête par des négotiations : tout d'un coup le jeune prince se lève, avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur, qui a pris son parti. » Messieurs, dit-il, » j'ai résolu de ne jamais faire une guer» re injuste, mais de n'en finir une légitime » que par la perte de mes ennemis. Ma réso» lution est prise : j'irai attaquer le premier qui » se déclarera ; & quand je l'aurai vaincu, j'es» père faire quelque peur aux autres. « Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers ; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, & honteux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre.

On fut bien plus surpris encore, quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusemens les plus innocens de la jeunesse. Du moment qu'il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'*Alexandre* & de *César*, il se proposa d'imiter tout de ces deux Conquérans, hors leurs vices. Il ne connut plus ni magnificence, ni jeux, ni délassemens ;

Digitized by Google

laſſemens ; il réduiſit ſa table à la frugalité la plus grande. Il avait aimé le faſte dans ſes habits ; il ne fut vêtu depuis que comme un ſimple ſoldat. On l'avait ſoupçonné d'avoir eu une paſſion pour une femme de ſa cour ; ſoit que cette intrigue fût vraie ou non, il eſt certain qu'il renonça alors aux femmes pour jamais, non ſeulement de peur d'en être gouverné, mais pour donner l'exemple à ſes ſoldats, qu'il voulait contenir dans la diſcipline la plus rigoureuſe ; peut-être encor par la vanité d'être le ſeul de tous les rois, qui domtât un penchant ſi difficile à ſurmonter. Il réſolut auſſi de s'abſtenir de vin tout le reſte de ſa vie. Les uns m'ont dit, qu'il n'avait pris ce parti que pour domter en tout la nature, & pour ajouter une nouvelle vertu à ſon héroïſme ; mais le plus grand nombre m'a aſſuré, qu'il voulut par-là ſe punir d'un excès qu'il avait commis, & d'un affront qu'il avait fait à table à une femme en préſence même de la reine ſa mère. Si cela eſt ainſi, cette condamnation de ſoi-même, & cette privation qu'il s'impoſa toute ſa vie, ſont une eſpèce d'héroïſme non moins admirable.

Il commença par aſſurer des ſecours au duc de Holſtein ſon beau-frère. Huit mille hommes furent envoyés d'abord en Poméranie, province voiſine du Holſtein, pour fortifier le duc contre les attaques des Danois. Le duc en avait beſoin. Ses états étaient déja ravagés, ſon château de Gottorp pris, ſa ville de Tonningue preſſée par un ſiége opiniâtre, où le roi de Dannemarck était venu en perſonne, pour jouïr d'une

Digitized by Google

d'une conquête qu'il croyait sûre. Cette étincelle commençait à embraser l'empire. D'un côté les troupes Saxonnes du roi de Pologne, celles de Brandebourg, de Wolfenbuttel, de Hesse-Cassel, marchaient pour se joindre aux Danois. De l'autre, les huit mille hommes du roi de Suède, les troupes de Hanover & de Zell, & trois régimens de Hollande, venaient secourir le duc. Tandis que le petit pays de Holstein était ainsi le théâtre de la guerre, deux escadres, l'une d'Angleterre & l'autre de Hollande, parurent dans la mer Baltique. Ces deux états étaient garans du traité d'Altena rompu par les Danois: ils s'empressaient alors à secourir le duc de Holstein opprimé, parce que l'intérêt de leur commerce s'opposait à l'agrandissement du roi de Dannemarck. Ils savaient, que le Danois étant maître du passage du Sund imposerait des loix onéreuses aux nations commerçantes, quand il serait assez fort pour en user ainsi impunément. Cet intérêt a longtems engagé les Anglais & les Hollandais à tenir, autant qu'ils l'ont pû, la balance égale entre les princes du Nord: ils se joignirent au jeune roi de Suède, qui semblait devoir être accablé par tant d'ennemis réunis, & le secoururent par la même raison pour laquelle on l'attaquait, parce qu'on ne le croyait pas capable de se défendre.

Il était à la chasse aux ours, quand il reçut la nouvelle de l'irruption des Saxons en Livonie: il faisait cette chasse d'une manière aussi nouvelle que dangereuse; on n'avait d'autres armes que des bâtons fourchus derrière un filet tendu

Digitized by Google

tendu à des arbres ; un ours d'une grandeur démesurée vint droit au roi, qui le terrassa après une longue lutte à l'aide du filet & de son bâton. Il faut avouer qu'en considérant de telles avantures, la force prodigieuse du roi *Auguste* & les voyages du Czar, on croirait être au tems des *Hercules* & des *Thésées*.

Il partit pour sa première campagne le 8. Mai, nouveau style, de l'année 1700. Il quitta Stockholm, où il ne revint jamais. Une foule innombrable de peuple l'accompagna jusqu'au port de Carelscroon, en faisant des vœux pour lui, en versant des larmes, & en l'admirant. Avant de sortir de Suède, il établit à Stockholm un conseil de défense, composé de plusieurs sénateurs. Cette commission devait prendre soin de tout ce qui regardait la flotte, les troupes & les fortifications du pays. Le corps du sénat devait régler tout le reste provisionnellement dans l'intérieur du royaume. Ayant ainsi mis un ordre certain dans ses états, son esprit, libre de tout autre soin, ne s'occupa plus que de la guerre. Sa flotte était composée de quarante-trois vaisseaux : celui qu'il monta, nommé le roi *Charles*, le plus grand qu'on ait jamais vû, était de cent-vingt piéces de canon ; le comte de *Piper* son premier ministre, le général *Renschild*, & le comte de *Guiscard*, ambassadeur de France en Suède, s'y embarquèrent avec lui. Il joignit les escadres des alliés. La flotte Danoise évita le combat, & laissa la liberté aux trois flottes combinées de s'approcher

assez

assez près de Coppenhague, pour y jetter quelques bombes.

Il est certain, que ce fut le roi lui-même, qui proposa alors au général *Renschild* de faire une descente & d'assiéger Coppenhague par terre, tandis qu'elle serait bloquée par mer. *Renschild* fut étonné d'une proposition qui marquait autant d'habileté que de courage dans un jeune prince sans expérience. Bientôt tout fut prêt pour la descente; les ordres furent donnés pour faire embarquer cinq mille hommes, qui étaient sur les côtes de Suède, & qui furent joints aux troupes qu'on avait à bord. Le roi quitta son grand vaisseau, & monta une frégate plus légère: on commença par faire partir trois cent grenadiers dans de petites chaloupes. Entre ces chaloupes, de petits bateaux plats portaient des fascines, des chevaux de frise, & les instrumens de pionniers. Cinq cent hommes d'élite suivaient dans d'autres chaloupes. Après venaient les vaisseaux de guerre du roi, avec deux frégates Anglaises & deux Hollandaises, qui devaient favoriser la descente à coups de canon.

Coppenhague, capitale du Dannemarck, est située dans l'Isle de Zéeland, au milieu d'une belle plaine, ayant au Nord-Oueſt le Sund, & à l'Orient la mer Baltique, où était alors le roi de Suède. Au mouvement imprévu des vaisseaux qui menaçaient une descente, les habitans consternés par l'inaction de leur flotte, & par le mouvement des vaisseaux Suédois, regardaient avec crainte en quel endroit fondrait l'orage: la flotte de *Charles* s'arrêta vis-à-vis Humblebek

Digitized by Google

à sept milles de Coppenhague. Aussi-tôt les Danois rassemblent en cet endroit leur cavalerie. Des milices furent placées derrière d'épais retranchemens, & l'artillerie qu'on put y conduire fut tournée contre les Suédois.

Le roi quitta alors sa frégate, pour s'aller mettre dans la première chaloupe, à la tête de ses gardes. L'Ambassadeur de France était toujours auprès de lui. *Monsieur l'ambassadeur*, lui dit-il en Latin, car il ne voulait jamais parler Français,) *vous n'avez rien à démêler avec les Danois : vous n'irez pas plus loin, s'il vous plait. Sire*, lui répondit le comte de *Guiscard* en Français, *le roi mon maitre m'a ordonné de résider auprès de votre majesté ; je me flate, que vous ne me chasserez pas aujourd'hui de votre cour, qui n'a jamais été si brillante.* En disant ces paroles il donna la main au roi, qui sauta dans la chaloupe, où le comte *Piper* & l'ambassadeur entrèrent. On s'avançait sous les coups de canon des vaisseaux, qui favorisaient la descente. Les bateaux de débarquement n'étaient encor qu'à trois cent pas du rivage. *Charles XII.* impatient de ne pas aborder assez près, ni assez tôt, se jette de sa chaloupe dans la mer l'épée à la main, ayant de l'eau par delà la ceinture : ses ministres, l'ambassadeur de France, les officiers, les soldats, suivirent aussi-tôt son exemple, & marchent au rivage malgré une grêle de mousquetades. Le roi, qui n'avait jamais entendu de sa vie de mousquetterie chargée à balle, demanda au major-général *Stuard*, qui se trouva auprès de lui, ce que c'était que

Charles bat les Danois.

ce

Digitized by Google

ce petit ſifflement qu'il entendait à ſes oreilles ? » C'eſt le bruit que font les balles de fuſil qu'on » vous tire, lui dit le major. *Bon*, dit le roi, *ce ſera là dorénavant ma muſique.* Dans le même moment le major, qui expliquait le bruit des mouſquetades, en reçut une dans l'épaule ; & un lieutenant tomba mort à l'autre côté du roi.

Il eſt ordinaire à des troupes attaquées dans leurs retranchemens d'être battues ; parce que ceux qui attaquent ont toujours une impétuoſité, que ne peuvent avoir ceux qui ſe défendent, & qu'attendre les ennemis dans ſes lignes, c'eſt ſouvent un aveu de ſa faibleſſe & de leur ſupériorité. La cavalerie Danoiſe & les milices s'enfuirent après une faible réſiſtance. Le roi maître de leurs retranchemens, ſe jetta à genoux pour remercier Dieu du premier ſuccès de ſes armes. Il fit ſur le champ élever des redoutes vers la ville, & marqua lui même un campement. En même tems il renvoya ſes vaiſſeaux en Scanie, partie de la Suède, voiſine de Coppenhague, pour chercher neuf mille hommes de renfort. Tout conſpirait à ſervir la vivacité de *Charles.* Les neuf mille hommes étaient ſur le rivage prêts à s'embarquer, & dès le lendemain un vent favorable les lui amena.

Tout cela s'était fait à la vuë de la flotte Danoiſe, qui n'avait oſé s'avancer. Coppenhague intimidée envoya auſſi-tôt des députés au roi, pour le ſuplier de ne point bombarder la ville. Il les reçut à cheval à la tête de ſon régiment des gardes : les députés ſe mirent à genoux devant

vant lui; il fit payer à la ville quatre cent mil le risdales, avec ordre de faire voiturer au camp toutes sortes de provisions, qu'il promit de faire payer fidèlement. On lui apporta des vivres, parce qu'il fallait obéir; mais on ne s'attendait guère que des vainqueurs daignassent payer; ceux qui les apportèrent furent bien étonnés d'être payés généreusement & sans délai par les moindres soldats de l'armée. Il régnait depuis longtems dans les troupes Suédoises une discipline, qui n'avait pas peu contribué à leur victoire: le jeune roi en augmenta encor la sévérité. Un soldat n'eût pas osé refuser le payement de ce qu'il achetait, encor moins aller en maraude, pas même sortir du camp. Il voulut de plus, que dans une victoire ses troupes ne dépouillassent les morts qu'après en avoir eu la permission; & il parvint aisément à faire observer cette loi. On faisait toujours dans son camp la prière deux fois par jour, à sept heures du matin, & à quatre heures du soir: il ne manqua jamais d'y assister & de donner à ses soldats l'exemple de la piété, comme de la valeur. Son camp mieux policé que Coppenhague, eut tout en abondance; les paysans aimaient mieux vendre leurs denrées aux Suédois leurs ennemis, qu'aux Danois, qui ne les payaient pas si bien. Les bourgeois de la ville furent même obligés de venir plus d'une fois chercher au camp du roi de Suède des provisions qui manquaient dans leurs marchés.

Le roi de Dannemarck était alors dans le Holstein, où il semblait ne s'être rendu que

pour lever le siége de Tonningue. Il voyait la mer Baltique couverte de vaisseaux ennemis, un jeune conquérant déja maître de la Zéeland, & prêt à s'emparer de la capitale. Il fit publier dans ses états, que ceux qui prendraient les armes contre les Suédois auraient leur liberté. Cette déclaration était d'un grand poids dans un pays autrefois libre, où tous les paysans, & même beaucoup de bourgeois, sont esclaves aujourd'hui. *Charles* fit dire au roi de Dannemarck, qu'il ne faisait la guerre que pour l'obliger à faire la paix, qu'il n'avait qu'à se résoudre à rendre justice au duc de Holstein, ou à voir Coppenhague détruite, & son royaume mis à feu & à sang. Le Danois était trop heureux d'avoir à faire à un vainqueur qui se piquait de justice. On assembla un congrès dans la ville de Travendal, sur les frontières du Holstein. Le roi de Suède ne souffrit pas que l'art des ministres traînât les négociations en longueur: il voulut que le traité s'achevât aussi rapidement qu'il était descendu en Zéeland. Effectivement il fut conclu le cinq d'Août à l'avantage du duc de Holstein, qui fut indemnisé de tous les fraix de la guerre, & délivré d'oppression. Le roi de Suède ne voulut rien pour lui-même, satisfait d'avoir secouru son allié, & humilié son ennemi. Ainsi *Charles XII.* à dix-huit ans commença & finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément dans le même tems le roi de Pologne investissait la ville de Riga, capitale de la Livonie, & le Czar s'avançait du côté de l'o-

l'orient à la tête de près de cent mille hommes. Riga était défendue par le vieux comte d'*Alberg*, général Suédois, qui à l'âge de quatre-vingt ans joignait le feu d'un jeune homme a l'expérience de soixante campagnes. Le comte *Fleming*, depuis ministre de Pologne, grand homme de guerre & de cabinet, & le Livonien *Patkul*, pressaient tous deux le siége sous les yeux du roi; mais malgré plusieurs avantages que les assiégeans avaient remportés, l'expérience du vieux comte d'*Alberg* rendait inutiles leurs efforts, & le roi de Pologne désespérait de prendre la ville. Il saisit enfin une occasion honorable de lever le siége. Riga était pleine de marchandises, appartenantes aux Hollandais. Les états généraux ordonnèrent à leur ambassadeur auprès du roi *Auguste*, de lui faire sur cela des représentations. Le roi de Pologne ne se fit pas longtems prier. Il consentit à lever le siége plutôt que de causer le moindre dommage à ses alliés, qui ne furent point étonnés de cet excès de complaisance, dont ils furent la véritable cause.

Il ne restait donc plus à *Charles XII.* pour achever sa première campagne, que de marcher contre son rival de gloire, *Pierre Alexiowits*. Il était d'autant plus animé contre lui, qu'il y avait encor à Stockholm trois ambassadeurs Moscovites, qui venaient de jurer le renouvellement d'une paix inviolable. Il ne pouvait comprendre, lui qui se piquait d'une probité sévère, qu'un législateur, comme le Czar, se fit un jeu de ce qui doit être si sacré. Le jeu

ne prince plein d'honneur ne pensait pas qu'il y eût une morale différente pour les rois & pour les particuliers. L'empereur de Moscovie venait de faire paraître un manifeste, qu'il eût mieux fait de supprimer. Il alléguait pour raison de la guerre, qu'on ne lui avait pas rendu assez d'honneurs, lorsqu'il avait passé *incognito* à Riga; & qu'on avait vendu les vivres trop cher à ses ambassadeurs. C'étaient là les griefs pour lesquels il ravageait l'Ingrie avec quatre-vingt mille hommes.

Il bat les Russes. Il parut devant Nerva à la tête de cette grande armée le premier Octobre, dans un tems plus rude en ce climat, que ne l'est le mois de Janvier à Paris. Le Czar, qui dans de pareilles saisons faisait quelquefois quatre cent lieues en poste à cheval, pour aller visiter lui-même une mine ou quelque canal, n'épargnait pas plus ses troupes que lui même. Il savait d'ailleurs, que les Suédois depuis le tems de *Gustave-Adolphe* faisaient la guerre au cœur de l'hiver comme dans l'été: il voulut accoûtumer aussi ses Moscovites à ne point connaitre de saisons, & les rendre, un jour, pour le moins égaux aux Suédois. Ainsi dans un tems, où les glaces & les neiges forcent les autres nations, dans des climats tempérés, à suspendre la guerre, le Czar *Pierre* assiégeait Nerva à trente degrés du pole, & *Charles XII.* s'avançait pour la secourir. Le Czar ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il se hâta de mettre en pratique ce qu'il venait d'apprendre dans ses voyages. Il traça son camp, le fit fortifier de tous côtés,

côtés, éleva des redoutes de distance en distance, & ouvrit lui-même la tranchée. Il avait donné le commandement de son armée au duc de *Croi* Allemand, général habile, mais peu secondé alors par les officiers Russes. Pour lui, il n'avait dans ses propres troupes, que le rang de simple lieutenant. Il avait donné l'exemple de l'obéissance militaire à sa noblesse jusques-là indisciplinable, laquelle était en possession de conduire sans expérience & en tumulte des esclaves mal armés. Il n'était pas étonnant, que celui qui s'était fait charpentier à Amsterdam pour avoir des flottes, fût lieutenant à Nerva, pour enseigner à sa nation l'art de la guerre.

Les Moscovites sont robustes, infatigables, peut-être aussi courageux que les Suédois; mais c'est au tems à aguerrir les troupes, & à la discipline à les rendre invincibles. Les seuls régimens, dont on pût espérer quelque chose, étaient commandés par des officiers Allemans, mais ils étaient en petit nombre. Le reste était des barbares arrachés à leurs forêts, couverts de peaux de bêtes sauvages, les uns armés de fléches, les autres de massues: peu avaient des fusils: aucun n'avait vû un siége régulier; il n'y avait pas un bon canonnier dans toute l'armée. Cent-cinquante canons, qui auraient dû réduire la petite ville de Nerva en cendres, y avaient à peine fait brèche, tandis que l'artillerie de la ville renversait à tout moment des rangs entiers dans les tranchées. Nerva était presque sans fortifications: le baron de *Hoorn* qui y commandait n'avait pas mille hommes

de troupes réglées; cependant cette armée innombrable n'avait pû la réduire en dix semaines.

On était déja au quinze de Novembre, quand le Czar apprit que le roi de Suède, ayant traversé la mer avec deux cent vaisseaux de transport, marchait pour secourir Nerva. Les Suédois n'étaient que vingt mille. Le Czar n'avait que la supériorité du nombre. Loin donc de mépriser son ennemi, il employa tout ce qu'il avait d'art pour l'accabler. Non content de quatre-vingt mille hommes, il se prépara à lui opposer encor une autre armée & à l'arrêter à chaque pas. Il avait déja mandé près de trente mille hommes, qui s'avançaient de Pleskow à grandes journées. Il fit alors une démarche, qui l'eût rendu méprisable, si un législateur, qui a fait de si grandes choses, pouvait l'être. Il quitta son camp, où sa présence était nécessaire, pour aller chercher ce nouveau corps de troupes, qui pouvait très-bien arriver sans lui, & sembla par cette démarche craindre de combattre dans un camp retranché un jeune prince sans expérience, qui pouvait venir l'attaquer.

Quoi qu'il en soit, il voulait enfermer *Charles XII.* entre deux armées. Ce n'était pas tout, trente mille hommes détachés du camp devant Nerva, étaient postés à une lieue de cette ville sur le chemin du roi de Suède: vingt mille strelits étaient plus loin sur le même chemin; cinq mille autres faisaient une garde avancée. Il falait passer sur le ventre à toutes ces troupes,

avant

avant que d'arriver devant le camp, qui était muni d'un rempart & d'un double fossé. Le roi de Suède avait débarqué à Pernaw dans le golphe de Riga, avec environ seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux. De Pernaw il avait précipité sa marche jusqu'à Revel, suivi de toute sa cavalerie, & seulement de quatre mille fantassins. Il marchait toujours en avant, sans attendre le reste de ses troupes. Il se trouva bientôt avec ses huit mille hommes seulement, devant les premiers postes des ennemis. Il ne balança pas à les attaquer tous les uns après les autres, sans leur donner le tems d'apprendre à quel petit nombre ils avaient affaire. Les Moscovites voyant arriver les Suédois à eux, crurent avoir toute une armée à combattre. La garde avancée de cinq mille hommes, qui gardait entre des rochers un poste où cent hommes résolus pouvaient arrêter une armée entière, s'enfuit à la première approche des Suédois. Les vingt mille hommes, qui étaient derrière, voyant fuir leurs compagnons, prirent l'épouvante, & allèrent porter le désordre dans le camp. Tous les postes furent emportés en deux jours; & ce qui en d'autres occasions eût été compté pour trois victoires, ne retarda pas d'une heure la marche du roi. Il parut donc enfin, avec ses huit mille hommes fatigués d'une si longue marche, devant un camp de quatre vingt mille hommes Moscovites, bordé de cent-cinquante canons. A peine ses troupes eurent-elles pris quelque re-

Digitized by Google

pos, que sans délibérer il donna ses ordres pour l'attaque.

Le signal était deux fusées, & le mot en Allemand, *avec l'aide de Dieu.* Un officier général lui ayant représenté la grandeur du péril: *Quoi, vous doutez*, dit-il, *qu'avec mes huit mille braves Suéduis je ne passe sur le corps à quatre-vingt mille Moscovites?* Un moment après, craignant qu'il n'y eût un peu de fanfaronade dans ces paroles, il courut lui-même après cet officier: *êtes-vous donc pas de mon avis?* lui dit-il, *N'ai-je pas deux avantages sur les ennemis; l'un que leur cavalerie ne pourra leur servir, & l'autre que le lieu étant resserré, leur grand nombre ne fera que les incommoder? & ainsi je serai réellement plus fort qu'eux.* L'officier n'eut garde d'être d'un autre avis, & on marcha aux Moscovites à midi le 30. Novembre 1700.

Dès que le canon des Suédois eut fait brèche aux retranchemens, ils s'avancèrent la bayonnette au bout du fusil, ayant au dos une neige furieuse, qui donnait au visage des ennemis. Les Russes se firent tuer pendant une demi-heure, sans quitter le revers des fossés. Le roi attaquait à la droite du camp, où était le quartier du Czar, il espérait le rencontrer, ne sachant pas que l'empereur lui même avait été chercher ces quarante mille hommes, qui devaient arriver dans peu. Aux premières décharges de la mousquetterie ennemie, le roi reçut une balle à la gorge, mais c'était une balle morte, qui s'arrêta dans les plis de sa cravate noire, &

qui

qui ne lui fit aucun mal. Son cheval fut tué ſous lui. Mr. *de Sparr* m'a dit, que le roi ſauta légérement ſur un autre cheval, en diſant: *Ces gens-ci me font faire mes exercices*; & continua de combattre & de donner les ordres avec la même préſence d'eſprit. Après trois heures de combat, les retranchemens furent forcés de tous côtés. Le roi pourſuivit la droite des ennemis juſqu'à la rivière de Nerva, avec ſon aîle gauche, ſi l'on peut appeller de ce nom environ quatre mille hommes qui en pourſuivaient près de quarante mille. Le pont rompit ſous les fuyards; la rivière fut en un moment couverte de morts. Les autres déſeſpérés retournèrent à leur camp, ſans ſavoir où ils allaient: ils trouvèrent quelques barraques, derrière leſquelles ils ſe mirent. Là ils ſe défendirent encore, parce qu'ils ne pouvaient pas ſe ſauver; mais enfin leurs généraux *Dolgorouky*, *Golloſkin*, *Federowits*, vinrent ſe rendre au roi, & mettre leurs armes à ſes pieds. Pendant qu'on les lui préſentait, arriva le duc *de Croi*, général de l'armée, qui venait ſe rendre lui-même avec trente officiers.

Charles reçut tous ces priſonniers d'importance avec une politeſſe auſſi aiſée & un air auſſi humain, que s'il leur eût fait dans ſa cour les honneurs d'une fête. Il ne voulut garder que les généraux. Tous les officiers ſubalternes & les ſoldats furent conduits déſarmés juſqu'à la rivière de Nerva: on leur fournit des bateaux pour la repaſſer, & pour s'en retourner chez eux. Cependant la nuit s'approchait; la droite des Moſcovites ſe bat-

Digitized by Google

battait encore : les Suédois n'avaient pas perdu ſix cent hommes : dix-huit mille Moſcovites avaient été tués dans leurs retranchemens : un grand nombre était noyé : beaucoup avaient paſſé la rivière : il en reſtait encor aſſez dans le camp, pour exterminer juſqu'au dernier Suédois. Mais ce n'eſt pas le nombre des morts, c'eſt l'épouvante de ceux qui ſurvivent qui fait perdre les batailles. Le roi profita du peu de jour qui reſtait, pour ſaiſir l'artillerie ennemie. Il ſe poſta avantageuſement entre leur camp & la ville : là il dormit quelques heures ſur la terre envelopé dans ſon manteau, en attendant qu'il pût fondre au point du jour ſur l'aîle gauche des ennemis, qui n'avait point encor été tout-à-fait rompuë. A deux heures du matin, le général *Vede*, qui commandait cette gauche, ayant ſû le gracieux accueil que le roi avait fait aux autres généraux, & comment il avait renvoyé tous les officiers ſubalternes & les ſoldats, l'envoya ſupplier de lui accorder la même grace. Le vainqueur lui fit dire, qu'il n'avait qu'à s'approcher à la tête de ſes troupes, & venir mettre bas les armes & les drapeaux devant lui. Ce général parut bientôt après avec ſes Moſcovites, qui étaient au nombre d'environ trente mille. Ils marchèrent tête nuë, ſoldats & officiers, à travers moins de ſept mille Suédois. Les ſoldats en paſſant devant le roi, jettaient à terre leurs fuſils & leurs épées : & les officiers portaient à ſes pieds les enſeignes & les drapeaux. Il fit repaſſer la rivière à toute cette multitude, ſans en retenir un ſeul ſol-

Digitized by Google

ſoldat priſonnier. S'il les avait gardés, le nombre des priſonniers eût été au moins cinq fois plus grand que celui des vainqueurs.

Alors il entra victorieux dans Nerva, accompagné du duc *de Croi* & des autres officiers généraux Moſcovites : il leur fit rendre à tous leurs épées ; & ſachant qu'ils manquaient d'argent, & que les marchands de Nerva ne voulaient point leur en prêter, il envoya mille ducats au duc *de Croi* & cinq cent à chacun des officiers Moſcovites, qui ne pouvaient ſe laſſer d'admirer ce traitement, dont ils n'avaient pas même d'idée. On dreſſa auſſi-tôt à Nerva une rélation de la victoire, pour l'envoyer à Stockholm & aux alliés de la Suède ; mais le roi retrancha de ſa main tout ce qui était trop avantageux pour lui, & trop injurieux pour le Czar. Sa modeſtie ne put empêcher qu'on ne frappât à Stockholm pluſieurs médailles pour perpetuer la mémoire de ces événemens. Entr'autres on en frappa une qui le repréſentait d'un côté ſur un pié-deſtal, où paraiſſaient enchaînés un Moſcovite, un Danois, un Polonais ; de l'autre était un *Hercule* armé de ſa maſſuë, tenant ſous ſes pieds un Cerbère avec cette légende : *Tres uno contudit ictu.*

Parmi les priſonniers faits à la journée de Nerva, on en vit un qui était un grand exemple de révolutions de la fortune : il était fils aîné & héritier du roi de Géorgie ; on le nommait le *Czarafis Artſchelou* ; ce titre de *Czarafis* ſignifie prince, ou fils du Czar, chez tous les Tartares, comme en Moſcovie ; car le mot de

Czar,

Czar, ou *Tsar*, voulait dire roi chez les anciens Scythes, dont tous ces peuples sont descendus, & ne vient point des *Césars* de Rome, si longtems inconnus à ces barbares. Son père *Mittelleski*, Czar, & maître de la plus belle partie des pays qui sont entre les montagnes d'Ararat, & les extrémités orientales de la mer noire, avait été chassé de son royaume par ses propres sujets en 1688. & avait choisi de se jetter entre les bras de l'empereur de Moscovie, plutôt que de recourir à celui des Turcs. Le fils de ce roi, âgé de dix-neuf ans, voulut suivre *Pierre le Grand* dans son expédition contre les Suédois, & fut pris en combattant par quelques soldats Finlandois, qui l'avaient déja dépouillé, & qui allaient le massacrer. Le comte *Renschild* l'arracha de leurs mains, lui fit donner un habit, & le présenta à son maître; *Charles* l'envoya à Stockholm, où ce prince malheureux mourut quelques années après. Le roi ne put s'empêcher, en le voyant partir, de faire tout haut devant ses officiers une réflexion naturelle sur l'étrange destinée d'un prince Asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre captif parmi les glaces de la Suède. *C'est*, dit-il, *comme si j'étais un jour prisonnier chez les Tartares de Crimée.* Ces paroles ne firent alors aucune impression; mais dans la suite on ne s'en souvint que trop, lorsque l'événement en eut fait une prédiction.

Le Czar s'avançait à grandes journées avec l'armée de quarante mille Russes, comptant enveloper son ennemi de tous côtés. Il apprit à moi-

Digitized by Google

moitié chemin la bataille de Nerva, & la dispersion de tout son camp. Il ne s'obstina pas à vouloir attaquer avec ses quarante mille hommes, sans expérience & sans discipline, un vainqueur qui venait d'en détruire quatre-vingt-mille dans un camp retranché; il retourna sur ses pas, poursuivant toujours le dessein de discipliner ses troupes, pendant qu'il civilisait ses sujets. Je sais bien, dit-il, que les Suédois nous battrons longtems; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les vaincre. Moscou sa capitale fut dans l'épouvante & dans la désolation, à la nouvelle de cette défaite. Telle était la fierté & l'ignorance de ce peuple, qu'ils crurent avoir été vaincus par un pouvoir plus qu'humain, & que les Suédois étaient de vrais magiciens. Cette opinion fut si générale, que l'on ordonna à ce sujet des prières publiques à *St. Nicolas*, patron de la Moscovie. Cette prière est trop singulière, pour n'être pas rapportée. La voici:

» O toi, qui ès notre consolateur perpétuel » dans toutes nos adversités, grand *St. Nicolas*, » infiniment puissant, par quel péché t'avons-» nous offensé dans nos sacrifices, génuflexions, » révérences, & actions de graces, que tu nous » ayes ainsi abandonnés? Nous avions imploré » ton assistance contre ces terribles insolens, » enragés, épouvantables, indomtables destru-» cteurs, lorsque comme des lions & des ours, » qui ont perdu leurs petits, ils nous ont atta-» qués, effrayés, blessés, tués par milliers, » nous qui sommes ton peuple. Comme il est

» im-

» impossible que cela soit arrivé sans sortilège » & enchantement, nous te supplions, ô grand » *St. Nicolas*, d'être notre champion & notre » porte-étendart, de nous délivrer de cette foule » de sorciers, & de les chasser bien loin de » nos frontières avec la récompense qui leur est » due. «

Tandis que les Moscovites se plaignaient à *St. Nicolas* de leur défaite, *Charles XII.* faisait rendre graces à DIEU, & se préparait à de nouvelles victoires.

Le roi de Pologne s'attendit bien que son ennemi, vainqueur des Danois, & des Moscovites, viendrait bientôt fondre sur lui. Il se ligua plus étroitement que jamais avec le Czar. Ces deux princes convinrent d'une entrevûe, pour prendre leurs mesures de concert. Ils se virent à Birzen, petite ville de Lithuanie, sans aucune de ces formalités qui ne servent qu'à retarder les affaires, & qui ne convenait ni à leur situation, ni à leur humeur. Les princes du Nord se voyent avec une familiarité, qui n'est point encor établie dans le midi de l'Europe. *Pierre* & *Auguste* passèrent quinze jours ensemble dans des plaisirs qui allèrent jusqu'à l'excès : car le Czar, qui voulait réformer sa nation, ne put jamais corriger dans lui-même son penchant dangereux pour la débauche.

Le roi de Pologne s'engagea à fournir au Czar cinquante mille hommes de troupes Allemandes, qu'on devait acheter de divers princes, & que le Czar devait soudoyer. Celui-ci de son côté devait envoyer cinquante mille Russes en Polo-

Digitized by Google

Pologne, pour y apprendre l'art de la guerre, & promettait de payer au roi *Auguſte* trois millions de riſdales en deux ans Ce traité, s'il eût été exécuté, eût pu être fatal au roi de Suède, c'était un moyen promt & ſur d'aguerrir les Moſcovites; c'était peut-être forger des fers à une partie de l'Europe.

Charles XII. ſe mit en devoir d'empêcher le roi de Pologne de recueillir le fruit de cette ligue. Après avoir paſſé l'hyver auprès de Nerva, il parut en Livonie auprès de cette même ville de Riga, que le roi *Auguſte* avait aſſiégée inutilement. Les troupes Saxonnes étaient poſtées le long de la rivière de Duina, qui eſt fort large en cet endroit: il falait diſputer le paſſage à *Charles*, qui était à l'autre bord du fleuve. Les Saxons n'étaient pas commandés par leur prince, alors malade; mais ils avaient à leur tête le maréchal *de Stenau* qui faiſait les fonctions de général; ſous lui commandaient le prince *Ferdinand* Duc de Courlande, & ce même *Patkul*, qui défendait ſa patrie contre *Charles XII.* l'épée à la main, après en avoir ſoutenu les droits par la plume au péril de ſa vie contre *Charles XI.* Le roi de Suède avait fait conſtruire de grands bateaux d'une invention nouvelle, dont les bords beaucoup plus hauts qu'à l'ordinaire pouvaient ſe lever & ſe baiſſer, comme des ponts-levis. En ſe levant ils couvraient les troupes qu'ils portaient: en ſe baiſſant ils ſervaient de pont pour le débarquement; il mit encor en uſage un autre artifice. Ayant remarqué que le vent ſouflait du Nord, où il était,

était, au Sud où étaient campés les ennemis, il fit mettre le feu à quantité de paille mouillée, dont la fumée épaisse se répandant sur la rivière, dérobait aux Saxons la vuë de ses troupes, & de ce qu'il allait faire. A la faveur de ce nuage, il fit avancer des barques remplies de cette même paille fumante; de sorte que le nuage grossissant toujours, & chassé par le vent dans les yeux des ennemis, les mettait dans l'impossibilité de savoir si le roi passait ou non. Cependant il conduisait seul l'exécution de son stratagème. Etant déja au milieu de la rivière: *Eh bien*, dit-il au général *Renschild*, *la Duina ne sera pas plus méchante que la mer de Coppenhague*: *croyez-moi*, *général*, *nous les battrons*. Il arriva en un quart d'heure à l'autre bord, & fut mortifié de ne sauter à terre que le quatriéme. Il fait aussi-tôt débarquer son canon, & forme sa bataille, sans que les ennemis, offusqués de la fumée, puissent s'y opposer que par quelques coups tirés au hazard. Le vent ayant dissipé ce brouillard, les Saxons virent le roi de Suède marchant déja à eux.

Il bat les Suédois. Le maréchal *Stenau* ne perdit pas un moment: à peine apperçut-il les Suédois, qu'il fondit sur eux avec la meilleure partie de sa cavalerie. Le choc violent de cette troupe, tombant sur les Suédois dans l'instant qu'ils formaient leurs bataillons, les mit en désordre. Ils s'ouvrirent, ils furent rompus, & poursuivis jusques dans la rivière. Le roi de Suède les rallia le moment d'après au milieu de l'eau, aussi aisément que s'il eût fait une revûë. Alors ses soldats

dats marchant plus ſerrés qu'auparavant, repouſſèrent le maréchal *Stenau*, & s'avancèrent dans la plaine. *Stenau* ſentit que ſes troupes étaient étonnées : il les fit retirer en habile homme dans un lieu ſec, flanqué d'un marais & d'un bois où était ſon artillerie. L'avantage du terrain, & le tems qu'il avait donné aux Saxons de revenir de leur première ſurpriſe, leur rendit tout leur courage. *Charles* ne balança pas à les attaquer : il avait avec lui quinze mille hommes, *Stenau* & le duc de Courlande environ douze mille, n'ayant pour toute artillerie qu'un canon de fer ſans affût. La bataille fut rude & ſanglante ; le duc eut deux chevaux tués ſous lui : il pénétra trois fois au milieu de la garde du roi ; mais enfin ayant été renverſé de ſon cheval d'un coup de croſſe de mouſquet, le deſordre ſe mit dans ſon armée, qui ne diſputa plus la victoire. Ses cuiraſſiers le retirèrent avec peine, tout froiſſé & à demi mort, du milieu de la mêlée, & de deſſous les chevaux qui le foulaient aux pieds.

Le roi de Suède, après ſa victoire, court à Mittau, capitale de la Courlande. Toutes les villes de ce duché ſe rendent à lui à diſcrétion : c'était un voyage, plutôt qu'une conquête. Il paſſa ſans s'arrêter en Lithuanie, ſoumettant tout ſur ſon paſſage. Il ſentit une ſatisfaction flateuſe, & il l'avoua lui-même, quand il entra en vainqueur dans cette ville de Birzen, où le roi de Pologne & le Czar avaient conſpiré ſa ruine quelques mois auparavant.

Ce fut dans cette place qu'il conçut le deſſein

Digitized by Google

de détrôner le roi de Pologne, par les mains des Polonais même. Là étant un jour à table, tout occupé de cette entrepriſe, & obſervant ſa ſobriété extrême, dans un ſilence profond, paraiſſant comme enſeveli dans ſes grandes idées, un colonel Allemand, qui aſſiſtait à ſon diner, dit aſſez haut pour être entendu, que les repas que le Czar & le roi de Pologne avaient faits au même endroit, étaient un peu différens de ceux de ſa majeſté. *Oui*, dit le roi en ſe levant, *& j'en troublerai plus aiſément leur digeſtion.* En effet mêlant alors un peu de politique à la force de ſes armes, il ne tarda pas à préparer l'événement qu'il méditait.

Deſcription de la Pologne. La Pologne, cette partie de l'ancienne Sarmatie, eſt un peu plus grande que la France, moins peuplée qu'elle, mais plus que la Suède. Ses peuples ne ſont chrétiens que depuis environ ſept cent cinquante ans. C'eſt une choſe ſingulière que la langue des Romains, qui n'ont jamais pénétré dans ces climats, ne ſe parle aujourd'hui communémeut qu'en Pologne; tout y parle Latin juſqu'aux domeſtiques. Ce grand pays eſt très-fertile; mais les peuples n'en ſont que moins induſtrieux. Les ouvriers & les marchands qu'on voit en Pologne, ſont des Ecoſſais, des Français, ſurtout des Juifs. Ils y ont près de trois cent ſynagogues; & à force de multiplier, ils en ſeront chaſſés comme ils l'ont été d'Eſpagne. Ils achètent à vil prix les bleds, les beſtiaux, les denrées du pays, les trafiquent à Dantzick & en Allemagne, & vendent chérement aux nobles de quoi ſatisfaire l'eſpèce de

luxe

luxe qu'ils connaiſſent & qu'ils aiment. Ainſi ce pays, arroſé des plus belles rivières, riche en pâturages, en mines de ſel, & couvert de moiſſons, reſte pauvre, malgré ſon abondance, parce que le peuple eſt eſclave, & que la nobleſſe eſt fière & oiſive.

Son gouvernement eſt la plus fidéle image de l'ancien gouvernement Celte & Gothique, corrigé ou altéré partout ailleurs. C'eſt le ſeul état qui ait conſervé le nom de république avec la dignité royale.

Chaque gentilhomme a le droit de donner ſa voix dans l'élection d'un roi, & de pouvoir l'être lui même. Ce plus beau des droits eſt joint au plus grand des abus: le trône eſt preſque toujours à l'enchère; & comme un Polonais eſt rarement aſſez riche pour l'acheter, il a été vendu ſouvent aux étrangers. La nobleſſe & le clergé défendent leur liberté contre leur roi, & l'ôtent au reſte de la nation. Tout le peuple y eſt eſclave, tant la deſtinée des hommes eſt que le plus grand nombre ſoit partout, de façon ou d'autre, ſubjugué par le plus petit. Là le payſan ne ſéme point pour lui, mais pour des ſeigneurs, à qui lui, ſon champ, & le travail de ſes mains appartiennent, & qui peuvent le vendre & l'égorger avec le bétail de la terre: tout ce qui eſt gentilhomme ne dépend que de ſoi. Il faut pour le juger dans une affaire criminelle, une aſſemblée entière de la nation: il ne peut être arrêté qu'après avoir été condamné; ainſi il n'eſt preſque jamais puni. Il y en a beaucoup de pauvres; ceux-là ſe mettent au ſervi-

Digitized by Google

ce des plus puiſſans, en reçoivent un ſalaire, font les fonctions les plus baſſes. Ils aiment mieux ſervir leurs égaux que de s'enrichir par le commerce; & en panſant les chevaux de leurs maîtres, ils ſe donnent le titre d'électeurs des rois & de deſtructeurs des tyrans.

Qui verrait un roi de Pologne dans la pompe de ſa majeſté royale, le croirait le prince le plus abſolu de l'Europe; c'eſt cependant celui qui l'eſt le moins. Les Polonais font réellement avec lui ce contrat qu'on ſuppoſe chez d'autres nations, entre le ſouverain & les ſujets. Le roi de Pologne, à ſon ſacre même, & en jurant les *Pacta conventa*, diſpenſe ſes ſujets du ſerment d'obéiſſance, en cas qu'il viole les loix de la république.

Il nomme à toutes les charges, & confère tous les honneurs. Rien n'eſt héréditaire en Pologne, que les terres & le rang de noble. Le fils d'un palatin & celui du roi, n'ont nul droit aux dignités de leur père; mais il y a cette grande différence entre le roi & la république, qu'il ne peut ôter aucune charge après l'avoir donnée; & que la république a le droit de lui ôter la couronne, s'il tranſgreſſait les loix de l'Etat.

La nobleſſe jalouſe de ſa liberté, vend ſouvent ſes ſuffrages, & rarement ſes affections. A peine ont-ils élu un roi, qu'ils craignent ſon ambition, & lui oppoſent leurs cabales. Les grands, qu'il a faits & qu'il ne peut défaire, deviennent ſouvent ſes ennemis, au lieu de reſter ſes créatures. Ceux qui ſont attachés à la cour

Digitized by Google

cour ſont l'objet de la haine du reſte de la nobleſſe : ce qui forme toujours deux partis ; diviſion inévitable, & même néceſſaire, dans des pays où l'on veut avoir des rois, & conſerver ſa liberté.

Ce qui concerne la nation eſt réglé dans les états-généraux qu'on appelle diètes. Ces états ſont compoſés du corps du ſénat, & de pluſieurs gentilshommes ; les ſénateurs ſont les palatins & les évêques : le ſecond ordre eſt compoſé des députés des diètes particulières de chaque palatinat. A ces grandes aſſemblées préſide l'archevêque de Gneſne, primat de Pologne, vicaire du royaume dans les interrègnes, & la première perſonne de l'état après le roi. Rarement y a-t-il en Pologne un autre cardinal que lui, parce que la pourpre romaine ne donnant aucune préſéance dans le ſénat, un évêque qui ſerait cardinal, ſerait obligé ou de s'aſſeoir à ſon rang de ſénateur, ou de renoncer aux droits ſolides de la dignité qu'il a dans ſa patrie, pour ſoutenir les prétentions d'un honneur étranger.

Ces diètes ſe doivent tenir, par les loix du royaume, alternativement en Pologne & en Lithuanie. Les députés y décident ſouvent leurs affaires le ſabre à la main, comme les anciens Sarmates, dont ils ſont deſcendus, & quelquefois même, au milieu de l'yvreſſe, vice que les Sarmates ignoraient. Chaque gentilhomme député à ces états-généraux, jouït du droit qu'avaient à Rome les tribuns du peuple, de s'oppoſer aux loix du ſénat. Un ſeul gentilhom-

Digitized by Google

me, qui dit, *je proteſte*, arrête par ce mot ſeul les réſolutions unanimes de tout le reſte; & s'il part de l'endroit où ſe tient la diète, il faut alors qu'elle ſe ſépare.

On apporte aux déſordres qui naiſſent de cette loi un remède plus dangereux encore. La Pologne eſt rarement ſans deux factions. L'unanimité dans les diètes étant alors impoſſible, chaque parti forme des confédérations, dans leſquelles on décide à la pluralité des voix, ſans avoir égard aux proteſtations du plus petit nombre. Ces aſſemblées, illégitimes ſelon les loix, mais autoriſées par l'uſage, ſe font au nom du roi, quoique ſouvent contre ſon conſentement, & contre ſes intérêts: à peu près comme la ligue ſe ſervait en France du nom de *Henri III.* pour l'accabler, & comme en Angleterre le parlement qui fit mourir *Charles I.* ſur un échaffaut, commença par mettre le nom de ce prince à la tête de toutes les réſolutions qu'il prenait pour le perdre. Lorſque les troubles ſont finis, alors c'eſt aux diètes générales à confirmer ou à caſſer les actes de ces confédérations. Une diète même peut changer tout ce qu'a fait la précédente, par la même raiſon que dans les états monarchiques un roi peut abolir les loix de ſon prédéceſſeur, & les ſiennes propres.

La nobleſſe, qui fait les loix de la république, en fait auſſi la force. Elle monte à cheval dans les grandes occaſions, & peut compoſer un corps de plus de cent mille hommes. Cette grande armée, nommée *Poſpolite*, ſe meut

Digitized by Google

meut difficilement, & ſe gouverne mal : la difficulté des vivres & des fourrages la met dans l'impuiſſance de ſubſiſter longtems aſſemblée : la diſcipline, la ſubordination, l'expérience lui manquent ; mais l'amour de la liberté qui l'anime la rend toûjours formidable.

On peut la vaincre ou la diſſiper, ou la tenir même pour un tems dans l'eſclavage ; mais elle ſecouë bientôt le joug ; ils ſe comparent eux-mêmes aux roſeaux que la tempête couche par terre, & qui ſe relèvent dès que le vent ne ſouffle plus. C'eſt pour cette raiſon, qu'ils n'ont point de places de guerre : ils veulent être les ſeuls remparts de leur république ; ils ne ſouffrent jamais que leur roi bâtiſſe des fortereſſes, de peur qu'il ne s'en ſerve, moins pour les défendre, que pour les opprimer. Leur pays eſt tout ouvert, à la réſerve de deux ou trois places frontières. Que ſi dans leurs guerres, ou civiles, ou étrangères, ils s'obſtinent à ſoutenir chez eux quelque ſiége, il faut faire à la hâte des fortifications de terre, réparer de vieilles murailles à demi ruinées, élargir des foſſés preſque comblés ; & la ville eſt priſe avant que les retranchemens ſoient achevés.

La *Poſpolite* n'eſt pas toûjours à cheval pour garder le pays ; elle n'y monte que par l'ordre des diètes, ou même quelquefois ſur le ſimple ordre du roi dans les dangers extrêmes.

La garde ordinaire de la Pologne eſt sune armée qui doit toujours ſubſiſter aux dépen de la république. Elle eſt compoſée de deux corps ſous deux grands généraux différens. Le premier

Digitized by Google

mier corps eſt celui de la Pologne, & doit être de trente-ſix mille hommes : le ſecond, au nombre de douze mille, eſt celui de Lithuanie. Les deux grands généraux ſont indépendans l'un de l'autre : quoique nommés par le roi, ils ne rendent jamais compte de leurs opérations qu'à la république, & ont une autorité ſuprême ſur leurs troupes. Les colonels ſont les maîtres abſolus de leurs régimens ; c'eſt à eux à les faire ſubſiſter comme ils peuvent, & à leur payer leur ſolde. Mais étant rarement payés eux-mêmes, ils déſolent le pays, & ruinent les laboureurs, pour ſatisfaire leur avidité & celle de leurs ſoldats. Les ſeigneurs Polonais paraiſſent dans ces armées avec plus de magnificence que dans les villes ; leurs tentes ſont plus belles que leurs maiſons. La cavalerie, qui fait les deux tiers de l'armée, eſt preſque toute compoſée de gentils hommes : elle eſt remarquable par la beauté des chevaux, & par la richeſſe des habillemens & des harnois.

Les gendarmes ſurtout, que l'on diſtingue en houſſars & pancernes, ne marchent qu'accompagnés de pluſieurs valets, qui leur tiennent des chevaux de main, ornés de brides à plaques & cloux d'argent, de ſelles brodées, d'arçons, d'étriers dorés, & quelquefois d'argent maſſif, avec de grandes houſſes traînantes à la manière des Turcs, dont les Polonais imitent autant qu'ils peuvent la magnificence.

Autant cette cavalerie eſt parée & ſuperbe, autant l'infanterie était alors délabrée, mal vétuë, mal armée, ſans habit d'ordonnance ni rien

Digitized by Google

rien d'uniforme. C'eſt ainſi du moins qu'elle fut juſques vers 1710. Ces fantaſſins, qui reſſemblent à des Tartares vagabonds, ſupportent avec une étonnante fermeté la faim, le froid, la fatigue, & tout le poids de la guerre.

On voit encor dans les ſoldats Polonais le caractère des anciens Sarmates leurs ancêtres, auſſi peu de diſcipline, la même fureur à attaquer, la même promtitude à fuir & à revenir au combat, le même acharnement dans le carnage, quand ils ſont vainqueurs.

Le roi de Pologne s'était flaté d'abord que dans le beſoin ces deux armées combattraient en ſa faveur, que la *Poſpolite* Polonaiſe s'armerait à ſes ordres, & que toutes ces forces, jointes aux Saxons ſes ſujets, & aux Moſcovites ſes alliés, compoſeraient une multitude devant qui le petit nombre des Suédois n'oſerait paraître. Il ſe vit preſque tout à coup privé de ces ſecours, par les ſoins mêmes qu'il avait pris pour les avoir tous à la fois.

Accoûtumé dans ſes pays héréditaires au pouvoir abſolu, il crut, trop peut-être, qu'il pourrait gouverner la Pologne comme la Saxe. Le commencement de ſon règne fit des mécontens; ſes premières démarches irritèrent le parti qui s'était oppoſé à ſon élection, & aliénèrent preſque tout le reſte. La Pologne murmura de voir ſes villes remplies de garniſons Saxonnes, & ſes frontières de troupes. Cette nation bien plus jalouſe de maintenir ſa liberté, qu'empreſſée à attaquer ſes voiſins, ne regarda point la guerre du roi *Auguſte* contre la Suède, & l'irruption en

Digitized by Google

en Livonie, comme une entrepriſe avantageuſe à la république. On trompe difficilement une nation libre ſur ſes vrais intérêts. Les Polonais ſentaient que ſi cette guerre entrepriſe ſans leur conſentement était malheureuſe, leur pays ouvert de tous côtés ſerait en proie au roi de Suède; & que ſi elle était heureuſe, ils ſeraient ſubjugués par leur roi même, qui, maître alors de la Livonie, comme de la Saxe, enclaverait la Pologne entre ces deux pays. Dans cette alternative, ou d'être eſclaves du roi qu'ils avaient élu, ou d'être ravagés par *Charles XII.* juſtement outragé, ils ne formèrent qu'un cri contre la guerre, qu'ils crurent déclarée à eux-mêmes plus qu'à la Suède. Ils regardèrent les Saxons & les Moſcovites comme les inſtrumens de leurs chaines. Bientôt voyant que le roi de Suède avait renverſé tout ce qui était ſur ſon paſſage, & s'avançait avec une armée victorieuſe au cœur de la Lithuanie, ils éclatèrent contre leur ſouverain, avec d'autant plus de liberté qu'il était malheureux.

Deux partis diviſaient alors la Lithuanie, celui des princes *Sapieha*, & celui d'*Oginsky*. Ces deux factions avaient commencé par des querelles particulières dégénérées en guerre civile. Le roi de Suède s'attacha les princes *Sapieha*: & *Oginsky*, mal ſecouru par les Saxons, vit ſon parti preſque anéanti. L'armée Lithuanienne, que ces troubles & le défaut d'argent réduiſaient à un petit nombre, était en partie diſperſée par le vainqueur. Le peu qui tenait pour le roi de Pologne était ſéparé en petits corps

Digitized by Google

corps de troupes fugitives, qui erraient dans la campagne & ſubſiſtaient de rapines. *Auguſte* ne voyait en Lithuanie que de l'impuiſſance dans ſon parti, de la haine dans ſes ſujets, & une armée ennemie conduite par un jeune roi outragé, victorieux & implacable.

Il y avait à la vérité en Pologne une armée; mais au lieu d'être de trente-ſix mille hommes, nombre preſcrit par les loix, elle n'était pas de dix-huit mille. Non-ſeulement elle était mal payée & mal armée, mais ſes généraux ne ſavaient encor quel parti prendre.

La reſſource du roi était d'ordonner à la nobleſſe de le ſuivre, mais il n'oſait s'expoſer à un refus qui eût trop découvert, & par conſéquent augmenté ſa faibleſſe.

Dans cet état de trouble & d'incertitude, tous les palatinats du royaume demandaient au roi une diète: de même qu'en Angleterre dans les tems difficiles, tous les corps de l'état préſentent des adreſſes au roi, pour le prier de convoquer un parlement. *Auguſte* avait plus beſoin d'une armée que d'une diète, où les actions des rois ſont peſées. Il falut bien cependant qu'il la convoquât, pour ne point aigrir la nation ſans retour. Elle fut donc indiquée à Varſovie pour le 2. de Décembre de l'année 1701. Il s'aperçut bientôt que *Charles XII.* avait pour le moins autant de pouvoir que lui dans cette aſſémblée. Ceux qui tenaient pour les *Sapieha*, les *Lubomirsky* & leurs amis, le palatin *Leczinsky*, tréſorier de la couronne, & ſurtout les partiſans des princes *Sobiesky*, étaient tous ſecré-

ſecrétement attachés au roi de Suède.

Le plus conſidérable de ſes partiſans, & le plus dangereux ennemi qu'eût le roi de Pologne, était le cardinal *Radjousky*, archevêque de Gneſne, primat du royaume, & préſident de la diète. C'était un homme plein d'artifice & d'obſcurités dans ſa conduite, entiérement gouverné par une femme ambitieuſe, que les Suédois appellaient *madame la Cardinale*, laquelle ne ceſſait de le pouſſer à l'intrigue & à la faction. Le roi *Jean Sobiesky*, prédéceſſeur d'*Auguſte*, l'avait d'abord fait évêque de Warmie, & vice-chancelier du royaume. *Radjousky*, n'étant encor qu'évêque, obtint le cardinalat par la faveur du même roi. Cette dignité lui ouvrit bientôt le chemin à celle de primat; ainſi réuniſſant dans ſa perſonne tout ce qui impoſe aux hommes, il était en état d'entreprendre beaucoup impunément.

Il eſſaya ſon crédit après la mort de *Jean*, pour mettre le prince *Jaques Sobiesky* ſur le trône; mais le torrent de la haine qu'on portait au père, tout grand homme qu'il était, en écarta le fils. Le cardinal primat ſe joignit alors à l'abbé de *Polignac*, ambaſſadeur de France, pour donner la couronne au prince de *Conty*, qui en effet fut élu. Mais l'argent & les troupes de Saxe triomphèrent de ſes négociations. Il ſe laiſſa enfin entrainer au parti qui couronna l'électeur de Saxe, & attendit avec patience l'occaſion de mettre la diviſion entre la nation & ce nouveau roi.

Les victoires de *Charles XII.* protecteur du prince

Digitized by Google

prince *Jaques Sobiesky*, la guerre civile de Lithuanie, le soulévement général de tous les esprits contre le roi *Auguſte*, firent croire au cardinal primat, que le tems était arrivé, où il pourrait renvoyer *Auguſte* en Saxe, & rouvrir au fils du roi *Jean* le chemin du trône. Ce prince, autrefois l'objet innocent de la haine des Polonais, commençait à devenir leurs délices depuis que le roi *Auguſte* était haï; mais il n'oſait concevoir alors l'idée d'une ſi grande révolution, & cependant le cardinal en jettait inſenſiblement les fondemens.

Il joint ſes armes aux intrigues d'un archevêque.

D'abord il ſembla vouloir réconcilier le roi avec la république. Il envoya des lettres circulaires, dictées en apparence par l'eſprit de concorde & par la charité, piéges uſés & connus, mais où les hommes ſont toujours pris. Il écrivit au roi de Suède une lettre touchante, le conjurant, au nom de celui que tous les chrétiens adorent également, de donner la paix à la Pologne & à ſon roi. *Charles XII.* répondit aux intentions du cardinal plus qu'à ſes paroles. Cependant il reſtait dans le grand duché de Lithuanie avec ſon armée victorieuſe, déclarant qu'il ne voulait point troubler la diète; qu'il faiſait la guerre à *Auguſte* & aux Saxons, non aux Polonais; & que loin d'attaquer la république, il venait la tirer d'oppreſſion. Ces lettres & ces réponſes étaient pour le public. Des émiſſaires qui allaient & venaient continuellement de la part du cardinal au comte *Piper*, & des aſſemblées ſecrettes chez ce prélat, étaient les reſſorts qui faiſaient mouvoir la diète: elle propoſa d'envoyer

voyer une ambaſſade à *Charles XII.* & demanda unanimément au roi, qu'il n'appellât plus les Moſcovites ſur les frontières, & qu'il renvoyât ſes troupes Saxonnes.

La mauvaiſe fortune d'*Auguſte* avait déja fait ce que la diète exigeait de lui. La ligue concluë ſecrétement à Birzen avec le Moſcovite était devenuë auſſi inutile, qu'elle avait paru d'abord formidable. Il était bien éloigné de pouvoir envoyer au Czar les cinquante mille Allemands qu'il avait promis de faire lever dans l'empire. Le Czar même, dangereux voiſin de la Pologne, ne ſe preſſait pas de ſecourir alors de toutes ſes forces un royaume diviſé, dont il eſpérait recueillir quelques dépouilles. Il ſe contenta d'envoyer dans la Lithuanie vingt mille Moſcovites, qui y firent plus de mal que les Suédois, fuyant par-tout devant le vainqueur, & ravageant les terres des Polonais, juſqu'à-ce que pourſuivis par les généraux Suédois, & ne trouvant plus rien à piller, ils s'en retournèrent par troupes dans leur pays. A l'égard des débris de l'armée Saxonne battue à Riga, le roi *Auguſte* les envoya hyverner & ſe recruter en Saxe, afin que ce ſacrifice, tout forcé qu'il était, pût ramener à lui la nation Polonaiſe irritée.

Alors la guerre ſe changea en intrigues. La diète était partagée en preſque autant de factions qu'il y avait de palatins. Un jour les intérêts du roi *Auguſte* y dominaient; le lendemain ils y étaient proſcrits. Tout le monde criait pour la liberté & la juſtice; mais on ne ſavait point

Digitized by Google

point ce que c'était que d'être libre & juſte. Le tems ſe perdait à cabaler en ſecret, & à haranguer en public. La diète ne ſavait ni ce qu'elle voulait, ni ce qu'elle devait faire. Les grandes compagnies n'ont preſque jamais pris de bons conſeils dans les troubles civils, parce que les factieux y ſont hardis, & que les gens de bien y ſont timides pour l'ordinaire. La diète ſe ſépara en tumulte le 17. Fevrier de l'année 1702. après trois mois de cabales & d'irréſolutions. Les ſénateurs, qui ſont les palatins & les évêques, reſtèrent dans Varſovie. Le ſénat de Pologne a le droit de faire proviſionnellement des loix, que rarement les diètes infirment; ce corps moins nombreux, accoûtumé aux affaires, fut bien moins tumultueux, & décida plus vite.

Ils arrêtèrent qu'on enverrait au roi de Suède l'ambaſſade propoſée dans la diète, que la *Poſpolite* monterait à cheval, & ſe tiendrait prête à tout événement: ils firent pluſieurs réglemens pour apaiſer les troubles de Lithuanie, & plus encor pour diminuer l'autorité de leur roi, quoique moins à craindre que celle de *Charles*.

Auguſte aima mieux alors recevoir des loix dures de ſon vainqueur, que de ſes ſujets. Il ſe détermina à demander la paix au roi de Suède, & voulut entamer avec lui un traité ſecret. Il falait cacher cette démarche au ſénat, qu'il regardait comme un ennemi encor plus intraitable. L'affaire était délicate; il s'en repoſa ſur la comteſſe de *Konigsmark*, Suédoiſe d'une grande naiſſance, à laquelle il était alors attaché. C'eſt elle dont le frère eſt connu par ſa mort malheu-

Il refuſe de voir la mère du Maréchal de Saxe.

reu-

reuſe, & dont le fils a commandé les armées en France avec tant de ſuccès & de gloire. Cette femme, célèbre dans le monde par ſon eſprit & par ſa beauté, était plus capable qu'aucun miniſtre de faire réuſſir une négociation. De plus, comme elle avait du bien dans les états de *Charles XII.* & qu'elle avait été longtems à ſa cour, elle avait un prétexte plauſible d'aller trouver ce prince. Elle vint donc au camp des Suédois en Lithuanie, & s'adreſſa d'abord au comte *Piper*, qui lui promit trop légérement une audience de ſon maître. La comteſſe, parmi les perfections qui la rendaient une des plus aimables perſonnes de l'Europe, avait le talent ſingulier de parler les langues de pluſieurs pays qu'elle n'avait jamais vûs, avec autant de délicateſſe que ſi elle y était née; elle s'amuſait même quelquefois à faire des vers Français, qu'on eût pris pour être d'une perſonne née à Verſailles. Elle en compoſa pour *Charles XII.* que l'hiſtoire ne doit point omettre. Elle introduiſait les dieux de la fable, qui tous louaient les différentes vertus de *Charles.* La piéce finiſſait ainſi:

Enfin, chacun des dieux diſcourant à ſa gloire,
Le plaçait par avance au temple de mémoire:
Mais Vénus ni Bacchus n'en dirent pas un mot.

Tant d'eſprit & d'agrémens étaient perdus auprès d'un homme tel que le roi de Suéde. Il refuſa conſtamment de la voir. Elle prit le parti de ſe trouver ſur ſon chemin, dans les fréquentes

Digitized by Google

quentes promenades qu'il faisait à cheval. Effectivement elle le rencontra un jour dans un sentier fort étroit : elle descendit de carrosse, dès qu'elle l'aperçut : le roi la salua, sans lui dire un seul mot, tourna la bride de son cheval, & s'en retourna dans l'instant ; de sorte que la comtesse de *Konigsmark* ne remporta de son voyage que la satisfaction de pouvoir croire que le roi de Suède ne redoutait qu'elle.

Il fallut alors que le roi de Pologne se jettât dans les bras du Sénat. Il lui fit deux propositions par le Palatin de Marienbourg : l'une, qu'on lui laissât la disposition de l'armée de la république, à laquelle il payerait de ses propres deniers deux quartiers d'avance : l'autre, qu'on lui permît de faire revenir en Pologne douze mille Saxons. Le cardinal primat fit une réponse aussi dure qu'était le refus du roi de Suède. Il dit au Palatin de Marienbourg, au nom de l'assemblée, » qu'on avait résolu d'en» voyer à *Charles XII.* une ambassade, & » qu'il ne lui conseillait pas de faire venir les » Saxons.

Le roi dans cette extrémité voulut au moins conserver les apparences de l'autorité royale. Un de ses chambellans alla de sa part trouver *Charles*, pour savoir de lui, où, & comment sa majesté Suédoise voudrait recevoir l'ambassade du roi son maître & de la république. On avait oublié malheureusement de demander un passeport aux Suédois pour ce chambellan. Le roi de Suède le fit mettre en prison, au lieu de lui donner audience, en disant, qu'il comp-

tait recevoir une ambaſſade de la république ; & rien du roi *Auguſte*.

Alors *Charles*, ayant laiſſé derrière lui des garniſons dans quelques villes de Lithuanie, s'avança au-delà de Grodno, ville connue en Europe par les diètes qui s'y tiennent, mais mal bâtie, & plus mal fortifiée.

Il reçoit une ambaſſade Polonaiſe.

A quelques milles par-delà Grodno, il rencontra l'ambaſſade de la république : elle était compoſée de cinq ſénateurs ; ils voulurent d'abord faire régler un cérémoniel, que le roi ne connaiſſait guères ; ils demandèrent qu'on traitât la république de *Séréniſſime*, qu'on envoyât au devant d'eux les carroſſes du roi & des ſénateurs. On leur répondit, que la république ſerait appellée *Illuſtre*, & non *Séréniſſime* ; que le roi ne ſe ſervait jamais de carroſſe ; qu'il avait auprès de lui beaucoup d'officiers & point de ſénateurs : qu'on leur enverrait un lieutenant-général, & qu'ils arriveraient ſur leurs propres chevaux.

Charles XII. les reçut dans ſa tente, avec quelque apareil d'une pompe militaire ; leurs diſcours furent pleins de ménagemens & d'obſcurités. On remarquait, qu'ils craignaient *Charles XII.*, qu'ils n'aimaient pas *Auguſte* ; mais qu'ils étaient honteux d'ôter par l'ordre d'un étranger la couronne au roi qu'ils avaient élu. Rien ne ſe conclut, & *Charles XII.* leur fit comprendre enfin qu'il conclurrait dans Varſovie.

Sa marche fut précédée par un manifeſte, dont le cardinal & ſon parti inondèrent la Pologne en huit jours. *Charles* par cet écrit invitait tous les Polonais à joindre leur vengeance

à

à la ſienne, & prétendait leur faire voir que leurs intérêts & les ſiens étaient les mêmes. Ils étaient cependant bien différens; mais le manifeſte, ſoutenu par un grand parti, par le trouble du ſénat, & par l'approche du conquérant, fit de très-fortes impreſſions. Il falut reconnaître *Charles* pour protecteur, puiſqu'il voulait l'être, & qu'on était encor trop heureux qu'il ſe contentât de ce titre.

Les ſénateurs contraires à *Auguſte* publièrent hautement l'écrit ſous ſes yeux mêmes. Le peu qui lui étaient attachés, demeurèrent dans le ſilence. Enfin quand on apprit que *Charles* avançait à grandes journées, tous ſe préparèrent en confuſion à partir: le cardinal quitta Varſovie des premiers: la plupart précipitèrent leur fuite, les uns pour aller attendre dans leurs terres le dénouëment de cette affaire, les autres pour aller ſoulever leurs amis. Il ne demeura auprès du roi que l'ambaſſadeur de l'empereur, celui du Czar, le nonce du pape, & quelques évêques & palatins liés à ſa fortune. Il falait fuir, & on n'avait encor rien décidé en ſa faveur. Il ſe hâta, avant de partir, de tenir un conſeil avec ce petit nombre de ſénateurs, qui repréſentaient encor le ſénat. Quelque zélés qu'ils fuſſent pour ſon ſervice, ils étaient Polonais: ils avaient tous conçu une ſi grande averſion pour les troupes Saxonnes, qu'ils n'osèrent pas lui accorder la liberté d'en faire venir au-delà de ſix mille pour ſa défenſe; encor votèrent-ils que ces ſix mille hommes ſeraient commandés par le grand-gé-

Digitized by Google

néral de la Pologne, & renvoyés immédiatement après la paix. Quant aux armées de la république, ils lui en laissèrent la disposition.

Il se rend maître de Varsovie. Après ce résultat le roi quitta Varsovie, trop faible contre ses ennemis, & peu satisfait de son parti même. Il fit aussi-tôt publier ses universaux pour assembler la *Pospolite* & les armées, qui n'étaient guères que de vains noms : il n'y avait rien à espérer en Lithuanie, où étaient les Suédois. L'armée de Pologne, réduite à peu de troupes, manquait d'armes, de provisions & de bonne volonté. La plus grande partie de la noblesse intimidée, irrésolue, ou mal disposée, demeura dans ses terres. En vain le roi, autorisé par les loix de l'état, ordonne, sur peine de la vie, à tous les gentilshommes de monter à cheval, & de le suivre ; il commençait à devenir problématique, si on devait lui obéir. Sa grande ressource était dans les troupes de son électorat, où la forme du gouvernement entiérement absolue ne lui laissait pas craindre une désobéissance. Il avait déja mandé secrétement douze mille Saxons, qui s'avançaient avec précipitation. Il en faisait encor revenir huit mille, qu'il avait promis à l'empereur dans la guerre de l'empire contre la France, & qu'il fut obligé de rappeller, par la nécessité où il était réduit. Introduire tant de Saxons en Pologne, c'était révolter contre lui tous les esprits, & violer la loi faite par son parti même, qui ne lui en permettait que six mille ; mais il savait bien, que s'il était vainqueur, on n'oserait pas se plaindre, & que s'il était vaincu, on ne lui pardonnerait

donnerait pas d'avoir même amené les ſix mille hommes. Pendant que ces ſoldats arrivaient par troupes, & qu'il allait de palatinat en palatinat raſſembler la nobleſſe qui lui était attachée, le roi de Suède arriva enfin devant Varſovie le 5. mai 1702. A la première ſommation les portes lui furent ouvertes. Il renvoya la garniſon Polonaiſe, congédia la garde bourgeoiſe, établit des corps de gardes par-tout, & ordonna aux habitans de venir remettre toutes leurs armes; mais content de les déſarmer, & ne voulant pas les aigrir, il n'exigea d'eux qu'une contribution de cent mille francs. Le roi *Auguſte* aſſemblait alors ſes forces à Cracovie: il fut bien ſurpris d'y voir arriver le cardinal primat. Cet homme prétendait peut-être garder juſqu'au bout la décence de ſon caractère, & chaſſer ſon roi avec des dehors reſpectueux; il lui fit entendre que le roi de Suède paraiſſait diſpoſé à un accommodement raiſonnable, & demanda humblement la permiſſion d'aller le trouver. Le roi *Auguſte* accorda ce qu'il ne pouvait refuſer, c'eſt-à-dire, la liberté de lui nuire.

Le cardinal primat courut incontinent voir le roi de Suède, auquel il n'avait point encor oſé ſe préſenter. Il vit ce prince à Praag, près de Varſovie, mais ſans les cérémonies dont on avait uſé avec les ambaſſadeurs de la république. Il trouva ce conquérant vêtu d'un habit de gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré, de groſſes bottes, des gans de buffle, qui lui venaient juſqu'au coude, dans

Digitized by Google

une chambre sans tapisserie, où étaient le duc de Holstein son beau-frère, le comte *Piper* son premier ministre, & plusieurs officiers généraux. Le roi avança quelques pas au devant du cardinal ; ils eurent ensemble debout une conférence d'un quart d'heure, que *Charles* finit en disant tout haut : *Je ne donnerai point la paix aux Polonais, qu'ils n'ayent élu un autre roi.* Le cardinal, qui s'attendait à cette déclaration, la fit savoir aussi-tôt à tous les palatinats, les assurant de l'extrême déplaisir, qu'il disait en avoir, & en même tems de la nécessité où l'on était de complaire au vainqueur.

A cette nouvelle le roi de Pologne vit bien qu'il fallait perdre ou conserver son trône par une bataille. Il épuisa ses ressources pour cette grande décision. Toutes ses troupes Saxonnes étaient arrivées des frontières de Saxe ; la noblesse du palatinat de Cracovie, où il était encore, venait en foule lui offrir ses services. Il encourageait lui-même chacun de ces gentilshommes à se souvenir de leurs sermens : ils lui promirent de verser pour lui jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Fortifié de leur secours, & des troupes qui portaient le nom de l'armée de la couronne, il alla pour la première fois chercher en personne le roi de Suède. Il le trouva bientôt qui s'avançait lui-même vers Cracovie.

Il défait le roi Auguste Les deux rois parurent en présence le 13. Juillet de cette année 1702. dans une vaste plaine auprès de Cliffau, entre Varsovie & Cracovie. *Auguste* avait près de vingt-quatre mille hommes. *Charles XII.* n'en avait que dou-

douze mille. Le combat commença par des décharges d'artillerie. A la première volée, qui fut tirée par les Saxons, le duc de Holstein qui commandait la cavalerie Suédoise, jeune prince plein de courage & de vertu, reçut un coup de canon dans les reins. Le roi demanda s'il était mort, on lui dit que oui; il ne répondit rien: quelques larmes tombèrent de ses yeux: il se cacha un moment le visage avec les mains; puis tout-à-coup poussant son cheval à toute bride, il s'élança au milieu des ennemis, à la tête de ses gardes.

Le roi de Pologne fit tout ce qu'on devait attendre d'un prince qui combattait pour sa couronne. Il ramena lui-même trois fois ses troupes à la charge; mais il ne combattait qu'avec ses Saxons; les Polonais qui formaient son aile droite s'enfuirent tous dès le commencement de la bataille, les uns par terreur, les autres par mauvaise volonté. L'ascendant de *Charles XII.* l'emporta. Il gagna une victoire complette. Le camp ennemi, les drapeaux, l'artillerie, la caisse militaire d'*Auguste* lui demeurèrent. Il ne s'arrêta pas sur le champ de bataille, & marcha droit à Cracovie, poursuivant le roi de Pologne qui fuyait devant lui.

Les bourgeois de Cracovie furent assez hardis pour fermer leurs portes au vainqueur. Il les fit rompre; la garnison n'osa tirer un seul coup, on la chassa à coups de fouet & de canne jusques dans le château, où le roi entra avec elle. Un seul officier d'artillerie osant se préparer à mettre le feu à un canon, *Charles*

court à lui & lui arrache la méche : le commandant ſe jette aux genoux du roi. Trois régimens Suédois furent logés à diſcrétion chez les citoyens, & la ville taxée à une contribution de cent mille riſdales. Le comte *de Steinbock* fait gouverneur de la ville, ayant oüi dire qu'on avait caché des tréſors dans les tombeaux des rois de Pologne, qui ſont à Cracovie dans l'égliſe *St. Nicolas*, les fit ouvrir ; on n'y trouva que des ornemens d'or & d'argent qui appartenaient aux égliſes ; on en prit une partie, & *Charles XII.* envoya même un calice d'or à une égliſe de Suède, ce qui aurait ſoulevé contre lui les Polonais catholiques, ſi quelque choſe avait pu prévaloir contre la terreur de ſes armes.

On croit Charles XII. mort,

Il ſortait de Cracovie bien réſolu de pourſuivre le roi *Auguſte* ſans relâche. A quelque milles de la ville, ſon cheval s'abattit, & lui fracaſſa la cuiſſe. Il falut le reporter à Cracovie, où il demeura au lit ſix ſemaines entre les mains des chirurgiens. Cet accident donna à *Auguſte* le loiſir de reſpirer. Il fit auſſi-tôt répandre dans la Pologne & dans l'empire, que *Charles XII.* était mort de ſa chute. Cette fauſſe nouvelle crué quelque tems, jetta tous les eſprits dans l'étonnement & dans l'incertitude. Dans ce petit intervalle il aſſemble à Marienbourg, puis à Lublin, tous les ordres du royaume déja convoqués à Sendomir. La foule y fut grande : peu de palatinats refuſèrent d'y envoyer. Il regagna preſque tous les eſprits par des largeſſes, par des promeſſes, & par cette affabilité néceſ-

néceſſaire aux rois abſolus pour ſe faire aimer, & aux rois électifs pour ſe maintenir. La diète fut bientôt détrompée de la fauſſe nouvelle de la mort du roi de Suède ; mais le mouvement était deja donné à ce grand corps : il ſe laiſſa emporter à l'impulſion qu'il avait reçuë : tous les membres jurèrent de demeurer fidèles à leur ſouverain ; tant les compagnies ſont ſujettes aux variations. Le cardinal primat lui-même, affectant encore d'être attaché au roi *Auguſte*, vint à la diète de Lublin : il y baiſa la main au roi, & ne refuſa point de prêter le ſerment comme les autres. Ce ſerment conſiſtait à jurer que l'on n'avait rien entrepris, & qu'on n'entreprendrait rien contre *Auguſte*. Le roi diſpenſa le cardinal de la première partie du ſerment, & le prélat jura le reſte en rougiſſant. Le réſultat de cette diète fut que la république de Pologne entretiendrait une armée de cinquante mille hommes à ſes dépens pour le ſervice de ſon ſouverain ; qu'on donnerait ſix ſemaines aux Suédois pour déclarer s'ils voulaient la paix ou la guerre, & pareil terme aux princes de *Sapieha*, les premiers auteurs des troubles de Lithuanie, pour venir demander pardon au roi de Pologne.

Il veut détrôner le roi Auguſte.

Mais durant ces délibérations, *Charles XII.* guéri de ſa bleſſure, renverſait tout devant lui. Toujours ferme dans le deſſein de forcer les Polonais à détrôner eux-mêmes leur roi, il fit convoquer par les intrigues du cardinal primat une nouvelle aſſemblée à Varſovie pour l'oppoſer à celle de Lublin. Ses généraux lui re-

Digitized by Google

représentaient que cette affaire pourrait encor avoir des longueurs, & s'évanouir dans les délais : que pendant ce tems les Moscovites s'aguerrissaient tous les jours contre les troupes qu'il avait laissées en Livonie & en Ingrie : que les combats, qui se donnaient souvent dans ces provinces entre les Suédois & les Russes, n'étaient pas toujours à l'avantage des premiers ; & qu'enfin sa présence y serait peut-être bientôt nécessaire. *Charles* aussi inébranlable dans ses projets, que vif dans ses actions, leur répondit : » Quand je devrais rester ici cinquante » ans, je n'en sortirai point que je n'aye détrôné le roi de Pologne. «

Il laissa l'assemblée de Varsovie combattre par des discours & par des écrits celle de Lublin, & chercher de quoi justifier ses procédés dans les loix du royaume : loix toujours équivoques, que chaque parti interprête à son gré, & que le succès seul rend incontestables. Pour lui, ayant augmenté ses troupes victorieuses de six mille hommes de cavalerie, & de huit mille d'infanterie, qu'il reçut de Suède, il marcha contre les restes de l'armée Saxonne, qu'il avait battue à Clissau, & qui avait eu le tems de se rallier & de se grossir, pendant que sa chûte de cheval l'avait retenu au lit. Cette armée évitait ses approches, & se retirait vers la Prusse au nord-oueſt de Varsovie. La rivière de Bug était entre lui & les ennemis. *Charles* passa à la nage à la tête de sa cavalerie : l'infanterie alla chercher un gué au-dessus. On arrive aux Saxons le premier de Mai 1703. dans un lieu nom-

Digitized by Google

nommé *Pultesk*. Le général *Stenau* les commandait au nombre d'environ dix mille. Le roi de Suède dans sa marche précipitée n'en avait pas amené davantage, sûr qu'un moindre nombre lui suffisait. La terreur de ses armes était si grande, que la moitié de l'armée Saxonne s'enfuit à son approche sans rendre de combat. Le général *Stenau* fit ferme un moment avec deux régimens : le moment d'après il fut lui-même entraîné dans la fuite générale de son armée, qui se dispersa avant d'être vaincue. Les Suédois ne firent pas mille prisonniers, & ne tuèrent pas six cent hommes, ayant plus de peine à les poursuivre, qu'à les défaire. *Il défait encor les Saxons.*

Auguste, à qui il ne restait plus que les débris de ses Saxons battus de tous côtés, se retira en hâte dans Thorn, vieille ville de la Prusse royale, sur la Vistule, laquelle est sous la protection des Polonais. *Charles* se disposa aussi-tôt à l'assiéger. Le roi de Pologne, qui ne s'y crut pas en sûreté, se retira & courut dans tous les endroits de la Pologne, où il pouvait rassembler encor quelques soldats, & où les courses des Suédois n'avaient point pénétré. Cependant *Charles* dans tant de marches si vives, traversant des rivières à la nage, & courant avec son infanterie montée en croupe derrière ses cavaliers, n'avait pû amener de canon devant Thorn. Il lui falut attendre qu'il lui en vînt de Suède par mer.

En attendant il se posta à quelques milles de la ville : il s'avançait souvent trop près des remparts pour la reconnaître. L'habit simple qu'il por-

Digitized by Google

portait toujours, lui était dans ces dangereuſes promenades d'une utilité à laquelle il n'avait jamais penſé : il l'empêchait d'être remarqué & d'être choiſi par les ennemis, qui euſſent tiré à ſa perſonne. Un jour s'étant avancé fort près avec un de ſes généraux nommé *Lieven*, qui était vêtu d'un habit (*) bleu galonné d'or, il craignit que ce général ne fût trop aperçu ; il lui ordonna de ſe mettre derrière lui, par un mouvement de cette magnanimité qui lui était ſi naturelle, que même il ne faiſait pas réflexion, qu'il expoſait ſa vie à un danger manifeſte pour ſauver celle de ſon ſujet. *Lieven* connaiſſant trop tard ſa faute d'avoir mis un habit remarquable, qui expoſait auſſi ceux qui étaient auprès de lui, & craignant également pour le roi, en quelque place qu'il fût, héſitait s'il devait obéir : dans le moment que durait cette conteſtation, le roi le prend par le bras, ſe met devant lui & le couvre ; au même inſtant une volée de canon qui venait en flanc, renverſe le général mort ſur la place même que le roi quittait à peine. La mort de cet homme tué préciſément au lieu de lui, & parce qu'il l'avait voulu ſauver, ne contribua pas peu à l'affermir dans l'opinion où il fut toute ſa vie d'une prédeſtination abſoluë, & lui fit croire que ſa deſtinée, qui le conſervait ſi ſinguliérement, le réſervait à l'exécution des plus grandes choſes.

Tout

(*) On avait dans les premières éditions donné cet officier ; mais le chapelain *Norberg* a ſi bien démontré que l'habit était un habit d'écarlate à cet bleu, qu'on a corrigé cette faute.

Digitized by Google

Tout lui réuſſiſſait, & ſes négociations & ſes armes étaient également heureuſes. Il était comme préſent dans toute la Pologne ; car ſon grand-maréchal *Renſchild* était au cœur de cet état avec un grand corps d'armée. Près de trente mille Suédois ſous divers généraux, répandus au nord & à l'orient ſur les frontières de la Moſcovie, arrêtaient les efforts de tout l'empire des Ruſſes ; & *Charles* était à l'occident, à l'autre bout de la Pologne, à la tête de l'élite de ſes troupes.

Le roi de Dannemarck lié par le traité de Travendal, que ſon impuiſſance l'empêchait de rompre, demeurait dans le ſilence. Ce monarque plein de prudence n'oſait faire éclater ſon dépit de voir le roi de Suède ſi près de ſes états. Plus loin en tirant vers le ſud-oueſt, entre les fleuves de l'Elbe & du Weſer, le duché de Brême, dernier territoire des anciennes conquêtes de la Suède, rempli de fortes garniſons, ouvrait encor à ce conquérant les portes de la Saxe & de l'Empire. Ainſi depuis l'Océan Germanique juſqu'aſſez près de l'embouchure du Boriſthène, ce qui fait la largeur de l'Europe, & juſqu'aux portes de Moſcou, tout était dans la conſternation & dans l'attente d'une révolution entière. Ses vaiſſeaux, maîtres de la mer Baltique, étaient employés à tranſporter dans ſon pays les priſonniers faits en Pologne. La Suède tranquille au milieu de ces grands mouvemens, goûtait une paix profonde, & jouïſſait de la gloire de ſon roi ſans en porter le poids : puiſque ces troupes victorieuſes étaient payées

&

& entretenues aux dépens des vaincus.

Il rançonne les Villes. Dans ce silence général du Nord devant les armes de *Charles XII.* la ville de Dantzick osa lui déplaire. Quatorze frégates & quarante vaisseaux de transport amenaient au roi un renfort de six mille hommes, avec du canon & des munitions, pour achever le siége de Thorn. Il fallait que ce secours remontât la Vistule. A l'embouchure de ce fleuve est Dantzick, ville riche & libre, qui jouït avec Thorn & Elbing des mêmes privilèges en Pologne, que les villes impériales ont dans l'Allemagne. Sa liberté a été attaquée tour à tour par les Danois, la Suède & quelques princes Allemands; & elle ne l'a conservée que par la jalousie qu'ont ces puissances les unes des autres. Le comte de *Steinbock*, un des généraux Suédois, assembla le magistrat de la part du roi, demanda le passage pour les troupes, & quelques munitions. Le magistrat, par une imprudence ordinaire à ceux qui traitent avec plus forts qu'eux, n'osa ni le refuser ni lui accorder nettement ses demandes. Le général *Steinbock* se fit donner de force plus qu'il n'avait demandé: on exigea même de la ville une contribution de cent mille écus, par laquelle elle paya son refus imprudent. Enfin les troupes de renfort, le canon & les munitions étant arrivés devant Thorn, on commença le siége le 22 Septembre.

Robel, gouverneur de la place, la défendit un mois avec cinq mille hommes de garnison. Au bout de ce tems, il fut forcé de se rendre à discrétion. La garnison fut faite prisonnière de guer-

Digitized by Google

guerre, & envoyée en Suède. *Robel* fut présenté désarmé au roi. Ce prince qui ne perdait jamais une occasion d'honorer le mérite dans ses ennemis, lui donna une épée de sa main, lui fit un présent considérable en argent, & le renvoya sur sa parole. Mais la ville petite & pauvre fut condamnée à payer quarante mille écus, contribution excessive pour elle.

Elbing bâtie sur un bras de la Vistule, fondée par les chevaliers Teutons, & annexée aussi à la Pologne, ne profita pas de la faute des Dantzikois, elle balança trop à donner passage aux troupes Suédoises. Elle en fut plus sévérement punie que Dantzick. *Charles* y entra le 13. de décembre à la tête de quatre mille hommes, la bayonnette au bout du fusil. Les habitans épouvantés se jettèrent à genoux dans les rues, & lui demandèrent miséricorde. Il les fit tous désarmer, logea ses soldats chez les bourgeois: ensuite ayant mandé le magistrat, il exigea le jour même une contribution de deux cent-soixante mille écus; il y avait dans la ville deux cent piéces de canons & quatre cent milliers de poudre qu'il saisit. Une bataille gagnée ne lui eût pas valu de si grands avantages. Tous ces succès étaient les avant-coureurs du détrônement du roi *Auguste*.

A peine le cardinal avait juré à son roi de ne rien entreprendre contre lui, qu'il s'était rendu à l'assemblée de Varsovie, toujours sous le prétexte de la paix. Il arriva ne parlant que de concorde & d'obéissance, mais accompagné de soldats levés dans ses terres. Enfin il leva

On déclare Auguste déchû de la couronne.

le

le masque, & le 14. février 1704. il déclara au nom de l'assemblée, *Auguste électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne.* On y prononça d'une commune voix que le trône était vacant. La volonté du roi de Suède, & par conséquent celle de cette diète, était de donner au prince *Jaques Sobiesky* le trône du roi *Jean* son père. *Jaques Sobiesky* était alors à Breslau en Silésie, attendant avec impatience la couronne qu'avait porté son père. Il était un jour à la chasse, à quelques lieuës de Breslau, avec le prince *Constantin* l'un de ses frères : trente cavaliers Saxons, envoyés secrétement par le roi *Auguste*, fortent tout-à-coup d'un bois voisin, entourent les deux princes & les enlèvent sans résistance. On avait préparé des chevaux de relais, sur lesquels ils furent sur le champ conduits à Leipsick, où on les enferma étroitement. Ce coup dérangea les mesures de *Charles*, du cardinal & de l'assemblée de Varsovie.

La fortune qui se joue des têtes couronnées, mit presque dans le même temps le roi *Auguste* sur le point d'être pris lui-même. Il était à table, à trois lieues de Cracovie, se reposant sur une garde avancée, & postée à quelque distance, lorsque le général *Renschild* parut subitement après avoir enlevé cette garde. Le roi de Pologne n'eut que le tems de monter à cheval lui onziéme. Le général *Renschild* le poursuivit pendant quatre jours, prêt de le saisir à tout moment. Le roi fuit jusqu'à Sendomir : le général Suédois l'y suivit encore :

& ce ne fut que par un bonheur singulier que ce prince échapa.

Pendant tout ce tems le parti du roi *Auguſte* traitait celui du cardinal, & en était traité réciproquement, de traître à la patrie. L'armée de la couronne était partagée entre les deux factions. *Auguſte*, forcé enfin d'accepter le ſecours Moſcovite, ſe repentit de n'y avoir pas eu recours aſſez tôt. Il courait tantôt en Saxe, où ſes reſſources étaient épuiſées; tantôt il retournait en Pologne, où l'on n'oſait le ſervir. D'un autre côté le roi de Suède victorieux & tranquille régnait en effet en Pologne.

Le comte *Piper*, qui avait dans l'eſprit autant de politique que ſon maître avait de grandeur dans le ſien, propoſa alors à *Charles XII.* de prendre pour lui-même la couronne de Pologne. Il lui repréſentait combien l'exécution en était facile avec une armée victorieuſe, & un parti puiſſant dans le cœur d'un royaume qui lui était déja ſoumis. Il le tentait par le titre de *défenſeur de la religion évangélique*, nom qui flatait l'ambition de *Charles*. Il était aiſé, diſait-il, de faire en Pologne ce que *Guſtave Vaſa* avait fait en Suède, d'y établir le Luthéraniſme, & de rompre les chaînes du peuple, eſclave de la nobleſſe & du clergé. *Charles* fut tenté un moment; mais la gloire était ſon idole. Il lui ſacrifia ſon intérêt, & le plaiſir qu'il eût eu d'enlever la Pologne au pape. Il dit au comte *Piper*, qu'il était plus flaté de donner que de gagner des royaumes: il ajouta en ſouriant: » Vous étiez » fait pour être le miniſtre d'un prince Italien.

Le Prince Alexandre Sobiesky refuse le trône.

Charles était encor auprès de Thorn, dans cette partie de la Prusse royale qui appartient à la Pologne; il portait de-là sa vuë sur ce qui se passait à Varsovie, & tenait en respect les puissances voisines. Le prince *Alexandre*, frère des deux *Sobiesky* enlevés en Silésie, vint lui demander vengeance. *Charles* la lui promit d'autant plus qu'il la croyait aisée, & qu'il se vengeait lui-même. Mais impatient de donner un roi à la Pologne, il proposa au prince *Alexandre* de monter sur le trône, dont la fortune s'opiniâtrait à écarter son frère. Il ne s'attendait pas à un refus. Le prince *Alexandre* lui déclara, que rien ne pourrait jamais l'engager à profiter du malheur de son aîné. Le roi de Suède, le comte *Piper*, tous ses amis, & surtout le jeune Palatin de Posnanie, *Stanislas Leczinsky*, le pressèrent d'accepter la couronne. Il fut inébranlable : les princes voisins apprirent avec étonnement ce refus inouï, & ne savaient lequel ils devaient admirer davantage, ou un roi de Suède qui à l'âge de vingt-deux ans donnait la couronne de Pologne, ou le prince *Alexandre* qui la refusait.

Fin du second Livre.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE TROISIEME.

ARGUMENT.

Staniſlas Leczinsky *élu roi de Pologne : mort du cardinal primat : belle retraite du général* Schulembourg : *exploits du Czar : fondation de Petersbourg : bataille de Frawenſtad :* Charles *entre en Saxe : paix d'Altranſtad :* Auguſte *abdique la couronne, & la cède à* Staniſlas. *Le général* Patkul, *plénipotentiaire du Czar, eſt roué & écartelé.* Charles *reçoit en Saxe des ambaſſadeurs de tous les princes ; il va ſeul à Dreſde voir* Auguſte *avant de partir.*

LE jeune *Stanislas Leczinsky* était alors député à l'aſſemblée de Varſovie pour aller *Staniſlas fait roi.*

Digitized by Google

rendre compte au roi de Suède de plusieurs différends survenus dans le tems de l'enlévement du prince *Jacques*. *Stanislas* avait une physionomie heureuse, pleine de hardiesse & de douceur, avec un air de probité & de franchise, qui de tous les avantages extérieurs est sans doute le plus grand, & qui donne plus de poids aux paroles, que l'éloquence même. La sagesse avec laquelle il parla du roi *Auguste*, de l'assemblée, du cardinal primat, & des intérêts différens qui divisaient la Pologne, frappa *Charles*. Le roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me raconter, qu'il dit en Latin au roi de Suède : *Comment pourrions-nous faire une élection, si les deux princes* Jacques *&* Constantin Sobiesky *sont captifs* ? & que *Charles* lui répondit, *Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection* ? Cette conversation fut l'unique brigue qui mit *Stanislas* sur le trône. *Charles* prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune député. Après l'audience il dit tout haut, qu'il n'avait jamais vû d'homme si propre à concilier tous les partis. Il ne tarda pas à s'informer du caractère du palatin *Leczinsky*. Il sut qu'il était plein de bravoure, endurci à la fatigue : qu'il couchait toujours sur une espèce de paillasse, n'exigeant aucun service de ses domestiques auprès de sa personne ; qu'il était d'une tempérance peu commune dans ce climat, libéral avec économie, adoré de ses vassaux, & le seul seigneur peut-être en Pologne qui eût quelques amis, dans un tems où l'on ne connaissait de liaisons que celles de l'intérêt & de la faction.

Digitized by Google

faction. Ce caractère, qui avait en beaucoup de choses du rapport avec le sien, le détermina entiérement. Il dit tout haut après la conférence : *Voilà un homme qui sera toujours mon ami* ; & on s'aperçut bientôt que ces mots signifiaient : Voilà un homme qui sera roi.

Quand le primat de Pologne sut que *Charles XII.* avait nommé le palatin *Leczinsky*, à peu près comme *Alexandre* avait nommé *Abdalonime*, il accourut auprès du roi de Suède, pour tâcher de faire changer cette résolution ; il voulut faire tomber la couronne à un *Lubomirsky*. » Mais qu'avez-vous à alléguer contre *Stanislas* » *Leczinsky* ? dit le conquérant. Sire, dit le primat, il est trop jeune. Le roi repliqua sèchement, *Il est à peu près de mon âge*, tourna le dos au prélat, & aussi-tôt envoya le comte de *Hoorn* signifier à l'assemblée de Varsovie, qu'il falait élire un roi dans cinq jours, & qu'il falait élire *Stanislas Leczinsky*. Le comte de *Hoorn* arriva le 7. Juillet ; il fixa le jour de l'élection au 12. comme il aurait ordonné le décampement d'un bataillon. Le cardinal primat, frustré du fruit de tant d'intrigues, retourna à l'assemblée, où il remua tout pour faire échouer une élection où il n'avait point de part. Mais le roi de Suède arriva lui-même *incognito* à Varsovie ; alors il falut se taire. Tout ce que put faire le primat fut de ne point se trouver à l'élection ; il se réduisit à une neutralité inutile, ne pouvant s'opposer au vainqueur, & ne voulant pas le seconder.

Le samedi 12. juillet, jour fixé pour l'élec-

tion, étant venu, on s'assembla à trois heures après midi au Colo, champ destiné pour cette cérémonie : l'évêque de Posnanie vint présider à l'assemblée à la place du cardinal primat. Il arriva suivi des gentilshommes du parti. Le comte de *Hoorn* & deux autres officiers généraux assistaient publiquement à cette solemnité, comme ambassadeurs extraordinaires de *Charles* auprès de la république. La séance dura jusqu'à neuf heures du soir : l'évêque de Posnanie la finit en déclarant au nom de la diète *Stanislas* élu roi de Pologne : tous les bonnets sautèrent en l'air, & le bruit des acclamations étouffa les cris des opposans.

Il ne servit de rien au cardinal primat, & à ceux qui avaient voulu demeurer neutres, de s'être absentés de l'élection : il falut que dès le lendemain ils vinssent tous rendre hommage au nouveau roi : la plus grande mortification qu'ils eurent, fut d'être obligés de le suivre au quartier du roi de Suède. Ce prince rendit au souverain qu'il venait de faire, tous les honneurs dûs à un roi de Pologne : & pour donner plus de poids à sa nouvelle dignité, on lui assigna de l'argent & des troupes.

Charles XII. partit aussi-tôt de Varsovie pour aller achever la conquête de la Pologne. Il avait donné rendez-vous à son armée devant Léopold, capitale du grand palatinat de Russie, place importante par elle-même, & plus encor par les richesses dont elle était remplie. On croyait qu'elle tiendrait quinze jours, à cause des fortifications que le roi *Auguste* y avait faites. Le conquê-

Digitized by Google

quérant l'investit le 5. septembre, & le lendemain la prit d'assaut. Tout ce qui osa résister fut passé au fil de l'épée. Les troupes victorieuses & maîtresses de la ville ne se débandèrent point pour courir au pillage, malgré le bruit des trésors qui étaient dans Léopold. Elles se rangèrent en bataille dans la grande place. Là ce qui restait de la garnison vint se rendre prisonnier de guerre. Le roi fit publier à son de trompe, que tous ceux des habitans qui auraient des effets appartenans au roi *Auguste*, ou à ses adhérens, les apportassent eux-mêmes avant la fin du jour, sur peine de la vie. Les mesures furent si bien prises que peu osèrent désobéir; on apporta au roi quatre-cent caisses remplies d'or & d'argent monnoyé, de vaisselle & de choses précieuses.

Ce commencement du règne de *Stanislas* fut marqué presque le même jour par un événement bien différent. Quelques affaires qui demandaient absolument sa présence l'avaient obligé de demeurer dans Varsovie. Il avait avec lui sa mère, sa femme, & ses deux filles. Le cardinal primat, l'Evêque de Posnanie, & quelques grands de Pologne composaient sa nouvelle cour. Elle était gardée par six mille Polonais de l'armée de la couronne, depuis peu passés à son service, mais dont la fidélité n'avait point encor été éprouvée. Le général *Hoorn*, gouverneur de la ville, n'avait d'ailleurs avec lui que quinze cent Suédois. On etait à Varsovie dans une tranquillité profonde, & *Stanislas* comptait en partir dans peu de jours pour aller à la conquê-

re de Léopold. Tout-à-coup il apprend qu'une armée nombreuse approche de la ville : c'était le roi *Auguſte*, qui par un nouvel effort, & par une des plus belles marches que jamais général ait faites, ayant donné le change au roi de Suède, venait avec vingt mille hommes fondre dans Varſovie & enlever ſon rival.

Varſovie n'était pas fortifiée, & les troupes Polonaiſes qui la défendaient, peu ſûres. *Auguſte* avait des intelligences dans la ville ; ſi *Stanislas* demeurait, il était perdu. Il renvoya ſa famille en Poſnanie ſous la garde des troupes Polonaiſes, auxquelles il ſe fiait le plus. Il crut dans ce déſordre avoir perdu ſa ſeconde fille âgée d'un an. Elle fut égarée par ſa nourrice : il la retrouva dans une auge d'écurie où elle avait été abandonnée dans un village voiſin : c'eſt ce que je lui ai entendu conter. Ce fut ce même enfant que la deſtinée, après de plus grandes viciſſitudes, fit depuis reine de France. Pluſieurs gentilshommes prirent des chemins différens ; le nouveau roi partit lui même pour aller trouver *Charles XII.* apprenant de bonne heure à ſouffrir des diſgraces, & forcé de quitter ſa capitale ſix ſemaines après y avoir été élu ſouverain.

Auguſte entra dans la capitale en Souverain irrité & victorieux. Les habitans déja rançonnés par le roi de Suède le furent encor davantage par *Auguſte*. Le palais du cardinal & toutes les maiſons des ſeigneurs confédérés, tous leurs biens à la ville & à la campagne, furent livrés au pillage. Ce qu'il y eut de plus étrange dans cette

cette révolution passagère, c'est qu'un nonce du pape, qui était venu avec le roi *Auguste*, demanda au nom de son maître, qu'on lui livrât l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome, en qualité d'évêque & de fauteur d'un prince mis sur le trône par les armes d'un Luthérien.

La cour de Rome, qui a toujours songé à augmenter son pouvoir temporel à la faveur du spirituel, avait depuis très-longtems établi en Pologne une espèce de juridiction, à la tête de laquelle est le nonce du pape. Ses ministres n'avaient pas manqué de profiter de toutes les conjonctures favorables, pour étendre leur pouvoir, révéré par la multitude, mais toujours contesté par les plus sages. Ils s'étaient attribué le droit de juger toutes les causes des ecclésiastiques, & avaient surtout dans les tems de troubles usurpé beaucoup d'autres prérogatives, dans lesquelles ils se sont maintenus jusques vers l'année 1728. où l'on a retranché ces abus, qui ne sont jamais reformés que lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait intolérables.

Le roi *Auguste*, bien aise de punir l'évêque de Posnanie avec bienséance, & de plaire à la cour de Rome contre laquelle il se serait élevé en tout autre tems, remit le prélat Polonais entre les mains du nonce. L'évêque, après avoir vû piller sa maison, fut porté par des soldats chez le ministre Italien, & envoyé en Saxe, où il mourut. Le comte de *Hoorn* essuya dans le château, où il était enfermé, le feu continuel des ennemis: enfin la place n'étant pas tenable, il

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

il se rendit prisonnier de guerre avec ses quinze cent Suédois. Ce fut là le premier avantage qu'eut le roi *Auguste* dans le torrent de sa mauvaise fortune, contre les armes victorieuses de son ennemi.

Ce dernier effort était l'éclat d'un feu qui s'éteint. Ses troupes assemblées à la hâte étaient des Polonais prêts à l'abandonner à la première disgrace : des recruës de Saxons, qui n'avaient point encor vû des guerres : des Cosaques vagabonds, plus propres à dépouiller des vaincus, qu'à vaincre ; tous tremblaient au seul nom du roi de Suède.

Schulembourg échupe aux Suédois. Ce conquérant, accompagné du roi *Stanislas*, alla chercher son ennemi à la tête de l'élite de ses troupes. L'armée Saxonne fuyait partout devant lui. Les villes lui envoyaient leurs clefs de trente milles à la ronde : il n'y avait point de jour qui ne fût signalé par quelque avantage. Les succès devenaient trop familiers à *Charles*. Il disait, que c'était aller à la chasse plutôt que faire la guerre, & se plaignait de ne point acheter la victoire.

Auguste confia pour quelque tems le commandement de son armée au comte de *Schulembourg*, général très-habile, & qui avait besoin de toute son expérience à la tête d'une armée découragée. Il songea plus à conserver les troupes de son maître, qu'à vaincre : il faisait la guerre avec adresse, & les deux rois avec vivacité. Il leur déroba des marches, occupa des passages avantageux, sacrifia quelque cavalerie pour donner le tems à son infanterie de se retirer

en

Digitized by Google

en sûreté. Il sauva ses troupes par des retraites glorieuses, devant un ennemi avec lequel on ne pouvait guère alors acquérir que cette espèce de gloire.

A peine arrivé dans le palatinat de Posnanie, il apprend que les deux rois qu'il croyait à cinquante lieuës de lui, avaient fait ces cinquante lieuës en neuf jours. Il n'avait que huit mille fantassins & mille cavaliers; il falait se soutenir contre une armée supérieure, contre le nom du roi de Suède, & contre la crainte naturelle que tant de défaites inspiraient aux Saxons. Il avait toujours prétendu, malgré l'avis des généraux Allemans, que l'infanterie pouvait résister en pleine campagne, même sans chevaux de frise, à la cavalerie: il en osa faire ce jour-là l'expérience contre cette cavalerie victorieuse, commandée par deux rois, & par l'élite des généraux Suédois. Il se posta si avantageusement, qu'il ne put être entouré. Son premier rang mit un genou en terre; il était armé de piques & de fusils: les soldats extrêmement serrés présentaient aux chevaux des ennemis une espèce de rempart hérissés de piques & de bayonnettes: le second rang un peu courbé sur les épaules du premier, tirait par dessus; & le troisiéme debout faisait feu en même tems derrière les deux autres. Les Suédois fondirent avec leur impétuosité ordinaire sur les Saxons, qui les attendirent sans s'ébranler: les coups de fusil, de pique & de bayonnette effarouchèrent les chevaux, qui se cabraient au lieu d'avancer. Par ce moyen les Suédois n'attaquèrent qu'en désor-

désordre, & les Saxons se défendirent en gardant leurs rangs.

Il en fit un bataillon quarré long ; & quoique chargé de cinq blessures, il se retira en bon ordre en cette forme au milieu de la nuit, dans la petite ville de Gurau, à trois lieuës du champ de bataille. A peine commençait-il à respirer dans cet endroit, que les deux rois paraissent tout à coup derrière lui.

Au delà de Gurau, en tirant vers le fleuve de l'Oder, était un bois épais, à travers duquel le général Saxon sauva son infanterie fatiguée. Les Suédois sans se rebuter le poursuivirent par le bois même, avançant avec difficulté dans des routes à peine pratiquables pour des gens de pied. Les Saxons n'eurent traversé le bois que cinq heures avant la cavalerie Suédoise. Au sortir de ce bois coule la rivière de Parts au pied d'un village nommé Rutsen. *Schulembourg* avait envoyé en diligence rassembler des bateaux ; il fait passer la rivière à sa troupe, qui était déja diminuée de moitié. *Charles* arrive dans le tems que *Schulembourg* était à l'autre bord. Jamais vainqueur n'avait poursuivi si vivement son ennemi. La réputation de *Schulembourg* dépendait d'échapper au roi de Suède : le roi de son côté croyait sa gloire intéressée à prendre *Schulembourg* & le reste de son armée : il ne perd point de tems ; il fait passer sa cavalerie à un gué. Les Saxons se trouvaient enfermés entre cette rivière de Parts, & le grand fleuve de l'Oder, qui prend sa source dans la Silé-

Silésie, & qui est déja profond & rapide en cet endroit.

La perte de *Schulembourg* paraissait inévitable ; cependant après avoir sacrifié peu de soldats, il passa l'Oder pendant la nuit. Il sauva ainsi son armée ; & *Charles* ne put s'empêcher de dire : » Aujourd'hui *Schulembourg* nous » a vaincus.

C'est ce même *Schulembourg* qui fut depuis général des Vénitiens, & à qui la république a érigé une statuë dans Corfou, pour avoir défendu contre les Turcs ce rempart de l'Italie. Il n'y a que les républiques qui rendent de tels honneurs ; les rois ne donnent que des récompenses.

Mais ce qui faisait la gloire de *Schulembourg* n'était guère utile au roi *Auguste*. Ce prince abandonna encor une fois la Pologne à ses ennemis ; il se retira en Saxe, & fit réparer avec précipitation les fortifications de Dresde, craignant déja, non sans raison, pour la capitale de ses états héréditaires.

Charles XII. voyait la Pologne soumise ; ses généraux, à son exemple, venaient de battre en Courlande plusieurs petits corps Moscovites, qui depuis la grande bataille de Nerva ne se montraient plus que par pelotons, & qui dans ces quartiers ne faisaient la guerre que comme des Tartares vagabonds, qui pillent, qui fuïent, & qui reparaissent pour fuir encore.

Par-tout où se trouvaient les Suédois, ils se croyaient sûrs de la victoire, quand ils étaient vingt contre cent. Dans de si heureuses conjonctures

ctures *Stanislas* prépara ſon couronnement. La fortune, qui l'avait fait élire à Varſovie, & qui l'en avait chaſſé, l'y rappella encore, aux acclamations d'une foule de nobleſſe que le ſort des armes lui attachait. Une diète y fut convoquée; tous les obſtacles y furent applanis; il n'y eut que la cour de Rome ſeule qui le traverſa.

Il était naturel qu'elle ſe déclarât pour le roi *Auguſte*, qui de proteſtant s'était fait catholique pour monter ſur le trône, contre *Stanislas* placé ſur le même trône par un grand ennemi de la religion catholique. *Clément XI.* alors pape, envoya des brefs à tous les prélats de Pologne, & ſurtout au cardinal primat, par leſquels il les menaçait de l'excommunication, s'ils oſaient aſſiſter au ſacre de *Stanislas*, & attenter en rien contre les droits du roi *Auguſte*.

Si ces brefs parvenaient aux évêques qui étaient à Varſovie, il était à craindre que quelques-uns n'obéiſſent par faibleſſe, & que la plûpart ne s'en prévaluſſent pour ſe rendre plus difficiles à meſure qu'ils ſeraient plus néceſſaires. On avait donc pris toutes les précautions pour empêcher que les lettres du pape ne fuſſent reçûës dans Varſovie. Un franciſcain reçut ſecrettement les brefs pour les délivrer en main propre aux prélats. Il en donna d'abord un au ſuffragant de Chelm: ce prélat, très attaché à *Stanislas*, le porta au roi tout cacheté. Le roi fit venir le religieux, & lui demanda, comment il avait oſé ſe charger d'une telle piéce? Le franciſcain répondit, que c'était par l'ordre de ſon général. *Stanislas* lui ordonna d'écouter déſor-

désormais les ordres de son roi préférablement à ceux du général des franciscains, & le fit sortir dans le moment de la ville.

Le même jour on publia un placard du roi de Suède, par lequel il était défendu à tous ecclésiastiques séculiers & réguliers dans Varsovie, sous des peines très-grièves, de se mêler des affaires d'état. Pour plus de sûreté, il fit mettre des gardes aux portes de tous les prélats, & défendit qu'aucun étranger entrât dans la ville. Il prenait sur lui ces petites sévérités, afin que *Stanislas* ne fût point brouillé avec le clergé à son avénement. Il disait, qu'il se délassait de ses fatigues militaires, en arrêtant ses intrigues de la cour Romaine, & qu'on se battait contre elle avec du papier, au lieu qu'il falait attaquer les autres souverains avec des armes véritables.

Le cardinal primat était sollicité par *Charles* & par *Stanislas* de venir faire la cérémonie du couronnement. Il ne crut pas devoir quitter Dantzick pour sacrer un roi qu'il n'avait point voulu élire; mais comme sa politique était de ne jamais rien faire sans prétexte, il voulut préparer une excuse légitime à son refus. Il fit afficher pendant la nuit le bref du pape à la porte de sa propre maison. Le magistrat de Dantzick indigné, fit chercher les coupables, qu'on ne trouva point. Le primat feignait d'être irrité, & était fort content: il avait une raison pour ne point sacrer le nouveau roi; & il se ménageait en même tems avec *Charles XII.*, *Auguste*, *Stanislas* & le pape. Il mourut peu de jours après, laiſ-

laissant son pays dans une confusion affreuse, & n'ayant réussi par toutes ses intrigues qu'à se brouiller à la fois avec les trois rois *Charles*, *Auguste* & *Stanislas*, avec sa république, & avec le pape, qui lui avait ordonné de venir à Rome rendre compte de sa conduite; mais comme les politiques mêmes ont quelquefois des remords dans leurs derniers momens, il écrivit au roi *Auguste* en mourant pour lui demander pardon.

Le sacre se fit tranquillement, & avec pompe le 4. octobre 1705. dans la ville de Varsovie, malgré l'usage où l'on est en Pologne de couronner les rois à Cracovie. *Stanislas Leczinsky*, & sa femme *Charlotta Opalinska*, furent sacrés roi & reine de Pologne par les mains de l'archevêque de Leopold, assisté de beaucoup d'autres prélats. *Charles XII.* vit cette cérémonie *incognito*: unique fruit qu'il retirait de ses conquêtes.

Tandis qu'il donnait un roi à la Pologne soumise, que le Dannemarck n'osait le troubler, que le roi de Prusse recherchait son amitié, & que le roi *Auguste* se retirait dans ses états héréditaires, le Czar devenait de jour en jour redoutable. Il avait faiblement secouru *Auguste* en Pologne; mais il avait fait de puissantes diversions en Ingrie.

Le Czar s'aguerrit. Il prend Nerva. Pour lui, non-seulement il commençait à être grand homme de guerre, mais même à montrer l'art à ses Moscovites: la discipline s'établissait dans ses troupes: il avait de bons ingénieurs, une artillerie bien servie, beaucoup de bons officiers; il savait le grand art de faire subsister

fiſter des armées, quelques-uns de ſes généraux avaient appris & à bien combattre, & ſelon le beſoin, à ne combattre pas; bien plus, il avait formé une marine capable de faire tête aux Suédois dans la mer Baltique.

Fort de tous ces avantages dûs à ſon ſeul génie, & de l'abſence du roi de Suède, il prit Nerva d'aſſaut le 21. Août de l'année 1704. après un ſiége régulier, & après avoir empêché qu'elle ne fut ſecourue par mer & par terre. Les ſoldats maîtres de la ville coururent au pillage; ils s'abandonnèrent aux barbaries les plus énormes. Le Czar courait de tous côtés pour arrêter le déſordre & le maſſacre; il arracha lui-même des femmes des mains des ſoldats, qui les allaient égorger après les avoir violées. Il fut même obligé de tuer de ſa main quelques Moſcovites, qui n'écoutaient point ſes ordres. On montre encor à Nerva, dans l'hôtel-de-ville, la table ſur laquelle il poſa ſon épée en entrant; & on s'y reſſouvient des paroles qu'il adreſſa aux citoyens, qui s'y raſſemblèrent. » Ce » n'eſt point du ſang des habitans que cette épée » eſt teinte, mais de celui des Moſcovites, que » j'ai répandu pour ſauver vos vies. *Grand mot du Czar.*

Si le Czar avait toujours eu cette humanité, c'était le premier des hommes. Il aſpirait à plus qu'à détruire des villes: Il en fondait une alors peu loin de Nerva même, au milieu de ſes nouvelles conquêtes; c'était la ville de Pétersbourg, dont il fit depuis ſa réſidence, & le centre de ſon commerce. Elle eſt ſituée entre la Finlande & l'Ingrie, dans une iſle marécageuſe,

Digitized by Google

autour de laquelle la Neva se divise en plusieurs bras avant de tomber dans le golfe de Finlande; lui-même traça le plan de la ville, de la forteresse, du port, des quais qui l'embellissent, & des forts qui en défendent l'entrée. Cette isle inculte & déserte, qui n'était qu'un amas de bouë pendant le court été de ces climats, & dans l'hyver qu'un étang glacé, où l'on ne pouvait aborder par terre qu'à travers des forêts sans route & des marais profonds, & qui n'avait été jusqu'alors que le repaire des loups & des ours, fut remplie en 1703. de plus de trois cent mille hommes que le Czar avait rassemblés de ses états. Les payſans du royaume d'Astracan, & ceux qui habitent les frontières de la Chine, furent transportés à Petersbourg. Il falut percer des forêts, faire des chemins, secher des marais, élever des digues, avant de jetter les fondemens de la ville. La nature fut forcée par-tout. Le Czar s'obstina à peupler un pays, qui semblait n'être pas destiné pour des hommes; ni les inondations qui ruinèrent ses ouvrages, ni la stérilité du terrain, ni l'ignorance des ouvriers, ni la mortalité même, qui fit périr deux cent mille hommes dans ces commencemens, ne lui firent point changer de résolution. La ville fut fondée parmi les obstacles que la nature, le génie des peuples, & une guerre malheureuse, y apportaient. Petersbourg était déja une ville en 1705. & son port était rempli de vaisseaux. L'empereur y attirait les étrangers par des bienfaits, distribuant des terres aux uns, donnant des

des maisons aux autres, & encoûrageant tous les arts qui venaient adoucir ce climat sauvage. Surtout il avait rendu Pétersbourg inaccessible aux efforts des ennemis. Les généraux Suédois, qui battaient souvent ses troupes partout ailleurs, n'avaient pu endommager cette colonie naissante. Elle était tranquille au milieu de la guerre qui l'environnait.

Le Czar, en se créant ainsi de nouveaux Etats, tendait toujours la main au roi *Auguste* qui perdait les siens; il lui persuada, par le général *Patkul*, passé depuis peu au service de Moscovie, & alors ambassadeur du Czar en Saxe, de venir à Grodno conférer encor une fois avec lui sur l'état malheureux de ses affaires. Le roi *Auguste* y vint avec quelques troupes, accompagné du général *Schullembourg*, que son passage de l'Oder avait rendu illustre dans le Nord, & en qui il mettait sa dernière espérance. Le Czar y arriva, faisant marcher après lui une armée de soixante & dix mille hommes. Les deux monarques firent de nouveaux plans de guerre. Le roi *Auguste* détrôné ne craignait plus d'irriter les Polonais en abandonnant leur pays aux troupes Moscovites. Il fut résolu que l'armée du Czar se diviserait en plusieurs corps pour arrêter le roi de Suède à chaque pas. Ce fut dans le tems de cette entrevue que le roi *Auguste* renouvella l'ordre de l'aigle blanc, faible ressource alors pour lui attacher quelques seigneurs Polonais, plus avides d'avantages réels que d'un vain honneur, qui devient ridicule quand on le tient d'un prince qui n'est roi

Digitized by Google

que de nom. La conférence des deux rois finit d'une manière extraordinaire. Le Czar partit soudainement, & laissa ses troupes à son allié, pour courir éteindre lui-même une rébellion dont il était menacé à Astracan. A peine était-il parti que le roi *Auguste* ordonna que *Patkul* fût arrêté à Dresde. Toute l'Europe fut surprise qu'il osât, contre le droit des gens, & en apparence contre ses intérêts, mettre en prison l'ambassadeur du seul prince qui le protégeait.

Voici le nœud secret de cet événement, selon ce que le maréchal de Saxe fils du roi *Auguste* m'a fait l'honneur de me dire. *Patkul*, proscrit en Suède pour avoir soutenu les privilèges de la Livonie sa patrie, avait été général du roi *Auguste*; mais son esprit altier & vif s'accommodant mal des hauteurs du général *Flemming*, favori du roi, plus impérieux & plus vif que lui, il avait passé au service du Czar, dont il était alors général & ambassadeur auprès d'*Auguste*. C'était un esprit pénétrant; il avait démêlé que les vuës de *Flemming* & du chancelier de Saxe étaient de proposer la paix au roi de Suède à quelque prix que ce fût. Il forma aussi-tôt le dessein de les prévenir, & de ménager un accommodement entre le Czar & la Suède. Le chancelier éventa son projet, & obtint qu'on se saisit de sa personne. Le roi *Auguste* dit au Czar que *Patkul* était un perfide qui les trahissait tous deux. Il n'était pourtant coupable que d'avoir trop bien servi son nouveau maître; mais un service rendu mal-à-propos est souvent puni comme une trahison.

Ce-

Digitized by Google

Cependant d'un côté les ſoixante mille Ruſſes, diviſés en pluſieurs petits corps, brûlaient & ravageaient les terres des partiſans de *Stanislas*: de l'autre *Schullembourg* s'avançait avec ſes nouvelles troupes. La fortune des Suédois diſſipa ces deux armées en moins de deux mois. *Charles XII.* & *Stanislas* attaquèrent les corps ſéparés des Moſcovites l'un après l'autre, mais ſi vivement, qu'un général Moſcovite était battu avant qu'il fût la défaite de ſon compagnon.

Nul obſtacle n'arrêtait le vainqueur: s'il ſe trouvait une rivière entre les ennemis & lui, *Charles XII.* & ſes Suédois la paſſaient à la nage. Un parti Suédois prit le bagage d'*Auguſte*, où il y avait deux cent mille écus d'argent monnoyé. *Stanislas* ſaiſit huit cent mille ducats appartenans au prince *Menzikoff* général Moſcovite. *Charles* à la tête de ſa cavalerie fit trente lieuës en vingt-quatre heures, chaque cavalier menant un cheval en main pour le monter quand le ſien ſerait rendu. Les Moſcovites épouvantés & réduits à un petit nombre, fuyaient en déſordre au-delà du Boriſthène.

Tandis que *Charles* chaſſait devant lui les Moſcovites juſqu'au fond de la Lithuanie, *Schullembourg* repaſſa enfin l'Oder, & vint à la tête de vingt mille hommes préſenter la bataille au grand maréchal *Renſchild*, qui paſſait pour le meilleur général de *Charles XII.* & que l'on appellait le *Parménion de l'Alexandre du Nord*. Ces deux illuſtres généraux, qui ſemblaient participer à la deſtinée de leurs maîtres, ſe rencontrèrent aſſez près de Punits, dans un lieu

Les Saxons ſont encore faits.

nommé Frawenſtad, territoire déja fatal aux troupes d'*Auguſte*. *Renſchild* n'avait que treize bataillons & vingt-deux eſcadrons, qui faiſaient en tout près de dix mille hommes. *Schullembourg* en avait une fois autant. Il eſt à remarquer qu'il y avait dans ſon armée un corps de ſix à ſept mil e Moſcovites, que l'on avait longtems diſciplinés, & ſur leſquels on comptait comme ſur des ſoldats aguerris. Cette bataille de Frawenſtad ſe donna le 12. Février 1706; mais ce même général *Schullembourg*, qui avec quatre mille hommes avait en quelque façon troublé la fortune du roi de Suède, ſuccomba ſous celle du général *Renſchild*. Le combat ne dura pas un quart d'heure; les Saxons ne réſiſtèrent pas un moment; les Moſcovites jettèrent leurs armes dès qu'ils virent les Suédois: l'épouvante fut ſi ſubite, & le déſordre ſi grand, que les vainqueurs trouvèrent ſur le champ de bataille ſept mille fuſils tout chargés qu'on avait jettés à terre ſans tirer. Jamais déroute ne fut plus prompte, plus complette & plus honteuſe; & cependant jamais général n'avait fait une ſi belle diſpoſition que *Schullembourg*, de l'aveu de tous les officiers Saxons & Suédois, qui virent en cette journée combien la prudence humaine eſt peu maîtreſſe des événemens.

Parmi les priſonniers il ſe trouva un régiment entier de Français. Ces infortunés avaient été pris par les troupes de Saxe l'an 1704. à cette fameuſe bataille de Hochſtet ſi funeſte à la grandeur de *Louis XIV*. Ils avaient depuis paſſé au ſervice du roi *Auguſte*, qui en avait fait un régi-

Digitized by Google

régiment de dragons, & en avait donné le commandement à un Français de la maison de *Joyeuse*. Le colonel fut tué à la première, ou plutôt à la seule charge des Suédois; le régiment tout entier fut fait prisonnier de guerre. Dès le jour même ces Français demandèrent à servir *Charles XII.* & ils furent reçus à son service, par une destinée singulière, qui les réservait à changer encore de vainqueur & de maître.

A l'égard des Moscovites, ils demandèrent la vie à genoux; mais on les massacra inhumainement plus de six heures après le combat, pour punir sur eux les violences de leurs compatriotes, & pour se débarrasser de ces prisonniers dont on n'eût su que faire.

Auguste se vit alors sans ressources: il ne lui restait plus que Cracovie, où il s'était enfermé avec deux régimens de Moscovites, deux de Saxons, & quelques troupes de l'armée de la couronne, par lesquelles même il craignait d'être livré au vainqueur; mais son malheur fut au comble, quand il sut que *Charles XII.* était enfin entré en Saxe le premier Septembre 1706.

Charles entre dans l'Empire.

Il avait traversé la Silésie sans daigner seulement en faire avertir la cour de Vienne. L'Allemagne était consternée; la diète de Ratisbonne, qui représente l'Empire, mais dont les résolutions sont souvent aussi infructueuses que solemnelles, déclara le roi de Suède ennemi de l'Empire, s'il passait au-delà de l'Oder avec son armée; cela même le détermina à venir plus tôt en Allemagne.

A son approche les villages furent déserts,

les habitans fuyaient de tous côtés. *Charles* en uſa alors comme à Coppenhague : il fit afficher par-tout, qu'il n'était venu que pour donner la paix ; que tous ceux qui reviendraient chez eux & qui payeraient les contributions qu'il ordonnerait, ſeraient traités comme ſes propres ſujets, & les autres pourſuivis ſans quartier. Cette déclaration d'un prince, qu'on ſavait n'avoir jamais manqué à ſa parole, fit revenir en foule tous ceux que la peur avait écartés. Il choiſit ſon camp à Altranſtad, près de la campagne de Lutſen, champ de bataille fameux par la victoire & par la mort de *Guſtave-Adolphe*. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit ſur le lieu : » J'ai tâché, dit-il, de vivre comme lui, DIEU » m'accordera peut-être un jour une mort auſſi » glorieuſe.

Il eſt le maître en Saxe. De ce camp il ordonna aux états de Saxe de s'aſſembler, & de lui envoyer ſans délai les régiſtres des finances de l'Electorat. Dès qu'il les eut en ſon pouvoir, & qu'il fut informé au juſte de ce que la Saxe pouvait fournir, il la taxa à ſix cent-vingt-cinq mille riſdales par mois. Outre cette contribution, les Saxons furent obligés de fournir à chaque ſoldat Suédois deux livres de viande, deux livres de pain, deux pots de bière, & quatre ſols par jour, avec du fourage pour la cavalerie. Les contributions ainſi réglées, le roi établit une nouvelle police pour garantir les Saxons des inſultes de ſes ſoldats : il ordonna dans toutes les villes où il mit garniſon, que chaque hôte chez qui les ſoldats loge-

Digitized by Google

logeraient, donnerait des certificats tous les mois de leur conduite, faute de quoi le soldat n'aurait point sa paye. De plus, des inspecteurs allaient tous les quinze jours de maison en maison, s'informer si les Suédois n'avaient point commis de dégât. Ils avaient soin de dédommager les hôtes, & de punir les coupables.

On sait sous quelle discipline sévère vivaient les troupes de *Charles XII.*; qu'elles ne pillaient pas les villes prises d'assaut, avant d'en avoir reçu la permission; qu'elles allaient même au pillage avec ordre, & le quittaient au premier signal. Les Suédois se vantent encor aujourd'hui de la discipline qu'ils observèrent en Saxe; & cependant les Saxons se plaignent des dégâts affreux qu'ils y commirent; contradictions qu'il serait impossible de concilier, si l'on ne savait combien les hommes voyent différemment les mêmes objets. Il était bien difficile que les vainqueurs n'abusassent quelquefois de leurs droits, & que les vaincus ne prissent les plus légères lésions pour des brigandages barbares. Un jour le roi se promenant à cheval près de Leipsick, un payſan Saxon vint se jetter à ses piés, pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat: Est-il vrai, dit-il d'un visage sévère, que vous avez volé cet homme? *Sire*, dit le soldat, *je ne lui ai pas fait tant de mal que votre majesté en a fait à son maître; vous lui avez ôté un royaume, & je n'ai pris à ce manant qu'un dindon.* Le roi donna dix ducats de sa main au payſan,

&

& pardonna au ſoldat, en faveur de la hardieſſe du bon mot, en lui diſant : *Souvien-toi, mon ami, que ſi j'ai ôté un royaume au roi* Auguſte, *je n'en ai rien pris pour moi.*

La grande foire de Leipſick ſe tint comme à l'ordinaire : les marchands y vinrent avec une ſûreté entière : on ne vit pas un ſoldat Suédois dans la foire ; on eût dit que l'armée du roi de Suède n'était en Saxe que pour veiller à la conſervation du pays. Il commandait dans tout l'Electorat avec un pouvoir auſſi abſolu & une tranquillité auſſi profonde que dans Stockholm.

Le roi *Auguſte* errant dans la Pologne, privé à la fois de ſon royaume & de ſon électorat, écrivit enfin une lettre de ſa main à *Charles XII.* pour lui demander la paix. Il chargea en ſecret le baron d'*Imhof* d'aller porter la lettre, conjointement avec Monſieur *Fingſten* référendaire du conſeil privé ; il leur donna à tous deux ſes pleins-pouvoirs & ſon blanc-ſigné. *Allez*, leur dit-il en propres mots, *tâchez de m'obtenir des conditions raiſonnables & chrétiennes.* Il était réduit à la néceſſité de cacher ſes démarches pour la paix, & de ne recourir à la médiation d'aucun prince ; car étant alors en Pologne à la merci des Moſcovites, il craignait avec raiſon que le dangereux allié qu'il abandonnait, ne ſe vengeât ſur lui de ſa ſoumiſſion au vainqueur. Ses deux plénipotentiaires arrivèrent de nuit au camp de *Charles XII.* ; ils eurent une audience ſecrette. Le roi lut la lettre. » Meſſieurs, dit-il aux plénipotentiaires, vous

» au-

» aurez dans un moment ma réponſe. « Il ſe retira auſſi-tôt dans ſon cabinet, & fit écrire ce qui ſuit :

JE conſens de donner la paix aux conditions ſuivantes, auxquelles il ne faut pas s'attendre que je change rien.

1. *Que le roi* Auguſte *renonce pour jamais à la couronne de Pologne, qu'il reconnaiſſe* Staniſlas *pour légitime roi, & qu'il promette de ne jamais ſonger à remonter ſur le trône, même après la mort de* Staniſlas.

2. *Qu'il renonce à tous autres traités, & particuliérement à ceux qu'il a faits avec la Moſcovie.*

3. *Qu'il renvoye avec honneur en mon camp les princes* Sobiesky, *& tous les priſonniers qu'il a pu faire.*

4. *Qu'il me livre tous les déſerteurs qui ont paſſé à ſon ſervice, & nommément* Jean Patkul, *& qu'il ceſſe toute procédure contre ceux qui de ſon ſervice ont paſſé dans le mien.*

Il donna ce papier au comte *Piper*, le chargeant de négocier le reſte avec les plénipotentiaires du roi *Auguſte*. Ils furent épouvantés de la dureté de ces propoſitions. Ils mirent en uſage le peu d'art qu'on peut employer quand on eſt ſans pouvoir, pour tâcher de fléchir la rigueur du roi de Suède. Ils eurent pluſieurs conférences avec le comte *Piper*. Ce miniſtre ne répondit autre choſe à toutes leurs inſinuations, ſinon : » Telle eſt la volonté du roi mon mai-

Digitized by Google

» maître ; il ne change jamais ſes réſolutions.

Tandis que cette paix ſe négociait ſourdement en Saxe, la fortune ſembla mettre le roi *Auguſte* en état d'en obtenir une plus honorable, & de traiter avec ſon vainqueur ſur un pied plus égal.

Le prince *Menzikoff*, généraliſſime des armées Moſcovites, vint avec trente mille hommes le trouver en Pologne, dans le tems que non-ſeulement il ne ſouhaitait plus ſes ſecours, mais que même il les craignait : il avait avec lui quelques troupes Polonaiſes & Saxonnes, qui faiſaient en tout ſix mille hommes. Environné avec ce petit corps de l'armée du prince *Menzikoff*, il avait tout à redouter en cas qu'on découvrît ſa négociation. Il ſe voyait en même tems détrôné par ſon ennemi, & en danger d'être arrêté priſonnier par ſon allié. Dans cette circonſtance délicate, l'armée ſe trouva en préſence d'un des généraux Suédois nommé *Meyerfeld*, qui était à la tête de dix mille hommes à Calish, près du Palatinat de Poſnanie. Le prince *Menzikoff* preſſa le roi *Auguſte* de donner bataille. Le roi très-embarraſſé différa ſous divers prétextes ; car quoique les ennemis fuſſent trois fois moins forts que lui, il y avait quatre mille Suédois dans l'armée de *Meyerfeld* ; & c'en était aſſez pour rendre l'événement douteux. Donner bataille aux Suédois pendant les négociations, & la perdre, c'était creuſer l'abîme où il était ; il prit le parti d'envoyer un homme de confiance au général ennemi, pour lui donner part du ſecret de la paix, & l'avertir

tir de se retirer ; mais cet avis eut un effet tout contraire à ce qu'il en attendait. Le général *Meyerfeld* crut qu'on lui tendait un piége pour l'intimider ; & sur cela seul il se résolut à risquer le combat.

Les Russes vainquirent ce jour-là les Suédois en bataille rangée pour la première fois. Cette victoire, que le roi *Auguste* remporta presque malgré lui, fut complette : il entra triomphant, au milieu de sa mauvaise fortune, dans Varsovie, autrefois sa capitale, ville alors démantelée & ruinée, prête à recevoir le vainqueur, quel qu'il fut, & à reconnaître le plus fort pour son roi. Il fut tenté de saisir ce moment de prospérité, & d'aller attaquer en Saxe le roi de Suède avec l'armée Moscovite. Mais ayant réfléchi que *Charles XII.* était à la tête d'une armée Suédoise, jusqu'alors invincible ; que les Russes l'abandonneraient au premier bruit de son traité commencé ; que la Saxe, son pays héréditaire, déja épuisée d'argent & d'hommes, serait ravagée également par les Suédois & par les Moscovites ; que l'Empire occupé de la guerre contre la France, ne pouvait le secourir ; qu'il demeurerait sans états, sans argent, sans amis ; il conçut qu'il falait fléchir sous la loi qu'imposait le roi de Suède. Cette loi ne devint que plus dure, quand *Charles* eut appris que le roi *Auguste* avait attaqué ses troupes pendant la négociation. Sa colère & le plaisir d'humilier davantage un ennemi qui venait de le vaincre, le rendirent plus inflexible sur tous les articles du traité. Ainsi la victoire du roi

Au-

Digitized by Google

Auguſte ne ſervit qu'à rendre ſa ſituation plus malheureuſe ; ce qui peut-être n'était jamais arrivé qu'à lui.

Il venait de faire chanter le *Te Deum* dans Varſovie, lorſque *Fingſten*, l'un de ſes plénipotentiaires, arriva de Saxe avec ce traité de paix qui lui ôtait la couronne. *Auguſte* héſita, mais il ſigna, & partit pour la Saxe, dans la vaine eſpérance que ſa préſence pourrait fléchir le roi de Suède, & que ſon ennemi ſe ſouviendrait peut-être des anciennes alliances de leurs maiſons, & du ſang qui les uniſſait.

Il force le roi Auguſte de ſigner ſon abdication.

Ces deux princes ſe virent pour la première fois dans un lieu nommé *Gutersdorf*, au quartier du comte *Piper*, ſans aucune cérémonie. *Charles XII.* était en groſſes bottes, ayant pour cravate un taffetas noir qui lui ſerrait le col : ſon habit était, comme à l'ordinaire, d'un gros drap bleu, avec des boutons de cuivre doré. Il portait au côté une longue épée qui lui avait ſervi à la bataille de Narva, & ſur le pommeau de laquelle il s'appuyait ſouvent. La converſation ne roula que ſur ces groſſes bottes. *Charles XII.* dit au roi *Auguſte*, qu'il ne les avait quittées depuis ſix ans, que pour ſe coucher. Ces bagatelles furent le ſeul entretien de deux rois, dont l'un ôtait une couronne à l'autre. *Auguſte* ſurtout parlait avec un air de complaiſance, & de ſatisfaction, que les princes & les hommes accoûtumés aux grandes affaires, ſavent prendre au milieu des mortifications les plus cruelles. Les deux rois dinèrent deux fois enſemble. *Charles XII.* affecta toujours de donner

la

Digitized by Google

la droite au roi *Auguſte*; mais loin de rien relâcher de ſes demandes, il en fit encor de plus dures. C'était déja beaucoup qu'un Souverain fût forcé à livrer un général d'armée, un miniſtre public: c'était un grand abaiſſement d'être obligé d'envoyer à ſon ſucceſſeur *Stanislas* les pierreries & les archives de la couronne; mais ce fut le comble à cet abaiſſement, d'être réduit enfin à féliciter de ſon avénement au trône celui qui allait s'y aſſeoir à ſa place. *Charles* exigea une lettre d'*Auguſte* à *Stanislas*: le roi détrôné ſe le fit dire plus d'une fois; mais *Charles* voulait cette lettre, & il falait l'écrire. La voici telle que je l'ai vûe depuis peu copiée fidélement ſur l'original que le roi *Stanislas* garde encore.

MONSIEUR ET FRERE,

NOus avions jugé qu'il n'était pas néceſſaire d'entrer dans un commerce particulier de lettres avec votre Majeſté; cependant pour faire plaiſir à ſa Majeſté Suédoiſe, *& afin qu'on ne nous impute pas que nous faiſons difficulté de ſatisfaire à ſon déſir, Nous vous félicitons par celle-ci de votre avénement à la couronne, & vous ſouhaitons que vous trouviez dans votre patrie des ſujets plus fidèles que ceux que nous y avons laiſſés. Tout le monde Nous fera la juſtice de croire que nous n'avons été payés que d'ingratitude pour tous nos bienfaits, & que la plûpart de nos ſujets ne ſe ſont appliqués qu'à avancer notre ruine. Nous ſouhaitons que vous ne ſoyez pas expoſé à de*

pa-

pareils malheurs, vous remettant à la protection de Dieu.

A Dresde le 8. Avril 1707.

Votre frère & voisin, AUGUSTE, *roi.*

Il falut qu'*Auguste* ordonnât lui-même à tous ses officiers de magistrature de ne plus le qualifier de roi de Pologne, & qu'il fit effacer des prières publiques ce titre auquel il renonçait. Il eut moins de peine à élargir les *Sobiesky*: ces princes au sortir de leur prison refusèrent de le voir; mais le sacrifice de *Patkul* fut ce qui dut lui coûter davantage. D'un côté le Czar le redemandait hautement comme son ambassadeur; de l'autre le roi de Suède exigeait en menaçant qu'on le lui livrât. *Patkul* était alors enfermé dans le château de Kœnigstein en Saxe. Le roi *Auguste* crut pouvoir satisfaire *Charles XII.* & son honneur en même tems. Il envoya des gardes pour livrer ce malheureux aux troupes Suédoises; mais auparavant il envoya au gouverneur de Kœnigstein un ordre secret de laisser échaper son prisonnier. La mauvaise fortune de *Patkul* l'emporta sur le soin qu'on prenait de le sauver. Le gouverneur, sachant que *Patkul* était très-riche, voulut lui faire acheter sa liberté. Le prisonnier comptant encor sur le droit des gens, & informé des intentions du roi *Auguste*, refusa de payer ce qu'il pensait devoir obtenir pour rien. Pendant cet intervalle les gardes commandés pour saisir le prisonnier arrivèrent, & le livrèrent immédiatement à quatre capi-

Digitized by Google

capitaines Suédois, qui l'emmenèrent d'abord au quartier général d'Altranſtad, où il demeura trois mois attaché à un poteau avec une groſſe chaîne de fer. De là il fut conduit à Caſimir.

Charles XII. oubliant que *Patkul* était ambaſſadeur du Czar, & ſe ſouvenant ſeulement qu'il était né ſon ſujet, ordonna au conſeil de guerre de le juger avec la dernière rigueur. Il fut condamné à être rompu vif, & à être mis en quartiers. Un chapelain vint lui annoncer qu'il falait mourir, ſans lui apprendre le genre du ſupplice. Alors cet homme, qui avait bravé la mort dans tant de batailles, ſe trouvant ſeul avec un prêtre, & ſon courage n'étant plus ſoutenu par la gloire, ni par la colère, ſources de l'intrépidité des hommes, répandit amérement des larmes dans le ſein du chapelain. Il était fiancé avec une dame Saxonne nommée Madame d'*Einſiedel*, qui avait de la naiſſance, du mérite & de la beauté, & qu'il avait compté d'épouſer à peu près dans le tems même qu'on le livra au ſupplice. Il recommanda au chapelain d'aller la trouver pour la conſoler, & de l'aſſurer qu'il mourait plein de tendreſſe pour elle. Quand on l'eut conduit au lieu du ſupplice, & qu'il vit les roues & les pieux dreſſés, il tomba dans des convulſions de frayeur, & ſe rejetta dans les bras du miniſtre, qui l'embraſſa en le couvrant de ſon manteau & en pleurant. Alors un officier Suédois lut à haute voix un papier dans lequel étaient ces paroles:

Il a la cruauté de faire rouer Patkul.

» On fait ſavoir que l'ordre très-exprès de ſa » majeſté, notre ſeigneur très-clément, eſt,

» que cet homme, qui eſt traître à la patrie, » ſoit roué & écartelé, pour réparation de ſes cri» mes, & pour l'exemple des autres. Que cha» cun ſe donne de garde de la trahiſon, & ſer» ve ſon roi fidélement. « A ces mots de *Prince très-clément* : Quelle clémence ! dit *Patkul* ; & à ceux de *traître à la patrie* : Hélas ! dit-il, je l'ai trop bien ſervie. Il reçut ſeize coups, & ſouffrit le ſupplice le plus long & le plus affreux qu'on puiſſe imaginer. Ainſi périt l'infortuné *Jean Reinold Patkul*, ambaſſadeur & général de l'empereur de Ruſſie.

Ceux qui ne voyaient en lui qu'un ſujet revolté contre ſon roi, diſaient qu'il avait mérité la mort ; ceux qui le regardaient comme un Livonien, né dans une province, laquelle avait des privilèges à défendre, & qui ſe ſouvenaient qu'il n'était ſorti de la Livonie que pour en avoir ſoutenu les droits, l'appellaient le martyr de la liberté de ſon pays. Tous convenaient d'ailleurs que le titre d'ambaſſadeur du Czar devait rendre ſa perſonne ſacrée. Le ſeul roi de Suède, élevé dans les principes du deſpotiſme, crut n'avoir fait qu'un acte de juſtice, tandis que toute l'Europe condamnait ſa cruauté.

Ses membres coupés en quartiers reſtèrent expoſés ſur des poteaux juſques en 1713. qu'*Auguſte* étant remonté ſur ſon trône, fit raſſembler ces témoignages de la néceſſité où il avait été réduit à Altranſtad : on les lui apporta à Varſovie dans une caſſette, en préſence de *Buzeval* envoyé de France. Le roi de Pologne mon-

Digitized by Google

montrant la cassette à ce ministre : Voila, lui dit-il simplement, les membres de *Patkul*, sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, & sans que personne de ceux qui étaient présens, osât parler sur un sujet si délicat & si triste.

Environ ce tems-là un Livonien nommé *Paikel*, officier dans les troupes Saxonnes, fait prisonnier les armes à la main, venait d'être jugé à mort à Stockholm par arrêt du sénat : mais il n'avait été condamné qu'à perdre la tête. Cette différence de supplices dans le même cas, faisait trop voir que *Charles*, en faisant périr *Patkul* d'une mort si cruelle, avait plus songé à se venger qu'à punir. Quoi qu'il en soit, *Paikel* après sa condamnation, fit proposer au sénat de donner au roi le secret de faire de l'or, si on voulait lui pardonner : il fit faire l'expérience de son secret dans la prison, en présence du colonel *Hamilton* & des magistrats de la ville ; & soit qu'il eût en effet découvert quelque art utile, soit qu'il n'eût que celui de tromper habilement, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, on porta à la monnoye de Stockholm l'or qui se trouva dans le creuset à la fin de l'expérience, & on en fit au Sénat un rapport si juridique, & qui parut si important, que la reine ayeule de *Charles* ordonna de suspendre l'exécution, jusqu'à ce que le roi informé de cette singularité envoyât ses ordres à Stockholm.

Le roi répondit qu'il avait refusé à ses amis la grace du criminel, & qu'il n'accorderait ja-

mais à l'intérêt ce qu'il n'avait pas donné à l'amitié. Cette inflexibilité eut quelque chose d'héroïque dans un prince, qui d'ailleurs croyait le secret possible. Le roi *Auguste* qui en fut informé, dit; *Je ne m'étonne pas que le roi de Suède ait tant d'indifférence pour la pierre philosophale; il l'a trouvée en Saxe.*

Quand le Czar eut appris l'étrange paix que le roi *Auguste*, malgré leurs traités, avait conclue à Altranstad, & que *Patkul*, son ambassadeur plénipotentiaire, avait été livré au roi de Suède au mépris des loix des nations, il fit éclater ses plaintes dans toutes les cours de l'Europe: il écrivit à l'empereur d'Allemagne, à la reine d'Angleterre, aux états généraux des provinces-unies: il appellait lâcheté & perfidie la nécessité douloureuse sous laquelle *Auguste* avait succombé: il conjura toutes ces puissances d'interposer leur médiation pour lui faire rendre son ambassadeur, & pour prévenir l'affront qu'on allait faire en sa personne à toutes les têtes couronnées; il les pressa, par le motif de leur honneur, de ne pas s'avilir jusqu'à donner de la paix d'Altranstad une garantie que *Charles XII.* leur arrachait en menaçant. Ces lettres n'eurent d'autre effet que de mieux faire voir la puissance du roi de Suède. L'empereur, l'Angleterre, & la Hollande avaient alors à soutenir contre la France une guerre ruineuse: ils ne jugèrent pas à propos d'irriter *Charles XII.* par le refus de la vaine cérémonie de la garantie d'un traité. A l'égard du malheureux *Patkul*, il n'y eut pas une puissance qui interposât ses bons

bons offices en sa faveur, & qui ne fit voir combien peu un sujet doit compter sur des rois, & combien tous les rois alors craignaient celui de Suède.

On proposa dans le conseil du Czar d'user de représailles envers les officiers Suédois, prisonniers à Moscou. Le Czar ne voulut point consentir à une barbarie qui eût eu des suites si funestes: il y avait plus de Moscovites prisonniers en Suède, que de Suédois en Moscovie.

Il chercha une vengeance plus utile. La grande armée de son ennemi était en Saxe sans agir. *Levenhaupt*, général du roi de Suède qui était resté en Pologne à la tête d'environ vingt mille hommes, ne pouvait garder les passages dans un pays sans forteresses & plein de factions. *Stanislas* était au camp de *Charles XII.* L'empereur Moscovite saisit cette conjoncture & rentre en Pologne avec plus de soixante mille hommes: il les sépare en plusieurs corps, & marche avec un camp volant jusqu'à Léopold, où il n'y avait point de garnison Suédoise. Toutes les villes de Pologne sont à celui qui se présente à leurs portes avec des troupes. Il fit convoquer une assemblée à Léopold, telle à peu près que celle qui avait détrôné *Auguste* à Varsovie.

Desolation de la Pologne

La Pologne avait alors deux primats, aussi-bien que deux rois, l'un de la nomination d'*Auguste*, l'autre de celle de *Stanislas*. Le primat nommé par *Auguste* convoqua l'assemblée de Léopold, où se rendirent tous ceux que ce prince avait abandonnés par la paix d'Altranstad, & ceux que l'argent du Czar avait gagnés. On y

proposa d'élire un nouveau souverain. Il s'en fallut peu que la Pologne n'eût alors trois rois, sans qu'on eût pu dire quel eût été le véritable.

Pendant les conférences de Léopold, le Czar, lié d'intérêt avec l'empereur d'Allemagne, par la crainte commune où ils étaient du roi de Suède, obtint secrétement qu'on lui envoyât beaucoup d'officiers Allemands. Ceux-ci venaient de jour en jour augmenter considérablement ses forces, en apportant avec eux la discipline & l'expérience. Il les engageait à son service par des libéralités; & pour mieux encourager ses propres troupes, il donna son portrait enrichi de diamans aux officiers généraux & aux colonels qui avaient combattu à la bataille de Calish: les officiers subalternes eurent des médailles d'or; les simples soldats en eurent d'argent. Ces monumens de la victoire de Calish furent tous frapés dans sa nouvelle ville de Petersbourg, où les arts fleurissaient à mesure qu'il apprenait à ses troupes à connaître l'émulation & la gloire.

La confusion, la multiplicité des factions, les ravages continuels en Pologne, empêchèrent la diète de Léopold de prendre aucune résolution. Le Czar la fit transférer à Lublin. Le changement de lieu ne diminua rien des troubles & de l'incertitude où tout le monde était: l'assemblée se contenta de ne reconnaître, ni *Auguste* qui avait abdiqué, ni *Stanislas* élu malgré eux; mais ils ne furent ni assez unis, ni assez hardis pour nommer un roi. Pendant ces délibérations inu-

inutiles le parti des princes *Sapieha*, celui d'*Oginsky*, ceux qui tenaient en secret pour le roi *Auguste*, les nouveaux sujets de *Stanislas*, se faisaient tous la guerre, pillaient les terres les uns des autres, & achevaient la ruine de leur pays. Les troupes Suédoises, commandées par *Levenhaupt*, dont une partie était en Livonie, une autre en Lithuanie, une autre en Pologne, cherchaient toutes les troupes Moscovites. Elles brûlaient tout ce qui était ennemi de *Stanislas*. Les Russes ruinaient également amis & ennemis; on ne voyait que des villes en cendres, & des troupes errantes de Polonais dépouillés de tout, qui détestaient également, & leurs deux rois, & *Charles XII.* & le Czar.

Le roi *Stanislas* partit d'Altranstad le 15. Juillet de l'année 1707. avec le général *Renschild*, seize régimens Suédois, & beaucoup d'argent, pour appaiser tous ces troubles en Pologne, & se faire reconnaître paisiblement. Il fut reconnu partout où il passa: la discipline de ses troupes, qui faisait mieux sentir la barbarie des Moscovites, lui gagna les esprits: son extrême affabilité lui réunit presque toutes les factions, à mesure qu'elle fut connue; son argent lui donna la plus grande partie de l'armée de la couronne. Le Czar, craignant de manquer de vivres dans un pays que ses troupes avaient désolé, se retira en Lithuanie, où était le rendez-vous de ses corps d'armée, & où il devait établir des magazins. Cette retraite laissa le roi *Stanislas* paisible souverain de presque toute la Pologne.

Digitized by Google

Le seul qui le troublât alors dans ses états, était le comte *Siniawsky*, grand général de la couronne, de la nomination du roi *Auguste*. Cet homme, qui avait d'assez grands talens & beaucoup d'ambition, était à la tête d'un tiers parti : il ne reconnaissait ni *Auguste*, ni *Stanislas* ; & après avoir tout tenté pour se faire élire lui-même, il se contentait d'être chef de parti, ne pouvant pas être roi. Les troupes de la couronne, qui étaient demeurées sous ses ordres, n'avaient guère d'autre solde que la liberté de piller impunément leur propre pays. Tous ceux qui craignaient ces brigandages, ou qui en souffraient se donnèrent bientôt à *Stanislas*, dont la puissance s'affermissait de jour en jour.

Le roi de Suède recevait alors dans son camp d'Altranstad, les ambassadeurs de presque tous les princes de la Chrétienté. Les uns venaient le supplier de quitter les terres de l'empire ; les autres eussent bien voulu qu'il eût tourné ses armes contre l'empereur ; le bruit même s'était répandu par-tout, qu'il devait se joindre à la France pour accabler la maison d'Autriche.

Le duc de Marlborough va voir Charles XII.

Parmi tous ces ambassadeurs, vint le fameux *Jean* duc de *Marlborough*, de la part d'*Anne*, reine de la Grande-Bretagne. Cet homme qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni donné de bataille qu'il n'ait gagnée, était à *Saint-James* un adroit courtisan, dans le parlement un chef de parti, dans les pays étrangers le plus habile négociateur de son siécle. Il avait fait autant de mal à la France par son esprit que par ses armes. On a entendu dire au secrétaire des états-

Digitized by Google

états-généraux, Mr. *Fagel*, homme d'un très-grand mérite, que plus d'une fois les états-généraux ayant résolu de s'opposer à ce que le duc de *Marlborough* devait leur proposer, le duc arrivait, leur parlait en Français, langue dans laquelle il s'exprimait très-mal, & les persuadait tous. C'est ce que le lord *Bolingbrooke* m'a confirmé.

Il soutenait, avec le prince *Eugène*, compagnon de ses victoires, & avec *Heinsius*, grand pensionnaire de Hollande, tout le poids des entreprises des alliés contre la France. Il savait que *Charles* était aigri contre l'empire & contre l'empereur; qu'il était sollicité secrétement par les Français; & que si ce conquérant embrassait le parti de *Louis XIV.* les alliés seraient opprimés.

Il est vrai, que *Charles* avait donné sa parole en 1700. de ne se mêler en rien de la guerre de *Louis XIV.* contre ses alliés; mais le duc de *Marlborough* ne croyait pas qu'il y eût un prince assez esclave de sa parole pour ne la pas sacrifier à sa grandeur & à son intérêt. Il partit donc de la Haye dans le dessein d'aller sonder les intentions du roi de Suède. Mr. *Fabrice*, qui était alors auprès de *Charles XII.* m'a assuré que le duc de *Marlborough* en arrivant s'adressa secrétement, non pas au comte *Piper* premier-ministre, mais au baron de *Gôrtz*, qui commençait à partager avec *Piper* la confiance du roi. Il arriva même dans le carrosse de ce baron au quartier de *Charles XII.* & il y eut des froideurs marquées entre lui & le chancelier *Piper*. Présenté ensuite par *Piper*, avec *Robin-*

Robinſon, miniſtre d'Angleterre, il parla au roi en Français; il lui dit, qu'il s'eſtimerait heureux de pouvoir apprendre ſous ſes ordres ce qu'il ignorait de l'art de la guerre. Le roi ne répondit à ce compliment par aucune civilité, & parut oublier que c'était *Marlborough* qui lui parlait. Je ſais même qu'il trouva que ce grand homme était vêtu d'une manière trop recherchée, & avait l'air trop peu guerrier. La converſation fut fatigante & générale, *Charles XII.* s'exprimant en Suédois, & *Robinſon* ſervant d'interprète. *Marlborough*, qui ne ſe hâtait jamais de faire ſes propoſitions, & qui avait par une longue habitude acquis l'art de démêler les hommes, & de pénétrer les raports qui ſont entre leurs plus ſecrettes penſées & leurs actions, leurs geſtes, leurs diſcours, étudia attentivement le roi. En lui parlant de guerre en général, il crut apercevoir dans *Charles XII.* une averſion naturelle pour la France; il remarqua qu'il ſe plaiſait à parler des conquêtes des alliés. Il lui prononça le nom du Czar, & vit que les yeux du roi s'allumaient toujours à ce nom, malgré la modération de cette conférence. Il aperçut de plus ſur une table une carte de Moſcovie. Il ne lui en falut pas davantage pour juger que le véritable deſſein du roi de Suède, & ſa ſeule ambition, étaient de détrôner le Czar après le roi de Pologne. Il comprit que ſi ce prince reſtait en Saxe, c'était pour impoſer quelques conditions un peu dures à l'empereur d'Allemagne. Il ſavait bien que l'empereur ne réſiſterait pas, & qu'ainſi les affaires ſe termineraient

raient aiſément. Il laiſſa *Charles XII.* à ſon penchant naturel ; & ſatisfait de l'avoir pénétré, il ne lui fit aucune propoſition. Ces particularités m'ont été confirmées par Madame la ducheſſe de *Marlborough*, ſa veuve encor vivante (*).

Comme peu de négociations s'achèvent ſans argent, & qu'on voit quelquefois des miniſtres qui vendent la haine ou la faveur de leur maître, on crut dans toute l'Europe que le duc de *Marlborough* n'avait réuſſi auprès du roi de Suède qu'en donnant à propos une groſſe ſomme au comte *Piper* ; & la mémoire de ce Suédois en eſt reſtée flétrie juſqu'aujourd'hui. Pour moi, qui ai remonté autant qu'il m'a été poſſible à la ſource de ce bruit, j'ai ſu que *Piper* avait reçu un préſent médiocre de l'empereur, par les mains du comte de *Wratislau*, avec le conſentement du roi ſon maître, & rien du duc de *Marlborough*. Il eſt certain, que *Charles* était inflexible dans le deſſein d'aller détrôner l'empereur des Ruſſes, qu'il ne recevait alors conſeil de perſonne, & qu'il n'avait pas beſoin des avis du comte *Piper* pour prendre de *Pierre Alexiowitz* une vengeance qu'il cherchait depuis ſi longtems. *Le comte Piper juſtifié.*

Enfin ce qui achève de juſtifier ce miniſtre, c'eſt l'honneur rendu longtems après à ſa mémoire par *Charles XII.*, qui ayant appris que *Piper* était mort en Ruſſie, fit tranſporter ſon corps

(*) L'Auteur écrivait vrage a été retouché de- en 1727. On voit par puis à pluſieurs repriſes. d'autres dates que l'ou-

Digitized by Google

corps à Stockholm, & lui ordonna à ſes dépens des obſéques magnifiques.

Le roi, qui n'avait point encor éprouvé de revers ni même de retardement dans ſes ſuccès, croyait qu'une année lui ſuffirait pour détrôner le Czar, & qu'il pourrait enſuite revenir ſur ſes pas s'ériger en arbitre de l'Europe; mais il voulait auparavant humilier l'empereur d'Allemagne.

Le baron de *Stralheim*, envoyé de Suède à Vienne, avait eu dans un repas une querelle avec le comte de *Zobor*, chambellan de l'empereur; celui-ci ayant refuſé de boire à la ſanté de *Charles XII.*, & ayant dit durement que ce prince en uſait trop mal avec ſon maître, *Stralheim* lui avait donné un démenti & un ſoufflet, & avait oſé après cette inſulte demander réparation à la cour impériale. La crainte de déplaire au roi de Suède avait forcé l'empereur à bannir ſon ſujet qu'il devait venger. *Charles XII.* ne fut pas ſatisfait; il voulut qu'on lui livrât le comte *Zobor*. La fierté de la cour de Vienne fut obligée de fléchir; on mit le comte entre les mains du roi, qui le renvoya, après l'avoir gardé quelque tems priſonnier à Stettin.

Il demanda de plus, contre toutes les loix des nations, qu'on lui livrât quinze cent malheureux Moſcovites, qui ayant échapé à ſes armes, avaient fui juſques ſur les terres de l'empire. Il falut encor que la cour de Vienne conſentît à cette étrange demande; & ſi l'envoyé Moſcovite à Vienne n'avait adroitement fait éva-

Digitized by Google

évader ces malheureux par divers chemins, ils étaient tous livrés à leurs ennemis.

La troisiéme & la dernière de ses demandes fut la plus forte. Il se déclara le protecteur des sujets protestans de l'empereur en Silésie, province appartenante à la maison d'Autriche, non à l'empire. Il voulut que l'empereur leur accordât des libertés & des privilèges, établis à la vérité par les traités de Westphalie, mais éteints, ou du moins éludés, par ceux de Ryswick. L'empereur, qui ne cherchait qu'à éloigner un voisin si dangereux, plia encor, & accorda tout ce qu'on voulut. Les Luthériens de Silésie eurent plus de cent églises, que les catholiques furent obligés de leur céder par ce traité; mais beaucoup de ces concessions, que leur assurait la fortune du roi de Suede, leur furent ravies dès qu'il ne fut plus en état d'imposer des loix.

L'empereur qui fit ces concessions forcées, & qui plia en tout sous la volonté de *Charles XII.* s'appellait *Joseph* : il était fils aîné de *Léopold*, & frère de *Charles VI.* qui lui succéda depuis. L'internonce du pape, qui résidait alors auprès de *Joseph*, lui fit des reproches fort vifs de ce qu'un empereur catholique comme lui avait fait céder l'intérêt de sa propre religion à ceux des hérétiques. *Vous êtes bienheureux*, lui répondit l'empereur en riant, *que le roi de Suède ne m'ait pas proposé de me faire Luthérien, car s'il avait voulu, je ne sais pas ce que j'aurais fait.*

Le

Le comte de *Wratislau*, ſon ambaſſadeur auprès de *Charles XII.* apporta à Leipſick le traité en faveur des Siléſiens, ſigné de la main de ſon maître. Alors *Charles* dit qu'il était le meilleur ami de l'empereur; cependant il ne fut pas ſans dépit que Rome l'eût traverſé autant qu'elle l'avait pû. Il regardait avec mépris la faibleſſe de cette cour, qui ayant aujourd'hui la moitié de l'Europe pour ennemie irréconciliable, eſt toujours en défiance de l'autre, & ne ſoutient ſon crédit que par l'habileté des négociations; cependant il ſongeait à ſe venger d'elle. Il dit au comte de *Wratislau*, que les Suédois avaient autrefois ſubjugué Rome, & qu'ils n'avaient pas dégénéré comme elle. Il fit avertir le pape qu'il lui redemanderait un jour les effets que la reine *Chriſtine* avait laiſſés à Rome. On ne ſait juſqu'où ce jeune conquérant eût porté ſes reſſentimens & ſes armes, ſi la fortune eût ſecondé ſes deſſeins. Rien ne lui paraiſſait alors impoſſible: il avait même envoyé ſecrétement pluſieurs officiers en Aſie, & juſques dans l'Egypte, pour lever le plan des villes, & l'informer des forces de ces états. Il eſt certain, que ſi quelqu'un eût pû renverſer l'empire des Perſans & des Turcs, & paſſer enſuite en Italie, c'était *Charles XII.* Il était auſſi jeune qu'*Alexandre*, auſſi guerrier, auſſi entreprenant, plus infatigable, plus robuſte, & plus tempérant; & les Suédois valaient peut-être mieux que les Macédoniens: mais de pareils projets, qui ſont traités de divins quand ils réuſſiſſent,

réuſſiſſent, ne ſont regardés que comme des chimères quand on eſt malheureux.

Enfin toutes les difficultés étant applanies, toutes ſes volontés exécutées, après avoir humilié l'empereur, donné la loi dans l'empire, avoir protégé ſa religion Luthérienne au milieu des catholiques, détrôné un roi, couronné un autre, ſe voyant la terreur de tous les princes, il ſe prépara à partir. Les délices de la Saxe, où il était reſté oiſif une année, n'avaient en rien adouci ſa manière de vivre. Il montait à cheval trois fois par jour, ſe levait à quatre heures du matin, s'habillait ſeul, ne buvait point de vin, ne reſtait à table qu'un quart d'heure, exerçait ſes troupes tous les jours, & ne connaiſſait d'autre plaiſir que celui de faire trembler l'Europe. *Charles part de la Saxe.*

Les Suédois ne ſavaient point encor où le roi voulait les mener. On ſe doutait ſeulement dans l'armée que *Charles* pourrait aller à Moſcou. Il ordonna quelques jours avant ſon départ, à ſon grand-maréchal des logis, de lui donner par écrit la route depuis Leipſick... il s'arrêta un moment à ce mot; & de peur que le maréchal des logis ne pût rien deviner de ſes projets, il ajouta en riant: Juſqu'à toutes les capitales de l'Europe. Le maréchal lui apporta une liſte de toutes ces routes, à la tête deſquelles il avait affecté de mettre en groſſes lettres, *Route de Leipſick à Stockholm.* La plûpart des Suédois n'aſpiraient qu'à y retourner; mais le roi était bien éloigné de ſonger à leur faire revoir leur patrie.

» Mon-

Digitized by Google

» Monsieur le maréchal, dit-il, je vois bien où » vous voudriez me mener; mais nous ne re- » tournerons pas à Stockholm si-tôt.

L'armée était déja en marche, & passait auprès de Dresde: *Charles* était à la tête, courant toujours selon sa coutume deux ou trois cent pas devant ses gardes. On le perdit tout d'un coup de vuë: quelques officiers s'avancèrent à bride abattue pour savoir où il pouvait être: on courut de tous côtés, on ne le trouva point: l'allarme est en un moment dans toute l'armée: on fait halte; les généraux s'assemblent; on était déja dans la consternation; on apprit enfin d'un Saxon qui passait, ce qu'était devenu le roi.

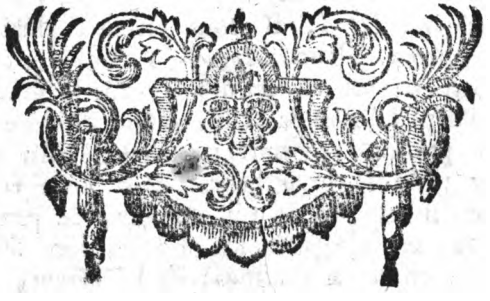
Son aventure avec Auguste.

L'envie lui avait pris en passant si près de Dresde, d'aller rendre une visite au roi *Auguste*: il était entré à cheval dans la ville, suivi de trois ou quatre officiers généraux; on leur demanda leur nom à la barrière: *Charles* dit, qu'il s'appellait *Carl*, & qu'il était draban; chacun prit un nom supposé. Le comte *Flemming* les voyant passer dans la place n'eut que le tems de courir avertir son maître. Tout ce qu'on pouvait faire dans une occasion pareille, s'était déja présenté à l'idée du ministre: il en parlait à *Auguste*; mais *Charles* entra tout botté dans la chambre, avant qu'*Auguste* eût eu même le tems de revenir de sa surprise. Il était malade alors, & en robe de chambre: il s'habilla en hâte. *Charles* déjeuna avec lui comme un voyageur qui vient prendre congé de son ami; ensuite il voulut voir les fortifications. Pendant le

le peu de tems qu'il employa à les parcourir, un Livonien proscrit en Suède, qui servait dans les troupes de Saxe, crut que jamais il ne s'offrirait une occasion plus favorable d'obtenir sa grace; il conjura le roi *Auguste* de la demander à *Charles*, bien sûr que ce roi ne refuserait pas cette légère condescendance à un prince à qui il venait d'ôter une couronne, & entre les mains duquel il était dans ce moment. *Auguste* se chargea aisément de cette affaire. Il était un peu éloigné du roi de Suède, & s'entretenait avec *Hord* général Suédois. Je crois, lui dit-il en souriant, que votre maitre ne me refusera pas. Vous ne le connaissez pas, repartit le général *Hord*; il vous refusera plutôt ici que partout ailleurs. *Auguste* ne laissa pas de demander au roi en termes pressans la grace du Livonien. *Charles* la refusa d'une manière à ne se la pas faire demander une seconde fois. Après avoir passé quelque heures dans cette étrange visite, il embrassa le roi *Auguste*, & partit. Il trouva, en rejoignant son armée; tous ses généraux encor en allarmes; ils lui dirent, qu'ils comptaient assiéger Dresde en cas qu'on eût retenu sa majesté prisonnière. Bon, dit le roi, on n'oserait. Le lendemain, sur la nouvelle qu'on reçut que le roi *Auguste* tenait conseil extraordinaire à Dresde, Vous verrez, dit le baron de *Stralheim*, qu'ils délibèrent sur ce qu'ils devaient faire hier. A quelques jours de là *Renschild* étant venu trouver le roi, lui parla avec étonnement de ce voyage de Dresde. Je

me ſuis fié, dit *Charles*, ſur ma bonne fortune. J'ai vû cependant un moment qui n'était pas bien net. *Flemming* n'avait nulle envie que je ſortiſſe de Dreſde ſi-tôt.

Fin du troiſiéme Livre.



HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE QUATRIEME.

ARGUMENT.

Charles *victorieux quitte la Saxe : poursuit le Czar : s'enfonce dans l'Ukraine ; ses pertes, sa blessure : bataille de Pultava : suites de cette bataille.* Charles *réduit à fuir en Turquie : sa réception en Bessarabie.*

CHarles partit enfin de Saxe en Septembre 1707. suivi d'une armée de quarante-trois mille hommes, autrefois couverte de fer, & alors brillante d'or & d'argent, & enrichie des dépouilles de la Pologne & de la Saxe. Chaque soldat emportait avec lui cinquante écus d'argent comptant ; non-seulement tous les régimens étaient complets, mais il y avait dans chaque

Etat florissant de Charles.

compagnie plusieurs surnuméraires. Outre cette armée, le comte *Levenhaupt*, l'un de ses meilleurs généraux, l'attendait en Pologne avec vingt mille hommes; il avait encor une autre armée de quinze mille hommes en Finlande, & de nouvelles recrues lui venaient de Suède. Avec toutes ces forces on ne douta pas qu'il ne dût détrôner le Czar.

Cet empereur était alors en Lithuanie occupé à ranimer un parti, auquel le roi *Auguste* semblait avoir renoncé: ses troupes, divisées en plusieurs corps, fuyaient de tous côtés au premier bruit de l'approche du roi de Suède. Il avait recommandé lui-même à tous ses généraux de ne jamais attendre ce conquérant avec des forces inégales, & il était bien obéi.

Le roi de Suède, au milieu de sa marche victorieuse reçut un ambassadeur de la part des Turcs. L'ambassadeur eut son audience au quartier du comte *Piper*; c'était toujours chez ce ministre que se faisaient les cérémonies d'éclat. Il soutenait la dignité de son maître par des dehors qui avaient alors un peu de magnificence; & le roi toujours plus mal logé, plus mal servi, & plus simplement vétu que le moindre officier de son armée, disait que son palais était le quartier de *Piper*. L'ambassadeur Turc présenta à *Charles* cent soldats Suédois, qui ayant été pris par des Calmoucks, & vendus en Turquie, avaient été rachetés par le grand Seigneur, & que cet empereur envoyait au roi comme le présent le plus agréable qu'il pût lui faire; non que la fierté Ottomane prétendît

rem-

rendre hommage à la gloire de *Charles XII.* mais parce que le Sultan, ennemi naturel des empereurs de Moſcovie & d'Allemagne, voulait ſe fortifier contr'eux de l'amitié de la Suède & de l'alliance de la Pologne. L'ambaſſadeur complimenta *Stanislas* ſur ſon avénement : ainſi ce roi fut reconnu en peu de tems par l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne, & la Turquie. Il n'y eut que le pape qui voulût attendre, pour le reconnaître, que le tems eût affermi ſur ſa tête cette couronne qu'une diſgrace pouvait faire tomber.

A peine *Charles* eut-il donné audience à l'ambaſſadeur de la Porte Ottomane, qu'il courut chercher les Moſcovites. Les troupes du Czar étaient ſorties de Pologne, & y étaient rentrées plus de vingt fois pendant le cours de la guerre : ce pays ouvert de toutes parts, n'ayant point de places fortes qui coupent la retraite à une armée, laiſſait aux Ruſſes la liberté de reparaître ſouvent au même endroit où ils avaient été battus, & même de pénétrer dans le pays auſſi avant que le vainqueur. Pendant le ſéjour de *Charles* en Saxe, le Czar s'était avancé juſqu'à Léopold, à l'extrémité méridionale de la Pologne. Il était alors vers le Nord à Grodno en Lithuanie, à cent lieues de Léopold.

Charles laiſſa en Pologne *Stanislas*, qui aſſiſté de dix milles Suédois & de ſes nouveaux ſujets, avait à conſerver ſon nouveau royaume contre les ennemis étrangers & domeſtiques : pour lui, il ſe mit à la tête de ſa cavalerie, & marcha

vers Grodno, au milieu des glaces, au mois de Janvier 1708.

Il poursuit le Czar. Il avait déja passé le Niemen, à deux lieues de la ville; & le Czar ne savait encor rien de sa marche. A la première nouvelle que les Suédois arrivent, le Czar sort par la porte du nord, & *Charles* entre par celle qui est au midi. Le roi n'avait avec lui que six cent gardes; le reste n'avait pu le suivre. Le Czar fuyait avec plus de deux mille hommes, dans l'opinion que toute une armée entrait dans Grodno. Il apprend le jour même par un transfuge Polonais, qu'il n'a quitté la place qu'à six cent hommes, & que le gros de l'armée ennemie était encor éloigné de plus de cinq lieues. Il ne perd point de tems; il détache quinze cent chevaux de sa troupe, à l'entrée de la nuit, pour aller surprendre le roi de Suède dans la ville. Les quinze cent Moscovites arrivèrent à la faveur de l'obscurité jusqu'à la première garde Suédoise, sans être reconnus. Trente hommes composaient cette garde; ils soutinrent seuls un demi-quart d'heure l'effort des quinze cent hommes. Le roi, qui était à l'autre bout de la ville, accourut bientôt avec le reste de ses six cent gardes. Les Russes s'enfuirent avec précipitation. Son armée ne fut pas longtems sans le joindre, ni lui sans poursuivre l'ennemi. Tous les corps Moscovites répandus dans la Lithuanie se retiraient en hâte du côté de l'orient dans le palatinat de Minsky, près des frontières de la Moscovie, où était leur rendez-vous. Les Suédois, que le roi partagea aussi en divers corps, ne cessèrent de les suivre pendant

dant plus de trente lieues de chemin. Ceux qui fuïaient, & ceux qui pourſuivaient, faiſaient des marches forcées preſque tous les jours, quoiqu'on fût au milieu de l'hyver. Il y avait déja longtems que toutes les ſaiſons étaient devenuës égales pour les ſoldats de *Charles* & pour ceux du Czar; la ſeule terreur qu'inſpirait le nom du roi *Charles*, mettait alors de la différence entre les Ruſſes & les Suédois.

Depuis Grodno juſqu'au Boriſthène, en tirant vers l'orient, ce ſont des marais, des déſerts, des forêts immenſes; dans les endroits qui ſont cultivés, on ne trouve point de vivres; les payſans enfouïſſent dans la terre tous leurs grains, & tout ce qui peut s'y conſerver: il faut ſonder la terre avec de grandes perches ferrées, pour découvrir ces magazins ſouterrains. Les Moſcovites & les Suédois ſe ſervirent tour à tour de ces proviſions; mais on n'en trouvait pas toujours, & elles n'étaient pas ſuffiſantes.

Le roi de Suède, qui avait prévu ces extrémités, avait fait apporter du biſcuit pour la ſubſiſtance de ſon armée: rien ne l'arrêtait dans ſa marche. Après qu'il eut traverſé la forêt de Minsky, où il falut abattre à tout moment des arbres pour faire un chemin à ſes troupes & à ſon bagage, il ſe trouva le 25. Juin 1708. devant la rivière de Bérézine, vis-à-vis Boriſlou.

Le Czar avait raſſemblé en cet endroit la plus grande partie de ſes forces; il y était avantageuſement retranché. Son deſſein était d'empêcher les Suédois de paſſer la rivière. *Charles* poſta quelques régimens ſur le bord de la Bérézine,

zine, à l'opposite de Borislou, comme s'il avait voulu tenter le passage à la vue de l'ennemi. Dans le même tems, il remonte avec son armée trois lieues au delà vers la source de la rivière : il y fait jetter un pont, passe sur le ventre à un corps de trois mille hommes qui défendait ce poste, & marche à l'armée ennemie sans s'arrêter. Les Russes ne l'attendirent pas, ils décampèrent, & se retirèrent vers le Boristhène, gâtant tous les chemins & détruisant tout sur leur route pour retarder au moins les Suédois.

Il bat les Russes.

Charles surmonta tous les obstacles, avançant toujours vers le Boristhène. Il rencontra sur son chemin vingt mille Moscovites retranchés dans un lieu nommé Hollosin, derrière un marais, auquel on ne pouvait aborder qu'en passant une rivière. *Charles* n'attendit pas pour les attaquer que le reste de son infanterie fût arrivé ; il se jette dans l'eau à la tête de ses gardes à pied ; il traverse la rivière & le marais, ayant souvent de l'eau au-dessus des épaules. Pendant qu'il allait ainsi aux ennemis, il avait ordonné à sa cavalerie de faire le tour du marais pour prendre les ennemis en flanc. Les Moscovites, étonnés qu'aucune barrière ne pût les défendre, furent enfoncés en même tems par le roi qui les attaquait à pied, & par la cavalerie Suédoise.

Cette cavalerie s'étant fait jour à travers les ennemis, joignit le roi au milieu du combat. Alors il monta à cheval ; mais quelque tems après il trouva dans la mêlée un jeune gentilhomme Suédois, nommé *Gyllenstiern*, qu'il aimai

Digitized by Google

mait beaucoup, bleſſé & hors d'état de marcher; il le força à prendre ſon cheval, & continua de commander à pied à la tête de ſon infanterie. De toutes les batailles qu'il avait données, celle-ci était peut-être la plus glorieuſe: celle où il avait eſſuyé les plus grands dangers, & où il avait montré le plus d'habileté. On en conſerva la mémoire par une médaille, où on liſait d'un côté: *Sylvæ, paludes, aggeres, hoſtes victi.* Et de l'autre, ce vers de Lucain, *Victrices copias alium laturus in orbem.*

Les Ruſſes chaſſés par-tout repaſſèrent le Boriſthène, qui ſépare la Pologne de leur pays. *Charles* ne tarda pas à les pourſuivre; il paſſa ce grand fleuve après eux à Mohilou, dernière ville de la Pologne, qui appartient tantôt aux Polonais, tantôt aux Czars; deſtinée commune aux places frontières.

Le Czar, qui vit alors ſon empire, où il venait de faire naître les arts & le commerce, en proye à une guerre capable de renverſer dans peu tous ſes grands deſſeins, & peut-être ſon trône, ſongea à parler de paix: il fit hazarder quelques propoſitions par un gentilhomme Polonais, qui vint à l'armée de Suède. *Charles XII.* accoûtumé à n'accorder la paix à ſes ennemis que dans leurs capitales, répondit: *Je traiterai avec le Czar à Moſcou.* Quand on rapporta au Czar cette réponſe hautaine: » Mon frère » *Charles*, dit-il, prétend faire toujours l'*Alé-* » *xandre*; mais je me flate qu'il ne trouvera pas » en moi un *Darius*.

De Mohilou, place où le roi traverſa le Boriſthéne,

risthène, si vous remontez au Nord, le long de ce fleuve, toujours sur les frontières de Pologne & de Moscovie, vous trouvez, à trente lieues, le pays de Smolensko, par où passe la grande route qui va de Pologne à Moscou. Le Czar fuïait par ce chemin. Le roi le suivait à grandes journées. Une partie de l'arrière-garde Moscovite fut plus d'une fois aux prises avec les dragons de l'avant-garde Suédoise. L'avantage demeurait presque toujours à ces derniers; mais ils s'affaiblissaient, à force de vaincre, dans de petits combats qui ne décidaient rien, & où ils perdaient toujours du monde.

Le 22. Septembre de cette année 1708. le roi attaqua auprès de Smolensko un corps de dix mille hommes de cavalerie & de six mille Calmoucks.

Ces Calmoucks sont des Tartares qui habitent entre le royaume d'Astracan, domaine du Czar, & celui de Samarkande, pays des Tartares Usbeks, & patrie de *Timur* connu sous le nom de *Tamerlan*. Le pays des Calmoucks s'étend à l'orient jusqu'aux montagnes qui séparent le Mogol de l'Asie occidentale. Ceux qui habitent vers Astracan sont tributaires du Czar: il prétend sur eux un empire absolu, mais leur vie vagabonde l'empêche d'en être le maître, & fait qu'il se conduit avec eux comme le grand-Seigneur avec les Arabes, tantôt souffrant leurs brigandages, & tantôt les punissant. Il y a toujours de ces Calmoucks dans les troupes de Moscovie. Le Czar était même parvenu à les discipliner comme le reste de ses soldats.

Le

Le roi fondit sur cette armée, n'ayant avec lui que six régimens de cavalerie, & quatre mille fantassins. Il enfonça d'abord les Moscovites à la tête de son régiment d'Ostrogothie; les ennemis se retirèrent. Le roi avança sur eux par des chemins creux & inégaux, où les Calmoucks étaient cachés: ils parurent alors, & se jettèrent entre le régiment où le roi combattait & le reste de l'armée Suédoise. A l'instant & Russes & Calmoucks entourèrent ce régiment & percèrent jusqu'au roi. Ils tuèrent deux aides de camp qui combattaient auprès de sa personne. Le cheval du roi fut tué sous lui: un écuyer lui en présentait un autre; mais l'écuyer & le cheval furent percés de coups. *Charles* combattait à pied entouré de quelques officiers qui accoururent incontinent autour de lui. *Il les bat encore.*

Plusieurs furent pris, blessés ou tués, ou entraînés loin du roi par la foule qui se jettait sur eux; il ne restait que cinq hommes auprès de *Charles*. Il avait tué plus de douze ennemis de sa main, sans avoir reçu une seule blessure, par ce bonheur inexprimable qui jusqu'alors l'avait accompagné partout, & sur lequel il compta toujours. Enfin un colonel nommé *Dardof* se fait jour à travers des Calmoucks avec seulement une compagnie de son régiment; il arrive à tems pour dégager le roi: le reste des Suédois fit main basse sur ces Tartares. L'armée reprit ses rangs: *Charles* monta à cheval: & tout fatigué qu'il était, il poursuivit les Russes pendant deux lieues.

Le

Digitized by Google

Le vainqueur était toujours dans le grand chemin de la capitale de Moſcovie. Il y a de Smolensko, auprès duquel ſe donna ce combat, juſques à Moſcou, environ cent de nos lieues Françaiſes : l'armée n'avait preſque plus de vivres. On pria fortement le roi d'attendre que le général *Levenhaupt*, qui devait lui en amener avec un renfort de quinze mille hommes, vînt le joindre. Non-ſeulement le roi, qui rarement prenait conſeil, n'écouta point cet avis judicieux ; mais au grand étonnement de toute l'armée il quitta le chemin de Moſcou, & fit marcher au midi vers l'Ukraine, pays des Coſaques, ſitué entre la petite Tartarie, la Pologne & la Moſcovie.

Deſcription de l'Ukraine.

Ce pays a environ cent de nos lieuës du midi au ſeptentrion, & preſque autant de l'orient au couchant. Il eſt partagé en deux parties à peu près égales par le Boriſthène, qui le traverſe en coulant du nord-oueſt au ſud-eſt : la principale ville eſt Bathurin ſur la petite rivière de Sem. La partie la plus ſeptentrionale de l'Ukraine eſt cultivée & riche. La plus méridionale, ſituée par le quarante-huitiéme degré, eſt un des pays des plus fertiles du monde & des plus déſerts. Le mauvais gouvernement y étouffait le bien que la nature s'efforce de faire aux hommes. Les habitans de ces cantons, voiſins de la petite Tartarie, ne ſemaient ni ne plantaient, parce que les Tartares de Budziack, ceux de Précop, les Moldaves, tous peuples brigands, auraient ravagé leurs moiſſons.

L'Ukraine a toujours aſpiré à être libre : mais étant entourée de la Moſcovie, des états du grand-

Digitized by Google

grand-Seigneur, & de la Pologne, il lui a fallu chercher un protecteur, & par conſéquent un maître, dans l'un de ces trois états. Elle ſe mit d'abord ſous la protection de la Pologne, qui la traita trop en ſujette: elle ſe donna depuis au Moſcovite, qui la gouverna en eſclave, autant qu'il le put. D'abord les Ukrainiens jouïrent du privilège d'élire un prince ſous le nom de général; mais bientôt ils furent dépouillés de ce droit, & leur général fut nommé par la cour de Moſcou.

Celui qui rempliſſait alors cette place était un gentilhomme Polonais, nommé *Mazeppa*, né dans le palatinat de Podolie; il avait été élevé page de *Jean Caſimir*, & avait pris à ſa cour quelque teinture des belles-lettres. Une intrigue qu'il eut dans ſa jeuneſſe avec la femme d'un gentilhomme Polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nud ſur un cheval farouche, & le laiſſa aller en cet état. Le cheval qui était du pays de l'Ukraine y retourna, & y porta *Mazeppa* demi-mort de fatigue & de faim. Quelques payſans le ſecoururent: il reſta longtems parmi eux, & ſe ſignala dans pluſieurs courſes contre les Tartares. La ſupériorité de ſes lumières lui donna une grande conſidération parmi les Coſaques: ſa réputation s'augmentant de jour en jour obligea le Czar à le faire prince de l'Ukraine.

Un jour étant à table à Moſcou avec le Czar, cet empereur lui propoſa de diſcipliner les Coſaques, & de rendre ces peuples plus dépendans. *Mazeppa* répondit, que la ſituation de l'Ukrai-

ne,

Digitized by Google

ne, & le génie de cette nation, étaient des obſtacles inſurmontables. Le Czar, qui commençait à être échauffé par le vin, & qui ne commandait pas toujours à ſa colère, l'appella traitre, & le menaça de le faire empâler.

Mazeppa de retour en Ukraine forma le projet d'une révolte : l'armée de Suède, qui parut bientôt après ſur les frontières, lui en facilita les moyens : il prit la réſolution d'être indépendant, & de ſe former un puiſſant royaume de l'Ukraine & des débris de l'empire de Ruſſie. C'était un homme courageux, entreprenant & d'un travail infatigable, quoique dans une grande vieilleſſe ; il ſe ligua ſecrétement avec le roi de Suède, pour hâter la chûte du Czar, & pour en profiter.

Le roi lui donna rendez-vous auprès de la rivière de Deſna. *Mazeppa* promit de s'y rendre avec trente mille hommes, des munitions de guerre, des proviſions de bouche, & ſes tréſors qui étaient immenſes. L'armée Suédoiſe marcha donc de ce côté, au grand regret de tous les officiers, qui ne ſavaient rien du traité du roi avec les Coſaques. *Charles* envoya ordre à *Levenhaupt* de lui amener en diligence ſes troupes, & des proviſions dans l'Ukraine, où il projettait de paſſer l'hyver, afin que s'étant aſſuré de ce pays, il pût conquérir la Moſcovie au printems ſuivant ; & cependant il s'avança vers la rivière de Deſna, qui tombe dans le Boriſthène à Kiovie.

Les obſtacles qu'on avait trouvés juſqu'alors dans la route, étaient légers en comparaiſon de ceux qu'on rencontra dans ce nouveau chemin.

Il

Il falut traverſer une forêt de cinquante lieuës pleine de marécages. Le général *Lagercron*, qui marchait devant avec cinq mille hommes & des pionniers, égara l'armée vers l'orient, à trente lieues de la véritable route. Après quatre jours de marche, le roi reconnut la faute de *Lagercron*: on ſe remit avec peine dans le chemin; mais preſque toute l'artillerie & tous les chariots reſtèrent embourbés ou abîmés dans les marais.

Enfin, après douze jours d'une marche ſi pénible, pendant laquelle les Suédois avaient conſommé le peu de biſcuit qui leur reſtait, cette armée exténuée de laſſitude & de faim arrive ſur les bords de la Deſna, dans l'endroit où *Mazeppa* avait marqué le rendez-vous; mais au-lieu d'y trouver ce prince, on trouva un corps de Moſcovites qui avançait vers l'autre bord de la rivière; le roi fut étonné, mais il réſolut ſur le champ de paſſer la Deſna, & d'attaquer les ennemis. Les bords de cette rivière étaient ſi eſcarpés, qu'on fut obligé de deſcendre les ſoldats avec des cordes. Ils traverſèrent la rivière ſelon leur manière accoûtumée, les uns ſur des radeaux faits à la hâte, les autres à la nage. Le corps des Moſcovites qui arrivait dans ce tems-là même, n'était que de huit mille hommes; il ne réſiſta pas longtems, & cet obſtacle fut encor ſurmonté.

Charles avançait dans ces pays perdus, incertain de ſa route & de la fidélité de *Mazeppa*: ce Coſaque parut enfin, mais plutôt comme un fugitif, que comme un allié puiſſant. Les Moſcovites avaient découvert & prévenu ſes deſſeins.

Ils

Digitized by Google

Ils étaient venus fondre sur ces Cosaques, qu'ils avaient taillés en piéces : ses principaux amis, pris les armes à la main, avaient péri au nombre de trente par le suplice de la roue ; ses villes étaient réduites en cendre ; ses trésors pillés, les provisions qu'il préparait au roi de Suède saisies : à peine avait-il pu échaper avec six mille hommes & quelques chevaux chargés d'or & d'argent. Toutefois il apportait au roi l'espérance de se soutenir par ces intelligences dans ce pays inconnu, & l'affection de tous les Cosaques, qui, enragés contre les Russes, arrivaient par troupes au camp, & le firent subsister.

Charles espérait au moins que son général *Levenhaupt* viendrait réparer cette mauvaise fortune. Il devait amener environ quinze mille Suédois, qui valaient mieux que cent mille Cosaques, & apporter des provisions de guerre & de bouche. Il arriva à peu près dans le même état que *Mazeppa*.

Il avait déja passé le Boristhène au-dessus de Mohilou, & s'était avancé vingt de nos lieues au-delà, sur le chemin de l'Ukraine. Il amenait au roi un convoi de huit mille chariots, avec l'argent qu'il avait levé en Lithuanie sur sa route. Quand il fut vers le bourg de Lesno, près de l'endroit où les rivières de Pronia & Sossa se joignent, pour aller tomber loin au-dessous dans le Boristhène, le Czar parut à la tête de près de quarante mille hommes.

Le général Suédois, qui n'en avait pas seize mille complets, ne voulut pas se retrancher. Tant de victoires avaient donné aux Suédois une si grande

Premiere disgrace de Charles.

grande confiance, qu'ils ne s'informaient jamais du nombre de leurs ennemis, mais seulement du lieu où ils étaient. *Levenhaupt* marcha donc à eux sans balancer le 7. d'Octobre 1708. après midi. Dans le premier choc les Suédois tuèrent quinze cent Moscovites. La confusion se mit dans l'armée du Czar; on fuïait de tous côtés. L'empereur des Russes vit le moment où il allait être entiérement défait. Il sentait, que le salut de ses états dépendait de cette journée, & qu'il était perdu, si *Levenhaupt* joignait le roi de Suède avec une armée victorieuse.

Dès qu'il vit que ses troupes commençaient à reculer, il courut à l'arrière-garde, où étaient des Cosaques & des Calmoucks: *Je vous ordonne*, leur dit il, *de tirer sur quiconque fuira, & de me tuer moi-même, si j'étais assez lâche pour me retirer.* De là il retourna à l'avant-garde, & rallia ses troupes lui-même, aidé du prince *Menzikoff* & du prince *Gallitsin*. *Levenhaupt*, qui avait des ordres pressans de rejoindre son maître, aima mieux continuer sa marche que recommencer le combat, croyant en avoir assez fait pour ôter aux ennemis la résolution de le poursuivre. *Belle action du Czar.*

Dès le lendemain à onze heures, le Czar l'attaqua au bord d'un marais, & étendit son armée pour l'enveloper. Les Suédois firent face partout: on se battit pendant deux heures avec une opiniâtreté égale. Les Moscovites perdirent trois fois plus de monde; mais aucun ne lâcha pied, & la victoire fut indécise.

A quatre heures le général *Bayer* amena au Czar un renfort de troupes. La bataille recom-

mença alors pour la troiſiéme fois avec plus de fureur & d'acharnement : elle dura juſqu'à la nuit : enfin le nombre l'emporta ; les Suédois furent rompus, enfoncés, & pouſſés juſqu'à leur bagage. *Levenhaupt* rallia ſes troupes derrière ſes chariots ; les Suédois étaient vaincus, mais ils ne s'enfuirent point. Ils étaient environ neuf mille hommes, dont aucun ne s'écarta : le général les mit en ordre de bataille auſſi facilement que s'ils n'avaient point été vaincus. Le Czar de l'autre côté paſſa la nuit ſous les armes : il défendit aux officiers, ſous peine d'être caſſés, & aux ſoldats, ſous peine de mort, de s'écarter pour piller.

Le lendemain encor il commanda au point du jour une nouvelle attaque. *Levenhaupt* s'était retiré à quelques milles dans un lieu avantageux, après avoir encloué une partie de ſon canon & mis le feu à ſes chariots.

Les Moſcovites arrivèrent aſſez à tems pour empêcher tout le convoi d'être conſumé par les flammes ; ils ſe ſaiſirent de plus de ſix mille chariots qu'ils ſauvèrent. Le Czar, qui voulait achever la défaite des Suédois, envoya un de ſes généraux nommé *Phlug*, les attaquer encor pour la cinquiéme fois : ce général leur offrit une capitulation honorable. *Levenhaupt* la refuſa, & livra un cinquiéme combat, auſſi ſanglant que les premiers. De neuf mille ſoldats qu'il avait encor, il en perdit environ la moitié ; l'autre ne put être forcée ; enfin la nuit ſurvenant, *Levenhaupt* après avoir ſoutenu cinq combats contre quarante mille hommes, paſſa la Soſſa avec

envi-

environ cinq mille combattans, qui lui restaient. Le Czar perdit près de dix mille hommes dans ces cinq combats, où il eut la gloire de vaincre les Suédois, & *Levenhaupt* celle de disputer trois jours la victoire, & de se retirer sans avoir été forcé dans son dernier poste. Il vint donc au camp de son maître avec l'honneur de s'être si bien défendu, mais n'amenant avec lui ni munitions ni armée.

Le roi de Suède se trouva ainsi sans provisions & sans communication avec la Pologne, entouré d'ennemis, au milieu d'un pays où il n'avait guère de ressource que son courage.

Dans cette extrêmité le mémorable hyver de 1709. plus terrible encor sur ces frontières de l'Europe que nous ne l'avons senti en France, détruisit une partie de son armée. *Charles* voulait braver les saisons comme il faisait ses ennemis; il osait faire de longues marches de troupes pendant ce froid mortel. Ce fut dans une de ces marches que deux mille hommes tombèrent morts de froid sous ses yeux. Les cavaliers n'avaient plus de bottes, les fantassins étaient sans souliers & presque sans habits. Ils étaient réduits à se faire des chaussures de peaux de bêtes, comme ils pouvaient: souvent ils manquaient de pain. On avait été réduit à jetter presque tous les canons dans des marais & dans des rivières, faute de chevaux pour les traîner. Cette armée, auparavant si florissante, était réduite à vingt-quatre mille hommes prêts à mourir de faim. On ne recevait plus de nouvelles de la Suède, & on ne pou-

vait y en faire tenir. Dans cet état un seul officier se plaignit. » Eh quoi ! lui dit le roi, vous » ennuyez-vous d'être loin de votre femme ? si » vous êtes un vrai soldat, je vous mènerai si » loin que vous pourrez à peine recevoir des » nouvelles de Suède une fois en trois ans. «

Le marquis de *Brancas*, depuis ambassadeur en Suède, m'a conté qu'un soldat osa présenter au roi avec murmure, en présence de toute l'armée, un morceau de pain noir & moisi, fait d'orge & d'avoine, seule nourriture qu'ils avaient alors, & dont ils n'avaient pas même suffisamment. Le roi reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, & dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger.* Ce trait, tout petit qu'il est, si ce qui augmente le respect & la confiance peut être petit, contribua plus que tout le reste à faire supporter à l'armée Suédoise des extrémités qui eussent été intolérables sous tout autre général.

Dans cette situation il reçut enfin des nouvelles de Stockholm ; elles lui apprirent la mort de la duchesse de Holstein sa sœur, que la petite vérole enleva au mois de Décembre 1708. dans la vingt-septiéme année de son âge. C'était une princesse aussi douce & aussi compatissante que son frère était impérieux dans ses volontés, & implacable dans ses vengeances. Il avait toujours eu pour elle beaucoup de tendresse ; il fut d'autant plus affligé de sa perte, que commençant alors à devenir malheureux, il en devenait un peu plus sensible.

Il

Il apprit auſſi qu'on avait levé des troupes & de l'argent, en exécution de ſes ordres ; mais rien ne pouvait arriver juſqu'à ſon camp, puiſqu'entre lui & Stockholm, il y avait près de cinq cent lieuës à traverſer, & des ennemis ſupérieurs en nombre à combattre.

Le Czar auſſi agiſſant que lui, après avoir envoyé de nouvelles troupes au ſecours des confédérés de Pologne, réunis contre *Stanislas*, ſous le général *Siniawski*, s'avança bientôt dans l'Ukraine, au milieu de ce rude hyver, pour faire tête au roi de Suède. Là il continua dans la politique d'affaiblir ſon ennemi par de petits combats, jugeant bien que l'armée Suédoiſe périrait entiérement à la longue, puiſqu'elle ne pouvait être recrutée. Il falait que le froid fût bien exceſſif, puiſque les deux ennemis furent contraints de s'accorder une ſuſpenſion d'armes. Mais dès le premier de Février on recommença à ſe battre au milieu des glaces & des neiges.

Après pluſieurs petits combats, & quelques déſavantages, le roi vit au mois d'Avril qu'il ne lui reſtait plus que dix-huit mille Suédois. *Mazeppa* ſeul, ce prince des Coſaques, les faiſait ſubſiſter ; ſans ce ſecours l'armée eût péri de faim & de misère. Le Czar dans cette conjoncture fit propoſer à *Mazeppa* de rentrer ſous ſa domination. Mais le Coſaque fut fidèle à ſon nouvel allié, ſoit que le ſupplice affreux de la roue, dont avaient péri ſes amis, le fit craindre pour lui-même, ſoit qu'il voulût les venger.

Charles avec ſes dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le deſſein, ni l'eſpérance de pénétrer *Peuple ſingulier.*

trer jusqu'à Moscou. Il alla vers la fin de Mai investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine, à treize grandes lieuës du Boristhène; ce terrain est celui des Zaporaviens, le plus étrange peuple qui soit sur la terre. C'est un ramas d'anciens Russes, Polonais & Tartares, faisant tous profession d'une espèce de christianisme & d'un brigandage semblable à celui des flibustiers. Ils élisent un chef, qu'ils dépose ou qu'ils égorgent souvent. Ils ne souffrent point de femmes chez eux, mais ils vont enlever tous les enfans à vingt & trente lieuës à la ronde, & les élèvent dans leurs mœurs. L'été ils sont toujours en campagne; l'hyver ils couchent dans des granges spacieuses, qui contiennent quatre ou cinq cent hommes. Ils ne craignent rien, ils vivent libres, ils affrontent la mort pour le plus léger butin avec la même intrépidité que *Charles XII.* la bravait pour donner des couronnes. Le Czar leur fit donner soixante mille florins, dans l'espérance qu'ils prendraient son parti; ils prirent son argent, & se déclarèrent pour *Charles XII.* par les soins de *Mazeppa*; mais ils servirent très peu, parce qu'ils trouvent ridicule de combattre pour autre chose que pour piller. C'était beaucoup qu'ils ne nuisissent pas; il y en eut environ deux mille tout au plus qui firent le service. On présenta dix de leurs chefs un matin au roi, mais on eut bien de la peine à obtenir d'eux qu'ils ne fussent point yvres; car c'est par-là qu'ils commencent la journée. On les mena à la tranchée; ils y firent paraître leur adresse à tirer

avec

avec de longues carabines; car étant montés sur le revers, ils tuaient à la distance de six cent pas les ennemis, qu'ils choisissaient. *Charles* ajouta à ces bandits quelques mille Valaques que lui vendit le Kam de la petite Tartarie. Il assiégeait donc Pultava avec toutes ces troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui joints à ses dix-huit mille Suédois faisaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée manquant de tout. Le Czar avait fait de Pultava un magazin. Si le roi le prenait, il se rouvrait le chemin de Moscou, & pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encor de Suède, de Livonie, de Poméranie & de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siége avec ardeur. *Mazeppa*, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître: l'espérance renaissait dans l'armée. Les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du siége, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince *Menzikoff*, malgré toutes ses précautions, jetta du secours dans la ville. La garnison par ce moyen se trouva forte de près de cinq mille hommes.

On faisait des sorties, & quelquefois avec succès: on fit jouer une mine; mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du Czar, qui s'avançait avec soixante & dix mille combattans. *Charles XII.* alla les reconnaître le 27.

Mai, jour de sa naissance, & battit un de leurs détachemens: mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, & lui fracassa l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, & demeura encor près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens: la douleur du roi commençait à être si cuisante, qu'il falut l'aider à descendre de cheval, & l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visitèrent sa playe; ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien nommé *Neuman*, plus habile & plus hardi que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. Travaillez donc tout à l'heure, lui dit le roi, taillez hardiment, ne craignez rien; il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

Charles est enfin vaincu à Pultava.

Dans le tems même qu'on lui mettait un appareil, il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre, qu'on vint lui apprendre, que toute l'armée ennemie s'avançait sur lui. Il falut alors prendre un autre parti. *Charles* blessé & incapable d'agir, se voyait entre le Boristhène & la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui

lui coupait la retraite & les vivres. Dans cette extrémité il n'aſſembla point de conſeil de guerre, comme tant de rélations l'ont débité; mais la nuit du 7. au 8. de juillet il fit venir le veltmaréchal *Renſchild* dans ſa tente, & lui ordonna ſans délibération, comme ſans inquiétude, de tout diſpoſer pour attaquer le Czar le lendemain. *Renſchild* ne conteſta point, & ſortit pour obéir. A la porte de la tente du roi, il rencontra le comte *Piper*, avec qui il était fort mal depuis longtems, comme il arrive ſouvent entre le miniſtre & le général. *Piper* lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau: Non, dit le général froidement, & paſſa outre pour aller donner ſes ordres. Dès que le comte *Piper* fut entré dans la tente: *Renſchild* ne vous a-t-il rien appris? lui dit le roi: Rien, répondit *Piper*: Eh bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous donnons bataille. Le comte *Piper* fut effrayé d'une réſolution ſi déſeſpérée; mais il ſavait bien qu'on ne faiſait jamais changer ſon maître d'idée; il ne marqua ſon étonnement que par ſon ſilence, & laiſſa *Charles* dormir juſqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8. juillet de l'année 1709. que ſe donna cette bataille déciſive de Pultava, entre les deux plus ſinguliers monarques qui fuſſent alors dans le monde: *Charles XII.* illuſtre par neuf années de victoires, *Pierre Alexiowits* par neuf années de peines, priſes pour former des troupes égales aux troupes Suédoiſes: l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir civiliſé les ſiens: *Charles* aimant les dangers, & ne combat-

battant que pour la gloire : *Alexiowits* ne fuyant point le péril, & ne faisant la guerre que pour ses intérêts : le monarque Suédois libéral par grandeur d'ame, le Moscovite ne donnant jamais que par quelque vûë : celui-là d'une sobriété & d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, & qui n'avait été barbare qu'une fois ; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation & de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, & trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. *Charles* avait le titre d'*Invincible*, qu'un moment pouvait lui ôter ; les nations avaient déja donné à *Pierre Alexiowits* le nom de *Grand*, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parce qu'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, & du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, la camp du roi de Suède au sud, tirant un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, & la rivière de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le Czar avait passé la rivière à une lieuë de Pultava, du côté de l'occident, & commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie : le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes ; quatre mille demeurèrent au bagage. De sorte que l'armée Suédoise marcha aux ennemis, forte d'environ

Digitized by Google

viron vingt & un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux *Rensschild*, *Roos*, *Levenhaupt*, *Slipenbak*, *Hoorn*, *Sparre*, *Hamilton*, le prince de *Wirtemberg*, parent du roi, & quelques autres, dont la plûpart avaient vû la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes de cette journée, où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché. Les officiers le disaient aux soldats, tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancart à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement à quatre heures & demie du matin: la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp Moscovite; le prince *Menzikoff*, & le comte *Gollowin* l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canon. Le général *Slipenbak*, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes Suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc. Les escadrons Moscovites furent rompus & enfoncés. Le Czar accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; *Menzikoff* eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée; il avait envoyé au milieu de la nuit le géné-

général *Creuts*, avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc, tandis qu'il les attaquerait de front ; mais son malheur voulut que *Creuts* s'égarât, & ne parût point. Le Czar, qui s'était cru perdu, eut le tems de rallier sa cavalerie. Il fondit à son tour sur celle du roi, qui n'étant point soutenue par le détachement de *Creuts*, fut rompue à son tour. *Slipenbak* même fut fait prisonnier dans cet engagement. En même tems soixante & douze canons tiraient du camp sur la cavalerie Suédoise, & l'infanterie Russienne débouchant de ses lignes venait attaquer celle de *Charles*.

Le Czar détacha alors le prince *Menzikoff* pour aller se poster entre Pultava & les Suédois ; le prince *Menzikoff* exécuta avec habileté & avec promptitude l'ordre de son maître ; non-seulement il coupa la communication entre l'armée Suédoise & les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'envelopa & le tailla en piéces. Si *Menzikoff* fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut : si le Czar l'ordonna, il était un digne adversaire de *Charles XII*. Cependant l'infanterie Moscovite sortait de ses lignes, & s'avançait en bataille dans la plaine. D'un autre côté la cavalerie Suédoise se ralliait à un quart de lieuë de l'armée ennemie ; & le roi, aidé de son velt-maréchal *Renschild*, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de trou-

Digitized by Google

troupes, ſon infanterie occupant le centre, ſa cavalerie les deux aîles. Le Czar diſpoſait ſon armée de même; il avait l'avantage du nombre, & celui de ſoixante & douze canons, tandis que les Suédois ne lui en oppoſaient que quatre, & qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur Moſcovite était au centre de ſon armée, n'ayant alors que le titre de major-général, & ſemblait obéir au général *Czermetoff*. Mais il allait comme empereur de rang en rang monté ſur un cheval Turc, qui était un préſent du grand-ſeigneur, exhortant les capitaines & les ſoldats, & promettant à chacun des récompenſes.

A neuf heures du matin la bataille recommença; une des premières volées du canon Moſcovite emporta les deux chevaux du brancart de *Charles*, il en fit atteler deux autres: une ſeconde volée mit le brancart en piéces, & renverſa le roi. De vingt-quatre drabans qui ſe relayaient pour le porter, vingt & un furent tués. Les Suédois conſternés s'ébranlèrent, & le canon ennemi continuant à les écraſer, la première ligne ſe replia ſur la ſeconde, & la ſeconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie Ruſſe qui mit en déroute l'armée Suédoiſe, tant les choſes étaient changées.

Tous les écrivains Suédois diſent, qu'ils auraient gagné la bataille ſi on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande de la donner, & une plus grande encor de s'enfermer dans ces pays per-

Digitized by Google

perdus, malgré l'avis des plus ſages, contre un ennemi aguerri, trois fois plus fort que *Charles XII.* par le nombre d'hommes & par les reſſources, qui manquaient aux Suédois. Le ſouvenir de Narva fut la principale cauſe du malheur de *Charles* à Pultava.

Déja le prince de *Wirtemberg*, le général *Renſchild*, & pluſieurs officiers principaux étaient priſonniers, le camp devant Pultava forcé, & tout dans une confuſion, à laquelle il n'y avait plus de reſſource. Le comte *Piper* avec quelques officiers de la chancellerie étaient ſortis de ce camp, & ne ſavaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté & d'autre dans la plaine. Un major nommé *Ber* s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de pouſſière & de fumée, qui couvraient la campagne, & l'égarement d'eſprit naturel dans cette déſolation, les conduiſirent droit ſur la contreſcarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garniſon.

Le roi ne voulut point fuir, & ne pouvait ſe défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général *Poniatowsky*, colonel de la garde Suédoiſe du roi *Stanislas*, homme d'un mérite rare, que ſon attachement pour la perſonne de *Charles* avait engagé à le ſuivre en Ukraine ſans aucun commandement. C'était un homme, qui dans toutes les occurrences de ſa vie & dans les dangers, où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours ſon parti ſur le champ, & bien, & avec bonheur. Il fit ſigne à deux drabans, qui prirent le roi par-deſſous les bras,

Digitized by Google

bras, & le mirent à cheval, malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowsky, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cent cavaliers auprès de la personne du roi: les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques-uns de simples cavaliers; cette troupe rassemblée & ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers de plus de dix régimens Moscovites, & conduisit *Charles* au milieu des ennemis l'espace d'une lieue jusqu'au bagage de l'armée Suédoise.

Le roi fuyant & poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel *Gieta* blessé & perdant tout son sang lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant, qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il falait fuir plus loin; on trouva dans le bagage le carrosse du comte *Piper*, car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm. On le mit dans cette voiture, & l'on prit avec précipitation la route du Boristhène. Le roi qui depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte *Piper*? Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général *Renschild*, & le Duc de *Wirtemberg*? ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit *Poniatowsky*. *Prisonniers chez des Russes*! reprit *Charles* en haussant les épaules; *allons donc, allons*

plus

Digitized by Google

plutôt chez les Turcs. On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage, & quiconque l'eût vû alors & eût ignoré son état, n'eût point soupçonné qu'il était vaincu & blessé.

Il fuit chez les Turcs. Pendant qu'il s'éloignait, les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces, dépouilles des Polonais & des Saxons. Près de neuf mille hommes, Suédois ou Cosaques, furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encor environ seize mille hommes, tant Suédois & Polonais, que Cosaques, qui fuïaient vers le Boristhène, sous la conduite du général *Levenhaupt*. Il marcha d'un côté avec ces troupes fugitives; le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse, où il était, rompit dans la marche, on le remit à cheval. Pour comble de disgrace, il s'égara pendant la nuit dans un bois; là son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insuportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin la nuit du 9. au 10. juillet, il se trouva vis-à-vis le Boristhène. *Levenhaupt* venait d'arriver avec les débris de l'armée. Les Suédois revirent, avec une joie mêlée de douleur, leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait; on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni

tems

tems pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, & ce roi vaincu était *Charles XII.* Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme les Russes, & qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Boristhène. *Charles* eût pris sans doute cette résolution, s'il n'eût été accablé de faiblesse. Sa playe suppurait, il avait la fièvre; & on a remarqué que la plûpart des hommes les plus intrépides perdent dans la fièvre de la suppuration cet instinct de valeur, qui comme les autres vertus demande une tête libre. *Charles* n'était plus lui-même. C'est ce qu'on m'a assuré, & qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encor par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hazard jusqu'en cet endroit: on l'embarqua sur un petit bateau; le roi se mit dans un autre avec le général *Mazeppa.* Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, & un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jetta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. *Mullern*, chancelier du roi, & le comte *Poniatowsky*, homme plus que jamais nécessaire au roi, par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgraces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cent cavaliers & un très-grand nom-

bre de Polonais & de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hazardèrent de passer le fleuve à la nage. Leur troupe bien serrée résistait au courant & rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous, furent emportés & abîmés dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage, aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité, le prince *Menzikoff* s'approchait avec dix mille cavaliers ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures, de fatigue & de faim, montraient assez au prince *Menzikoff* la route qu'avait prise le gros de l'armée fugitive. Le prince envoya au général Suédois un trompette pour lui offrir une capitulation. Quatre officiers généraux furent aussi-tôt envoyés par *Levenhaupt* pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi *Charles* eussent attaqué toutes les forces de l'empire Moscovite, & eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. Il n'y eut que le colonel *Troutfetre*, qui voyant approcher les Moscovites s'ébranla avec un bataillon Suédois pour les charger, espérant entrainer le reste des trou-

troupes. Mais *Levenhaupt* fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée, & cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats desespérés de tomber entre les mains des Moscovites se précipitèrent dans le Boristhène. Deux officiers du régiment de ce brave *Trouisêtre*, s'entretuèrent, le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince *Menzikoff*, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais au lieu que le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites qu'il ne craignait pas, le Czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du Czar, mais particuliérement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui du côté de l'Orient s'étend jusqu'aux frontière de l'empire Chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage du pain n'était pas même connu, les Suédois devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers & les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies. L'officier qui ne put exercer aucun métier, fut réduit à fendre & à porter le bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, & qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes. Il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathéma-

tiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le tems devinrent si utiles & si connues, qu'on y envoyait des enfans de Moscou.

Le comte *Piper*, premier-ministre du roi de Suède, fut longtems enfermé à Petersbourg. Le Czar était persuadé, comme le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de *Marlborough*, & avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe. Il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, & plaint inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le Czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre *Charles* & le Czar.

L'empereur Moscovite pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, & demandait à tout moment, Où est donc mon frère *Charles* ?

Grandeur du Czar. Il fit aux généraux Suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entr'autres questions qu'il leur fit, il demanda au général *Renschild* à combien les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille ? *Renschild* répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne ; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes, savoir dix-huit mille Suédois, & le reste

Cosa-

Cosaques. Le Czar parut surpris, & demanda, comment ils avaient pu hazarder de pénétrer dans un pays si reculé, & d'assiéger Pultava avec ce peu de monde? Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général Suédois: mais comme fidèles serviteurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître sans jamais y contredire. Le Czar se tourna, à cette réponse, vers quelques-uns de ses courtisans, autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans des conspirations contre lui; » Ah! dit-il, voilà comme il faut servir » son souverain. Alors prenant un verre de vin, » A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art » de la guerre. « *Renschild* lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre? » Vous, messieurs les généraux Suédois, reprit » le Czar. « Votre majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, » d'avoir tant maltraité ses maî- » tres! « Le Czar après le repas fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, & les traita comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité, & de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince qui traita si bien les généraux Suédois, fit rouer tous les cosaques qui tombèrent dans ses mains.

Cependant cette armée Suédoise, sortie de la Saxe si triomphante, n'était plus. La moitié avait péri de misère: l'autre moitié était esclave ou massacrée. *Charles XII.* avait perdu en un jour le fruit de neuf ans de travaux, & de près de cent combats. Il fuyait dans une

méchante calèche, ayant à son côté le major-général *Hord*, blessé dangereusement. Le reste de sa troupe suivait, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns dans des charettes, à travers un désert, où ils ne voyaient ni huttes, ni tentes, ni hommes, ni animaux, ni chemins; tout y manquait, jusqu'à l'eau même. C'était dans le commencement de juillet. Le pays est situé au quarante-septiéme degré. Le sable aride du désert rendait la chaleur du soleil plus insupportable; les chevaux tombaient; les hommes étaient prêts de mourir de soif. Un ruisseau d'eau bourbeuse fut l'unique ressource qu'on trouva vers la nuit; on remplit des outres de cette eau, qui sauva la vie à la petite troupe du roi de Suède. Après cinq jours de marche, il se trouva sur le rivage du fleuve Hippanis, aujourd'hui nommé le Bogh par les Barbares, qui ont défiguré jusqu'au nom de ces pays, que des colonies Grecques firent fleurir autrefois. Ce fleuve se joint à quelques milles de là au Boristhène, & tombe avec lui dans la mer noire.

Au-delà du Bogh, du côté du midi, est la petite ville d'Oczakou, frontière de l'empire des Turcs. Les habitans voyant venir à eux une troupe de gens de guerre, dont l'habillement & le langage leur étaient inconnus, refusèrent de les passer à Oczakou, sans un ordre de *Mehemet* Pacha gouverneur de la ville. Le roi envoya un exprès à ce gouverneur, pour lui demander le passage; ce Turc, incertain de ce qu'il

qu'il devait faire dans un pays où une fausse démarche coûte souvent la vie, n'osa rien prendre sur lui sans avoir auparavant la permission du Seraskier de la province, qui réside à Bender dans la Bessarabie. Pendant qu'on attendait cette permission, les Russes qui avaient pris l'armée du roi prisonnière avaient passé le Boristhène, & approchaient pour le prendre lui-même. Enfin le Pacha d'Oczakou envoya dire au roi qu'il fournirait une petite barque pour sa personne & pour deux ou trois hommes de sa suite. Dans cette extrémité les Suédois prirent de force ce qu'ils ne pouvaient avoir de gré: quelques-uns allèrent à l'autre bord, dans une petite nacelle, se saisir de quelques bateaux, & les amenèrent à leur rivage: ce fut leur salut, car les patrons des barques Turques, craignant de perdre une occasion de gagner beaucoup, vinrent en foule offrir leurs services. Précisément dans le même tems la réponse favorable du Seraskier de Bender arrivait aussi, & le roi eut la douleur de voir cinq cent hommes de sa suite saisis par ses ennemis dont il entendait les bravades insultantes. Le Pacha d'Oczakou lui demanda par un interprète pardon de ses retardemens, qui étaient cause de la prise de ces cinq-cent hommes, & le supplia de vouloir bien ne point s'en plaindre au Grand-Seigneur. *Charles* le promit, non sans lui faire une réprimande, comme s'il eût parlé à un de ses sujets.

Le commandant de Bender, qui était en même tems Seraskier, titre qui répond à celui de

général, & Pacha de la province, qui ſignifie gouverneur & intendant, envoya en hâte un aga complimenter le roi, & lui offrir une tente magnifique, avec les proviſions, le bagage, les chariots, les commodités, les officiers, toute la ſuite néceſſaire pour le conduire avec ſplendeur juſqu'à Bender : car tel eſt l'uſage des Turcs, non-ſeulement de défrayer les ambaſſadeurs juſqu'au lieu de leur réſidence, mais de fournir tout abondamment aux princes réfugiés chez eux pendant le tems de leur ſéjour.

Fin du quatriéme Livre.

HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE CINQUIEME.

ARGUMENT.

Etat de la Porte Ottomane. Charles *séjourne près de Bender: ses occupations: ses intrigues à la Porte, ses desseins:* Auguste *remonte sur son trône: le roi de Dannemarck fait une descente en Suède: tous les autres états de* Charles *sont attaqués: le Czar triomphe dans Moscou: affaire du Pruth: histoire de la Czarine, paysane devenue impératrice.*

Achmet III. gouvernait alors l'empire de Turquie. Il avait été mis en 1703. sur le trône à la place de son frère *Mustapha*, par une révolution semblable à celle qui avait donné en Angleterre la couronne de *Jacques II.* à son gen-

Digitized by Google

gendre *Guillaume*. *Muſtapha* gouverné par ſon Muphti, que les Turcs abhorraient, ſouleva contre lui tout l'empire. Son armée, avec laquelle il comptait punir les mécontens, ſe joignit à eux. Il fut pris, dépoſé en cérémonie, & ſon frère tiré du ſerrail pour devenir Sultan, ſans qu'il y eût preſque une goute de ſang répandue. *Achmet* renferma le Sultan dépoſé dans le ſerrail de Conſtantinople, où il vécut encor quelques années, au grand étonnement de la Turquie, accoutumée à voir la mort de ſes princes ſuivre toujours leur détrônement.

Le nouveau Sultan, pour toute récompenſe d'une couronne qu'il devait aux miniſtres, aux généraux, aux officiers des janiſſaires, enfin à ceux qui avaient eu part à la révolution, les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils n'en tentaſſent une ſeconde. Par le ſacrifice de tant de braves gens il affaiblit les forces de l'empire; mais il affermit ſon trône, du moins pour quelques années. Il s'appliqua depuis à amaſſer des tréſors: c'eſt le premier des Ottomans, qui ait oſé altérer un peu la monnoie & établir de nouveaux impôts; mais il a été obligé de s'arrêter dans ces deux entrepriſes, de crainte d'un ſoulévement. Car la rapacité & la tyrannie du Grand-Seigneur ne s'étendent preſque jamais que ſur les officiers de l'empire, qui, tels qu'ils ſoient, ſont eſclaves domeſtiques du Sultan; mais le reſte des Muſulmans vit dans une ſécurité profonde, ſans craindre ni pour leurs vies, ni pour leurs fortunes, ni pour leur liberté.

Tel

Tel était l'empereur des Turcs, chez qui le roi de Suède vint chercher un asyle. Il lui écrivit dès qu'il fut sur ses terres; sa lettre est du 13. Juillet 1709. Il en courut plusieurs copies différentes, qui toutes passent aujourd'hui pour infidéles: mais de toutes celles que j'ai vûes il n'en est aucune qui ne marquât de la hauteur, & qui ne fut plus conforme à son courage qu'à sa situation. Le Sultan ne lui fit réponse que vers la fin de Septembre. La fierté de la Porte Ottomane fit sentir à *Charles XII.* la différence qu'elle mettait entre l'empereur Turc, & un roi d'une partie de la Scandinavie, chrétien, vaincu, & fugitif. Au reste, toutes ces lettres, que les rois écrivent très-rarement eux-mêmes, ne sont que de vaines formalités, qui ne font connaître ni le caractère des souverains ni leurs affaires.

Charles XII. en Turquie n'était en effet qu'un captif honorablement traité. Cependant il concevait le dessein d'armer l'empire Ottoman contre ses ennemis. Il se flatait de ramener la Pologne sous le joug, & de soumettre la Russie; il avait un envoyé à Constantinople; mais celui qui le servit le plus dans ses vastes projets fut le comte *Poniatowsky*, lequel alla à Constantinople sans mission, & se rendit bientôt nécessaire au roi, agréable à la Porte, & enfin dangereux aux grands-visirs même (*).

Un

(*) C'est de lui dont je tiens non seulement les remarques qui ont été imprimée & dont le chapelain *Norberg* a fait usage, mais encor beaucoup d'autres manuscrits concernant cette histoire.

Un de ceux qui secondèrent plus adroitement ses desseins fut le médecin *Fonseca* Portugais juif établi à Constantinople, homme savant & délié, capable d'affaires, & le seul philosophe peut-être de sa nation : sa profession lui procurait des entrées à la Porte Ottomane, & souvent la confiance des visirs. Je l'ai fort connu à Paris ; il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter. Le comte *Poniatowsky* m'a dit lui-même, & m'a écrit, qu'il avait eu l'adresse de faire tenir des lettres à la Sultane *Validé* mère de l'empereur régnant, autrefois maltraitée par son fils, mais qui commençait à prendre du crédit dans le serrail. Une juive, qui approchait souvent de cette princesse, ne cessait de lui raconter les exploits du roi de Suède, & la charmait par ses récits. La Sultane, par une secrette inclination, dont presque toutes les femmes se sentent surprises en faveur des hommes extraordinaires, même sans les avoir vûs, prenait hautement dans le serrail le parti de ce prince : elle ne l'appellait que son lion. *Quand voulez-vous donc*, disait-elle quelquefois au Sultan son fils, *aider mon lion à dévorer ce Czar* ? Elle passa même par dessus les loix austères du serrail, au point d'écrire de sa main plusieurs lettres au comte *Poniatowsky*, entre les mains duquel elles sont encor au tems qu'on écrit cette histoire.

Cependant on avait conduit le roi avec honneur à Bender, par le désert qui s'appellait autrefois la solitude des Getes. Les Turcs eurent soin que rien ne manquât sur sa route de tout ce qui pouvait rendre son voyage plus agréable.

Beau-

Digitized by Google

Beaucoup de Polonais, de Suédois, de Coſaques échapés les uns après les autres des mains des Moſcovites, venaient par différens chemins groſſir ſa ſuite ſur la route. Il avait avec lui dix-huit cent hommes, quand il ſe trouva à Bender: tout ce monde était nourri, logé, eux & leurs chevaux, aux dépens du Grand-Seigneur.

Le roi voulut camper auprès de Bender, au lieu de demeurer dans la ville. Le Seraskier *Juſſuf* Pacha lui fit dreſſer une tente magnifique, & on en fournit à tous les ſeigneurs de ſa ſuite. Quelque tems après le prince ſe fit bâtir une maiſon dans cet endroit: ſes officiers en firent autant à ſon exemple: les ſoldats dreſsèrent des baraques; de ſorte que ce camp devint inſenſiblement une petite ville. Le roi n'étant point encor guéri de ſa bleſſure, il falut lui tirer du pied un os carié; mais dès qu'il put monter à cheval, il reprit ſes fatigues ordinaires, toujours ſe levant avant le ſoleil, laſſant trois chevaux par jour, faiſant faire l'exercice à ſes ſoldats. Pour tout amuſement il jouait quelquefois aux échecs: ſi les petites choſes peignent les hommes, il eſt permis de rapporter qu'il faiſait toujours marcher le roi à ce jeu, il s'en ſervait plus que des autres piéces, & par-là il perdait toutes les parties.

Il ſe trouvait à Bender dans une abondance de toutes choſes, bien rare pour un prince vaincu & fugitif: car outre les proviſions plus que ſuffiſantes, & les cinq cent écus par jour, qu'il recevait de la magnificence Ottomane, il tirait encor de l'argent de la France, & il empruntait des

des marchands de Conſtantinople. Une partie de cet argent ſervit à ménager des intrigues dans le ſerrail, à acheter la faveur des viſirs, ou à procurer leur perte. Il répandait l'autre partie avec profuſion parmi ſes officiers & les janiſſaires qui lui ſervaient de gardes à Bender. *Grothuſen*, ſon favori & tréſorier, était le diſpenſateur de ſes libéralités: c'était un homme qui contre l'uſage de ceux qui ſont en cette place, aimait autant à donner que ſon maître. Il lui apporta un jour un compte de ſoixante mille écus, en deux lignes: dix mille écus donnés aux Suédois & aux janiſſaires par les ordres généreux de ſa majeſté, & le reſte mangé par moi: » Voi» la comme j'aime que mes amis me rendent » leurs comptes, dit ce prince: *Mullern* me fait » lire des pages entières pour des ſommes de dix » mille francs. J'aime mieux le ſtyle laconique » de *Grothuſen*. « Un de ſes vieux officiers, ſoupçonné d'être un peu avare, ſe plaignit à lui de ce que ſa majeſté donnait tout à *Grothuſen*: » Je ne donne de l'argent, répondit le roi, qu'à » ceux qui ſavent en faire uſage. « Cette généroſité le réduiſit ſouvent à n'avoir pas de quoi donner. Plus d'œconomie dans ſes libéralités eût été auſſi honorable, & plus utile; mais c'était le défaut de ce prince, de pouſſer à l'excès toutes les vertus.

Beaucoup d'étrangers accouraient de Conſtantinople pour le voir. Les Turcs, les Tartares du voiſinage y venaient en foule; tous le reſpectaient & l'admiraient. Son opiniâtreté à s'abſtenir du vin, & ſa régularité à aſſiſter deux fois

fois par jour aux prières publiques, leur faisaient dire : *C'est un vrai Musulman.* Ils brûlaient d'impatience de marcher avec lui à la conquête de la Moscovie.

Dans ce loisir de Bender, qui fut plus long qu'il ne pensait, il prit insensiblement du goût pour la lecture. Le baron *Fabrice*, gentilhomme du duc de Holstein, jeune homme aimable, qui avait dans l'esprit cette gayeté, & ce tour aisé qui plait aux princes, fut celui qui l'engagea à lire. Il était envoyé auprès de lui à Bender pour y ménager les intérêts du jeune duc de Holstein, & il y réussit en se rendant agréable. Il avait lû tous les bons auteurs Français. Il fit lire au roi les tragédies de *Pierre Corneille*, celles de *Racine*, & les ouvrages de *Despréaux*. Le roi ne prit nul goût aux satyres de ce dernier, qui en effet ne sont pas ses meilleures piéces ; mais il aimait fort ses autres écrits. Quand on lui lut ce trait de la satyre huitiéme, où l'auteur traite *Alexandre* de fou & d'enragé, il déchira le feuillet.

De toutes les tragédies Françaises, *Mithridate* était celle qui lui plaisait davantage, parce que la situation de ce roi vaincu & respirant la vengeance, était conforme à la sienne. Il montrait avec le doigt à Mr. *Fabrice* les endroits qui le frapaient ; mais il n'en voulait lire aucun tout haut, ni hazarder jamais un mot en Français. Même quand il vit depuis à Bender Mr. *Desaleurs*, ambassadeur de France à la Porte, homme d'un mérite distingué, mais qui ne savait que sa langue naturelle, il répondit à cet ambassa-

baſſadeur en Latin ; & ſur ce que Mr. *Deſaleurs* proteſta qu'il n'entendait pas quatre mots de cette langue, le roi plutôt que de parler Français, fit venir un interprète.

Telles étaient les occupations de *Charles XII.* à Bender, où il attendait qu'une armée de Turcs vînt à ſon ſecours. Son envoyé préſentait des mémoires en ſon nom au grand-viſir, & *Poniatowsky* les ſoutenait par le crédit qu'il ſavait ſe donner. L'inſinuation réuſſit partout : il ne paraiſſait vêtu qu'à la Turque ; il ſe procurait toutes les entrées. Le Grand-Seigneur lui fit préſent d'une bourſe de mille ducats, & le grand-viſir lui dit : *Je prendrai votre roi d'une main, & une épée dans l'autre, & je le mènerai à Moſcou, à la tête de deux cent mille hommes.* Ce grand-Viſir s'appellait *Chourlouli Ali Pacha* ; il était fils d'un payſan du village de Chourlou. Ce n'eſt point parmi les Turcs un reproche qu'une telle extraction ; on n'y connait point la nobleſſe, ſoit celle à laquelle les emplois ſont attachés, ſoit celle qui ne conſiſte que dans des titres. Les ſervices ſeuls ſont cenſés tout faire, c'eſt l'uſage de preſque tout l'Orient, uſage très-naturel & très bon, ſi les dignités pouvaient n'être données qu'au mérite ; mais les viſirs ne ſont d'ordinaire que des créatures d'un eunuque noir, ou d'une eſclave favorite.

Le premier-miniſtre changea bientôt d'avis. Le roi ne pouvait que négocier, & le Czar pouvait donner de l'argent ; il en donna ; & ce fut de celui même de *Charles XII.* qu'il ſe ſervit.

La

Digitized by Google

La caisse militaire prise à Pultava fournit de nouvelles armes contre le vaincu; il ne fut plus alors question de faire la guerre aux Russes. Le crédit du Czar fut tout-puissant à la Porte; elle accorda à son envoyé des honneurs dont les ministres Moscovites n'avaient point encor joui à Constantinople: on lui permit d'avoir un serrail, c'est-à-dire, un palais dans le quartier des Francs, & de communiquer avec les ministres étrangers. Le Czar crut même pouvoir demander qu'on lui livrât le général *Mazeppa*, comme *Charles XII.* s'était fait livrer le malheureux *Patkul*. *Chourlouli Ali-Pacha* ne savait plus rien refuser à un prince qui demandait en donnant des millions: ainsi ce même grand-visir, qui auparavant avait promis solemnellement de mener le roi de Suède en Moscovie avec deux cent mille hommes, osa bien lui faire proposer de consentir au sacrifice du général *Mazeppa*. *Charles* fut outré de cette demande. On ne sait jusqu'où le visir eût poussé l'affaire, si *Mazeppa*, âgé de soixante & dix ans, ne fut mort précisément dans cette conjoncture. La douleur & le dépit du roi augmentèrent, quand il apprit que *Tolstoy*, devenu l'ambassadeur du Czar à la Porte, était publiquement servi par des Suédois faits esclaves à Pultava, & qu'on vendait tous les jours ces braves soldats dans le marché de Constantinople. L'ambassadeur Moscovite disait même hautement, que les troupes Musulmanes, qui étaient à Bender, y étaient plus pour s'assûrer du roi, que pour lui faire honneur.

Charles abandonné par le grand-visir, vain-

eu par l'argent du Czar en Turquie, après l'avoir été par ſes armes dans l'Ukraine, ſe voyait trompé, dédaigné par la Porte, preſque priſonnier parmi des Tartares. Sa ſuite commençait à deſeſpérer. Lui ſeul tint ferme, & ne parut pas abattu un moment; il crut que le Sultan ignorait les intrigues de *Chourlouli Ali*, ſon grand-viſir : il réſolut de les lui aprendre, & *Poniatowsky* ſe chargea de cette commiſſion hardie. Le grand-Seigneur va tous les vendredis à la moſquée entouré de ſes ſolaks, eſpèces de gardes, dont les turbans ſont ornés de plumes ſi hautes, qu'elles dérobent le Sultan à la vuë du peuple. Quand on a quelque placet à préſenter au grand-Seigneur, on tâche de ſe mêler parmi ces gardes, & on lève en haut le placet. Quelquefois le Sultan daigne le prendre lui-même; mais le plus ſouvent il ordonne à un aga de s'en charger, & ſe fait enſuite repréſenter les placets au ſortir de la moſquée. Il n'eſt pas à craindre qu'on oſe l'importuner de mémoires inutiles, & de placets ſur des bagatelles, puiſqu'on écrit moins à Conſtantinople en toute une année qu'à Paris en un ſeul jour. On ſe hazarde encor moins à préſenter des mémoires contre les miniſtres, à qui pour l'ordinaire le Sultan les renvoye ſans les lire. *Poniatowsky* n'avait que cette voie pour faire paſſer juſqu'au grand-Seigneur les plaintes du roi de Suède. Il dreſſa un mémoire accablant contre le grand-viſir. Mr. de *Fériol*, alors ambaſſadeur de France, & qui m'a conté le fait, fit traduire le mémoire en Turc. On donna quelque argent à un Grec pour le préſenter.

Ce

Ce Grec s'étant mêlé parmi les gardes du grand-Seigneur, leva le papier si haut, si longtems, & fit tant de bruit, que le Sultan l'aperçut, & prit lui-même le mémoire.

On se servit plusieurs fois de cette voie pour présenter au Sultan des mémoires contre ses visirs : un Suédois nommé *Leloing*, en donna encor un autre bientôt après. *Charles XII.* dans l'empire des Turcs était réduit à employer les ressources d'un sujet opprimé.

Quelques jours après le Sultan envoya au roi de Suède, pour toute réponse à ses plaintes, vingt-cinq chevaux arabes, dont l'un qui avait porté sa hautesse, était couvert d'une selle & d'une housse enrichies de pierreries, avec des étriers d'or massif. Ce présent fut accompagné d'une lettre obligeante, mais conçue en termes généraux, & qui faisait soupçonner que le ministre n'avait rien fait que du consentement du Sultan. *Chourlouli*, qui savait dissimuler, envoya aussi cinq chevaux très-rares au roi. *Charles* dit fièrement à celui qui les amenait : *Retournez vers votre maître, & dites-lui, que je ne reçois point de présens de mes ennemis,*

Mr. *Poniatowsky* ayant déja osé faire présenter un mémoire contre le grand visir, conçut alors le hardi dessein de le faire déposer. Il savait que ce visir déplaisait à la Sultane mère, que le Kislar aga, chef des eunuques noirs, & l'aga des janissaires le haïssaient : il les excita tous trois à parler contre lui. C'était une chose bien surprenante, de voir un chrétien, un Polonais, un agent sans caractère d'un roi Suédois réfugié

Digitized by Google

chez les Turcs, cabaler presque ouvertement à la Porte contre un vice-roi de l'empire Ottoman, qui de plus était utile & agréable à son maître. *Poniatowsky* n'eût jamais réussi, & l'idée seule du projet lui eût couté la vie, si une puissance plus forte que toutes celles qui étaient dans ses intérêts, n'eût porté les derniers coups à la fortune du grand-visir *Chourlouli*.

Le Sultan avait un jeune favori, qui a depuis gouverné l'empire Ottoman, & a été tué en Hongrie en 1716. à la bataille de Peterwaradin, gagnée sur les Turcs par le prince *Eugène de Savoie*. Son nom était *Coumourgi Ali Pacha*. Sa naissance n'était guères différente de celle de *Chourlouli*: il était fils d'un porteur de charbon, comme *Coumourgi* le signifie; car *Coumour* veut dire *charbon* en Turc. L'empereur *Achmet II.* oncle d'*Achmet III.* ayant rencontré dans un petit bois près d'Andrinople *Coumourgi* encor enfant, dont l'extrême beauté le frapa, le fit conduire dans son serrail. Il plut à *Mustapha*, fils ainé & successeur de *Mahomet*. *Achmet III.* en fit son favori. Il n'avait alors que la charge de Selictar Aga, porte-épée de la couronne. Son extrême jeunesse ne lui permettait pas de prétendre à l'emploi de grand-visir: mais il avait l'ambition d'en faire. La faction de Suède ne put jamais gagner l'esprit de ce favori. Il ne fut en aucun tems l'ami de *Charles*, ni d'aucun prince chrétien, ni d'aucun de leurs ministres; mais en cette occasion, il servait le roi *Charles XII.* sans le vouloir; il s'unit avec la sultane *Validé* & les grands officiers de la Porte, pour faire tomber *Chourlouli*

Digitized by Google

Couli qu'ils haïssaient tous. Ce vieux ministre, qui avait longtems & bien servi son maître, fut la victime du caprice d'un enfant, & des intrigues d'un étranger. On le dépouilla de sa dignité & de ses richesses : on lui ôta sa femme, qui était fille du dernier Sultan *Mustapha* : & il fut relégué à Caffa, autrefois Théodosie, dans la Tartarie Crimée. On donna le bul, c'est à-dire le sceau de l'empire, à *Numan Couprougli*, petit-fils du grand *Couprougli* qui prit Candie. Ce nouveau visir était tel que les chrétiens mal-instruits ont peine à se figurer un Turc ; homme d'une vertu inflexible, scrupuleux observateur de la loi, il opposait souvent la justice aux volontés du Sultan. Il ne voulut point entendre parler de la guerre contre le Moscovite, qu'il traitait d'injuste & d'inutile ; mais le même attachement à sa loi, qui l'empêchait de faire la guerre au Czar, malgré la foi des traités, lui fit respecter les devoirs de l'hospitalité envers le roi de Suède. Il disait à son maître : » La loi te défend d'attaquer le Czar, qui » ne t'a point offensé, mais elle t'ordonne de se- » courir le roi de Suède, qui est malheureux chez » toi. « Il fit tenir à ce prince huit cent bourses, (une bourse vaut cinq cent écus) & lui conseilla de s'en retourner paisiblement dans ses étars, par les terres de l'empereur d'Allemagne, ou par des vaisseaux Français, qui étaient alors au port de Constantinople, & que Mr. *de Fériol*, ambassadeur de France à la Porte, offrait à *Charles* pour le transporter à Marseille. Le comte *Poniatowsky* négocia plus que jamais avec ce ministre, & acquit dans les négociations une supériorité que l'or des

Moscovites ne pouvait plus lui disputer auprès d'un visir incorruptible. La faction Russe crut que la meilleure ressource pour elle était d'empoisonner un négociateur si dangereux. On gagna un de ses domestiques, qui devait lui donner du poison dans du caffé; le crime fut découvert avant l'exécution; on trouva le poison entre les mains du domestique dans une petite phiole, que l'on porta au grand-Seigneur. L'empoisonneur fut jugé en plein divan & condamné aux galères, parce que la justice des Turcs ne punit jamais de mort les crimes qui n'ont pas été exécutés.

Charles XII. toujours persuadé que tôt ou tard il réussirait à faire déclarer l'empire Turc contre celui de Russie, n'accepta aucune des propositions qui tendaient à un retour paisible dans ses états; il ne cessait de représenter comme formidable aux Turcs ce même Czar qu'il avait si longtems méprisé: ses émissaires insinuaient sans cesse que *Pierre Alexiowits* voulait se rendre maître de la navigation de la mer noire, qu'après avoir subjugué les Cosaques il en voulait à la Tartarie Crimée. Tantôt ses représentations animaient la Porte, tantôt les ministres Russes les rendaient sans effet.

Tandis que *Charles XII.* faisait ainsi dépendre sa destinée des volontés des visirs, qu'il recevait des bienfaits & des affronts d'une puissance étrangère, qu'il faisait présenter des placets au Sultan, qu'il subsistait de ses libéralités dans un désert, tous ses ennemis réveillés attaquaient ses états.

La

Digitized by Google

La bataille de Pultava fut d'abord le ſignal d'une révolution dans la Pologne. Le roi *Auguſte* y retourna, proteſtant contre ſon abdication, contre la paix d'Altranſtad, & accuſant publiquement de brigandage & de barbarie *Charles XII.* qu'il ne craignait plus. Il mit en priſon *Fingſten* & *Imhof* ſes plénipotentiaires qui avaient ſigné ſon abdication, comme s'ils avaient en cela paſſé leurs ordres & trahi leur maître. Ses troupes Saxonnes, qui avaient été le prétexte de ſon détrônement, le ramenèrent à Varſovie, accompagné de la plupart des palatins Polonais, qui lui ayant autrefois juré fidélité, avaient fait depuis les même ſermens à *Stanislas*, & revenaient en faire de nouveaux à *Auguſte*. *Siniawsky* même rentra dans ſon parti, & perdant l'idée de ſe faire roi, ſe contenta de reſter grand-général de la couronne. *Flemming* ſon premier-miniſtre, qui avait été obligé de quitter pour un tems la Saxe, de peur d'être livré avec *Patkul*, contribua alors par ſon adreſſe à ramener à ſon maître une grande partie de la nobleſſe Polonaiſe.

Le Pape releva ſes peuples du ſerment de fidélité qu'ils avaient fait à *Stanislas*. Cette démarche du ſaint-père faite à propos, & appuyée des forces d'*Auguſte*, fut d'un aſſez grand poids : elle affermit le crédit de la cour de Rome en Pologne, où l'on n'avait nulle envie de conteſter alors aux premiers pontifes le droit chimérique de ſe mêler du temporel des rois. Chacun retournait volontiers ſous la domination d'*Auguſte*, & recevait ſans répugnance une abſolution inu-

Digitized by Google

tile, que le nonce ne manqua pas de faire valoir comme néceſſaire.

La puiſſance de *Charles* & la grandeur de la Suède touchèrent alors à leur dernier période. Plus de dix têtes couronnées voyaient depuis longtems avec crainte & avec envie la domination Suédoiſe s'étendant loin de ſes bornes naturelles au-delà de la mer Baltique, depuis la Duna juſqu'à l'Elbe. La chûte de *Charles* & ſon abſence réveillèrent les intérêts & les jalouſies de tous ces princes, aſſoupies longtems par des traités, & par l'impuiſſance de les rompre.

Le Czar plus puiſſant qu'eux tous enſemble, profitant de la victoire, prit Vibourg & toute la Carélie, inonda la Finlande de troupes, mit le ſiége devant Riga, & envoya un corps d'armée en Pologne pour aider *Auguſte* à remonter ſur le trône. Cet empereur était alors ce que *Charles* avait été autrefois, l'arbitre de la Pologne & du Nord; mais il ne conſultait que ſes intérêts, au lieu que *Charles* n'avait jamais écouté que ſes idées de vengeance & de gloire. Le monarque Suédois avait ſecouru ſes alliés, & accablé ſes ennemis, ſans exiger le moindre fruit de ſes victoires: le Czar, ſe conduiſant plus en prince, & moins en héros, ne voulut ſecourir le roi de Pologne, qu'à condition qu'on lui céderait la Livonie; & que cette province, pour laquelle *Auguſte* avait allumé la guerre, reſterait aux Moſcovites pour toujours.

Le roi de Dannemarck oubliant le traité de Travendal, comme *Auguſte* celui d'Altranſtad, ſongea dès-lors à ſe rendre maître des duchés de Hol-

Digitized by Google

Holſtein & de Brême, ſur leſquels il renouvella ſes prétentions. Le roi de Pruſſe avait d'anciens droits ſur la Poméranie Suédoiſe, qu'il voulait faire revivre. Le duc de Meckelbourg voyait avec dépit que la Suède poſſedât encor Wiſmar, la plus belle ville du duché : ce prince devait épouſer une niéce de l'empereur Moſcovite ; & le Czar ne demandait qu'un prétexte pour s'établir en Allemagne, à l'exemple des Suédois. *George* électeur de Hanover cherchait de ſon côté à s'enrichir des dépouilles de *Charles*. L'évêque de Munſter aurait bien voulu faire auſſi valoir quelques droits, s'il en avait eu le pouvoir.

Douze à treize mille Suédois défendaient la Poméranie & les autres pays que *Charles* poſſédait en Allemagne : c'était là que la guerre allait ſe porter. Cet orage allarma l'empereur & ſes alliés. C'eſt une loi de l'empire, que quiconque attaque une de ſes provinces, eſt réputé l'ennemi de tout le corps Germanique.

Mais il y avait encor un plus grand embarras. Tous ces princes, à la réſerve du Czar, étaient réunis alors contre *Louis XIV*. dont la puiſſance avait été quelque tems auſſi redoutable à l'empire que celle de *Charles*.

L'Allemagne s'était trouvée, au commencement du ſiécle, preſſée du midi au nord, entre les armées de la France & de la Suède. Les Français avaient paſſé le Danube, & les Suédois l'Oder ; ſi leurs forces, alors victorieuſes, s'étaient jointes, l'empire eût été perdu. Mais la même facilité qui accabla la Suède, avait auſſi humi-

lié

lié la France : toutefois la Suède avait encor des ressources, & *Louïs XIV.* faisait la guerre avec vigueur, quoique malheureusement. Si la Poméranie, & le duché de Brême devenaient le théatre de la guerre, il était à craindre que l'empire n'en souffrit, & qu'étant affaibli de ce côté, il n'en fût moins fort contre *Louis XIV.* Pour prévenir ce danger, l'empereur, les princes d'Allemagne, *Anne* reine d'Angleterre, les états généraux des provinces unies, conclurent à la Haye, sur la fin de l'année 1709., un des plus singuliers traités que jamais on ait signés.

Il fut stipulé par ces puissances, que la guerre contre les Suédois ne se ferait point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de *Charles XII.* pourraient l'attaquer partout ailleurs. Le roi de Pologne & le Czar accédèrent eux-mêmes à ce traité ; ils y firent insérer un article aussi extraordinaire que le traité même : ce fut que les douze mille Suédois, qui étaient en Poméranie, n'en pourraient sortir pour aller défendre les autres provinces.

Pour assurer l'exécution de ce traité, on proposa d'assembler une armée conservatrice de cette neutralité imaginaire. Elle devait camper sur le bord de l'Oder : c'eût été une nouveauté singulière qu'une armée levée pour empêcher une guerre : ceux mêmes qui devaient la soudoyer, avaient pour la plûpart beaucoup d'intérêt à faire cette guerre, qu'on prétendait écarter ; le traité portait qu'elle serait composée des troupes de l'empereur, du roi de Prusse, de l'électeur de

Digitized by Google

de Hanover, du Landgrave de Heſſe, de l'évêque de Munſter.

Il arriva ce qu'on devait naturellement attendre d'un pareil projet : il ne fut point exécuté : les princes qui devaient fournir leur contingent pour lever cette armée, ne donnèrent rien : il n'y eut pas deux régimens formés : on parla beaucoup de neutralité, perſonne ne la garda ; & tous les princes du nord, qui avaient des intérêts à déméler avec le roi de Suède, reſtèrent en pleine liberté de ſe diſputer les dépouilles de ce prince.

Dans ces conjonctures, le Czar après avoir laiſſé ſes troupes en quartier dans la Lithuanie, & avoir ordonné le ſiége de Riga, s'en retourna à Moſcou étaler à ſes peuples un appareil auſſi nouveau que tout ce qu'il avait fait juſqu'alors dans ſes états : ce fut un triomphe tel à peu près que celui des anciens Romains. Il fit ſon entrée dans Moſcou le premier Janvier 1710. ſous ſept arcs triomphaux, dreſſés dans les ruës ornées de tout ce que le climat peut fournir, & de ce que le commerce floriſſant par ſes ſoins y avait pû apporter. Un régiment des gardes commençait la marche, ſuivi des piéces d'artillerie priſes ſur les Suédois à Leſno & à Pultava : chacune était traînée par huit chevaux couverts de houſſes d'écarlate pendantes à terre : enſuite venaient les étendarts, les timbales ; les drapeaux gagnés à ces deux batailles, portés par les officiers & par les ſoldats qui les avaient pris : toutes ces dépouilles étaient ſuivies des plus belles troupes du Czar. Après qu'elles eurent

Digitized by Google

rent défilé, on vit sur un char fait exprès (*), paraître le brancart de *Charles XII.* trouvé sur le champ de bataille de Pultava tout brisé de deux coups de canon: derrière ce brancart marchaient deux à deux tous les prisonniers: on y voyait le comte *Piper*, premier ministre de Suède, le célèbre maréchal *Renschild*, le comte de *Levenhaupt*, les généraux *Slipenback*, *Stackelberg*, *Hamilton*, tous les officiers & les soldats qu'on dispersa depuis dans la grande Russie. Le Czar paraissait immédiatement après eux sur le même cheval qu'il avait monté à la bataille de Pultava. A quelques pas de lui on voyait les généraux qui avaient eu part aux succès de cette journée. Un autre régiment des gardes venait ensuite. Les chariots de munitions des Suédois fermaient la marche.

Cette pompe passa au bruit de toutes les cloches de Moscou, au son des tambours, des timbales, des trompettes, & d'un nombre infini d'instrumens de musique, qui se faisaient entendre par reprises, avec les salves de deux cent piéces de canon, & les acclamations de cinq cent mille hommes, qui s'écriaient, *Vive l'empereur notre père*, à chaque pause que faisait le Czar dans cette entrée triomphale.

Cet appareil imposant augmenta la vénération de ses peuples pour sa personne: tout ce qu'il avait fait

(*) Mr. *Norberg*, confesseur de *Charles XII.* reprend ici l'auteur, & assure que ce brancart était porté à la main. On s'en rapporte sur ces circonstances essentielles à ceux qui les ont vues.

Digitized by Google

fait d'utile en leur faveur, le rendait peut-être moins grand à leurs yeux. Il fit cependant continuer le blocus de Riga. Les généraux s'emparèrent du reste de la Livonie, & d'une partie de la Finlande. En même tems le roi de Dannemarck vint avec toute sa flotte faire une descente en Suède : il y débarqua dix-sept mille hommes, qu'il laissa sous la conduite du comte de *Reventlau*.

La Suède était alors gouvernée par une régence composée de quelques sénateurs, que le roi établit quand il partit de Stockholm. Le corps du sénat, qui croyait que le gouvernement lui appartenait de droit, était jaloux de la régence. L'état souffrit de ces divisions ; mais quand après la bataille de Pultava, la première nouvelle qu'on apprit dans Stockholm fut que le roi était à Bender à la merci des Tartares & des Turcs, & que les Danois étaient descendus en Scanie, où ils avaient pris la ville d'Helsimbourg, alors les jalousies cessèrent, on ne songea qu'à sauver la Suède. Elle commençait à être épuisée de troupes réglées ; car quoique *Charles* eût toujours fait ses grandes expéditions à la tête de petites armées, cependant les combats innombrables qu'il avait livrés pendant neuf années ; la nécessité de recruter continuellement ses troupes, d'entretenir ses garnisons, & les corps d'armée qu'il falait toujours avoir sur pied, dans la Finlande, dans l'Ingrie, la Livonie, la Poméranie, Brême, Verden : tout cela avait coûté à la Suède, pendant le cours de la guerre, plus de deux cent-cinquante mille soldats ; il ne restait pas

Digitized by Google

pas huit mille hommes d'anciennes troupes, qui avec les milices nouvelles, étaient les seules ressources de la Suède.

La nation est née belliqueuse; & tout peuple prend insensiblement le génie de son roi. On ne s'entretenait d'un bout du pays à l'autre que des actions prodigieuses de *Charles*, & de ses généraux, & des vieux corps qui avaient combattu sous eux à Narva, à la Duna, à Clissau, à Pultusk, à Holloſin. Les moindres Suédois en prenaient un esprit d'émulation & de gloire. La tendresse pour le roi, la pitié, la haine irréconciliable contre les Danois, s'y joignirent encore. Dans bien d'autres pays les payſans sont esclaves, ou traités comme tels: ceux-ci faisant un corps dans l'état, se regardaient comme des citoyens, & se formaient des sentimens plus grands; de sorte que ces milices devenaient en peu de tems les meilleures troupes du Nord.

Le général *Steinbock* se mit par ordre de la régence à la tête de huit mille hommes d'anciennes troupes, & d'environ douze mille de ces nouvelles milices, pour aller chasser les Danois, qui ravageaient toute la côte d'Helsimbourg, & qui étendaient déja leurs contributions fort avant dans les terres.

On n'eut ni le tems, ni les moyens de donner aux milices des habits d'ordonnance: la plûpart de ces laboureurs vinrent vétus de leurs sarots de toile, ayant à leurs ceintures des pistolets attachés avec des cordes. *Steinbock* à la tête de cette armée extraordinaire, se trouva en présence des Danois à trois lieuës d'Helsimbourg le

10.

Digitized by Google

10. Mars 1710. Il voulut laiſſer à ſes troupes quelques jours de repos, ſe retrancher, & donner à ſes nouveaux ſoldats le tems de s'accoûtumer à l'ennemi; mais tous ces payſans demandèrent la bataille le même jour qu'ils arrivèrent.

Des officiers qui y étaient, m'ont dit les avoir vûs alors preſque tous écumer de colère, tant la haine nationale des Suédois contre les Danois eſt extrême. *Steinbock* profita de cette diſpoſition des eſprits, qui dans un jour de bataille vaut autant que la diſcipline militaire; on attaqua les Danois; & c'eſt là qu'on vit ce dont il n'y a peut-être pas deux exemples de plus, des milices toutes nouvelles égaler dans le premier combat l'intrépidité des vieux corps. Deux régimens de ces payſans armés à la hâte taillèrent en piéces le régiment des gardes du roi de Dannemarck, dont il ne reſta que dix hommes.

Les Danois entiérement défaits ſe retirèrent ſous le canon d'Helſimbourg. Le trajet de Suède en Zéeland eſt ſi court, que le roi de Dannemarck apprit le même jour à Coppenhague la défaite de ſon armée en Suède; il envoya ſa flotte pour embarquer les débris de ſes troupes. Les Danois quittèrent la Suède avec précipitation cinq jours après la bataille; mais ne pouvant emmener leurs chevaux, & ne voulant pas les laiſſer à l'ennemi, ils les tuèrent tous aux environs d'Helſimbourg, & mirent le feu à leurs proviſions, brûlant leurs grains & leurs bagages, & laiſſant dans Helſimbourg quatre mille bleſſés, dont la plus grande partie mourut par l'infection

Digitized by Google

fection de tant de chevaux tués, & par le défaut de provisions, dont leurs compatriotes mêmes les privaient pour empêcher que les Suédois n'en jouïssent.

Dans le même tems les paysans de la Dalécarlie ayant ouï dire dans le fond de leurs forêts, que leur roi était prisonnier chez les Turcs, députèrent à la régence de Stockholm, & offrirent d'aller à leurs dépens, au nombre de vingt mille, délivrer leur maître des mains de ses ennemis. Cette proposition, qui marquait plus de courage & d'affection qu'elle n'était utile, fut écoutée avec plaisir, quoique rejettée, & on ne manqua pas d'en instruire le roi, en lui envoyant le détail de la bataille d'Helsimbourg.

Charles reçut dans son camp, près de Bender, ces nouvelles consolantes au mois de Juillet 1710. Peu de tems après un autre événement le confirma dans ses espérances.

Le grand-visir *Couprougli*, qui s'opposait à ses desseins, fut dépossé après deux mois de ministère. La petite cour de *Charles XII.* & ceux qui tenaient encor pour lui en Pologne, publiaient que *Charles* faisait & défaisait les visirs, & qu'il gouvernait l'empire Turc du fond de sa retraite de Bender; mais il n'avait aucune part à la disgrace de ce favori. La rigide probité du visir fut, dit-on, la seule cause de sa chûte : son prédécesseur ne payait point les janissaires du trésor impérial, mais de l'argent qu'il faisait venir par ses extorsions : *Couprougli* les paya de l'argent du trésor. *Achmet* lui reprocha qu'il préférait l'intérêt des sujets à celui de l'empereur :

Ton

Ton prédéceſſeur Chourlouli, lui dit-il, *ſavait bien trouver d'autres moyens de payer mes troupes.* Le grand-viſir répondit : *S'il avait l'art d'enrichir ta hauteſſe par des rapines, c'eſt un art que je fais gloire d'ignorer.*

Le ſecret profond du ſerrail permet rarement que de pareils diſcours tranſpirent dans le public ; mais celui-ci fut ſu avec la diſgrace de *Couprougli*. Ce viſir ne paya point ſa hardieſſe de ſa tête, parce que la vraye vertu ſe fait quelquefois reſpecter, lors même qu'elle déplait. On lui permit de ſe retirer dans l'iſle de Négrepont. J'ai ſu ces particularités par des lettres de Mr. *Bru* mon parent, premier drogman à la Porte Ottomane ; & je les rapporte pour faire connaître l'eſprit de ce gouvernement.

Le grand-Seigneur fit alors revenir d'Alep *Baltagi Mehemet*, pacha de Syrie, qui avait déja été grand-viſir avant *Chourlouli*. Les *Baltagis* du ſerrail, ainſi nommés de *Balta*, qui ſignifie *coignée*, ſont des eſclaves qui coupent le bois pour l'uſage des princes du ſang Ottoman, & des ſultanes. Ce viſir avait été Baltagi dans ſa jeuneſſe, & en avait toujours retenu le nom, ſelon la coutume des Turcs ; qui prennent ſans rougir le nom de leur première profeſſion, ou de celle de leur père, ou du lieu de leur naiſſance.

Dans le tems que *Baltagi Mehemet* était valet dans le ſerrail, il fut aſſez heureux pour rendre quelques petits ſervices au prince *Achmet*, alors priſonnier d'état ſous l'empire de ſon frère *Muſtapha* : on laiſſe aux princes du ſang Otto-

man pour leurs plaisirs quelques femmes d'un âge à ne plus avoir d'enfans (& cet âge arrive de bonne heure en Turquie), mais assez belles encor pour plaire. *Achmet* devenu Sultan donna une de ses esclaves, qu'il avait beaucoup aimée, en mariage à *Baltagi Mehemet*. Cette femme par ses intrigues fit son mari grand-visir : une autre intrigue le déplaça : & une troisiéme le fit encor grand-visir.

Quand *Baltagi Mehemet* vint recevoir le bul de l'empire, il trouva le parti du roi de Suède dominant dans le serrail. La Sultane Validé, *Ali-Coumourgi* favori du grand-Seigneur, le Kislar-Aga chef des eunuques noirs, & l'Aga des janissaires, voulaient la guerre contre le Czar : le Sultan y était déterminé : le premier ordre qu'il donna au grand visir fut d'aller combattre les Moscovites avec deux cent mille hommes. *Baltagi Mehemet* n'avait jamais fait la guerre ; mais ce n'était point un imbécille, comme les Suédois mécontens de lui l'ont représenté. Il dit au grand-Seigneur, en recevant de sa main un sabre garni de pierreries : *Ta hauteſſe ſait que j'ai été élevé à me ſervir d'une hache pour fendre du bois, & non d'une épée pour commander tes armées ; je tâcherai de te bien ſervir ; mais ſi je ne réuſſis pas, ſouvien-toi que je t'ai ſupplié de ne me le point imputer.* Le Sultan l'assûra de son amitié, & le visir se prépara à obéir.

La première démarche de la Porte Ottomane fut de mettre au château des sept tours l'ambassadeur Moscovite. La coutume des Turcs est de commencer d'abord par faire arrêter les mi-

Digitized by Google

ministres des princes auxquels ils déclarent la guerre. Observateurs de l'hospitalité en tout le reste, ils violent en cela le droit le plus sacré des nations. Ils commettent cette injustice sous prétexte d'équité, s'imaginant, ou voulant faire croire, qu'ils n'entreprennent jamais que de justes guerres, parce qu'elles sont consacrées par l'approbation de leur Muphti. Sur ce principe ils se croyent armés pour châtier les violateurs de traités que souvent ils rompent eux-mêmes, & croyent punir les ambassadeurs des rois leurs ennemis, comme complices des infidélités de leurs maîtres.

A cette raison se joint le mépris ridicule qu'ils affectent pour les princes chrétiens, & pour les ambassadeurs, qu'ils ne regardent d'ordinaire que comme des consuls de marchands.

Le Han des Tartares de Crimée, que nous nommons le Kam, reçut ordre de se tenir prêt avec quarante mille Tartares. Ce prince gouverne le Nagaï, le Budziack, avec une partie de la Circassie, & toute la Crimée, province connue dans l'antiquité sous le nom de Chersonèse Taurique, où les Grecs portèrent leur commerce & leurs armes, & fondèrent de puissantes villes, & où les Génois pénétrèrent depuis, lorsqu'ils étaient les maîtres du commerce de l'Europe. On voit en ce pays des ruines des villes Grecques, & quelques monumens des Génois, qui subsistent encor au milieu de la désolation & de la barbarie.

Le Kam est appellé par ses sujets empereur; mais avec ce grand titre, il n'en est pas moins

l'eſclave de la Porte. Le ſang Ottoman dont les Kams ſont deſcendus ; & le droit qu'ils prétendent à l'empire des Turcs, au défaut de la race du grand-Seigneur, rendent leur famille reſpectable au Sultan même, & leurs perſonnes redoutables. C'eſt pourquoi le grand-Seigneur n'oſe détruire la race des Kams Tartares ; mais il ne laiſſe preſque jamais vieillir ces princes ſur le trône. Leur conduite eſt toujours éclairée par les Pachas voiſins, leurs états entourés de janiſſaires, leurs volontés traverſées par les grands-viſirs, leurs deſſeins toujours ſuſpects. Si les Tartares ſe plaignent du Kam, la Porte le dépoſe ſur ce prétexte ; s'il en eſt trop aimé, c'eſt un plus grand crime dont il eſt plutôt puni ; ainſi preſque tous paſſent de la ſouveraineté à l'exil, & finiſſent leurs jours à Rhodes, qui eſt d'ordinaire leur priſon & leur tombeau.

Les Tartares leurs ſujets ſont les peuples les plus brigands de la terre, & en même tems, ce qui ſemble inconcevable, les plus hoſpitaliers. Ils vont à cinquante lieues de leur pays attaquer une caravane, détruire des villages ; mais qu'un étranger, tel qu'il ſoit, paſſe dans leur pays, non-ſeulement il eſt reçu partout, logé, & défrayé ; mais dans quelque lieu qu'il paſſe, les habitans ſe diſputent l'honneur de l'avoir pour hôte ; le maître de la maiſon, ſa femme, ſes filles, le ſervent à l'envi. Les Scythes leurs ancêtres leur ont tranſmis ce reſpect inviolable pour l'hoſpitalité, qu'ils ont conſervé, parce que le peu d'étrangers qui voyagent chez eux, & le bas prix

de

Digitized by Google

de toutes les denrées, ne leur rendent point cette vertu trop onéreuse.

Quand les Tartares vont à la guerre avec l'armée Ottomane, ils sont nourris par le grand-Seigneur : le butin qu'ils font est leur seule paye ; aussi sont-ils plus propres a piller qu'à combattre régulièrement.

Le Kam, gagné par les présens & par les intrigues du roi de Suède, obtint d'abord que le rendez vous général des troupes serait à Bender, même sous les yeux de *Charles XII.* afin de lui marquer mieux que c'était pour lui qu'on faisait la guerre.

Le nouveau visir *Baltagi Mehemet*, n'ayant pas les mêmes engagemens, ne voulait pas flater à ce point un prince étranger. Il changea l'ordre, & ce fut à Andrinople que s'assembla cette grande armée. C'est toujours dans les vastes & fertiles plaines d'Andrinople qu'est le rendez-vous pour des armées Turques, quand ce peuple fait la guerre aux chrêtiens : les troupes venues d'Asie & d'Afrique s'y reposent & s'y rafraichissent quelques semaines ; mais le grand-visir, pour prévenir le Czar, ne laissa reposer l'armée que trois jours, & marcha vers le Danube, & de là vers la Bessarabie.

Les troupes des Turcs ne sont plus aujourd'hui si formidables qu'autrefois, lorsqu'elles conquirent tant d'états dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe ; alors la force du corps, la valeur & le nombre des Turcs, triomphaient d'ennemis moins robustes qu'eux & plus mal disciplinés. Mais aujourd'hui que les chrêtiens

entendent mieux l'art de la guerre, ils battent preſque toujours les Turcs en bataille rangée, même à forces inégales. Si l'empire Ottoman a depuis peu fait quelques conquêtes, ce n'eſt que ſur la république de Veniſe, eſtimée plus ſage que guerrière, défendue par des étrangers, & mal ſecourue par les princes chrêtiens toujours diviſés entr'eux.

Les janiſſaires & les ſpahis attaquent en déſordre, incapables d'écouter le commandement & de ſe rallier: leur cavalerie, qui devrait être excellente, attendu la bonté & la légéreté de leurs chevaux, ne ſaurait ſoutenir le choc de la cavalerie Allemande: l'infanterie ne ſavait point encor faire un uſage avantageux de la bayonnette au bout du fuſil: de plus les Turcs n'ont pas eu un grand général de terre parmi eux depuis *Couprougli* qui conquit l'iſle de Candie. Un eſclave nourri dans l'oiſiveté & dans le ſilence du ſerrail, fait viſir par faveur, & général malgré lui, conduiſait une armée levée à la hâte, ſans expérience, ſans diſcipline, contre des troupes Moſcovites aguerries par douze ans de guerre & fières d'avoir vaincu les Suédois.

Le Czar, ſelon toutes les apparences, devait vaincre *Baltagi Mehemet*; mais il fit la même faute avec les Turcs, que le roi de Suède avait commiſe avec lui; il mépriſa trop ſon ennemi. Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il quitta Moſcou, & ayant ordonné qu'on changeât le ſiége de Riga en blocus, il aſſembla ſur les fron-

frontières de Pologne (*) quatre-vingt mille hommes de ſes troupes. Avec cette armée il prit ſon chemin par la Moldavie & la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens Grecs tributaires du grand-Seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince *Cantemir*, Grec d'origine, qui réuniſſait les talens des anciens Grecs, la ſcience des lettres & celle des armes. On le faiſait deſcendre du fameux *Timur*, connu ſous le nom de *Tamerlan*. Cette origine paraiſſait plus belle qu'une Grecque; on prouvait cette deſcendance par le nom de ce conquérant. *Timur*, dit-on, reſſemble à *Temir*; le titre de Kan, que poſſédait *Timur* avant de conquérir l'Aſie, ſe retrouve dans le nom de *Cantemir*; auſſi le prince *Cantemir* eſt deſcendant de *Tamerlan*. Voilà les fondemens de la plûpart des généalogies.

De quelque maiſon que fût *Cantemir*, il devait toute ſa fortune à la Porte Ottomane. A peine avait-il reçu l'inveſtiture de ſa principauté, qu'il trahit l'empereur Turc ſon bienfaiteur pour le Czar, dont il eſpérait davantage. Il ſe flatait que le vainqueur de *Charles XII.* triompherait aiſément d'un viſir peu eſtimé, qui n'avait jamais fait la guerre, & qui avait choiſi pour ſon Kiaia, c'eſt-à-dire pour ſon lieutenant,

 l'in-

(*) Le chapelain *Norberg* prétend que le Czar força le quatriéme homme de ſes ſujets capable de porter les armes, de le ſuivre à cette guerre. Si cela eût été vrai, l'armée eût été au moins de deux millions de ſoldats.

Digitized by Google

l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous ses gens se rangeraient de son parti ; les patriarches Grecs l'encouragèrent à cette défection. Le Czar ayant donc fait un traité secret avec ce prince, & l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays, & arriva au mois de Juin 1711. sur le bord septentrional du fleuve Hierase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi capitale de la Moldavie.

Dès que le grand-visir eut appris que *Pierre Alexiowits* marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp, & suivant le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux près d'un bourg nommé Saccia, au même endroit où *Darius* fit construire autrefois le pont qui porta son nom. L'armée Turque fit tant de diligence, qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière de Pruth entre deux.

Le Czar, sur du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer. Mais souvent le prince & les sujets ont des intérêts très-différens. Ceux-ci aimaient la domination Turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, & qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires : ils redoutaient les chrétiens, & surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée Ottomane : les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres aux Moscovites, exécutèrent avec le grand-visir le marché même qu'ils avaient fait avec le Czar. Les Valaques voisins des Moldaves montrèrent aux Turcs la même affection ; tant

tant l'ancienne idée de la barbarie Moſcovite avait aliéné tous les eſprits.

Le Czar ainſi trompé dans ſes eſpérances, peut-être trop légérement priſes, vit tout d'un coup ſon armée ſans vivres & ſans fourages. Les ſoldats déſertaient par troupes, & bientôt cette armée ſe trouva réduite à moins de trente-mille hommes prêts à périr de misère. Le Czar éprouvait ſur le Pruth, pour s'être livré à *Cantemir*, ce que *Charles XII.* avait éprouvé à Pultava pour avoir trop compté ſur *Mazeppa*. Cependant les Turcs paſſent la rivière, enferment les Ruſſes, & forment devant eux un camp retranché. Il eſt ſurprenant, que le Czar ne diſputât point le paſſage de la rivière, ou du moins qu'il ne reparât pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le paſſage, au lieu de leur donner le tems de faire périr ſon armée de faim & de fatigue. Il ſemble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il falait pour être perdu. Il ſe trouva ſans proviſions, ayant la rivière de Pruth derrière lui, cent-cinquante mille Turcs devant lui, & quarante mille Tartares, qui le harcelaient continuellement à droite & à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement, » Me voila du moins auſſi mal que mon » frère *Charles* l'était à Pultava.

Le comte *Poniatowsky*, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand viſir avec quelques Polonais & quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du Czar inévitable.

Dès que *Poniatowsky* vit que les armées ſeraient infailliblement en préſence, il le manda

au

au roi de Suède, qui partit auſſi-tôt de Bender, ſuivi de quarante officiers, jouïſſant par avance du plaiſir de combattre l'empereur Moſcovite. Après beaucoup de pertes & de marches ruineuſes, le Czar pouſſé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de friſe & des chariots : quelques troupes de janiſſaires & des ſpahis vinrent fondre ſur ſon armée ſi mal retranchée ; mais ils attaquèrent en déſordre, & les Moſcovites ſe défendirent avec une vigueur que la préſence de leur prince & le déſeſpoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repouſſés. Le lendemain Mr. *Poniatowsky* conſeilla au grand-viſir d'affamer l'armée Moſcovite, qui manquant de tout, ſerait obligée dans un jour de ſe rendre à diſcrétion avec ſon empereur.

Le Czar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien ſenti de ſi cruel dans ſa vie, que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit : il roulait dans ſon eſprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire & le bonheur de ſa nation : tant de grands ouvrages, toujours interrompus par des guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il falait ou être détruit par la faim, ou attaquer près de cent-quatre-vingt mille hommes avec des troupes languiſſantes, diminuées de la moitié, une cavalerie preſque toute démontée, & des fantaſſins exténués de faim & de fatigue.

Il appella le général *Czeremetof* vers le commencement de la nuit, & lui ordonna, ſans balançer & ſans prendre conſeil, que tout fût prêt

à

à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la bayonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, & que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot; afin que s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente accablé de douleur, & agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, & qui redoublait toujours avec violence, quand il avait quelque grande inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encor moins qu'on fut témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla selon son ordre la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple quoiqu'à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers-généraux ordonnaient déja la marche, & tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat épuisé de fatigue & de faim, marchait sans ardeur & sans espérance. Les femmes dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encor les courages: tout le monde attendait le lendemain matin la mort ou la servitude. Ce n'est point une exagération; c'est à la lettre ce qu'on a entendu

entendu dire à des officiers qui ſervaient dans cette armée.

Il y avait alors dans le camp Moſcovite une femme auſſi ſingulière peut-être que le Czar même. Elle n'était encor connue que ſous le nom de *Catherine*. Sa mère était une malheureuſe payſane, nommée *Erb-Magden*, du village de Ringen en Eſtonie, province où les peuples ſont ſerfs, & qui était en ce tems-là ſous la domination de la Suède; jamais elle ne connut ſon père; elle fut batiſée ſous le nom de *Marthe*. Le vicaire de la paroiſſe l'éleva par charité juſqu'a quatorze ans; à cet âge elle fut ſervante à Marienbourg, chez un miniſtre Luthérien de ce pays nommé *Gluk*.

En 1702. à l'âge de dix-huit ans, elle épouſa un dragon Suédois. Le lendemain de ſes nôces, un parti des troupes de Suède ayant été battu par les Moſcovites, ce dragon qui avait été à l'action ne reparut plus; ſans que ſa femme pût ſavoir s'il avait été fait priſonnier, & ſans même que depuis ce tems elle en pût jamais rien apprendre.

Quelques jours après, faite priſonnière elle-même par le général *Bauer*, elle ſervit chez lui, enſuite chez le maréchal *Czeremetof*: celui-ci la donna à *Menzikoff*, homme qui a connu les plus extrêmes viciſſitudes de la fortune, ayant été de garçon patiſſier général & prince, enſuite dépouillé de tout & relégué en Sibérie, où il eſt mort dans la misère & dans le déſeſpoir.

Ce fut à un ſouper chez le prince *Menzikoff* que

que l'empereur la vit & en devint amoureux. Il l'épousa secrétement en 1707. non pas séduit par des artifices de femme, mais parce qu'il lui trouva une fermeté d'ame capable de seconder ses entreprises, & même de les continuer après lui. Il avait déja répudié depuis longtems sa première femme *Ottokesa*, fille d'un Boyard, accusée de s'opposer aux changemens qu'il faisait dans ses états. Ce crime était le plus grand aux yeux du Czar. Il ne voulait dans sa famille que des personnes qui pensassent comme lui. Il crut rencontrer dans cette esclave étrangère les qualités d'un souverain, quoiqu'elle n'eût aucune des vertus pour son sexe : il dédaigna pour elle les préjugés qui eussent arrêté un homme ordinaire ; il la fit couronner impératrice : le même génie qui la fit femme de *Pierre Alexiowits*, lui donna l'empire après la mort de son mari. L'Europe a vû avec surprise cette femme qui ne sut jamais ni lire (*) ni écrire, réparer son éducation & ses faiblesses par son courage, & remplir avec gloire le trône d'un législateur.

Lors-

(*) Le Sr. la *Motraye* prétend, qu'on lui avait donné une belle éducation, qu'elle lisait & écrivait très-bien. Le contraire est connu de tout le monde ; on ne souffre point en Livonie que les paysans apprennent à lire & à écrire, à cause de l'ancien privilège nommé le bénéfice des clercs, établi autrefois chez les nouveaux chrétiens barbares & subsistant dans ces pays. Les mémoires sur lesquels on rapporte ce fait disent d'ailleurs que la princesse *Elizabeth* depuis impératrice signait toujours pour sa mère dès son enfance.

Digitized by Google

Lorsqu'elle épousa le Czar, elle quitta la religion Luthérienne, où elle était née, pour la Moscovite : on la rebaptisa selon l'usage du rit Russien, & au lieu du nom de *Marthe*, elle prit le nom de *Catherine*, sous lequel elle a été connue depuis. Cette femme étant donc au camp de Pruth, tint un conseil avec les officiers-généraux, & le vice-chancelier *Schaffirof*, pendant que le Czar était dans sa tente

On conclut qu'il falait demander la paix aux Turcs, & engager le Czar à faire cette démarche. Le vice-chancelier écrivit une lettre au grand-visir au nom de son maître ; la Czarine entra avec cette lettre dans la tente du Czar, malgré la défense ; & ayant après bien des prières, des contestations & des larmes, obtenu qu'il la signât, elle rassembla sur le champ toutes ses pierreries, tout ce qu'elle avait de plus précieux, tout son argent ; elle en emprunta même des officiers-généraux : & ayant composé de cet amas un présent considérable, elle l'envoya à *Osman* Aga, lieutenant du grand-visir, avec la lettre signée par l'empereur Moscovite. *Mehemet Baltagi* conservant d'abord la fierté d'un visir & d'un vainqueur, répondit : » Que le » Czar m'envoye son premier ministre, & je » verrai ce que j'ai à faire. « Le vice-chancelier *Schaffirof* vint aussi-tôt, chargé de quelques présens, qu'il offrit publiquement lui-même au grand-visir, assez considérables pour lui marquer qu'on avait besoin de lui, mais trop peu pour le corrompre.

La

Digitized by Google

La première demande du visir fut, que le Czar se rendît avec toute son armée à discrétion. Le vice-chancelier répondit que son maître allait l'attaquer dans un quart-d'heure; & que les Moscovites périraient jusqu'au dernier, plutôt que de subir des conditions si infames. *Osman* ajouta ses remontrances aux paroles de *Schaffirof*.

Mehemet Baltagi n'était pas guerrier: il voyait que les janissaires avaient été repoussés la veille; *Osman* lui persuada aisément de ne pas mettre au hazard d'une bataille des avantages certains. Il accorda donc d'abord une suspension d'armes pour six heures, pendant laquelle on conviendrait des conditions du traité.

Pendant qu'on parlementait, il arriva un petit accident, qui peut faire connaitre que les Turcs sont souvent plus jaloux de leurs paroles que nous ne croyons. Deux gentilshommes Italiens, parens de Mr. *Brillo*, lieutenant-colonel d'un régiment de grenadiers au service du Czar, s'étant écartés pour chercher quelque fourrage, furent pris par des Tartares, qui les emmenèrent à leur camp, & offrirent de les vendre à un officier des janissaires. Le Turc indigné qu'on osât ainsi violer la trêve, fit arrêter les Tartares, & les conduisit lui-même devant le grand-visir avec ces deux prisonniers.

Le visir renvoya ces deux gentilshommes au camp du Czar, & fit trancher la tête aux Tartares, qui avaient eu le plus de part à leur enlévement.

Ce-

Cependant le Kam des Tartares s'opposait à la conclusion d'un traité qui lui ôtait l'espérance du pillage : *Poniatowsky* secondait le Kam par les raisons les plus pressantes. Mais *Osman* l'emporta sur l'impatience Tartare, & sur les insinuations de *Poniatowsky*.

Le visir crut faire assez pour le grand-Seigneur son maître, de conclure une paix avantageuse. Il exigea, que les Moscovites rendissent Asoph, qu'ils brûlassent les galères qui étaient dans ce port, qu'ils démolissent des citadelles importantes bâties sur les Palus Méotides, & que tout le canon & les munitions de ces fortereſſes demeurassent au grand-Seigneur : que le Czar retirât ses troupes de la Pologne : qu'il n'inquiétât plus le petit nombre de Cosaques qui étaient sous la protection des Polonais, ni ceux qui dépendaient de la Turquie, & qu'il payât dorénavant aux Tartares un subside de quarante-mille sequins par an, tribut odieux imposé depuis longtems, mais dont le Czar avait affranchi son pays.

Enfin le traité allait être signé, sans qu'on eût seulement fait mention du roi de Suède. Tout ce que *Poniatowsky* put obtenir du visir, fut qu'on inférât un article, par lequel le Moscovite s'engageait à ne point troubler le retour de *Charles XII.*; & ce qui est assez singulier, il fut stipulé dans cet article que le Czar & le roi de Suède feraient la paix s'ils en avaient envie, & s'ils pouvaient s'accorder.

A ces conditions le Czar eut la liberté de se retirer avec son armée, son canon, son artillerie;

Digitized by Google

rie, ſes drapeaux, ſon bagage. Les Turcs lui fournirent des vivres, & tout abonda dans ſon comp deux heures après la ſignature du traité, qui fut commencé le 21. Juillet 1711. & ſigné le premier Août.

Dans le tems que le Czar échapé de ce mauvais pas ſe retirait tambour battant & enſeignes déployées, arrive le roi de Suède, impatient de combattre, & de voir ſon ennemi entre ſes mains. Il avait couru plus de cinquante lieues à cheval depuis Bender juſqu'auprès d'Yaſſi. Il arriva dans le tems que les Ruſſes commençaient à faire paiſiblement leur retraite; il falait pour pénétrer au camp des Turcs aller paſſer le Pruth ſur un pont à trois lieues de là. *Charles XII.* qui ne faiſait rien comme les autres hommes, paſſa la rivière à la nage au hazard de ſe noyer, & traverſa le camp Moſcovite au hazard d'être pris : il parvint à l'armée Turque, & deſcendit à la tente du comte *Poniatowsky*, qui m'a conté & écrit ce fait. Le comte s'avança triſtement vers lui, & lui apprit comment il venait de perdre une occaſion qu'il ne recouvrerait peut-être jamais.

Le roi outré de colère va droit à la tente du grand-viſir; il lui reproche avec un viſage enflammé, le traité qu'il vient de conclurre. » J'ai droit, dit le grand-viſir d'un air calme, » de faire la guerre & la paix. » Mais, ajoute le roi, » n'avais-tu pas toute l'armée Moſcovite » en ton pouvoir? Notre loi nous ordonne, repartit gravement le viſir, » de donner la paix » à nos ennemis, quand ils implorent notre mi-

» ſéricorde. Eh t'ordonne-t-elle, inſiſte le roi en colère, » de faire un mauvais traité, quand » tu peux impoſer telles loix que tu veux? Ne » dépendait-il pas de toi d'amener le Czar » priſonnier à Conſtantinople?

Le Turc pouſſé à bout répondit ſéchement: » Et qui gouvernerait ſon empire en ſon abſence? Il ne faut pas que tous les rois ſoient » hors de chez eux. *Charles* repliqua par un ſourire d'indignation: il ſe jetta ſur un ſopha, & regardant le viſir d'un air plein de colère & de mépris, il étendit ſa jambe vers lui, & embarraſſant exprès ſon éperon dans la robe du Turc, il la lui déchira, ſe releva ſur le champ, remonta à cheval, & retourna à Bender, le deſeſpoir dans le cœur.

Poniatowsky reſta encor quelque tems avec le grand-viſir, pour eſſayer par des voies plus douces de l'engager à tirer un meilleur parti du Czar; mais l'heure de la prière étant venue, le Turc, ſans répondre un ſeul mot, alla ſe laver & prier DIEU.

Fin du Livre cinquieme.

HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE SIXIEME.

ARGUMENT.

Intrigues à la Porte Ottomane : le Kam des Tartares & le Pacha de Bender veulent forcer Charles *de partir : il se défend avec quarante domestiques contre une armée : il est pris & traité en prisonnier.*

LA fortune du roi de Suède, si changée de ce qu'elle avait été, le persécutait dans les moindres choses : il trouva à son retour son petit camp de Bender, & tout le logement inondé des eaux du Niester : il se retira à quelques milles, près d'un village nommé Varnitza ; & comme s'il eût eu un secret pressentiment de ce qui devait lui arriver, il fit bâtir en cet endroit

Digitized by Google

une large maiſon de pierre, capable en un beſoin de ſoutenir quelques heures un aſſaut. Il la meubla même magnifiquement contre ſa coutume, pour impoſer plus de reſpect aux Turcs.

Il en conſtruiſit auſſi deux autres, l'une pour ſa chancellerie, l'autre pour ſon favori *Grothuſen*, qui tenait une de ſes tables. Tandis que le roi bâtiſſait ainſi près de Bender, comme s'il eût voulu reſter toujours en Turquie, *Baltagi Mehemet*, craignant plus que jamais les intrigues & les plaintes de ce prince à la Porte, avait envoyé le réſident de l'empereur d'Allemagne, demander lui-même à Vienne un paſſage pour le roi de Suède par les terres héréditaires de la maiſon d'Autriche. Cet envoyé avait rapporté en trois ſemaines de tems une promeſſe de la régence impériale, de rendre à *Charles XII.* les honneurs qui lui étaient dûs; & de le conduire en toute ſûreté en Poméranie.

On s'était adreſſé à cette régence de Vienne, parce qu'alors l'empereur d'Allemagne, *Charles* ſucceſſeur de *Joſeph*, était en Eſpagne, où il diſputait la couronne à *Philippe V.* Pendant que l'envoyé Allemand exécutait à Vienne cette commiſſion, le grand-viſir envoya trois pachas au roi de Suède, pour lui ſignifier qu'il falait quitter les terres de l'empire Turc.

Le roi, qui ſavait l'ordre dont ils étaient chargés, leur fit d'abord dire que s'ils oſaient lui rien propoſer contre ſon honneur, & lui manquér de reſpect, il les ferait pendre tous trois ſua l'heure. Le pacha de Salonique, qui por-

portait la parole, déguisa la dureté de sa commission sous les termes les plus respectueux. *Charles* finit l'audience sans daigner seulement répondre ; son chancelier *Mullern*, qui resta avec ces trois pachas, leur expliqua en peu de mots le refus de son maître, qu'ils avaient assez compris par son silence.

Le grand-visir ne se rebuta pas : il ordonna à *Ismael* pacha, nouveau Seraskier de Bender, de menacer le roi de l'indignation du Sultan, s'il ne se déterminait pas sans délai. Ce Seraskier était d'un tempérament doux & d'un esprit conciliant, qui lui avait attiré la bienveillance de *Charles*, & l'amitié de tous les Suédois. Le roi entra en conférence avec lui ; mais ce fut pour lui dire, qu'il ne partirait que quand *Achmet* lui aurait accordé deux choses, la punition de son grand-visir, & cent mille hommes pour retourner en Pologne.

Baltagi Mehemet sentait bien que *Charles* restait en Turquie pour le perdre ; il eut soin de faire mettre des gardes sur toutes les routes de Bender à Constantinople, pour intercepter les lettres du roi. Il fit plus ; il lui retrancha son Thaïm, c'est-à-dire, la provision que la Porte fournit aux princes à qui elle accorde un azile. Celle du roi de Suède était immense, consistant en cinq cent écus par jour en argent, & dans une confusion de tout ce qui peut contribuer à l'entretien d'une cour dans la splendeur & dans l'abondance.

Dès que le roi sut que le visir avait osé retrancher sa subsistance, il se tourna vers son

TAYLOR INST. OXFORD

Digitized by Google

grand maître-d'hôtel ; & lui dit : » Vous n'avez » eu que deux tables jusqu'à présent, je vous » ordonne d'en tenir quatre dès demain.

Les officiers de *Charles XII.* étaient accoutumés à ne trouver rien d'impossible de ce qu'il ordonnait : cependant on n'avait ni provisions, ni argent ; on fut obligé d'emprunter à vingt, à trente, à quarante pour cent, des officiers, des domestiques, & des janissaires, devenus riches par les profusions du roi. Mr. *Fabrice*, l'envoyé de Holstein, *Jeffreys* ministre d'Angleterre, leurs secretaires, leurs amis, donnerent ce qu'ils avaient. Le roi avec sa fierté ordinaire, & sans inquiétude du lendemain, subsistait de ces dons, qui n'auraient pas suffi longtems. Il falut tromper la vigilance des gardes, & envoyer secrettement à Constantinople pour emprunter de l'argent des négocians Européans. Tous refuserent d'en prêter à un roi qui semblait s'être mis hors d'état de jamais rendre. Un seul marchand Anglais, nommé *Couk*, osa enfin prêter environ quarante mille écus, satisfait de les perdre si le roi de Suède venait à mourir. On apporta cet argent au petit camp du roi, dans le tems qu'on commençait à manquer de tout, & à ne plus espérer de ressource.

Dans cet intervalle Mr. *Poniatowsky* écrivit du camp même du grand-visir, une rélation de la campagne du Pruth, dans laquelle il accusait *Baltagi Mehemet* de lâcheté & de perfidie. Un vieux janissaire indigné de la faiblesse du visir, & de plus gagné par les présens de *Poniatowsky*, se chargea de cette rélation ; & ayant

Digitized by Google

ayant obtenu un congé, il préſenta lui-même la lettre au Sultan.

Poniatowsky partit du camp quelques jours après, & alla à la Porte Ottomane former des intrigues contre le grand-viſir ſelon ſa coutume.

Les circonſtances étaient favorables : le Czar en liberté ne ſe preſſait pas d'accomplir ſes promeſſes : les clefs d'Azoph ne venaient point ; le grand-viſir qui en était reſponſable, craignant avec raiſon l'indignation de ſon maître, n'oſait s'aller préſenter devant lui.

Le ſerrail était alors plus rempli que jamais d'intrigues & de factions. Ces cabales que l'on voit dans toutes les cours, & qui ſe terminent d'ordinaire dans les nôtres par quelque déplacement de miniſtre, ou tout au plus par quelque exil, font toujours tomber à Conſtantinople plus d'une tête ; il en coûta la vie à l'ancien viſir *Chourlouli*, & à *Oſman* ce lieutenant de *Baltagi Mehemet*, qui était le principal auteur de la paix du Pruth, & qui depuis cette paix avait obtenu une charge conſidérable à la Porte. On trouva parmi les tréſors d'*Oſman* la bague de la Czarine & vingt mille piéces d'or au coin de Saxe & de Moſcovie ; ce fut une preuve que l'argent ſeul avait tiré le Czar du précipice, & avait ruiné la fortune de *Charles XII.* Le viſir *Baltagi Mehemet* fut relégué dans l'isle de Lemnos, où il mourut trois ans après. Le Sultan ne ſaiſit ſon bien ni à ſon exil ni à ſa mort : il n'était pas riche, & ſa pauvreté juſtifia ſa mémoire.

A ce grand viſir ſuccéda *Juſſuf*, c'eſt-à-dire

Joseph, dont la fortune était aussi singulière que celle de ses prédécesseurs. Né sur les frontières de la Moscovie, & fait prisonnier par les Turcs à l'âge de six ans avec sa famille, il avait été vendu à un janissaire. Il fut longtems valet dans le serrail, & devint enfin la seconde personne de l'empire où il avait été esclave; mais ce n'était qu'un fantôme de ministre. Le jeune *Selictar Ali Coumourgi* l'éleva à ce poste glissant, en attendant qu'il pût s'y placer lui-même; & *Jussuf* sa créature n'eut d'autre emploi que d'apposer les sceaux de l'empire aux volontés du favori. La politique de la cour Ottomane parut toute changée dès les premiers jours de ce visiriat : les plénipotentiaires du Czar qui restaient à Constantinople, & comme ministres, & comme otages, y furent mieux traités que jamais : le grand-visir confirma avec eux la paix du Pruth : mais ce qui mortifia le plus le roi de Suède, ce fut d'apprendre que les liaisons secrettes qu'on prenait à Constantinople avec le Czar, étaient le fruit de la médiation des ambassadeurs d'Angleterre & de Hollande.

Constantinople depuis la retraite de *Charles* à Bender, était devenue ce que Rome a été si souvent, le centre des négociations de la Chrêtienté. Le comte *Desaleurs*, ambassadeur de France, y appuyait les intérêts de *Charlas* & de *Stanislas* : le ministre de l'empereur Allemand les traversait : les factions de Suède & de Moscovie s'entrechoquaient comme on a vu longtems celles de France & d'Espagne agiter la cour de Rome.

L'An-

Digitized by Google

L'Angleterre & la Hollande qui paraiſſaient neutres, ne l'étaient pas : le nouveau commerce que le Czar avait ouvert dans Petersbourg, attirait l'attention de ces deux nations commerçantes.

Les Anglais & les Hollandais ſeront toujours pour le prince qui favoriſera le plus leur trafic. Il y avait beaucoup à gagner avec le Czar : il n'eſt donc pas étonnant que les miniſtres d'Angleterre & de Hollande le ſerviſſent ſecrettement à la Porte Ottomane. Une des conditions de cette nouvelle amitié fut, que l'on ferait ſortir inceſſamment *Charles* des terres de l'empire Turc; ſoit que le Czar eſpérât ſe ſaiſir de ſa perſonne ſur les chemins, ſoit qu'il crût *Charles* moins redoutable dans ſes états qu'en Turquie, où il était toujours ſur le point d'armer les forces Ottomanes contre l'empire des Ruſſes.

Le roi de Suède ſollicitait toujours la Porte de le renvoyer par la Pologne avec une nombreuſe armée. Le divan réſolut en effet de le renvoyer, mais avec une ſimple eſcorte de ſept à huit mille hommes; non plus comme un roi qu'on voulait ſecourir, mais comme un hôte dont on voulait ſe défaire. Pour cet effet le ſultan *Achmet* lui écrivit en ces termes.

Très-puiſſant entre les rois adorateurs de JESUS, *redreſſeur des torts & des injures, & protecteur de la juſtice dans les ports & les républiques du midi & du ſeptentrion; éclatant en majeſté, ami de l'honneur & de la gloire, & de notre ſublime Porte,* Charles *roi de Suède, dont*

dont DIEU *couronne les entrepriſes de bonheur.*

AUſſi-tôt que le très-illuſtre Achmet, *ci-devant Chiaoux Pachi, aura eu l'honneur de vous préſenter cette lettre ornée de notre ſ eau impérial, ſoyez perſuadé & convaincu de la vérité de nos intentions, qui y ſont contenues, à ſavoir, que quoique nous nous fuſſions propoſé de faire marcher de nouveau contre le Czar nos troupes toujours victorieuſes, cependant ce prince, pour éviter le juſte reſſentiment que nous avait donné ſon retardement à exécuter le traité conclu ſur les bords du Pruth, & renouvellé depuis à notre* Sublime Porte, *ayant rendu à notre empire le château & la ville d'Azoph, & cherché par la médiation des ambaſſadeurs d'Angleterre & de Hollande, nos anciens amis, à cultiver avec nous les liens d'une conſtante paix, nous la lui avons accordée & donné à ſes plénipotentiaires qui nous reſtent pour otages notre ratification impériale, après avoir reçu la ſienne de leurs mains.*

Nous avons donné au très-honorable & vaillant Delvet Gherai, *Ham de Budziack, de Crimée, de Nagay & de Circaſſie, & à notre très-ſage conſeiller & généreux Seraskier de Bender,* Iſmael (*que* DIEU *perpétue & augmente leur magnificence & prudence*) *nos ordres inviolables & ſalutaires pour votre retour par la Pologne, ſelon votre premier deſſein, qui nous a été renouvellé de votre part. Vous devez donc vous préparer à partir ſous les auſpices de la providence, & avec une honorable eſcorte, l'hyver prochain, pour vous rendre dans vos provinces, ayant ſoin de paſſer*

Digitized by Google

paſſer en ami par celles de la Pologne.

Tout ce qui ſera néceſſaire pour votre voyage vous ſera fourni par ma Sublime Porte, *tant en argent qu'en hommes, chevaux & chariots. Nous vous exhortons ſurtout, & vous recommandons de donner vos ordres les plus poſitifs & les plus clairs à tous les Suédois & autres gens qui ſe trouvent auprès de vous, de ne commettre aucun deſordre, & de ne faire aucune action qui tende directement ou indirectement à violer cette paix & amitié.*

Vous conſerverez par-là notre bienveillance, dont nous chercherons à vous donner d'auſſi grandes & d'auſſi fréquentes marques qu'il s'en préſentera d'occaſions. Nos troupes deſtinées pour vous accompagner, recevront des ordres conformes à nos intentions impériales.

Donné à notre Sublime Porte de Conſtantinople, le 17. de la Lune Rebyul Eurech 1214. ce qui revient au 19. Avril 1712.

Cette lettre ne fit point encor perdre l'eſpérance au roi de Suède : il écrivit au Sultan, qu'il ſerait toute ſa vie reconnaiſſant des faveurs dont Sa Hauteſſe l'avait comblé ; mais qu'il croyait le Sultan trop juſte pour le renvoyer avec la ſimple eſcorte d'un camp volant dans un pays encore inondé des troupes du Czar. En effet, l'empereur Ruſſe, malgré le premier article de la paix du Pruth, par lequel il s'était engagé à retirer toutes ſes troupes de la Pologne, y en avait fait encor paſſer de nouvelles ; & ce qui ſemble étonnant, c'eſt que le grand-

Si-

Seigneur n'en ſavait rien.

La mauvaiſe politique de la Porte, d'avoir toujours par vanité des ambaſſadeurs des princes chrêtiens à Conſtantinople, & de ne pas entretenir un ſeul agent dans les cours Chrêtiennes, fait que ceux-ci pénètrent & conduiſent quelquefois les réſolutions les plus ſecrettes du Sultan, & que le divan eſt toujours dans une profonde ignorance de ce qui ſe paſſe publiquement chez les Chrêtiens.

Le Sultan, enfermé dans ſon ſerrail parmi ſes femmes & ſes eunuques, ne voit que par les yeux de ſon grand-viſir : ce miniſtre auſſi inacceſſible que ſon maître, occupé des intrigues du ſerrail, & ſans correſpondance au dehors, eſt d'ordinaire trompé, ou trompe le Sultan, qui le dépoſe ou le fait étrangler à la première faute, pour en choiſir un autre auſſi ignorant ou auſſi perfide, qui ſe conduit comme ſes prédéceſſeurs, & qui tombe bientôt comme eux.

Telle eſt pour l'ordinaire l'inaction & la ſécurité profonde de cette cour, que ſi les princes chrêtiens ſe liguaient contre elle, leurs flottes ſeraient aux Dardanelles, & leur armée de terre aux portes d'Andrinople, avant que les Turcs euſſent ſongé à ſe défendre; mais les divers intérêts qui diviſeront toujours la chrêtienté, ſauveront les Turcs d'une deſtinée que leur peu de politique & leur ignorance dans la guerre & dans la marine ſemblent leur préparer aujourd'hui.

Achmet étâit ſi peu informé de ce qui ſe paſſait en Pologne, qu'il y envoya un Aga, pour voir

Digitized by Google

voir s'il était vrai que les armées du Czar y fussent encore : deux secretaires du roi de Suède, qui savaient la langue Turque, accompagnèrent l'Aga, afin de servir de témoins contre lui en cas qu'il fit un faux rapport.

Cet Aga vit par ses yeux la vérité, & en vint rendre compte au Sultan même. *Achmet*, indigné allait faire étrangler le grand-visir : mais le favori qui le protégeait, & qui croyait avoir besoin de lui, obtint sa grace, & le soutint encor quelque tems dans le ministère.

Les Russes étaient protégés ouvertement par le visir, & secrétement par *Ali Coumourgi*, qui avait changé de parti ; mais le Sultan était si irrité, l'infraction du traité était si manifeste, & les janissaires, qui font trembler souvent les ministres, les favoris & les Sultans, demandaient si hautement la guerre, que personne dans le serrail n'osa ouvrir un avis modéré.

Aussi-tôt le grand-Seigneur fit mettre aux sept tours les ambassadeurs Moscovites, déja aussi accoutumés à aller en prison qu'à l'audience. La guerre est de nouveau déclarée contre le Czar, les queuës de cheval arborées, les ordres donnés à tous les pachas d'assembler une armée de deux cent mille combattans. Le Sultan lui-même quitta Constantinople, & vint établir sa cour à Andrinople, pour être moins éloigné du théatre de la guerre.

Pendant ce tems une ambassade solemnelle envoyée au grand-Seigneur de la part d'*Auguste* & de la république de Pologne, s'avançait sur le chemin d'Andrinople ; le Palatin de Mazovie était

était à la tête de l'ambassade, avec une suite de plus de trois cent personnes.

Tout ce qui composait l'ambassade fut arrêté & retenu prisonnier dans l'un des fauxbourgs de la ville : jamais le parti du roi de Suède ne s'était plus flatté que dans cette occasion ; cependant ce grand appareil devint encor inutile, & toutes ses espérances furent trompées.

Si l'on en croit un ministre public, homme sage & clairvoyant, qui résidait alors à Constantinople, le jeune *Coumourgi* roulait déja dans sa tête d'autres desseins, que de disputer des déserts au Czar de Moscovie dans une guerre douteuse. Il projettait d'enlever aux Vénitiens le Péloponnèse, nommé aujourd'hui la Morée, & de se rendre maître de la Hongrie.

Il n'attendait, pour exécuter ses grands desseins, que l'emploi de premier visir, dont sa jeunesse l'écartait encore. Dans cette idée il avait plus besoin d'être l'allié que l'ennemi du Czar ; son intérêt ni sa volonté n'étaient pas de garder plus longtems le roi de Suède, encor moins d'armer la Turquie en sa faveur. Non-seulement il voulait renvoyer ce prince ; mais il disait ouvertement qu'il ne falait plus souffrir désormais aucun ministre chrétien à Constantinople ; que tous ces ambassadeurs ordinaires n'étaient que des espions honorables, qui corrompaient ou qui trahissaient les visirs, & donnaient depuis trop longtems le mouvement aux intrigues du serrail ; que les Francs établis à Pera, & dans les échelles du Levant, sont des marchands qui n'ont besoin que d'un consul & non d'un ambassa-

Digitized by Google

baſſadeur. Le grand-viſir, qui devait ſon établiſſement & ſa vie même au favori, & qui de plus le craignait, ſe conformait à ſes intentions d'autant plus aiſément, qu'il s'était vendu aux Moſcovites, & qu'il eſpérait ſe venger du roi de Suède qui avait voulu le perdre. Le Muphti, créature d'*Ali Coumourgi*, était auſſi l'eſclave de ſes volontés : il avait conſeillé la guerre contre le Czar, quand le favori la voulait; & il la trouva injuſte dès que ce jeune homme eut changé d'avis ; ainſi à peine l'armée fut aſſemblée qu'on écouta des propoſitions d'acommodement. Le vice-chancelier *Schafirof*, & le jeune *Czeremetof*, plénipotentiaires & otages du Czar à la Porte, promirent après bien des négociations, que le Czar retirerait ſes troupes de la Pologne. Le grand-viſir, qui ſavait bien que le Czar n'exécuterait pas ce traité, ne laiſſa pas de le ſigner ; & le Sultan content d'avoir en apparence impoſé des loix aux Ruſſes, reſta encor à Andrinople. Ainſi on vit en moins de ſix mois la paix jurée avec le Czar, enſuite la guerre déclarée, & la paix renouvellée encore.

Le principal article de tous ces traités fut toujours qu'on ferait partir le Roi de Suède. Le Sultan ne voulait point commettre ſon honneur & celui de l'empire Ottoman, en expoſant le roi à être pris ſur la route par ſes ennemis. Il fut ſtipulé qu'il partirait, mais que les ambaſſadeurs de Pologne & de Moſcovie répondraient de la ſûreté de ſa perſonne ; ces ambaſſadeurs jurèrent au nom de leurs maîtres, que ni le Czar, ni le roi *Auguſte*, ne troubleraient ſon paſſage ;

Digitized by Google

passage ; & que *Charles* de son côté ne tenterait d'exciter aucun mouvement en Pologne. Le divan ayant ainsi réglé la destinée de *Charles*, *Ismael* Seraskier de Bender se transporta à Varnitza, où le roi était campé, & vint lui rendre compte des résolutions de la Porte, en lui insinuant adroitement qu'il n'y avait plus à différer, & qu'il falait partir.

Charles ne répondit autre chose sinon, que le grand-Seigneur lui avait promis une armée & non une escorte, & que des rois devaient tenir leur parole.

Cependant le général *Flemming*, ministre & favori du roi *Auguste*, entretenait une correspondance secrette avec le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender. *La Mare*, gentilhomme Français, colonel au service de Saxe, avait fait plus d'un voyage de Bender à Dresde, & tous ces voyages étaient suspects.

Précisément dans ce tems, le roi de Suède fit arrêter, sur les frontières de la Valachie, un courier que *Flemming* envoyait au prince de Tartarie. Les lettres lui furent apportées : on les déchiffra : on y vit une intelligence marquée entre les Tartares & la cour de Dresde ; mais elles étaient conçues en termes si ambigus & si généraux, qu'il était difficile de démêler, si le but du roi *Auguste* était seulement de détacher les Turcs du parti de la Suède, ou s'il voulait que le Kam livrât *Charles* à ses Saxons en le reconduisant en Pologne.

Il semblait difficile d'imaginer qu'un prince aussi généreux qu'*Auguste* voulût en saisissant la

Digitized by Google

la perſonne du roi de Suède, hazarder la vie de ſes ambaſſadeurs, & de trois cent gentilshommes Polonais qui étaient retenus dans Andrinople, comme des gages de la ſûreté de *Charles*.

Mais d'un autre côté on ſavait, que *Flemming*, miniſtre abſolu d'*Auguſte*, était très-délié & peu ſcrupuleux. Les outrages faits au roi électeur par le roi de Suède, ſemblaient rendre toute vengeance excuſable; & on pouvait penſer que ſi la cour de Dreſde achetait *Charles* du Kam des Tartares, elle pourrait acheter aiſément de la cour Ottomane la liberté des ôtages Polonais.

Ces raiſons furent agitées entre le roi, *Mullern* ſon chancelier privé, & *Grothuſen* ſon favori. Ils lurent & relurent les lettres, & la malheureuſe ſituation où ils étaient les rendant plus ſoupçonneux, ils ſe déterminèrent à croire ce qu'il y avait de plus triſte.

Quelques jours après, le roi fut confirmé dans ſes ſoupçons par le départ précipité d'un comte *Sapieha* réfugié auprès de lui, qui le quitta bruſquement pour aller en Pologne ſe jetter entre les bras d'*Auguſte*. Dans toute autre occaſion *Sapieha* ne lui aurait paru qu'un mécontent; mais dans ces conjonctures délicates, il ne balança pas à le croire un traître. Les inſtances réïtérées qu'on lui fit alors de partir changèrent ſes ſoupçons en certitude. L'opiniâtreté de ſon caractère ſe joignant à toutes ces vraiſemblances, il demeura ferme dans l'opinion qu'on voulait le trahir & le livrer à ſes enne-

mis, quoique ce complot n'ait jamais été prouvé.

Il pouvait se tromper dans l'idée qu'il avait que le roi *Auguſte* avait marchandé ſa perſonne avec les Tartares; mais il ſe trompait encor davantage en comptant ſur le ſecours de la cour Ottomane. Quoi qu'il en ſoit, il réſolut de gagner du tems.

Il dit au Pacha de Bender qu'il ne pouvait partir ſans avoir auparavant de quoi payer ſes dettes; car quoiqu'on lui eût rendu depuis longtems ſon thaïm, ſes libéralités l'avaient toujours forcé d'emprunter. Le Pacha lui demanda ce qu'il voulait; le roi répondit au hazard, mille bourſes, qui font quinze cent mille francs de notre argent en monnoie forte. Le Pacha en écrivit à la Porte: le Sultan au lieu de mille bourſes qu'on luit demendait, en accorda douze cent, & écrivit au Pacha la lettre ſuivante.

LETTRE

du Grand-Seigneur au Pacha de Bender.

LE but de cette lettre impériale eſt pour vous faire ſavoir, que ſur votre recommandation & repréſentation, & ſur celle du très-noble Delvet Gherai *Ham, à notre* Sublime Porte, *notre impériale magnificence a accordé mille bourſes au roi de Suède, qui ſeront envoyées à Bender ſous la conduite & la charge du très-illuſtre* Mehemet *Pacha, ci-devant Chiaoux Pachi, pour reſter ſous votre garde juſqu'au tems du départ du roi de Suède,*

Suède, dont DIEU *dirige les pas ; & lui être données alors, avec deux cent bourses de plus, comme un surcroit de notre libéralité impériale qui excéde sa demande.*

Quant à la route de Pologne *qu'il est résolu de prendre, vous aurez soin, vous & le Ham, qui devez l'accompagner, de prendre des mesures si prudentes & si sages, que pendant tout le passage, les troupes qui sont sous votre commandement, & les gens du roi de Suède, ne causent aucun dommage & ne fassent aucune action qui puisse être réputée contraire à la paix qui subsiste encor entre notre* Sublime Porte, *& le royaume & la république de* Pologne ; *en sorte que le roi passe comme ami sous notre protection.*

Ce que faisant (comme vous lui recommanderez bien expressément de faire) il recevra tous les honneurs & les égards dûs à sa majesté de la part des Polonais, *ce dont nous ont fait assurer les ambassadeurs du roi* Auguste, *& de la république, en s'offrant même à cette condition, aussi-bien que quelques autres nobles* Polonais, *si nous le requérons, pour ôtages & sûreté de son passage.*

Lorsque le tems dont vous serez convenu avec le très-noble Delvet Gherai *pour la marche, sera venu, vous vous mettrez à la tête de vos braves soldats, entre lesquels seront les Tartares, ayant à leur tête le Ham, & vous conduirez le roi de Suède avec ses gens.*

Qu'ainsi il plaise au seul DIEU *tout-puissant de diriger vos pas & les leurs ; le Pacha d'Aulo, restera à Bender pour le garder en votre absence avec un corps de spahis, & un autre de janissaires ;*

res ; & en ſuivant nos ordres & nos intentions impériales en tous ces points & articles, vous vous rendrez digne de la continuation de notre faveur impériale, auſſi-bien que des louanges & des récompenſes dues à tous ceux qui les obſervent.

Fait à notre réſidence impériale de Conſtantinople le 2 de la Lune de Cheval 1214. *de l'égire*

Pendant qu'on attendait cette réponſe du grand-Seigneur, le roi écrivit à la Porte, pour ſe plaindre de la trahiſon dont il ſoupçonnait le Kam des Tartares ; mais les paſſages étaient bien gardés : de plus le miniſtère lui était contraire ; les lettres ne parvinrent point au Sultan ; le viſir empêcha même Mr *Deſaleurs* de venir à Andrinople où était la Porte, de peur que ce miniſtre, qui agiſſait pour le roi de Suède, ne voulût déranger le deſſein qu'on avait de le faire partir.

Charles indigné de ſe voir en quelque ſorte chaſſé des terres du grand-Seigneur, ſe détermina à ne point partir du tout.

Il pouvait demander à s'en retourner par les terres d'Allemagne, ou s'embarquer ſur la mer noire, pour ſe rendre à Marſeille par la Méditerranée ; mais il aima mieux ne demander rien & attendre les événemens.

Quand les douze cent bourſes furent arrivées, ſon tréſorier *Grothuſen*, qui avait apris la langue Turque dans ce long ſéjour, alla voir le Pacha ſans interprète, dans le deſſein de tirer de lui les douze cent bourſes, & de former enſuite à la Porte quelque intrigue nouvelle, toujours ſur cette

te fausse supposition, que le parti Suédois armerait enfin l'empire Ottoman contre le Czar.

Grothusen dit au Pacha, que le roi ne pouvait avoir ses équipages prêts sans argent; » Mais, dit le Pacha, » c'est nous qui ferons tous les fraix » de votre départ; votre maître n'a rien à dépenser tant qu'il sera sous la protection du mien.

Grothusen repliqua qu'il y avait tant de différence entre les équipages Turcs, & ceux des Francs, qu'il falait avoir recours aux artisans Suédois & Polonais qui étaient à Varnitza.

Il l'assura que son maître était disposé à partir, & que cet argent faciliterait & avancerait son départ. Le Pacha trop confiant donna les douze cent bourses; il vint quelques jours après demander au roi, d'une manière très respectueuse, les ordres pour le départ.

Sa surprise fut extrême quand le roi lui dit qu'il n'était pas prêt de partir, & qu'il lui falait encor mille bourses. Le Pacha confondu à cette réponse, fut quelque tems sans pouvoir parler. Il se retira vers une fenêtre, où on le vit verser quelques larmes. Ensuite s'adressant au roi, » Il m'en coutera la tête, dit-il, pour avoir » obligé ta majesté: j'ai donné les douze cent » bourses malgré l'ordre exprès de mon sou» verain. Ayant dit ces paroles, il s'en retournait plein de tristesse.

Le roi l'arrêta, & lui dit qu'il l'excuserait auprès du Sultan. » Ah! repartit le Turc en s'en allant, » mon maître ne fait point excuser les » fautes, il ne fait que les punir.

Ismael Pacha alla apprendre cette nouvelle au

Digitized by Google

Kam des Tartares, lequel ayant reçû le même ordre que le Pacha, de ne point souffrir que les douze-cent bourses fussent données avant le départ du roi, & ayant consenti qu'on délivrât cet argent, appréhendait aussi-bien que le Pacha l'indignation du grand-Seigneur. Ils écrivirent tous deux à la Porte pour se justifier; ils protestèrent qu'ils n'avaient donné les douze cent bourses que sur les promesses positives d'un ministre du roi de partir sans délai; & ils supplièrent sa hautesse, que le refus du roi ne fût point attribué à leur désobéissance.

Charles persistant toujours dans l'idée que le Kam & le Pacha voulaient le livrer à ses ennemis, ordonna à Mr. *Funk*, alors son envoyé auprès du grand-Seigneur, de porter contre eux ses plaintes, & de demander encor milles bourses. Son extrême générosité, & le peu de cas qu'il faisait de l'argent, l'empêchaient de sentir qu'il y avait de l'avilissement dans cette proposition. Il ne la faisait que pour s'attirer un refus & pour avoir un nouveau prétexte de ne point partir. Mais c'était être réduit à d'étranges extrémités, que d'avoir besoin de pareils artifices. *Savari*, son interprète, homme adroit & entreprenant, porte sa lettre à Andrinople, malgré la sévérité avec laquelle le grand-visir faisait garder les passages.

Funk fut obligé d'aller faire cette demande dangereuse. Pour toute réponse, on le fit mettre en prison. Le Sultan indigné fit assembler un Divan extraordinaire, & y parla lui-même, ce qu'il ne fait que très-rarement. Tel fut son dis-

Digitized by Google

discours selon la traduction qu'on en fit alors.

» Je n'ai presque connu le roi de Suède que » par la défaite de Pultava, & par la prière qu'il » m'a faite de lui accorder un azyle dans mon » empire : je n'ai, je crois, nul besoin de lui, » & n'ai sujet ni de l'aimer, ni de le craindre ; » cependant, sans consulter d'autres motifs que » l'hospitalité d'un Musulman, & ma générosité » qui répand la rosée de ses faveurs sur les grands » comme sur les petits, sur les étrangers com- » me sur mes sujets, je l'ai reçû & secouru de » tout ; lui, ses ministres, ses officiers, ses » soldats, & n'ai cessé pendant trois ans & demi » de l'accabler de présens.

» Je lui ai accordé une escorte considérable » pour le conduire dans ses états. Il a demandé » mille bourses pour payer quelques fraix, quoi- » que je les fasse tous : au lieu de mille, j'en ai » accordé douze cent ; après les avoir tirées de » la main du Seraskier de Bender, il en deman- » de encor mille autres, & ne veut point partir » sous prétexte que l'escorte est trop petite, au » lieu qu'elle n'est que trop grande pour passer » par un pays ami.

» Je demande donc, si c'est violer les loix de » l'hospitalité, que de renvoyer ce prince, & » si les puissances étrangères doivent m'accuser » de violence & d'injustice, en cas qu'on soit » réduit à le faire partir par force. « Tout le Divan répondit que le grand-Seigneur agissait avec justice.

Le Muphti déclara que l'hospitalité n'est point de commande aux Musulmans envers les infidè-

les, encor moins envers les ingrats; & il donna son fetfa, espèce de mandement qui accompagne presque toujours les ordres importans du grand-Seigneur; ces fetfa sont révérés comme des oracles, quoique ceux dont ils émanent soient des esclaves du Sultan comme les autres.

L'ordre & le fetfa furent portés à Bender par le *Bouyouk Imraour*, grand maître des écuries, & un chiaou pacha premier huissier. Le Pacha de Bender reçut l'ordre chez le Kam des Tartares; aussi-tôt il alla à Varnitza demander, si le roi voulait partir comme ami, ou le réduire à exécuter les ordres du Sultan.

Charles XII. menacé n'était pas maître de sa colère. „ Obéis à ton maître, si tu l'oses, lui dit-il, & sors de ma présence. Le Pacha indigné s'en retourna au grand galop, contre l'usage ordinaire des Turcs: en s'en retournant il rencontra *Fabrice*, & lui cria toujours en courant: » Le roi ne veut point écouter la raison; » tu vas voir des choses bien étranges. Le jour même il retrancha les vivres au roi, & lui ôta sa garde de janissaires. Il fit dire aux Polonais & aux Cosaques, qui étaient à Varnitza, que s'ils voulaient avoir des vivres, il falait quitter le camp du roi de Suède, & venir se mettre dans la ville de Bender sous la protection de la Porte. Tous obéïrent, & laissèrent le roi réduit aux officiers de sa maison, & à trois cent soldats Suédois, contre vingt mille Tartares & six mille Turcs.

Il n'y avait plus de provisions dans le camp pour les hommes, ni pour les chevaux. Le roi

Digitized by Google

ordonna qu'on tuât hors du camp à coups de fusil, vingt de ces beaux chevaux arabes que le grand-Seigneur lui avait envoyés, en disant: » Je ne veux ni de leurs provisions, ni de leurs » chevaux. Ce fut un régal pour les troupes Tartares, qui, comme on sait, trouvent la chair de cheval délicieuse. Cependant les Turcs & les Tartares investirent de tous côtés le petit camp du roi.

Ce prince sans s'étonner fit faire des retranchemens réguliers par ses trois cent Suédois: il y travailla lui-même; son chancelier, son trésorier, ses secrétaires, les valets de chambre, tous ses domestiques aidaient à l'ouvrage. Les uns barricadaient les fenêtres, les autres enfonçaient des solives derrière les portes en forme d'arcs-boutans.

Quand on eut bien barricadé la maison, & que le roi eut fait le tour de ses prétendus retranchemens, il se mit à jouer aux échecs tranquillement avec son favori *Grothusen*, comme si tout eût été dans une sécurité profonde. Heureusement *Fabrice*, l'envoyé de Holstein, ne s'était point logé à Varnitza, mais dans un petit village entre Varnitza & Bender, où demeurait aussi Mr. *Jeffreys* envoyé d'Angleterre auprès du roi de Suède. Ces deux ministres voyant l'orage prêt à éclater, prirent sur eux de se rendre médiateurs entre les Turcs & le roi. Le Kam, & surtout le pacha de Bender, qui n'avait nulle envie de faire violence à ce monarque, reçurent avec empressement les offres de ces deux ministres: ils eurent ensemble à Bender deux

Digitized by Google

deux conférences, où assistèrent cet huissier du serrail & le grand-maître des écuries, qui avaient aporté l'ordre du Sultan & le fetfa du Muphti.

Monsieur *Fabrice* (*) leur avoua que sa majesté Suédoise avait de justes raisons de croire qu'on voulait le livrer à ses ennemis en Pologne. Le Kam, le Pacha & les autres jurèrent sur leurs têtes, prirent DIEU à témoin, qu'ils détestaient une si horrible perfidie, qu'ils verseraient tout leur sang plûtôt que de souffrir qu'on manquât seulement de respect au roi en Pologne; ils dirent qu'ils avaient entre leurs mains les ambassadeur Russes & Polonais, dont la vie leur répondait du moindre affront qu'on oserait faire au roi de Suède. Enfin, ils se plaignirent amérement des soupçons outrageans que le roi concevait sur des personnes qui l'avaient si bien reçû & si bien traité. Quoique les sermens ne soient souvent que le langage de la perfidie, *Fabrice* se laissa persuader: il crut voir dans leurs protestations cet air de vérité que le mensonge n'imite jamais qu'imparfaitement. Il savait bien qu'il y avait eu une secrette correspondance entre le Kam Tartare & le roi *Auguste*; mais il demeura convaincu qu'il ne s'était agi dans leur négociation, que de faire sortir *Charles XII.* des terres du grand-Seigneur. Soit que *Fabrice* se trompât ou non, il les assûra qu'il représenterait

(*) Tout ce récit est rapporté par Mr. *Fabrice* dans ses lettres.

Digitized by Google

fait au roi l'injuſtice de ces défiances. » Mais pré-» tendez-vous le forcer à partir? ajouta-t-il. Oui, dit le Pacha; tel eſt l'ordre de notre maître. Alors il les pria encor une fois de bien conſidérer, ſi cet ordre était de verſer le ſang d'une tête couronnée? » Oui, repliqua le Kam en colère, ſi » cette tête couronnée déſobéit au grand-Sei-» gneur dans ſon empire.

Cependant tout étant prêt pour l'aſſaut, la mort de *Charles XII.* paraiſſait inévitable, & l'ordre du ſultan n'étant pas poſitivement de le tuer en cas de réſiſtance, le Pacha engagea le Kam à ſouffrir qu'on envoyât dans le moment un exprès à Andrinople, où était alors le grand-Seigneur, pour avoir les derniers ordres de ſa hauteſſe.

Monſieur *Jeffreys*, & Mr. *Fabrice*, ayant obtenu ce peu de relâche, courent en avertir le roi; ils arrivent avec l'empreſſement de gens qui aportaient une nouvelle heureuſe; mais ils furent très-froidement reçus: il les appella médiateurs volontaires, & perſiſta à ſoutenir que l'ordre du Sultan & le fetfa du Muphti étaient forgés, puiſqu'on venait d'envoyer demander de nouveaux ordres à la Porte.

Le miniſtre Anglais ſe retira, bien réſolu de ne ſe plus mêler des affaires d'un prince ſi inflexible. Mr. *Fabrice* aimé du roi, & plus accoutumé à ſon humeur que le miniſtre Anglais, reſta avec lui pour le conjurer de ne pas hazarder une vie ſi précieuſe dans une occaſion ſi inutile.

Le roi, pour toute réponſe, lui fit voir ſes retran-

Digitized by Google

retranchemens, & le pria d'employer sa médiation seulement pour lui faire avoir des vivres; on obtint aisément des Turcs de laisser passer des provisions dans le camp du roi, en attendant que le courier fût revenu d'Andrinople. Le Kam même avait défendu à ses Tartares impatiens du pillage, de rien attenter contre les Suédois jusqu'à nouvel ordre. De sorte que *Charles XII.* sortait quelquefois de son camp avec quarante chevaux, & courait au milieu des troupes Tartares, qui lui laissaient respectueusement le passage libre; il marchait même droit à leurs rangs, & ils s'ouvraient plutôt que de résister.

Enfin l'ordre du grand-Seigneur étant venu, de passer au fil de l'épée tous les Suédois qui feraient la moindre résistance, & de ne pas épargner la vie du roi, le Pacha eut la complaisance de montrer cet ordre à Mr. *Fabrice*, afin qu'il fit un dernier effort sur l'esprit de *Charles*. *Fabrice* vint faire aussi-tôt ce triste raport. » Avez-vous vû l'ordre dont vous » parlez? dit le roi. Oui, répondit *Fabrice*. Eh » bien, dites-leur de ma part que c'est un second » ordre qu'ils ont supposé, & que je ne veux point » partir. *Fabrice* se jetta à ses pieds, se mit en colère, lui reprocha son opiniâtreté: tout fut inutile. » Retournez à vos Turcs, lui dit le roi en souriant; » s'ils m'attaquent, je saurai bien » me défendre.

Les chapelains du roi se mirent aussi à genoux devant lui, le conjurant de ne pas exposer à un massacre certain les malheureux restes

tes de Pultava, & ſurtout ſa perſonne ſacrée; l'aſſurant de plus que cette réſiſtance était injuſte, qu'il violait les droits de l'hoſpitalité, en s'opiniâtrant à reſter par force chez des étrangers, qui l'avaient ſi longtems & ſi généreuſement ſecouru. Le roi qui ne s'était point fâché contre *Fabrice*, ſe mit en colère contre ſes prêtres, & leur dit, qu'il les avait pris pour faire les prières, & non pour lui dire leur avis.

Le général *Hord* & le général *Dardoff*, dont le ſentiment avait toujours été de ne pas tenter un combat dont la ſuite ne pouvait être que funeſte, montrèrent au roi leurs eſtomacs couverts de bleſſures reçues à ſon ſervice; & l'aſſûrant qu'ils étaient prêts de mourir pour lui, ils le ſupplièrent que ce fût au moins dans une occaſion plus néceſſaire. » Je ſais par vos bleſſures » & par les miennes, leur dit *Charles XII.* que nous » avons vaillamment combattu enſemble; vous » avez fait votre devoir juſqu'à préſent, faites-le » encor aujourd'hui. Il n'y eut plus alors qu'à obéir; chacun eut honte de ne pas chercher à mourir avec le roi. Ce prince préparé à l'aſſaut ſe flattait en ſecret du plaiſir & de l'honneur de ſoutenir, avec trois cent Suédois, les efforts de toute une armée. Il plaça chacun à ſon poſte : ſon chancelier *Mullern*, le ſécrétaire *Empreus* & les clercs, devaient défendre le maiſon de la chancellerie; le baron *Fief*, à la tête des officiers de la bouche, était à un autre poſte: les palfreniers, les cuiſiniers avaient un autre endroit à garder, car avec lui tout était ſoldat; il courait à cheval de ſes retranchemens à

ſa

sa maison, promettant des récompenses à tout le monde, créant des officiers, & assurant de faire capitaines les moindres valets qui combattraient avec courage.

On ne fut pas longtems sans voir l'armée des Turcs & des Tartares qui venaient attaquer le petit retranchement avec dix piéces de canon & deux mortiers. Les queues de cheval flottaient en l'air, les clairons sonnaient, les cris de *Alla*, *Alla*, se faisaient entendre de tous côtés. Le baron de *Grothusen* remarqua que les Turcs ne mélaient dans leurs cris aucune injure contre le roi, & qu'ils l'appellaient seulement *Demirbash*, tête de fer. Aussi-tôt il prend le parti de sortir seul sans armes des retranchemens; il s'avança dans les rangs des janissaires, qui presque tous avaient reçu de l'argent de lui. » Eh » quoi! mes amis, leur dit-il en propres mots, » venez-vous massacrer trois cent Suédois sans » défense? Vous, braves janissaires, qui avez » pardonné à cent mille Russes, quand ils vous » ont crié *Amman*, pardon, avez-vous oublié » les bienfaits que vous avez reçus de nous? » & voulez-vous assassiner ce grand roi de Suède » que vous aimez tant, & qui vous a fait tant » de libéralités? Mes amis, il ne demande que » trois jours, & les ordres du Sultan ne sont pas » si sévères qu'on vous le fait croire. «

Ces paroles firent un effet que *Grothusen* n'attendait pas lui-même. Les janissaires jurèrent sur leurs barbes, qu'ils n'attaqueraient point le roi, & qu'ils lui donneraient les trois jours qu'il demandait. En vain on donna le signa

de l

Digitized by Google

de l'assaut : les janissaires, loin d'obéir, menacèrent de se jetter sur leurs chefs, si l'on n'accordait pas trois jours au roi de Suède : ils vinrent en tulmute à la tente du Pacha de Bender, criant que les ordres du Sultan étaient supposés ; à cette sédition inopinée le pacha n'eut à opposer que la patience.

Il feignit d'être content de la généreuse résolution des janissaires, & leur ordonna de se retirer à Bender. Le Kam des Tartares, homme violent, voulait donner immédiatement l'assaut avec ses troupes ; mais le Pacha, qui ne prétendait pas que les Tartares eussent seuls l'honneur de prendre le roi, tandis qu'il serait puni peut-être de la désobéissance de ses janissaires, persuada au Kam d'attendre jusqu'au lendemain.

Le Pacha de retour à Bender assembla tous les officiers des janissaires & les plus vieux soldats : il leur lut & leur fit voir l'ordre positif du Sultan & le fetfa du Muphti. Soixante des plus vieux, qui avaient des barbes blanches vénérables, & qui avaient reçu mille présens des mains du roi, proposèrent d'aller eux-mêmes le supplier de se remettre entre leurs mains, & de souffrir qu'ils lui servissent de gardes.

Le Pacha le permit ; il n'y avait point d'expédient qu'il n'eût pris, plutôt que d'être réduit à faire tuer ce prince. Ces soixante vieillards allèrent donc le lendemain matin à Varnitza, n'ayant dans leurs mains que de long bâtons blancs, seules armes des janissaires quand ils ne vont point au combat ; car les Turcs regardent comme barbare la coutume des chrêtiens, de

por-

Digitized by Google

porter des épées en tems de paix, & d'entrer armés chez leurs amis & dans leurs églises.

Ils s'adressèrent au baron de *Grothuſen* & au chancelier *Mullern*; ils leur dirent qu'ils venaient dans le dessein de servir de fidèles gardes au roi; & que s'il voulait, ils le conduiraient à Andrinople, où il pourrait parler lui-même au grand-Seigneur. Dans le tems qu'ils faisaient cette proposition, le roi lisait des lettres, qui arrivaient de Constantinople, & que *Fabrice*, qui ne pouvait plus le voir, lui avait fait tenir secrettement par un janissaire. Elles étaient du comte *Poniatowsky*, qui ne pouvait le servir à Bender, ni à Andrinople, étant retenu à Constantinople par ordre de la Porte, depuis l'indiscrette demande des milles bourses. Il mandait au roi que les ordres du Sultan pour saisir ou massacrer sa personne royale en cas de résistance, n'étaient que trop réels: qu'à la vérité le Sultan était trompé par ses ministres, mais que plus l'empereur était trompé dans cette affaire, plus il voulait être obéi: qu'il falait céder au tems & plier sous la nécessité: qu'il prenait la liberté de lui conseiller de tout tenter auprès des ministres par la voye des négociations: de ne point mettre de l'inflexibilité, où il ne falait que de la douceur; & d'attendre de la politique & du tems, le remède à un mal que la violence aigrirait sans ressource.

Mais ni les propositions de ces vieux janissaires, ni les lettres de *Poniatowsky*, ne purent donner seulement au roi l'idée, qu'il pouvait fléchir sans deshonneur. Il aimait mieux mourir

rir de la main des Turcs, que d'être en quelque ſorte leur priſonnier : il renvoya ces janiſſaires ſans les vouloir voir, & leur fit dire que s'ils ne ſe retiraient, il leur ferait couper la barbe ; ce qui eſt dans l'Orient le plus outrageant de tous les affronts.

Les vieillards remplis de l'indignation la plus vive, s'en retournèrent en criant : » Ah la tête » de fer ! puiſqu'il veut périr, qu'il périſſe. « Ils vinrent rendre compte au Pacha de leur commiſſion, & apprendre à leurs camarades à Bender l'étrange réception qu'on leur avait faite. Tous jurèrent alors d'obéir aux ordres du Pacha ſans délai, & eurent autant d'impatience d'aller à l'aſſaut qu'ils en avaient eu peu le jour précédent.

L'ordre eſt donné dans le moment : les Turcs marchent aux retranchemens : les Tartares les attendaient déja, & les canons commençaient à tirer. Les janiſſaires d'un côté, & les Tartares de l'autre, forcent en un inſtant ce petit camp ; à peine vingt Suédois tirèrent l'épée ; les trois-cent ſoldats furent envelopés & faits priſonniers ſans réſiſtance. Le roi était alors à cheval entre ſa maiſon & ſon camp, avec les généraux *Hord*, *Dardoff* & *Sparre* : voyant que tous ſes ſoldats s'étaient laiſſés prendre en ſa préſence, il dit de ſang froid à ces trois officiers : » Allons défendre la maiſon ; nous combattrons, » ajouta-t-il en ſouriant » *pro aris & focis*.

Auſſi-tôt il galope avec eux vers cette maiſon, où il avait mis environ quarante domeſtiques en ſentinelle, & qu'on avait fortifiée du mieux qu'on avait pû.

Digitized by Google

Ces généraux, tout accoutumés qu'ils étaient à l'opiniâtre intrépidité de leur maître, ne pouvaient se lasser d'admirer qu'il voulût de sang froid, & en plaisantant, se défendre contre dix canons & toute une armée; ils le suivent avec quelques gardes, & quelques domestiques, qui faisaient en tout vingt personnes.

Mais quand ils furent à la porte, ils la trouvèrent assiégée de janissaires; déja même près de deux cent Turcs ou Tartares étaient entrés par une fenêtre, s'étaient rendus maîtres de tous les appartemens, à la réserve d'une grande salle, où les domestiques du roi s'étaient retirés. Cette salle était heureusement près de la porte par où le roi voulait entrer avec sa petite troupe de vingt personnes; il s'était jetté en bas de son cheval le pistolet & l'épée à la main, & sa suite en avait fait autant.

Les janissaires tombent sur lui de tous côtés; ils étaient animés par la promesse qu'avait fait le Pacha de huit ducats d'or à chacun de ceux qui auraient seulement touché son habit, en cas qu'on pût le prendre. Il blessait, & il tuait tous ceux qui s'approchaient de sa personne. Un janissaire, qu'il avait blessé, lui apuya son mousqueton sur le visage: si le bras du Turc n'avait fait un mouvement causé par la foule, qui allait & qui venait comme des vagues, le roi était mort: la balle glissa sur son nez, lui emporta un bout de l'oreille, & alla casser le bras au général *Hord*, dont la destinée était d'être toujours blessé à côté de son maître.

Le

Digitized by Google

Le roi enfonça ſon épée dans l'eſtomac du janiſſaire ; en même tems ſes domeſtiques, qui étaient enfermés dans la grande ſalle, en ouvrent la porte : le roi entre comme un trait ſuivi de ſa petite troupe ; on referme la porte dans l'inſtant, & on la barricade avec tout ce qu'on peut trouver. Voilà *Charles XII.* dans cette ſalle enfermé avec toute ſa ſuite, qui conſiſtait en près de ſoixante hommes, officiers, gardes, ſecrétaires, valets de chambre, domeſtiques de toute eſpèce.

Les janiſſaires & les Tartares pillaient le reſte de la maiſon, & rempliſſaient les appartemens. » Allons un peu chaſſer de chez moi ces barba» res, dit-il ; & ſe mettant à la tête de ſon monde, il ouvrit lui-même la porte de la ſalle, qui donnait dans ſon appartement à coucher ; il entre, & fait feu ſur ceux qui pillaient.

Les Turcs chargés de butin, épouvantés de la ſubite apparition de ce roi qu'ils étaient accoutumés à reſpecter, jettent leurs armes, ſautent par la fenêtre, ou ſe retirent juſques dans les caves : le roi profitant de leur déſordre, & les ſiens animés par le ſuccès, pourſuivent les Turcs de chambre en chambre, tuent, ou bleſſent ceux qui ne fuyent point ; & en un quart d'heure nettoyent la maiſon d'ennemis.

Le roi aperçut dans la chaleur du combat deux janiſſaires, qui ſe cachaient ſous ſon lit ; il en tua un d'un coup d'épée ; l'autre lui demanda pardon en criant *Amman.* » Je te donne » la vie, dit le roi au Turc, à condition que

Digitized by Google

» tu iras faire au Pacha un fidèle récit de ce que » tu as vû. « Le Turc promit aiſément ce qu'on voulut; & on lui permit de ſauter par la fenêtre comme les autres.

Les Suédois étant enfin maîtres de la maiſon, refermèrent & barricadèrent encor les fenêtres. Ils ne manquaient point d'armes: une chambre baſſe pleine de mouſquets & de poudre avait échapé à la recherche tumultueuſe des janiſſaires: on s'en ſervit à propos; les Suédois tiraient à travers les fenêtres preſque à bout portant ſur cette multitude de Turcs, dont ils tuèrent deux cent en moins d'un demi-quart d'heure.

Le canon tirait contre la maiſon; mais les pierres étant fort molles, il ne faiſait que des trous & ne renverſait rien.

Le Kam des Tartares, & le Pacha, qui voulaient prendre le roi en vie, honteux de perdre du monde, & d'occuper une armée entière contre ſoixante perſonnes, jugèrent à propos de mettre le feu à la maiſon, pour obliger le roi de ſe rendre. Ils firent lancer ſur le toit, contre les portes, & contre les fenêtres, des fléches entortillées de méches allumées; la maiſon fut en flammes en un moment. Le toit tout embraſé était prêt à fondre ſur les Suédois. Le roi donna tranquillement ſes ordres pour éteindre le feu. Trouvant un petit baril plein de liqueur, il prend le baril lui-même, & aidé de deux Suédois il le jette à l'endroit où le feu était le plus violent. Il ſe trouva que ce baril était rempli d'eau

d'eau-de-vie ; mais la précipitation, inséparable d'un tel embarras, empêcha d'y penser. L'embrasement redoubla avec plus de rage ; l'appartement du roi était consumé ; la grande salle où les Suédois se tenaient, était remplie d'une fumée affreuse, mêlée de tourbillons de feu qui entraient par les portes des apartemens voisins ; la moitié du toit était abimée dans la maison même, l'autre tombait en dehors en éclatant dans les flammes.

Un garde, nommé *Walberg*, osa dans cette extrémité crier qu'il falait se rendre. » Voila un » étrange homme, dit le roi, qui s'imagine qu'il » n'est pas plus beau d'être brulé que d'être pri» sonnier «. Un autre garde, nommé *Rosen*, s'avisa de dire, que la maison de la chancellerie, qui n'était qu'à cinquante pas, avait un toit de pierre, & était à l'épreuve du feu ; qu'il falait faire une sortie, gagner cette maison, & s'y défendre. » Voilà un vrai Suédois, s'écria le roi : il embrassa ce garde, le créa colonel sur le champ. » Allons, mes amis, dit-il, prenez avec » vous le plus de poudre & de plomb que vous » pourrez, & gagnons la chancellerie l'épée à » la main.

Les Turcs, qui cependant entouraient cette maison toute embrasée, voyaient avec une admiration mêlée d'épouvante, que les Suédois n'en sortaient point ; mais leur étonnement fut encor plus grand, lorsqu'ils virent ouvrir les portes, & le roi & les siens fondre sur eux en desespérés. *Charles* & ses principaux officiers

étaient armés d'épées & de piſtolets : chacun tira deux coups à la fois à l'inſtant que la porte s'ouvrit ; & dans le même clin d'œil jettant leurs piſtolets & s'armant de leurs épées, ils firent reculer les Turcs plus de cinquante pas. Mais le moment d'après, cette petite troupe fut entourée : le roi qui était en bottes, ſelon ſa coutume, s'embarraſſa dans ſes éperons, & tomba : vingt-un janiſſaires ſe jettent auſſi-tôt ſur lui ; il jette en l'air ſon épée, pour s'épargner la douleur de la rendre ; les Turcs l'emmènent au quartier du Pacha ; les uns le tenant ſous les jambes, les autres ſous les bras, comme on porte un malade, que l'on craint d'incommoder.

Au moment que le roi ſe vit ſaiſi ; la violence de ſon tempérament & la fureur où un combat ſi long & ſi terrible avaient dû le mettre, firent place tout-à-coup à la douceur & à la tranquillité. Il ne lui échapa pas un mot d'impatience, pas un coup d'œil de colère. Il regardait les janiſſaires en ſouriant, & ceux-ci le portaient en criant, *Alla*, avec une indignation mêlée de reſpect. Ses officiers furent pris au même tems & dépouillés par les Turcs & par les Tartares. Ce fut le 12. Fevrier de l'an 1713. qu'arriva cet étrange événement, qui eut encor des ſuites ſingulières (*).

(*) Mr. *Norberg*, qui ſuivre ici dans ſon hiſtoi- n'était pas préſent à cet re, celle de Mr. *de Vol-* événement, n'a fait que *taire* ; mais il l'a tronquée, il

il en a ſupprimé les circonſtances intéreſſantes, & n'a pû juſtifier la témérité de *Charles XII.* Tout ce qu'il a pû dire contre Mr. *de Voltaire* au ſujet de cette affaire de Bender, ſe réduit à l'avanture du Sr. *Fréderic*, valet de chambre du roi de Suède, que quelques-uns prétendaient avoir été brulé dans la maiſon du roi, & que d'autres diſaient avoir été coupé en deux par les Tartares. *La Motraye* prétend auſſi que le roi de Suède ne dit point ces paroles : *Nous combattrons pro aris & focis*; mais Mr. *Fabrice* qui était préſent aſſûre que le roi prononça ces mots, que la *Motraye* n'était pas plus à portée d'écouter, qu'il n'était capable de les comprendre, ne ſachant pas un mot de Latin.

Fin du ſixiéme Livre.

Digitized by Google

HISTOIRE DE CHARLES XII. ROI DE SUEDE.

LIVRE SEPTIEME.

ARGUMENT.

Les Turcs transfèrent Charles *à Démirtash : le roi* Staniſlas *eſt pris dans le même tems : action hardie de Mr. de* Villelongue : *révolutions dans le ſerrail : bataille donnée en Poméranie : Altena brûlé par les Suédois :* Charles *part enfin pour retourner dans ſes états : ſa maniere étrange de voyager : ſon arrivée à Stralſund : diſgraces de* Charles : *ſuccès de* Pierre le grand : *ſon triomphe dans Petersbourg.*

LE Pacha de Bender attendait *Charles* gravement dans ſa tente, ayant près de lui *Marco* un interprète. Il reçut ce prince avec un profond reſpect, & le ſupplia de ſe repoſer ſur un ſopha ;

Digitized by Google

ſopha; mais le roi ne prenant pas ſeulement garde aux civilités du Turc, ſe tint debout dans la tente.

» Le Tout-puiſſant ſoit béni, dit le pacha, de » ce que ta majeſté eſt en vie; mon deſeſpoir » eſt amer d'avoir été réduit par ta majeſté à » exécuter les ordres de ſa hauteſſe «. Le roi fâché ſeulement de ce que ſes trois cent ſoldats s'étaient laiſſés prendre dans leurs retranchemens, dit au pacha : » Ah ! s'ils s'étaient défendus » comme ils devaient, on ne nous aurait pas » forcés en dix jours. Hélas ! dit le Turc, voi» là du courage bien mal employé. Il fit reconduire le roi à Bender ſur un cheval richement caparaçonné. Ses Suédois étaient ou tués ou pris : tout ſon équipage, ſes meubles, ſes papiers, ſes hardes les plus néceſſaires pillées ou brulées; on voyait ſur les chemins les officiers Suédois preſque nuds, enchaînés deux à deux, & ſuivants à pied des Tartares ou des janiſſaires. Le chancelier, les généraux n'avaient point un autre ſort; ils étaient eſclaves des ſoldats à qui ils étaient échus en partage.

Iſmael Pacha ayant conduit *Charles XII.* dans ſon ſerrail de Bender, lui céda ſon appartement, & le fit ſervir en roi, non ſans prendre la précaution de mettre des janiſſaires en ſentinelle à la porte de la chambre. On lui prépara un lit; mais il ſe jetta tout botté ſur un ſopha, & dormit profondément. Un officier qui ſe tenait debout auprès de lui, lui couvrit la tête d'un bonnet, que le roi jetta en ſe réveillant de ſon premier ſommeil; & le Turc voyait avec éton-

Digitized by Google

étonnement un ſouverain, qui couchait en bottes & nue tête. Le lendemain matin, *Iſmael* introduiſit *Fabrice* dans la chambre du roi. *Fabrice* trouva ce prince avec ſes habits déchirés, ſes bottes, ſes mains, & toute ſa perſonne couvertes de ſang & de poudre, les ſourcils brûlés; mais l'air ſerein dans cet état affreux. Il ſe jetta à genoux devant lui, ſans pouvoir proférer une parole: raſſuré bientôt par la manière libre & douce dont le roi lui parlait, il reprit avec lui ſa familiarité ordinaire, & tous deux s'entretinrent en riant du combat de Bender. » On prétend, dit *Fabrice*, que votre majeſté a tué vingt » janiſſaires de ſa main. Bon, bon, dit le roi, » on augmente toujours les choſes de la moitié. Au milieu de cette converſation, le pacha préſenta au roi ſon favori *Grothuſen*, & le colonel *Ribbins*, qu'il avait eu la généroſité de racheter à ſes dépens. *Fabrice* ſe chargea de la rançon des autres priſonniers.

Jeffreys, l'envoyé d'Angleterre, ſe joignit à lui pour fournir à cette dépenſe. Un Français, que la curioſité avait amené à Bender, & qui a écrit une partie des événemens que l'on rapporte, donna auſſi ce qu'il avait. Ces étrangers aſſiſtés des ſoins, & même de l'argent du pacha, rachetèrent non-ſeulement les officiers, mais encor leurs habits, des mains des Turcs & des Tartares.

Dès le lendemain on conduiſit le roi priſonnier dans un chariot couvert d'écarlate ſur le chemin d'Andrinople: ſon tréſorier *Grothuſen* était avec lui: le chancelier *Mullern*, & quelques officiers

Digitized by Google

ficiers ſuivaient dans un autre char : pluſieurs étaient à cheval, & lorſqu'ils jettaient les yeux ſur le chariot où était le roi, ils ne pouvaient retenir leurs larmes. Le Pacha était à la tête de l'eſcorte. *Fabrice* lui repréſenta qu'il était honteux de laiſſer le roi ſans épée, & le pria de lui en donner une. » Dieu m'en préſerve, dit le Pacha, » il voudrait nous en couper la » barbe ; cependant il la lui rendit quelques heures après.

Comme on conduiſait ainſi priſonnier & deſarmé ce roi, qui peu d'années auparavant avait donné la loi à tant d'états, & qui s'était vû l'arbitre du Nord & la terreur de l'Europe, on vit au même endroit un autre exemple de la fragilité des grandeurs humaines.

Le roi *Stanislas* avait été arrêté ſur les terres des Turcs, & on l'amenait priſonnier à Bender, dans le tems même qu'on transferait *Charles XII.*

Stanislas n'étant plus ſoutenu par la main qui l'avait fait roi, ſe trouvant ſans argent, & par conſéquent ſans parti en Pologne, s'était retiré d'abord en Poméranie ; & ne pouvant plus conſerver ſon royaume, il avait défendu, autant qu'il l'avait pû, les états de ſon bienfaiteur. Il avait même paſſé en Suède, pour précipiter les ſecours dont on avait beſoin dans la Poméranie & dans la Livonie ; il avait fait tout ce qu'on devait attendre de l'ami de *Charles XII.* En ce tems, le premier roi de Pruſſe, prince très-ſage, s'inquiétant avec raiſon du voiſinage des Moſcovites, imagina de ſe liguer avec *Auguſte*

&

& la république de Pologne, pour renvoyer les Russes dans leur pays, & de faire entrer *Charles XII.* lui-même dans ce projet. Trois grands événemens devaient un être le fruit, la paix du Nord, le retour de *Charles* dans ses états, & une barrière opposée aux Russes devenus formidables à l'Europe. Le préliminaire de ce traité, dont dépendait la tranquillité publique, était l'abdication de *Stanislas.* Non-seulement *Stanislas* l'accepta, mais il se chargea d'être le négociateur d'une paix qui lui enlevait la couronne; la nécessité, le bien public, la gloire du sacrifice, & l'intérêt de *Charles*, à qui il devait tout & qu'il aimait, le déterminèrent. Il écrivit à Bender: il exposa au roi de Suède l'état des affaires, les malheurs & le remède: il le conjura de ne point s'opposer à une abdication devenuë nécessaire par les conjonctures, & honorable par les motifs: il le pressa de ne point immoler les intérêts de la Suède à ceux d'un ami malheureux, qui s'immolait au bien public sans répugnance. *Charles XII.* reçut ces lettres à Varnitza: il dit en colère au courier, en présence de plusieurs témoins: » Si mon ami ne veut pas être roi, je » saurai bien en faire un autre.

Stanislas s'obstina au sacrifice que *Charles* refusait. Ces tems étaient destinés à des sentimens & à des actions extraordinaires. *Stanislas* voulut aller lui-même fléchir *Charles*; & il hazarda, pour abdiquer un trône, plus qu'il n'avait fait pour s'en emparer. Il se déroba un jour à dix heures du soir de l'armée Suédoise, qu'il commandait en Poméranie, & partit avec le Baron *Sparr*, qui

qui a été depuis ambaſſadeur en Angleterre & en France, & avec un autre colonel. Il prend le nom d'un Français nommé *Haran*, alors major au ſervice de Suède, & qui eſt mort depuis peu commandant de Dantzick. Il cotoye toute l'armée des ennemis, arrêté pluſieurs fois, & relâché ſur un paſſeport obtenu au nom de *Haran*; il arrive enfin après bien des périls aux frontières de Turquie.

Quand il eſt arrivé en Moldavie, il renvoye à ſon armée le baron *Sparr*, entre dans Yaſſy, capitale de la Moldavie; ſe croyant en ſûreté dans un pays où le roi de Suède avait été ſi reſpecté, il était bien loin de ſoupçonner ce qui ſe paſſait alors.

On lui demande qui il eſt: il ſe dit major d'un régiment au ſervice de *Charles XII.* On l'arrête à ce ſeul nom; il eſt mené devant le Hoſpodar de Moldavie, qui ſachant déja par les gazettes, que *Stanislas* s'était éclipſé de ſon armée, concevait quelques ſoupçons de la vérité. On lui avait dépeint la figure du roi, très-aiſé à reconnaître, à un viſage plein & aimable, & à un air de douceur aſſez rare.

Le Hoſpodar l'interrogea, lui fit beaucoup de queſtions captieuſes, & enfin lui demanda quel emploi il avait dans l'armée Suédoiſe. *Stanislas* & le Hoſpodar parlaient Latin. *Major ſum*, lui dit *Stanislas*. *Imo Maximus es*, lui répondit le Moldave: & auſſi-tôt lui préſentant un fauteuil, il le traita en roi; mais auſſi il le traita en roi priſonnier, & on fit une garde exacte autour d'un couvent Grec, dans lequel il fut obligé de reſter,

Digitized by Google

reſter, juſqu'à-ce qu'on eût des ordres du Sultan. Les ordres vinrent de le conduire à Bender, dont on faiſait partir *Charles*.

La nouvelle en vint au Pacha, dans le tems qu'il accompagnait le chariot du roi de Suède. Le Pacha le dit à *Fabrice*: celui-ci s'approchant du chariot de *Charles XII.* lui apprit qu'il n'était pas le ſeul roi priſonnier entre les mains des Turcs, & que *Stanislas* était à quelques milles de lui, conduit par des ſoldats. » Courez à » lui, mon cher *Fabrice*, lui dit *Charles*, ſans ſe déconcerter d'un tel accident: » dites-lui bien qu'il » ne faſſe jamais de paix avec le roi *Auguſte*; & » aſſûrez-le que dans peu nos affaires changeront. Telle était l'inflexibilité de *Charles* dans ſes opinions, que tout abandonné qu'il était en Pologne, tout pourſuivi dans ſes propres états, tout captif dans une litière Turque, conduit priſonnier, ſans ſavoir où on le menait, il comptait encor ſur ſa fortune, & eſpérait toujours un ſecours de cent mille hommes de la Porte Ottomane. *Fabrice* courut s'acquitter de ſa commiſſion, accompagné d'un janiſſaire, avec la permiſſion du Pacha. Il trouva à quelques milles le gros de ſoldats qui conduiſait *Stanislas*: il s'adreſſa au milieu d'eux à un cavalier vêtu à la Françaiſe & aſſez mal monté, & lui demanda en *Allemand* où était le roi de Pologne? Celui à qui il parla était *Stanislas* lui-même, qu'il n'avait pas reconnu ſous ce déguiſement. » Eh quoi! dit le roi, » ne vous ſouvenez-vous donc plus de » moi? Alors *Fabrice* lui apprit le triſte état où était le roi de Suède, & la fermeté inébranlable,

Digitized by Google

ble, mais inutile de ses desseins.

Quand *Stanislas* fut près de Bender, le pacha qui revenait, après avoir accompagné *Charles XII.* quelques milles, envoya au roi Polonais un cheval Arabe avec un harnois magnifique.

Il fut reçû dans Bender au bruit de l'artillerie, & à la liberté près qu'il n'eut pas d'abord, il n'eut point à se plaindre du traitement qu'on lui fit (*). Cependant on conduisait *Charles* sur le chemin d'Andrinople. Cette ville était déja remplie du bruit de son combat. Les Turc le condamnaient & l'admiraient; mais le divan irrité menaçait déja de le reléguer dans une isle de l'Archipel.

Le roi de Pologne *Stanislas*, qui m'a fait l'honneur de m'apprendre la plûpart de ces particularités, m'a confirmé aussi, qu'il fut proposé dans le divan de le confiner lui-même dans une isle de la Grèce; mais quelques mois après le grand-Seigneur adouci le laissa partir.

Monsieur *Désaleurs*, qui aurait pû prendre son parti, & empêcher qu'on ne fit cet affront aux rois chrêtiens, était à Constantinople, aussi-bien que Mr. *Poniatowsky*, dont on craignait toujours le génie fécond en ressources. La plûpart des Suédois restés dans Andrinople étaient en

(*) Le bon chapelain *Norberg* prétend qu'on se contredit ici, en disant, que le Roi *Stanislas* fut retenu en prisonnier & servi en roi dans Bender. Comment ce pauvre homme ne voyait-il pas, qu'on peut être à la fois honoré & prisonnier?

Digitized by Google

en prison; le trône du Sultan paraissait inaccessible de tous côtés aux plaintes du roi de Suède.

Le marquis de *Fierville* envoyé secrettement de la part de la France auprès de *Charles* à Bender, était pour lors à Andrinople. Il osa imaginer de rendre service à ce prince dans le tems que tout l'abandonnait ou l'opprimait. Il fut heureusement secondé dans ce dessein par un gentilhomme Français, d'une ancienne maison de Champagne, nommé *de Villelongue*, homme intrépide, qui n'ayant pas alors une fortune selon son courage, & charmé d'ailleurs de la réputation du roi de Suède, était venu chez les Turcs dans le dessein de se mettre au service de ce prince.

Mr. de *Fierville*, avec l'aide de ce jeune homme, écrivit un mémoire au nom du roi de Suède, dans lequel ce monarque demandait vengeance au Sultan de l'insulte faite en sa personne à toutes les têtes couronnées, & de la trahison, vraye ou fausse, du Kam & du Pacha de Bender.

On y accusait le visir & les autres ministres d'avoir été corrompus par les Moscovites, d'avoir trompé le grand-Seigneur, d'avoir empêché les lettres du roi de parvenir jusqu'à sa hautesse, & d'avoir, par ses artifices, arraché du Sultan cet ordre si contraire à l'hospitalité Musulmane, par lequel on avait violé le droit des nations, d'une manière si indigne d'un grand empereur, en attaquant avec vingt mille hommes un roi qui n'avait pour se défendre que ses

Digitized by Google

ſes domeſtiques, & qui comptait ſur la parole ſacrée du Sultan.

Quand ce mémoire fut écrit, il falut le faire traduire en Turc, & l'écrire d'une écriture particulière ſur un papier fait exprès, dont on doit ſe ſervir pour tout ce qu'on préſente au Sultan.

On s'adreſſa à quelques interprètes Français, qui étaient dans la ville ; mais les affaires du roi de Suède étaient ſi deſeſpérées, & le viſir déclaré ſi ouvertement contre lui, qu'aucun interprète n'oſa ſeulement traduire l'écrit de Mr. de *Fierville*. On trouva enfin un autre étranger, dont la main n'était point connue à la Porte, qui moyennant quelque récompenſe, & l'aſſurance d'un ſecret profond, traduiſit le mémoire en Turc, & l'écrivit ſur le papier convenable : le baron d'*Arvidſon*, officier des troupes de Suède, contrefit la ſignature du roi : *Fierville*, qui avait le ſceau royal, l'appoſa à l'écrit ; & on cacheta le tout avec les armes de Suède. *Villelongue* ſe chargea de remettre lui-même ce paquet entre les mains du grand-Seigneur, lorſqu'il irait à la moſquée ſelon la coutume. On s'était déja ſervi d'une pareille voie pour préſenter au Sultan des mémoires contre ſes miniſtres ; mais cela même rendait le ſuccès de cette entrepriſe plus difficile, & le danger beaucoup plus grand.

Le viſir qui prévoyait que les Suédois demanderaient juſtice à ſon maître, & qui n'était que trop inſtruit par le malheur de ſes prédéceſſeurs, avait expreſſément défendu qu'on laiſsât appro-

cher perſonne du grand-Seigneur, & avait ordonné ſurtout qu'on arrêtât tous ceux qui ſe préſenteraient auprès de la moſquée avec des placets.

Villelongue ſavait cet ordre, & n'ignorait pas qu'il y allait de ſa tête. Il quitta ſon habit Franc, prit un vêtement à la Grecque, & ayant caché dans ſon ſein la lettre qu'il voulait préſenter, il ſe promena de bonne heure près de la moſquée où le grand-Seigneur devait aller. Il contrefit l'inſenſé, s'avança en danſant au milieu de deux hayes de janiſſaires, entre leſquelles le grand-Seigneur allait paſſer; il laiſſait tomber exprès quelques piéces d'argent de ſes poches pour amuſer les gardes.

Dès que le Sultan approcha, on voulut faire retirer *Villelongue* : il ſe jetta à genoux, & ſe débattit entre les mains des janiſſaires: ſon bonnet tomba; de grands cheveux qu'il portait, le firent reconnaître pour un Franc : il reçut pluſieurs coups, & fut très-maltraité. Le grand-Seigneur, qui était déja proche, entendit ce tumulte, & en demanda la cauſe. *Villelongue* lui cria de toutes ſes forces, *Amman*! *Amman*! *miſéricorde*! en tirant la lettre de ſon ſein. Le Sultan commanda qu'on le laiſsât approcher; *Villelongue* court à lui dans le moment, embraſſe ſon étrier, & lui préſente l'écrit, en lui diſant, *Sued Crall dan*, c'eſt le roi de Suède qui te le donne. Le Sultan mit la lettre dans ſon ſein, & continua ſon chemin vers la moſquée. Cependant on s'aſſûre de *Villelongue*, & on le conduit en priſon dans les bâtimens extérieurs du ſerrail.

Le

Digitized by Google

Le Sultan au sortir de la Mosquée, après avoir lu la lettre, voulut lui-même interroger le prisonnier. Ce que je raconte ici paraîtra peut-être peu croyable ; mais enfin je n'avance rien que sur la foi des lettres de Mr. de *Villelongue* lui-même ; quand un si brave officier assure un fait sur son honneur, il mérite quelque créance. Il m'a donc assuré, que le Sultan quitta l'habit impérial, comme aussi le turban particulier qu'il porte, & se déguisa en officier des janissaires, ce qui lui arrivait assez souvent. Il amena avec lui un vieillard de l'isle de Malthe, qui lui servit d'interprète. A la faveur de ce déguisement, *Villelongue* jouït d'un honneur qu'aucun ambassadeur chrétien n'a jamais eu : il eut tête à tête une conférence d'un quart d'heure avec l'empereur Turc. Il ne manqua pas d'expliquer les griefs du roi de Suède, d'accuser les ministres, & de demander vengeance, avec d'autant plus de liberté, qu'en parlant au Sultan même, il était censé ne parler qu'à son égal. Il avait reconnu aisément le grand-Seigneur malgré l'obscurité de la prison, & il n'en fut que plus hardi dans la conversation. Le prétendu officier des janissaires dit à *Villelongue* ces propres paroles : » Chrétien, assure-toi » que le Sultan mon maître a l'ame d'un empe» reur ; & que si ton roi de Suède a raison, il » lui fera justice. « *Villelongue* fut bientôt élargi : on vit quelques semaines après un changement subit dans le serrail, dont les Suédois attribuèrent la cause à cette unique conférence. Le Mupht fut dépose ; le Kam des Tartares

exilé à Rhodes, & le Seraskier Pacha de Bender relégué dans une isle de l'Archipel.

La Porte Ottomane est si sujette à de pareils orages, qu'il est bien difficile de décider si en effet le Sultan voulait appaiser le roi de Suède par ces sacrifices. La maniere dont ce prince fut traité ne prouve pas que la Porte s'empressât beaucoup à lui plaire.

Le favori *Ali Coumourgi* fut soupçonné d'avoir fait seul tous ces changemens pour ses intérêts particuliers. On dit qu'il fit exiler le Kam de Tartarie & le Seraskier de Bender, sous-prétexte qu'ils avaient délivré au roi les douze cent bourses malgré l'ordre du grand-Seigneur. Il mit sur le trône des Tartares le frère du Kam dépossé, jeune homme de son âge, qui aimait peu son frère, & sur lequel *Ali Coumourgi* comptait beaucoup dans les guerres qu'il méditait. A l'égard du grand-visir *Jussuf*, il ne fut dépossé que quelques semaines après; & *Soliman* Pacha eut le titre de premier visir.

Je suis obligé de dire que Mr. *de Villelongue* & plusieurs Suédois m'ont assuré que la simple lettre présentée au Sultan au nom du roi, avait causé tous ces grands changemens à la Porte; mais Mr. *de Fierville* m'a, de son côté, assuré tout le contraire. J'ai trouvé quelquefois de pareilles contrariétés dans les mémoires que l'on m'a confiés. En ce cas, tout ce que doit faire un historien, c'est de conter ingénûment le fait, sans vouloir pénétrer les motifs; & de se borner à dire précisément ce qu'il sait, au lieu de deviner ce qu'il ne sait pas.

Ce-

Digitized by Google

Cependant on avait conduit *Charles XII.* dans le petit château de Démirtash auprès d'Andrinople. Une foule innombrable de Turcs s'était rendue en cet endroit pour voir arriver ce prince : on le transporta de son chariot au château sur un sopha ; mais *Charles*, pour n'être point vû de cette multitude, se mit un carreau sur la tête.

La Porte se fit prier quelques jours de souffrir qu'il habitât à Démotica, petite ville à six lieuës d'Andrinople, près du fameux fleuve Hébrus, aujourd'hui appellé Merizza. *Coumourgi* dit au grand-visir *Soliman* : » Va, fais avertir » le roi de Suède, qu'il peut rester à Démoti» ca toute sa vie : je te réponds qu'avant un » an il demandera à s'en aller de lui-même ; » mais surtout ne lui fai point tenir d'argent.

Ainsi on transféra le roi à la petite ville de Démotica, où la Porte lui assigna un thaïm considérable de provisions pour lui & pour sa suite : on lui accorda seulement vingt-cinq écus par jour en argent, pour acheter du cochon & du vin, deux sortes de provisions que les Turcs ne fournissent pas ; mais la bourse de cinq cent écus par jour, qu'il avait à Bender, lui fut retranchée.

A peine fut-il à Démotica avec sa petite cour, qu'on déposa le grand-visir *Soliman* ; sa place fut donnée à *Ibrahim Molla*, fier, brave & grossier à l'excès. Il n'est pas inutile de savoir son histoire, afin que l'on connaisse plus particuliérement tous ces vicerois de l'empire Otto-

Digitized by Google

man, dont la fortune de *Charles* a si longtems dépendu.

Il avait été simple matelot à l'avénement du sultan *Achmet III.* Cet empereur se déguisait souvent en homme privé, en iman, ou en dervis; il se glissait le soir dans les caffés de Constantinople, & dans les lieux publics, pour entendre ce qu'on disait de lui, & pour recueillir par lui-même les sentimens du peuple. Il entendit un jour ce *Molla* qui se plaignait que les vaisseaux Turcs ne revenaient jamais avec des prises, & qui jurait que s'il était capitaine de vaisseau, il ne rentrerait jamais dans le port de Constantinople sans ramener avec lui quelque bâtiment des infidèles. Le grand-Seigneur ordonna dès le lendemain qu'on lui donnât un vaisseau à commander, & qu'on l'envoyât en course. Le nouveau capitaine revint quelques jours après avec une barque Maltoise, & une galiote de Gènes. Au bout de deux ans on le fit capitaine-général de la mer, & enfin grand-visir. Dès qu'il fut dans ce poste, il crut pouvoir se passer du favori; & pour se rendre nécessaire, il projetta de faire la guerre aux Moscovites; dans cette intention il fit dresser une tente près de l'endroit où demeurait le roi de Suède.

Il invita ce prince à l'y venir trouver, avec le nouveau Kam des Tartares & l'ambassadeur de France. Le roi, d'autant plus altier qu'il était malheureux, regardait comme le plus sensible des affronts qu'un sujet osât l'envoyer chercher; il ordonna à son chancelier *Mullern* d'y aller à sa place; & de peur que les Turcs ne lui manquassent

Digitized by Google

quaſſent de reſpect, & ne le forçaſſent à commettre ſa dignité, ce prince, extrême en tout, ſe mit au lit, & réſolut de n'en pas ſortir, tant qu'il ſerait à Démotica. Il reſta dix mois couché, feignant d'être malade: le chancelier *Mullern*, *Grothuſen* & le colonel *Dubens* étaient les ſeuls qui mangeaſſent avec lui. Ils n'avaient aucune des commodités dont les Francs ſe ſervent; tout avait été pillé à l'affaire de Bender; de ſorte qu'il s'en falait bien qu'il y eût dans leur repas de la pompe & de la délicateſſe. Ils ſe ſervaient eux-mêmes: & ce fut le chancelier *Mullern* qui fit pendant tout ce tems la fonction de cuiſinier.

Tandis que *Charles XII.* paſſait ſa vie dans ſon lit, il apprit la déſolation de toutes ſes provinces ſituées hors de la Suède.

Le général *Steinbock*, illuſtre pour avoir chaſſé les Danois de la Scanie, & pour avoir vaincu leurs meilleures troupes avec des payſans, ſoutint encor quelque tems la réputation des armes Suédoiſes. Il défendit autant qu'il put la Poméranie & Brême, & ce que le roi poſſédait encor en Allemagne; mais il ne put empêcher les Saxons & les Danois réunis d'aſſiéger Stade, ville forte & conſidérable, ſituée près de l'Elbe dans le duché de Brême. La ville fut bombardée & réduite en cendres, & la garniſon obligée de ſe rendre à diſcrétion, avant que *Steinbock* pût s'avancer pour la ſecourir.

Ce général, qui avait environ douze mille hommes, dont la moitié était cavalerie, pourſuivit les ennemis qui étaient une fois plus forts,

Digitized by Google

& les atteignit enfin dans le duché de Meckelbourg, près d'un lieu nommé Gadebush, & d'une petite rivière qui porte ce nom: il arriva vis-à vis des Saxons & des Danois le 20. Décembre 1712. Il était séparé d'eux par un marais. Les ennemis campés derrière ce marais étaient appuyés à un bois: ils avaient l'avantage du nombre & du terrain, & on ne pouvait aller à eux qu'en traversant le marécage sous le feu de leur artillerie.

Steinbock passe à la tête de ses troupes, arrive en ordre de bataille, & engage un des combats des plus sanglans & des plus acharnés qui se fût encor donné entre ces deux nations rivales. Après trois heures de cette mêlée si vive, les Danois & les Saxons furent enfoncés, & quittèrent le champ de bataille.

Un fils du roi *Auguste* & de la comtesse de *Konigsmarck*, connu sous le nom du comte de Saxe, fit dans cette bataille son apprentissage de l'art de la guerre. C'est ce même comte de Saxe, qui eut depuis l'honneur d'être élu duc de Courlande, & à qui il n'a manqué que la force pour jouïr du droit le plus inconteſtable qu'un homme puisse jamais avoir sur une souveraineté, je veux dire les suffrages unanimes du peuple. C'est lui qui s'est acquis depuis une gloire plus réelle en sauvant la France à la bataille de Fontenoy, en conquérant la Flandre, & en méritant la réputation du plus grand général de nos jours. Il commandait un régiment à Gadebush, & y eut un cheval tué sous lui: je lui ai entendu dire que les Suédois gardèrent toujours

Digitized by Google

jours leurs rangs, & que même après que la victoire fut décidée, les premières lignes de ces braves troupes ayant à leurs pieds leurs ennemis morts, il n'y eut pas un soldat Suédois qui osât seulement se baisser pour les dépouiller, avant que la prière eût été faite sur le champ de bataille ; tant ils étaient inébranlables dans la discipline sévère à laquelle leur roi les avait accoutumés.

Steinbock après cette victoire, se souvenant que les Danois avaient mis Stade en cendres, alla s'en venger sur Altena, qui appartient au roi de Dannemarck. Altena est au-dessous de Hambourg, sur le fleuve de l'Elbe, qui peut aporter dans son port d'assez gros vaisseaux. Le roi de Dannemarck favorisait cette ville de beaucoup de privilèges ; son dessein était d'y établir un commerce florissant : déja même l'industrie des Altenais, encouragée par les sages vûes du roi, commençait à mettre leur ville au nombre des villes commerçantes & riches. Hambourg en concevait de la jalousie, & souhaitait rien tant que sa destruction. Dès que *Steinbock* fut à la vûe d'Altena, il envoya dire par un trompette aux habitans, qu'ils eussent à se retirer avec ce qu'ils pourraient emporter d'effets, & qu'on allait détruire leur ville de fond en comble.

Les magistrats vinrent se jetter à ses pieds, & offrirent cent mille écus de rançon. *Steinbock* en demanda deux cent mille. Les Altenais supplièrent, qu'il leur fût permis au moins d'envoyer à Hambourg où étaient leurs correspondances, & assûrèrent que le lendemain ils apporteraient

cette

Digitized by Google

cette ſomme : le général Suédois répondit qu'il falait la donner ſur l'heure, ou qu'on allait embraſer Altena ſans délai.

Ses troupes étaient dans le fauxbourg le flambeau à la main : une faible porte de bois, & un foſſé déja comblé, étaient les ſeules défenſes des Altenais. Ces malheureux furent obligés de quitter leurs maiſons avec précipitation au milieu de la nuit : c'était le 9. janvier 1713. il faiſait un froid rigoureux, augmenté par un vent de Nord violent, qui ſervit à étendre l'embraſement avec plus de promtitude dans la ville, & à rendre plus inſupportables les extrémités où le peuple fut réduit dans la campagne. Les hommes, les femmes, courbés ſous le fardeau des meubles qu'ils emportaient, ſe réfugièrent, en pleurant & en pouſſant des hurlemens, ſur les côteaux voiſins qui étaient couverts de glace. On voyait pluſieurs jeunes gens qui portaient ſur leurs épaules des vieillards paralytiques. Quelques femmes, nouvellement accouchées, emportèrent leurs enfans, & moururent de froid avec eux ſur la colline, en regardant de loin les flammes qui conſumaient leur patrie. Tous les habitans n'étaient pas encor ſortis de la ville, lorſque les Suédois y mirent le feu. Altena brûla depuis minuit juſqu'à dix heures du matin. Preſque toutes les maiſons étaient de bois : tout fut conſumé ; & il ne parut pas le lendemain qu'il y eût eu une ville en cet endroit.

Les vieillards, les malades, & les femmes les plus délicates, réfugiés dans les glaces pendant que

que leurs maisons étaient en feu, se traînèrent aux portes de Hambourg, & supplièrent qu'on leur ouvrît & qu'on leur sauvât la vie : mais on refusa de les recevoir, parce qu'il régnait dans Altena quelques maladies contagieuses ; & les Hambourgeois n'aimaient pas assez les Altenais pour s'exposer, en les recueillant, à infecter leur propre ville. Ainsi la plûpart de ces misérables expirèrent sous les murs de Hambourg, en prenant le ciel à témoin de la barbarie des Suédois, & de celle des Hambourgeois qui ne paraissait pas moins inhumaine.

Toute l'Allemagne cria contre cette violence : les ministres & les généraux de Pologne & de Dannemarck écrivirent au comte de *Steinbock*, pour lui reprocher une cruauté si grande, qui faite sans nécessité & demeurant sans excuse, soulevait contre lui le ciel & la terre.

Steinbock répondit, » qu'il ne s'était porté à » ces extrémités que pour apprendre aux ennemis » du roi son maître à ne plus faire une guerre » de barbares, & à respecter le droit des gens : » qu'ils avaient rempli la Poméranie de leurs » cruautés, dévasté cette belle province, & ven- » du près de cent mille habitans aux Turcs : que » les flambeaux qui avaient mis Altena en cen- » dres, étaient les représailles des boulets rouges » par qui Stade avait été consumée. «

C'était avec cette fureur que les Suédois & leurs ennemis se faisaient la guerre. Si *Charles XII.* avait paru alors dans la Poméranie, il est à croire qu'il eût pû retrouver sa première fortune. Ses armées quoiqu'éloignées de sa présen-

ce,

ce, étaient encor animées de son esprit ; mais l'absence du chef est toujours dangereuse aux affaires, & empêche qu'on ne profite des victoires. *Steinbock* perdit par les détails ce qu'il avait gagné par des actions signalées, qui en un autre tems auraient été décisives.

Tout vainqueur qu'il était, il ne put empêcher les Moscovites, les Saxons, & les Danois de se réunir. On lui enleva des quartiers : il perdit du monde dans plusieurs escarmouches : deux mille hommes de ses troupes se noyèrent en passant l'Eider, pour aller hyverner dans le Holstein. Toutes ces pertes étaient sans ressource, dans un pays où il était entouré de tous côtés d'ennemis puissans.

Il voulut défendre le pays du Holstein contre le Dannemarck ; mais malgré ses ruses & ses efforts, le pays fut perdu, toute l'armée fut détruite, & *Steinbock* fut prisonnier.

La Poméranie sans défense, à la réserve de Stralsund, de l'isle de Rugen & de quelques lieux circonvoisins, devint la proie des alliés : elle fut séquestrée entre les mains du roi de Prusse. Les états de Brême furent remplis de garnisons Danoises. Au même tems les Russes inondaient la Finlande, & y battaient les Suédois, que la confiance abandonnait, & qui, étant inférieurs en nombre, commençaient à n'avoir plus sur leurs ennemis aguerris la supériorité de la valeur.

Pour achever les malheurs de la Suède, son roi s'obstinait à rester à Démotica, & se repaissait encor de l'espérance de ce secours Turc, sur

ſur lequel il ne devait plus compter.

Ibrahim Molla, ce viſir ſi fier, qui s'obſtinait à la guerre contre les Moſcovites, malgré les vûës du favori, fut étranglé entre deux portes.

La place de viſir était devenuë ſi dangereuſe, que perſonne n'oſait l'occuper: elle demeura vacante pendant ſix mois. Enfin, le favori *Ali-Coumourgi* prit le titre de grand-viſir. Alors toutes les eſpérances du roi de Suède tombèrent. Il connaiſſait *Coumourgi* d'autant mieux qu'il en avait été ſervi, quand les intérêts de ce favori s'accordaient avec les ſiens.

Il avait été onze mois à Démotica enſeveli dans l'inaction & dans l'oubli; cette oiſiveté extrême ſuccédant tout-à-coup aux plus violens exercices, lui avait donné enfin la maladie qu'il feignait. On le croyait mort dans toute l'Europe. Le conſeil de régence qu'il avait établi à Stockholm, quand il partit de ſa capitale, n'entendait plus parler de lui. Le ſénat vint en corps ſupplier la princeſſe *Ulrique Eléonore*, ſœur du roi, de ſe charger de la régence, pendant cette longue abſence de ſon frère: elle l'accepta; mais quand elle vit que le ſénat voulait l'obliger à faire la paix avec le Czar & le roi de Dannemarck qui attaquaient la Suède de tous côtés, cette princeſſe jugeant bien que ſon frère ne ratifierait jamais la paix, ſe démit de la régence, & envoya en Turquie un long détail de cette affaire.

Le roi reçut le paquet de ſa ſœur à Démotica. Le deſpotiſme qu'il avait ſucé en naiſſant lui faiſait oublier qu'autrefois la Suède avait été

été libre, & que le ſénat gouvernait anciennement le royaume conjointement avec les rois. Il ne regardait ce corps que comme une troupe de domeſtiques, qui voulaient commander dans la maiſon en l'abſence du maître; il leur écrivit que s'ils prétendaient gouverner, il leur envoyerait une de ſes bottes, & que ce ſerait d'elle dont il faudrait qu'ils priſſent les ordres.

Pour prévenir donc ces prétendus attentats en Suède contre ſon autorité, & pour défendre enfin ſon pays, n'eſpérant plus rien de la Porte Ottomane, & ne comptant plus que ſur lui ſeul, il fit ſignifier au grand-viſir qu'il ſouhaitait partir & s'en retourner par l'Allemagne.

Mr. *Deſaleurs*, ambaſſadeur de France, qui s'était chargé des affaires de la Suède, fit la demande de ſa part. » Hé bien, dit le viſir au comte *Deſaleurs*, » n'avais-je pas bien dit, que l'année ne ſe paſſerait pas ſans que le roi de Suède demandât à partir? Dites-lui qu'il eſt à ſon » choix de s'en aller ou de demeurer; mais qu'il » ſe détermine bien, & qu'il fixe le jour de ſon » départ, afin qu'il ne nous jette pas une ſeconde fois dans l'embarras de Bender.

Le comte *Deſaleurs* adoucit au roi la dureté de ces paroles. Le jour fut choiſi; mais *Charles*, avant que de quitter la Turquie, voulut étaler la pompe d'un grand roi, quoique dans la misère d'un fugitif. Il donna à *Grothuſen* le titre d'ambaſſadeur extraordinaire, & l'envoya prendre congé dans les formes à Conſtantinople, ſuivi de quatre-vingt perſonnes toutes ſuperbement vêtues.

Les

Digitized by Google

Les reſſorts ſecrets qu'il falut faire jouer pour amaſſer de quoi fournir à cette dépenſe, étaient plus humilians que l'ambaſſade n'était pompeuſe.

Mr. *Deſaleurs* prêta au roi quarante mille écus; *Grothuſen* avait des Agens à Conſtantinople qui empruntaient en ſon nom, à cinquante pour cent d'intérêt, mille écus d'un juif, deux cent piſtoles d'un marchand Anglais, mille francs d'un Turc.

On amaſſa ainſi de quoi jouer en préſence du Divan la brillante comédie de l'ambaſſade Suédoiſe. *Grothuſen* reçut à Conſtantinople tous les honneurs que la Porte fait aux ambaſſadeurs extraordinaires des rois le jour de leur audience: le but de tout ce fracas était d'obtenir de l'argent du grand-viſir; mais ce miniſtre fut inexorable.

Grothuſen propoſa d'emprunter un million de la Porte. Le viſir repliqua ſéchement que ſon maître ſavait donner quand il voulait, & qu'il était au-deſſous de ſa dignité de prêter: qu'on fournirait au roi abondamment ce qui était néceſſaire pour ſon voyage, d'une manière digne de celui qui le renvoyait: que peut-être même la Porte lui ferait quelque préſent en or non monnoyé, mais qu'on n'y devait pas compter.

Enfin, le premier octobre 1714. le roi de Suède ſe mit en route pour quitter la Turquie. Un Capigi Pacha avec ſix chiaoux le vinrent prendre au château de Demirtash, où ce prince demeurait depuis quelques jours: il lui préſenta de la part du grand Seigneur une large ten-

te

te d'écarlate brodée d'or, un sabre avec une poignée garnie de pierreries, & huit chevaux Arabes d'une beauté parfaite, avec des selles superbes dont les étriers étaient d'argent massif. Il n'est pas indigne de l'histoire de dire qu'un écuyer Arabe, qui avait soin de ces chevaux, donna au roi leur généalogie; c'est un usage établi depuis longtems chez ces peuples, qui semblent faire beaucoup plus d'attention à la noblesse des chevaux qu'à celle des hommes; ce qui peut-être n'est pas si déraisonnable, puisque chez les animaux les races dont on a soin & qui sont sans mélange ne dégénèrent jamais.

Soixante chariots chargés de toutes sortes de provisions, & trois cent chevaux, formaient le convoi. Le Capigi Pacha sachant que plusieurs Turcs avaient prêté de l'argent aux gens de la suite du roi à un gros intérêt, lui dit que l'usure étant contraire à la loi Mahométane, il suppliait Sa Majesté de liquider toutes ces dettes, & d'ordonner au résident, qu'il laisserait à Constantinople, de ne payer que le capital. » Non, dit le roi, » si mes domestiques ont donné des » billets de cent écus, je veux les payer, quand » ils n'en auraient reçu que dix. «

Il fit proposer aux créanciers de le suivre, avec l'assûrance d'être payés de leurs fraix & de leurs dettes. Plusieurs entreprirent le voyage de Suède, & *Grothusen* eut soin qu'ils fussent payés.

Les Turcs afin de montrer plus de déférence pour leur hôte, le faisaient voyager à très-petites journées; mais cette lenteur respectueuse gênait l'impatience du roi. Il se levait dans la rou-

Digitized by Google

route, à trois heures du matin, ſelon ſa coutume. Dès qu'il était habillé, il éveillait lui-même le Capigi & les Chiaoux, & ordonnait la marche au milieu de la nuit noire : la gravité Turque était dérangée par cette manière nouvelle de voyager ; mais le roi prenait plaiſir à leur embarras, & diſait qu'il ſe vengeait un peu de l'affaire de Bender.

Tandis qu'il gagnait les frontières des Turcs, *Stanislas* en ſortait par un autre chemin, & allait ſe retirer en Allemagne dans le duché de Deux-Ponts, province qui confine au Palatinat du Rhin, & à l'Alſace, & qui appartenait aux rois de Suède depuis que *Charles X.* ſucceſſeur de *Chriſtine*, avait joint cet héritage à la couronne. *Charles* aſſigna à *Stanislas* le revenu de ce duché, eſtimé alors environ ſoixante & dix mille écus. Ce fut là qu'aboutirent pour lors tant de projets, tant de guerres, & tant d'eſpérances. *Stanislas* voulait & aurait pû faire un traité avantageux avec le roi *Auguſte* ; mais l'indomtable opiniâtreté de *Charles XII.* lui fit perdre ſes terres & ſes biens réels en Pologne, pour lui conſerver le titre de roi.

Ce prince reſta dans le duché de Deux-Ponts juſqu'à la mort de *Charles* ; alors cette province retournant à un prince de la maiſon Palatine, il choiſit ſa retraite à Veiſſembourg dans l'Alſace Françaiſe. Mr. *Sum*, envoyé du roi *Auguſte* en porta ſes plaintes au duc d'Orléans régent de France. Le duc d'Orléans répondit à Mr. *Sum* ces paroles remarquables : » Monſieur, » mandez au roi votre maître que la France

» a toujours été l'azyle des rois malheureux.

Le roi de Suède étant arrivé sur les confins de l'Allemagne, apprit que l'empereur avait ordonné qu'on le reçût dans toutes les terres de son obéissance avec une magnificence convenable. Les villes & les villages où les maréchaux des logis avaient par avance marqué sa route, faisaient des préparatifs pour le recevoir; tous ces peuples attendaient avec impatience de voir passer cet homme extraordinaire, dont les victoires & les malheurs, les moindres actions & le repos même, avaient fait tant de bruit en Europe & en Asie. Mais *Charles* n'avait nulle envie d'essuyer toute cette pompe, ni de montrer en spectacle le prisonnier de Bender; il avait résolu même de ne jamais rentrer dans Stockholm, qu'il n'eût auparavant réparé ses malheurs par une meilleure fortune.

Quand il fut à Targowits sur les frontières de la Transilvanie, après avoir congédié son escorte Turque, il assembla sa suite dans une grange; & il leur dit à tous de ne se mettre point en peine de sa personne, & de se trouver le plus tôt qu'ils pourraient à Stralsund en Poméranie sur le bord de la mer Baltique, environ à trois cent lieues de l'endroit où ils étaient.

Il ne prit avec lui que deux officiers, *Rosen* & *During*, & quitta toute sa suite gayement, la laissant dans l'étonnement, dans la crainte & dans la tristesse. Il prit une perruque noire pour se déguiser, car il portait toujours ses cheveux: mit un chapeau bordé d'or, avec un habit gris d'épine & un manteau bleu: prit le nom d'un officier

Digitized by Google

officier Allemand, & courut la poſte à cheval avec ces deux compagnons de voyage.

Il évita dans ſa route, autant qu'il le put, les terres de ſes ennemis déclarés & ſecrets: prit ſon chemin par la Hongrie, la Moravie, l'Autriche, la Bavière, le Wirtemberg, le Palatinat, la Weſtphalie, & le Meckelbourg; ainſi il fit preſque le tour de l'Allemagne, & allongea ſon chemin de la moitié. A la fin de la première journée, après avoir couru ſans relâche, le jeune *During*, qui n'était pas endurci à ces fatigues exceſſives comme le roi de Suède, s'évanouit en deſcendant de cheval. Le roi, qui ne voulait pas s'arrêter un moment ſur la route, demanda à *During*, quand celui-ci fut revenu à lui, combien il avait d'argent? *During* ayant répondu qu'il avait environ mille écus en or: » Donne-m'en la moitié, dit le roi; » je vois bien que tu n'es pas en état de me ſui- » vre, j'achéverai la route tout ſeul. « *During* le ſupplia de daigner ſe repoſer du moins trois heures, l'aſſûrant qu'au bout de ce tems il ſerait en état de remonter à cheval & de ſuivre ſa majeſté; il le conjura de penſer à tous les riſques qu'il allait courir. Le roi inexorable ſe fit donner les cinq cent écus, & demanda des chevaux. Alors *During*, effrayé de la réſolution du roi, s'aviſa d'un ſtratagème innocent: il tira à part le maître de la poſte, & lui montrant le roi de Suède: » Cet homme, lui dit-il, eſt mon couſin; » nous voyageons enſemble pour la même affai- » re; il voit que je ſuis malade, & ne veut pas » ſeulement m'attendre trois heures; donnez-lui,

» je vous prie, le plus méchant cheval de vo-
» tre écurie, & cherchez-moi quelque chaise
» ou quelque chariot de poste.

Il mit deux ducats dans la main du maître de la poste, qui satisfit exactement à toutes ses demandes. On donna au roi un cheval rétif & boiteux : ce monarque partit seul à dix heures du soir dans cet équipage, au milieu d'une nuit noire, avec le vent, la neige & la pluye. Son compagnon de voyage, après avoir dormi quelques heures, se mit en route dans un chariot trainé par de forts chevaux. A quelques milles il rencontra au point du jour le roi de Suède, qui ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine.

Il fut forcé de se mettre sur le chariot de *During*; il dormit sur de la paille. Ensuite ils continuèrent leur route, courant à cheval le jour, & dormant sur une charette la nuit, sans s'arrêter en aucun lieu.

Après seize jours de course, non sans danger d'être arrêtés plus d'une fois, ils arrivèrent enfin le 21. Novembre de l'année 1714. aux portes de la ville de Stralsund à une heure après minuit.

Le roi cria à la sentinelle, qu'il était un courier dépêché de Turquie par le roi de Suède, qu'il falait qu'on le fit parler dans le moment au général *Ducker* gouverneur de la place. La sentinelle répondit qu'il était tard, que le gouverneur était couché, & qu'il falait attendre le point du jour.

Le

Le roi repliqua qu'il venait pour des affaires importantes, & leur déclara que s'ils n'allaient pas réveiller le gouverneur sans délai, ils seraient tous punis le lendemain matin. Un sergent alla enfin réveiller le gouverneur : *Ducker* s'imagina que c'était peut-être un des généraux du roi de Suède : on fit ouvrir les portes ; on introduisit ce courier dans sa chambre.

Ducker, à moitié endormi, lui demanda des nouvelles du roi de Suède : le roi le prenant par le bras, » Eh quoi ! dit-il, *Ducker*, mes plus » fidèles sujets m'ont-ils oublié ? Le général reconnut le roi : il ne pouvait croire ses yeux ; il se jette en bas du lit, embrasse les genoux de son maître en versant des larmes de joie. La nouvelle en fut répandue à l'instant dans la ville : tout le monde se leva : les soldats vinrent entourer la maison du gouverneur. Les ruës se remplirent des habitans, qui se demandaient les uns aux autres : Est-il vrai que le roi est ici ? On fit des illuminations à toutes les fenêtres ; le vin coula dans les rues, à la lumière de mille flambeaux & au bruit de l'artillerie.

Cependant on mena le roi au lit : il y avait seize jours qu'il ne s'était couché : il falut couper ses bottes sur les jambes, qui s'étaient enflées par l'extrême fatigue. Il n'avait ni linge, ni habits : on lui fit une garderobe en hâte de ce qu'on put trouver de plus convenable dans la ville. Quand il eut dormi quelques heures, il ne se leva que pour aller faire la revûe de ses troupes, & visiter les fortifications. Le jour même il envoya par-tout ses ordres pour recom-

Digitized by Google

mencer une guerre plus vive que jamais contre tous ses ennemis. Au reste toutes ces particularités si conformes au caractère extraordinaire de *Charles XII.* m'ont été confirmées par le comte de *Croissy*, ambassadeur auprès de ce prince, après m'avoir été apprises par Mr. *Fabrice.*

L'Europe était alors dans un état bien différent de celui où elle était quand *Charles* la quitta en 1709.

La guerre qui avait si longtems déchiré toute la partie méridionale, c'est-à-dire, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Espagne, le Portugal & l'Italie, était éteinte. Cette paix générale avait été produite par des brouilleries particulières arrivées à la cour d'Angleterre. Le comte d'*Oxford* ministre habile, & le lord *Bolingbrooke*, un des plus brillans génies, & l'homme le plus éloquent de son siécle, prévalurent contre le fameux duc de *Marlborough*, & engagèrent la reine *Anne* à faire la paix avec *Louis XIV.* La France n'ayant plus l'Angleterre pour ennemie, força bientôt les autres puissances à s'accommoder.

Philippe V. petit-fils de *Louis XIV.* commençait à régner paisiblement sur les débris de la monarchie *Espagnole.* L'empereur d'Allemagne, devenu maître de Naples & de la Flandre, s'affermissait dans ses vastes états. *Louis XIV.* n'aspirait plus qu'à achever en paix sa longue carrière.

Anne, reine d'Angleterre, était morte le 10. Août 1714. haïe de la moitié de sa nation, pour avoir donné la paix à tant d'états. Son frère

Digitized by Google

frère *Jacques Stuard*, prince malheureux, exclus du trône presque en naissant, n'ayant point paru alors en Angleterre, pour tenter de recueillir une succession que de nouvelles loix lui auraient donnée, si son parti eût prévalu, *George I.* électeur de Hanover fut reconnu unanimement roi de la Grande-Bretagne. Le trône appartenait à cet électeur, non en vertu du sang, quoiqu'il descendit d'une fille de *Jacques*, mais en vertu d'acte du parlement de la nation.

George, appellé dans un âge avancé à gouverner un peuple dont il n'entendait point la langue, & chez qui tout lui était étranger, se regardait comme l'électeur de Hanover plûtôt que comme le roi d'Angleterre. Toute son ambition était d'agrandir ses états d'Allemagne. Il repassait presque tous les ans la mer pour revoir des sujets dont il était adoré. Au reste, il se plaisait plus à vivre en homme qu'en maître. La pompe de la royauté était pour lui un fardeau pesant. Il vivait avec un petit nombre d'anciens courtisans qu'il admettait à sa familiarité. Ce n'était pas le roi de l'Europe qui eût le plus d'éclat; mais il était un des plus sages, & le seul qui connût sur le trône les douceurs de la vie privée & de l'amitié. Tels étaient les principaux monarques, & telle la situation du midi de l'Europe.

Les changemens arrivés dans le Nord étaient d'une autre nature. Ses rois étaient en guerre, & se réunissaient contre le roi de Suède.

Auguste était depuis longtems remonté sur le trône de Pologne avec l'aide du Czar, & du

Digitized by Google

consentement de l'empereur d'Allemagne, d'*Anne* d'Angleterre, & des états-généraux, qui tous garans du traité d'Altranstad, quand *Charles XII.* imposait les loix, se désistèrent de leur garantie quand il ne fut plus à craindre.

Mais *Auguste* ne jouïssait pas d'un pouvoir tranquille. La république de Pologne, en reprenant son roi, reprit bientôt ses craintes du pouvoir arbitraire: elle était en armes pour l'obliger à se conformer aux *Pacta Conventa*, contrat sacré entre les peuples & les rois; & semblait n'avoir rappellé son maître que pour lui déclarer la guerre. Dans les commencemens de ces troubles on n'entendait pas prononcer le nom de *Stanislas*; son parti semblait anéanti; & on ne se ressouvenait en Pologne du roi de Suède, que comme d'un torrent qui avait changé le cours de toutes choses pour un tems dans son passage.

Pultava & l'absence de *Charles XII.* en faisant tomber *Stanislas*, avaient aussi entrainé la chûte du duc de Holstein, neveu de *Charles*, qui venait d'être dépouillé de ses états par le roi de Dannemarck. Le roi de Suède avait aimé tendrement le père: il était pénétré & humilié des malheurs du fils; de plus, n'ayant rien fait en sa vie que pour la gloire, la chûte des souverains qu'il avait faits ou rétablis, fut pour lui aussi sensible que la perte de tant de provinces.

C'était à qui s'enrichirait de ses pertes. *Frédéric Guillaume*, depuis peu roi de Prusse, qui paraissait avoir autant d'inclination à la guerre

que

que son père avait été pacifique, commença par se faire livrer Stettin & une partie de la Poméranie, sur laquelle il avait des droits pour quatre cent mille écus payés au roi de Dannemarck & au Czar.

George, électeur de Hanover, devenu roi d'Angleterre, avait aussi séquestré entre ses mains le duché de Brême & de Verden, que le roi de Dannemarck lui avait mis en dépôt pour soixante mille pistoles. Ainsi on disposait des dépouilles des *Charles XII.* & ceux qui les avaient en garde devenaient par leurs intérêts des ennemis aussi dangereux que ceux qui les avaient prises.

Quant au Czar, il était sans doute le plus à craindre : ses anciennes défaites, ses victoires, ses fautes mêmes, sa persévérance à s'instruire & à montrer à ses sujets ce qu'il avait appris, ses travaux continuels, en avaient fait un grand homme en tout genre. Déja Riga était pris ; la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, la moitié de la Finlande, tant de provinces qu'avaient conquises les rois ancêtres de *Charles*, étaient sous le joug Moscovite.

Pierre Alexiowits, qui, vingt ans auparavant, n'avait pas une barque dans la mer Baltique, se voyait alors maître de cette mer, à la tête d'une flote de trente grands vaisseaux de ligne.

Un de ces vaisseaux avait été construit de ses propres mains ; il était le meilleur charpentier, le meillenr amiral, le meilleur pilote du Nord. Il n'y avait point de passage difficile qu'il n'eût sondé lui-même, depuis le fond du golfe de Bothnir

nie jusqu'à l'Océan, ayant joint le travail d'un matelot aux expériences d'un philosophe & aux desseins d'un empereur; & étant devenu amiral par degrés & à force de victoires, comme il avait voulu parvenir au généralat sur terre.

Tandis que le prince *Gallitzin*, général formé par lui, & l'un de ceux qui secondèrent le mieux ses entreprises, achevait la conquête de la Finlande, prenait la ville de Vasa, & battait les Suédois, cet empereur se mit en mer, pour aller conquérir l'isle d'Aland, située dans la mer Baltique, à douze lieuës de Stockholm.

Il partit pour cette expédition au commencement de Juillet 1714. pendant que son rival *Charles XII.* se tenait dans son lit à Démotica. Il s'embarqua au port de Cronflot, qu'il avait bâti depuis quelques années, à quatre milles de Petersbourg. Ce nouveau port, la flote qu'il contenait, les officiers & les matelots qui la montaient, tout cela était son ouvrage: & de quelque côté qu'il jettât les yeux, il ne voyait rien qu'il n'eût créé en quelque sorte.

La flote Russienne se trouva le 15. Juillet à la hauteur d'Aland; elle était composée de trente vaisseaux de ligne, de quatre-vingt galères & de cent demi-galères. Elle portait vingt mille soldats: l'amiral *Apraxin* la commandait: l'empereur Russe y servait en qualité de contre-amiral. La flote Suédoise vint le 16. à sa rencontre, commandée par le vice-amiral *Erinchild*; elle était moins forte des deux tiers, cependant elle se battit pendant trois heures. Le Czar s'attacha au vaisseau d'*Erinchild*, & le prit

prit après un combat opiniâtre.

Le jour de la victoire il débarqua seize mille hommes dans Aland; & ayant pris plusieurs soldats Suédois, qui n'avaient pû encor s'embarquer sur la flote d'*Erinchild*, il les amena prisonniers sur ses vaisseaux. Il rentra dans son port de Cronslot avec le grand vaisseau d'*Erinchild*, trois autres de moindre grandeur, une frégate & six galères, dont il s'était rendu maître dans ce combat.

De Cronslot il arriva dans le port de Petersbourg, suivi de toute sa flote victorieuse & des vaisseaux pris sur les ennemis. Il fut salué d'une triple décharge de cent-cinquante canons, après quoi il fit une entrée triomphale, qui le flata encor davantage que celle de Moscou, parce qu'il recevait ces honneurs dans sa ville favorite, en un lieu où dix ans auparavant il n'y avait pas une cabane, & où il voyait alors trente-quatre mille cinq cent maisons; enfin, parce qu'il se trouvait non-seulement à la tête d'une marine victorieuse, mais de la première flote Russienne qu'on eût jamais vûe dans la mer Baltique, & au milieu d'une nation à qui le nom de flote n'était pas même connu avant lui.

On observa à Petersbourg à peu près les mêmes cérémonies qui avaient décoré le triomphe à Moscou. Le vice-amiral Suédois fut le principal ornement de ce triomphe nouveau. *Pierre Alexiowits* y parut en qualité de contre-amiral. Un boyard Russien, nommé *Romanodowsky*, lequel représentait le Czar dans des occasions

casions solemnelles, était assis sur un trône, ayant à ses côtés douze sénateurs. Le contre-amiral lui présenta la rélation de sa victoire, & on le déclara vice-amiral, en considération de ses services; cérémonie bizarre, mais utile dans un pays où la subordination militaire était une des nouveautés que le Czar avait introduites.

L'empereur Moscovite enfin victorieux des Suédois sur mer & sur terre, & ayant aidé à les chasser de la Pologne, y dominait à son tour. Il s'était rendu médiateur entre la république & *Auguste*; gloire aussi flateuse peut-être que d'y avoir fait un roi. Cet éclat & toute la fortune de *Charles* avaient passé au Czar: il en jouïssait même plus utilement que n'avait fait son rival; car il faisait servir tous ses succès à l'avantage de son pays. S'il prenait une ville, les principaux artisans allaient porter à Petersbourg leur industrie: il transportait en Moscovie les manufactures, les arts, les sciences des provinces conquises sur la Suède: ses états s'enrichissaient par ses victoires; ce qui de tous les conquérans le rendait le plus excusable.

La Suède, au contraire, privée de presque toutes ses provinces au-delà de la mer, n'avait plus ni commerce, ni argent, ni crédit. Ses vieilles troupes si redoutables avaient péri dans les batailles ou de misère. Plus de cent mille Suédois étaient esclaves dans les vastes états du Czar, & presque autant avaient été vendus aux Turcs & aux Tartares. L'espèce d'hom-

mes

Digitized by Google

mes manquait ſenſiblement ; mais l'eſpérance renaquit, dès qu'on ſut le roi à Stralſund.

Les impreſſions de reſpect & d'admiration pour lui étaient encor ſi fortes dans l'eſprit de ſes ſujets, que la jeuneſſe des campagnes ſe préſenta en foule pour s'enrôler, quoique les terres n'euſſent pas aſſez de mains pour les cultiver.

Fin du ſeptiéme Livre.

HISTOI-

Digitized by Google

HISTOIRE
DE
CHARLES XII.
ROI DE SUEDE.

LIVRE HUITIEME.

ARGUMENT.

Charles *marie la princeſſe ſa ſœur au prince de Heſſe : il eſt aſſiégé dans Stralſund & ſe ſauve en Suède : entrepriſe du baron de* Gôrtz *ſon premier miniſtre : projets d'une réconciliation avec le Czar, & d'une deſcente en Angleterre :* Charles *aſſiége Friderichshal en Norwège : il eſt tué : ſon caractère :* Gôrtz *eſt décapité.*

LE roi au milieu de ces préparatifs donna la ſœur qui lui reſtait, *Ulrique Eléonore*, en mariage au prince *Fréderic de Heſſe-Caſſel.* La reine douairière, grand' mère de *Charles XII.* & de la Princeſſe, âgée de quatre-vingt ans, fit les honneurs de cette fête le 4. Avril 1715. dans

Digitized by Google

dans le palais de Stockholm, & mourut peu de tems après.

Ce mariage ne fut point honoré de la préſence du roi; il reſta dans Stralſund, occupé à achever les fortifications de cette place importante, menacée par les rois de Dannemarck & de Pruſſe. Il déclara cependant ſon beau-frère généraliſſime de ſes armées en Suède. Ce prince avait ſervi les états-généraux dans les guerres contre la France: il était regardé comme un bon général; qualité, qui n'avait pas peu contribué à lui faire épouſer une ſœur de *Charles XII.*

Les mauvais ſuccès ſe ſuivaient alors auſſi rapidement qu'autrefois les victoires. Au mois de Juin de cette année 1715. les troupes Allemandes du roi d'Angleterre, & celles de Dannemarck, inveſtirent la forte ville de Wiſmar: les Danois & les Saxons, réunis au nombre de trente-ſix mille, marchèrent en même tems vers Stralſund pour en former le ſiége. Les rois de Dannemarck & de Pruſſe coulèrent à fond près de Stralſund cinq vaiſſeaux Suédois. Le Czar était alors ſur la mer Baltique avec vingt grands vaiſſeaux de guerre, & cent-cinquante de tranſport, ſur leſquels il y avait trente mille hommes. Il menaçait la Suède d'une deſcente; tantôt il avançait juſqu'à la côte de Helſimbourg; tantôt il ſe préſentait à la hauteur de Stockholm. Toute la Suède était en armes ſur les côtes, & n'attendait que le moment de cette invaſion. Dans ce même tems ſes troupes de terre chaſſaient de poſte en poſte les Suédois des places qu'ils poſſédaient encor dans la

Fin-

Finlande, vers le golfe de Bothnie ; mais le Czar ne pouſſa pas plus loin ſes entrepriſes.

A l'embouchure de l'Oder, fleuve qui partage en deux la Poméranie, & qui après avoir coulé ſous Stettin, tombe dans la mer Baltique, eſt la petite iſle d'Uſedom : cette place eſt très-importante par ſa ſituation, qui commande l'Oder à droite & à gauche ; celui qui en eſt le maître l'eſt auſſi de la navigation du fleuve. Le roi de Pruſſe avait délogé les Suédois de cette iſle, & s'en était ſaiſi, auſſi-bien que de Stettin, qu'il gardait en ſequeſtre ; le tout, diſait-il, *pour l'amour de la paix*. Les Suédois avaient repris l'iſle d'Uſedom au mois de Mai 1715. Ils y avaient deux forts ; l'un était le fort de la Suine, ſur la branche de l'Oder qui porte ce nom ; l'autre de plus de conſéquence, était Pennamonder, ſur l'autre cours de la rivière. Le roi de Suède n'avait pour garder ces deux forts & toute l'iſle, que deux cent cinquante ſoldats Poméraniens commandés par un vieil officier Suédois, nommé *Kuze-Slerp*, dont le nom mérite d'être conſervé.

Le roi de Pruſſe envoye le 4. Août quinze cent hommes de pied, & huit cent dragons, pour débarquer dans l'iſle : ils arrivent & mettent pied à terre, ſans oppoſition, du côté du fort de la Suine. Le commandant Suédois leur abandonna ce fort comme le moins important : & ne pouvant partager le peu qu'il avait de monde, il ſe retira dans le château de Pennamonder avec ſa petite troupe, réſolu de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité.

Il

Digitized by Google

Il falut donc l'aſſiéger dans les formes. On embarque pour cet effet de l'artillerie à Stettin; on renforce les troupes Pruſſiennes de mille fantaſſins, & de quatre cent cavaliers. Le 18. Août on ouvre la tranchée en deux endroits, & la place eſt vivement battue par le canon & par les mortiers. Pendant le ſiége, un ſoldat Suédois, chargé en ſecret d'une lettre de *Charles XII.* trouva le moyen d'aborder dans l'île & de s'introduire dans Pennamonder : il rendit la lettre au commandant ; elle était conçûe en ces termes : » Ne faites aucun feu que quand » les ennemis ſeront au bord du foſſé ; défen» dez-vous juſqu'à la dernière goute de votre » ſang ; je vous recommande à votre bonne for» tune. CHARLES.

Slerp ayant lu ce billet, réſolut d'obéïr, & de mourir, comme il lui était ordonné, pour le ſervice de ſon maître. Le 22. au point du jour, les ennemis donnèrent l'aſſaut : les aſſiégés n'ayant tiré que quand ils virent les aſſiégeans au bord du foſſé, en tuèrent un grand nombre : mais le foſſé était comblé, la brêche large, le nombre des aſſiégeans trop ſupérieur. On entra dans le château par deux endroits à la fois. Le commandant ne ſongea alors qu'à vendre chérement ſa vie, & à obéïr à la lettre. Il abandonne les brèches par où les ennemis entraient : il retranche près d'un baſtion ſa petite troupe, qui a l'audace & la fidélité de le ſuivre ; il la place de façon, qu'elle ne peut être entourée. Les ennemis courent à lui étonnés de ce qu'il ne demande point de quartier. Il ſe bat pen-

dant une heure entière, & après avoir perdu la moitié de ſes ſoldats, il eſt tué enfin avec ſon lieutenant & ſon major. Alors cent ſoldats, qui reſtaient avec un ſeul officier, demandèrent la vie, & furent faits priſonniers: on trouva dans la poche du commandant la lettre de ſon maître, qui fut portée au roi de Pruſſe.

Pendant que *Charles* perdait l'île d'Uſedom, & les îles voiſines qui furent bientôt priſes, que Wiſmar était prêt de ſe rendre, qu'il n'avait plus de flote, que la Suède était menacée, il était dans la ville de Stralſund; & cette place était déja aſſiégée par trente-ſix mille hommes.

Stralſund, ville devenue fameuſe en Europe par le ſiége qu'y ſoutint le roi de Suède, eſt la plus forte place de la Poméranie. Elle eſt bâtie entre la mer Baltique & le lac de Franken, ſur le détroit de Gella: on n'y peut arriver de terre que ſur une chauſſée étroite, défenduë par une citadelle, & par des retranchemens qu'on croyait inacceſſibles. Elle avait une garniſon de près de neuf mille hommes, & de plus le roi de Suède lui-même. Les rois de Dannemarck & de Pruſſe entreprirent ce ſiége avec une armée de trente-ſix mille hommes, compoſée de Pruſſiens, de Danois & de Saxons.

L'honneur d'aſſiéger *Charles XII.* était un motif ſi preſſant, qu'on paſſa par deſſus tous les obſtacles, & qu'on ouvrit la tranchée la nuit du 19. au 20. Octobre de cette année 1715. Le roi de Suède, dans le commencement du ſiége, diſait, qu'il ne comprenait pas comment une place bien fortifiée, & munie d'une garniſon ſuffi-

ſuffiſante, pouvait être priſe. Ce n'eſt pas que dans le cours de ſes conquêtes paſſées il n'eût pris pluſieurs places, mais preſque jamais par un ſiége régulier: la terreur de ſes armes avait alors tout emporté; d'ailleurs il ne jugeait pas des autres par lui-même, & n'eſtimait pas aſſez ſes ennemis. Les aſſiégeans preſsèrent leurs ouvrages avec une activité & des efforts qui furent ſecondés par un hazard très-ſingulier.

On ſait que la mer Baltique n'a ni flux ni reflux. Le retranchement qui couvrait la ville, & qui était appuyé, du côté de l'Occident, à un marais impraticable, & du côté de l'Orient, à la mer, ſemblait hors de toute inſulte. Perſonne n'avait fait attention que lorſque les vents d'Occident ſouflaient avec quelque violence, ils refoulaient les eaux de la mer Baltique vers l'Orient, & ne leur laiſſaient que trois pieds de profondeur vers ce retranchement, qu'on eût cru bordé d'une mer impraticable. Un ſoldat s'étant laiſſé tomber du haut du retranchement dans la mer, fut étonné de trouver fond: il conçut que cette découverte pourrait faire ſa fortune: il déſerta & alla au quartier du comte de *Wackerbarth*, général des troupes Saxonnes, donner avis qu'on pouvait paſſer la mer à gué, & pénétrer ſans peine au retranchement des Suédois. Le roi de Pruſſe ne tarda pas à profiter de l'avis.

Le lendemain donc à minuit, le vent d'Occident ſouflant encore, le lieutenant-colonel *Koppen* entra dans l'eau, ſuivi de dix-huit cent

hommes : deux mille s'avançaient en même tems sur la chaussée qui conduisait à ce retranchement : toute l'artillerie des Prussiens tirait, & les Prussiens & les Danois donnaient l'allarme d'un autre côté.

Les Suédois se crurent sûrs de renverser ces deux mille hommes qu'ils voyaient venir si témérairement en apparence sur la chaussée ; mais tout à coup *Koppen* avec ses dix-huit cent hommes entre dans le retranchement du côté de la mer. Les Suédois entourés & surpris ne purent résister : le poste fut enlevé après un grand carnage. Quelques Suédois s'enfuirent vers la ville ; les assiégeans les y poursuivirent : ils entraient pêle-mêle avec les fuyards : deux officiers & quatre soldats Saxons étaient déja sur le pont-levis ; mais on eut le tems de le lever : ils furent pris, & la ville fut sauvée pour cette fois.

On trouva dans ces retranchemens vingt-quatre canons, que l'on tourna contre Stralsund. Le siége fut poussé avec l'opiniâtreté & la confiance que devait donner ce premier succès. On canonna & on bombarda la ville presque sans relâche.

Vis-à-vis Stralsund dans la mer Baltique est l'île de Rugen, qui sert de rempart à cette place, & où la garnison & les bourgeois auraient pû se retirer, s'ils avaient eu des barques pour les transporter. Cette île était d'une conséquence extrême pour *Charles* : il voyait bien que, si les ennemis en étaient les maîtres, il se trouverait assiégé par terre & par mer, & que selon toutes les apparences, il serait réduit ou à s'en-

Digitized by Google

s'enſevelir ſous les ruines de Stralſund, ou à ſe voit priſonnier de ces mêmes ennemis, qu'il avait ſi longtems mépriſés, & auxquels il avait impoſé des loix ſi dures. Cependant le malheureux état de ſes affaires ne lui avait pas permis de mettre dans Rugen une garniſon ſuffiſante; il n'y avait pas plus de deux mille hommes de troupes.

Ses ennemis faiſaient depuis trois mois toutes les diſpoſitions néceſſaires pour deſcendre dans cette île, dont l'abord eſt très-difficile; enfin ayant fait conſtruire des barques, le prince d'*Anhalt*, à l'aide d'un tems favorable, débarqua dans Rugen le 15. Novembre avec douze mille hommes. Le roi préſent partout était dans cette île; il avait joint ſes deux mille ſoldats, qui étaient retranchés près d'un petit port, à trois lieuës de l'endroit où l'ennemi avait abordé; il ſe met à leur tête, & marche au milieu de la nuit dans un ſilence profond. Le prince d'*Anhalt* avait déja retranché ſes troupes, par une précaution qui ſemblait inutile. Les officiers qui commandaient ſous lui, ne s'attendaient pas d'être attaqués la nuit même, & croyaient *Charles XII.* à Stralſund; mais le prince d'*Anhalt*, qui ſavait de quoi *Charles* était capable, avait fait creuſer un foſſé profond, bordé de chevaux de friſe, & prenait toutes ſes ſûretés, comme s'il eût eu une armée ſupérieure en nombre à combattre.

A deux heures du matin *Charles* arrive aux ennemis ſans faire le moindre bruit. Ses ſoldats ſe diſaient les uns aux autres: *Arrachez les che-*

vaux de friſe. Ces paroles furent entenduës des ſentinelles : l'allarme eſt donnée auſſi-tôt dans le camp : les ennemis ſe mettent ſous les armes. Le roi ayant ôté les chevaux de friſe, vit devant lui un large foſſé ; *Ah*, dit-il, *eſt-il poſſible ? je ne m'y attendais pas.* Cette ſurpriſe ne le découragea point ; il ne ſavait pas combien de troupes étaient débarquées : ſes ennemis ignoraient de leur côté à quel petit nombre ils avaient affaire. L'obſcurité de la nuit ſemblait favorable à *Charles* : il prend ſon parti ſur le champ : il ſe jette dans le foſſé accompagné des plus hardis, & ſuivi en un inſtant de tout le reſte ; les chevaux de friſe arrachés, la terre éboulée, les troncs & les branches d'arbre qu'on put trouver, les ſoldats tués par les coups de mouſquet tirés au hazard, ſervirent de faſcines. Le roi, les généraux qu'il avait avec lui, les officiers & les ſoldats les plus intrépides, montent ſur l'épaule les uns des autres comme à un aſſaut. Le combat s'engage dans le camp ennemi. L'impétuoſité Suédoiſe mit d'abord le déſordre parmi les Danois & les Pruſſiens ; mais le nombre était trop inégal : les Suédois furent repouſſés après un quart d'heure de combat, & repaſsèrent le foſſé. Le prince d'*Anhalt* les pourſuivit alors dans la plaine ; il ne ſavait pas que dans ce moment c'était *Charles XII.* lui-même qui fuyait devant lui. Ce roi malheureux rallia ſa troupe en plein champ, & le combat recommença avec une opiniâtreté égale de part & d'autre. *Grothuſen* le favori du roi, & le général *Dardof*, tomberent morts auprès de lui. *Charles* en combat-

battant passa sur le corps de ce dernier qui respirait encore. *During*, qui l'avait seul accompagné dans son voyage de Turquie à Stralsund, fut tué à ses yeux.

Au milieu de cette mêlée un lieutenant Danois, dont je n'ai jamais pû savoir le nom, reconnut *Charles*, & lui saisissant d'une main son épée, & de l'autre le tirant avec force par les cheveux, » Rendez vous, Sire, lui dit-il, ou je » vous tuë. *Charles* avait à sa ceinture un pistolet: il le tira de la main gauche sur cet officier, qui en mourut le lendemain matin. Le nom du roi *Charles*, qu'avait prononcé ce Danois, attira en un instant une foule d'ennemis. Le roi fut entouré. Il reçut un coup de fusil au-dessous de le mammelle gauche: le coup, qu'il appellait une contusion, enfonçait de deux doigts. Le roi était à pied, & près d'être tué ou pris. Le comte *Poniatowsky* combattait dans ce moment auprès de sa personne. Il lui avait sauvé la vie à Pultava, il eut le bonheur de la lui sauver encor dans ce combat de Rugen, & le remit à cheval.

Les Suédois se retirèrent vers un endroit de l'île nommé *Alteferre*, où il y avait un fort dont ils étaient encor maîtres. De là le roi repassa à Stralsund, obligé d'abandonner les braves troupes qui l'avaient si bien secondé dans cette entreprise; elles furent faites prisonnières de guerre deux jours après.

Parmi ces prisonniers se trouva ce malheureux régiment Français, composé des débris de la bataille d'Hochstet, qui avait passé au service du

Digitized by Google

roi *Auguſte*, & de là à celui du roi de Suède : la plupart des ſoldats furent incorporés dans un nouveau régiment d'un fils du prince d'*Anhalt*, qui fut leur quatriéme maître. Celui qui commandait dans Rugen ce régiment errant, était alors ce même comte de *Villelongue*, qui avait ſi généreuſement expoſé ſa vie à Andrinople pour le ſervice de *Charles XII.* Il fut pris avec ſa troupe, & ne fut enſuite que très-mal récompenſé de tant de ſervices, de fatigues, & de malheurs.

Le roi après tous ſes prodiges de valeur qui ne ſervaient qu'à affaiblir ſes forces, renfermé dans Stralſund & prêt d'y être forcé, était tel qu'on l'avait vû à Bender. Il ne s'étonnait de rien : le jour il faiſait faire des coupures & des retranchemens derrière les murailles : la nuit il faiſait des ſorties ſur l'ennemi : cependant Stralſund était battu en brêche : les bombes pleuvaient ſur les maiſons : la moitié de la ville était en cendres ; les bourgeois loin de murmurer, pleins d'admiration pour leur maître, dont les fatigues, la ſobriété & le courage les étonnaient, étaient tous devenus ſoldats ſous lui. Ils l'accompagnaient dans les ſorties ; ils étaient pour lui une ſeconde garniſon.

Un jour que le roi dictait des lettres pour la Suède à un ſecrétaire, une bombe tomba ſur la maiſon, perça le toit, & vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en piéces : le cabinet, où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une groſſe muraille, ne ſouffrit point de l'ébranlement ; & par un bon-

Digitized by Google

bonheur étonnant, nul des éclats qui sautaient en l'air, n'entra dans ce cabinet dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe, & au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échapa des mains du secrétaire. » Qu'y a-t-il donc? lui dit le roi d'un air tranquille ; » pourquoi » n'écrivez-vous pas? Celui-ci ne put répondre que ces mots : » Eh! Sire, la bombe! Eh bien! » reprit le roi, qu'a de commun la bombe avec » la lettre que je vous dicte? continuez.

Il y avait alors dans Stralsund un ambassadeur de France enfermé avec le roi de Suède. C'était un *Colbert*, comte de *Croissy*, lieutenant-général des armées de France, frère du marquis de *Torcy* célèbre ministre d'état, & parent de ce fameux *Colbert* dont le nom doit être immortel en France. Envoyer un homme à la tranchée, ou en ambassade auprès de *Charles XII.* c'était presque la même chose. Le roi entretenait *Croissy* des heures entières dans les endroits les plus exposés pendant que le canon & les bombes tuaient du monde à côté & derrière eux, sans que le roi s'aperçût du danger, ni que l'ambassadeur voulût lui faire seulement soupçonner qu'il y avait des endroits plus convenables pour parler d'affaires. Ce ministre fit ce qu'il put avant le siége, pour ménager un accommodement entre les rois de Suède & de Prusse ; mais celui-ci demandait trop, & *Charles XII.* ne voulait rien céder. Le comte de *Croissy* n'eut donc dans son ambassade d'autre satisfaction, que celle de jouïr de la familiarité de cet homme singulier. Il couchait souvent auprès de lui

lui sur le même manteau : il avait, en partageant ses dangers & ses fatigues, acquis le droit de lui parler avec liberté. *Charles* encourageait cette hardiesse dans ceux qu'il aimait : il disait quelquefois au comte de *Croissy* : *Veni : maledicamus de Rege* : Allons, disons un peu de mal de *Charles XII.* C'est ce que cet ambassadeur m'a raconté.

Croissy resta jusqu'au 13. Novembre dans la ville ; & enfin ayant obtenu des ennemis permission de sortir avec ses bagages, il prit congé du roi de Suède, qu'il laissa au milieu des ruines de Stralsund avec une garnison dépérie des deux tiers, résolu de soutenir un assaut.

En effet, on en donna un deux jours après à l'ouvrage à corne. Les ennemis s'en emparèrent deux fois, & en furent deux fois chassés. Le roi y combattit toujours parmi les grenadiers : enfin le nombre prévalut ; les assiégeans en demeurèrent les maîtres. *Charles* resta encor deux jours dans la ville, attendant à tout moment un assaut général. Il s'arrêta le 21. jusqu'à minuit sur un petit ravelin tout ruïné par les bombes & par le canon : le jour d'après les officiers principaux le conjurèrent de ne plus rester dans une place qu'il n'était plus question de défendre ; mais la retraite était devenue aussi dangereuse que la place même. La mer Baltique était couverte de vaisseaux Moscovites & Danois. On n'avait dans le port de Stralsund qu'une petite barque à voiles & à rames. Tant de périls qui rendaient cette retraite glorieuse, y déterminèrent *Charles*. Il s'embarqua la nuit du

du 20. Décembre 1715. avec dix personnes seulement. Il falut casser la glace dont la mer était couverte dans le port : ce travail pénible dura plusieurs heures avant que la barque pût voguer librement. Les amiraux ennemis avaient des ordres précis de ne point laisser sortir *Charles* de Stralsund, & de le prendre mort ou vif. Heureusement ils étaient sous le vent, & ne purent l'aborder : il courut un danger encor plus grand en passant à la vûë de l'île de Rugen, près d'un endroit nommé la *Babette*, où les Danois avaient élevé une batterie de douze canons. Ils tirèrent sur le roi. Les matelots faisaient force de voiles & de rames pour s'éloigner ; un coup de canon tua deux hommes à côté de *Charles*; un autre fracassa le mât de la barque. Au milieu de ces dangers le roi arriva vers deux de ses vaisseaux qui croisaient dans la mer Baltique: dès le lendemain Stralsund se rendit; la garnison fut faite prisonnière de guerre, & *Charles* aborda à Isted en Scanie, & de là se rendit à Carelskroon, dans un état bien autre que quand il en partit quinze ans auparavant, sur un vaisseau de cent-vingt canons, pour aller donner les loix au Nord.

Si près de sa capitale, on s'attendait qu'il la reverrait après cette longue absence ; mais son dessein était de n'y rentrer qu'après des victoires. Il ne pouvait se résoudre d'ailleurs à revoir des peuples qui l'aimaient & qu'il était forcé d'opprimer pour se défendre contre ses ennemis. Il voulut seulement voir sa sœur: il lui donna rendez-vous sur le bord du lac Weter en Ostrogothie ;

Digitized by Google

gothie ; il s'y rendit en poſte, ſuivi d'un ſeul domeſtique, & s'en retourna après avoir reſté un jour avec elle.

De Carelskroon, où il ſéjourna l'hyver, il ordonna de nouvelles levées d'hommes dans ſon royaume. Il croyait que tous ſes ſujets n'étaient nés que pour le ſuivre à la guerre, & il les avait accoutumés à le croire auſſi. On enrôlait de jeunes gens de quinze ans : il ne reſta dans pluſieurs villages que des vieillards, des enfans & des femmes ; on voyait même en beaucoup d'endroits les femmes ſeules labourer la terre.

Il était encor plus difficile d'avoir une flote. Pour y ſuppléer on donna des commiſſions à des armateurs, qui moyennant des privilèges exceſſifs & ruïneux pour le pays, équipèrent quelques vaiſſeaux ; ces efforts étaient les dernières reſſources de la Suède. Pour ſubvenir à tant de frais, il falut prendre la ſubſtance des peuples. Il n'y eut point d'extorſion que l'on n'inventât ſous le nom de taxe & d'impôt. On fit la viſite dans toutes les maiſons, & on en tira la moitié des proviſions pour être miſes dans les magaſins du roi ; on acheta pour ſon compte tout le fer qui était dans le royaume, que le gouvernement paya en billets, & qu'il vendit en argent. Tous ceux qui portaient des habits où il entrait de la ſoie, qui avaient des perruques, & des épées dorées, furent taxés. On mit un impôt exceſſif ſur les cheminées. Le peuple accablé de tant d'exactions ſe fût révolté ſous tout autre roi ; mais le payſan le plus malheureux de la Suède ſavait que ſon maître menait une vie

encor

encor plus dure & plus frugale que lui ; ainſi tout ſe ſoumettait ſans murmure à des rigueurs que le roi endurait le premier.

Le danger public fit même oublier les misères particulières. On s'attendait à tout moment à voir les Moſcovites, les Danois, les Pruſſiens, les Saxons, les Anglais même deſcendre en Suède ; cette crainte était ſi bien fondée & ſi forte, que ceux qui avaient de l'argent ou des meubles précieux, les enfouiſſaient dans la terre.

En effet, une flotte Anglaiſe avait déja paru dans la mer Baltique, ſans qu'on ſût quels étaient ſes ordres ; & le roi de Dannemarck avait la parole du Czar, que les Moſcovites joints aux Danois fondraient en Suède au printems de 1716.

Ce fut une ſurpriſe extrême pour toute l'Eu- *Ne pouvant faire la guerre au Czar, Ch. XII. va la faire en Norvège.*
rope attentive à la fortune de *Charles XII.* quand au lieu de défendre ſon pays menacé par tant de princes, il paſſa en Norvège au mois de Mars 1716. avec vingt mille hommes.

Depuis *Annibal*, on n'avait point encor vû de général, qui, ne pouvant ſe ſoutenir chez lui-même contre ſes ennemis, fût allé leur faire la guerre au cœur de leurs états. Le prince de Heſſe ſon beau-frère l'accompagna dans cette expédition.

On ne peut aller de Suède en Norvège que par des défilés aſſez dangereux : & quand on les a paſſés, on rencontre, de diſtance en diſtance, des flaques d'eau que la mer y forme entre des rochers ; il falait faire des ponts chaque jour. Un petit nombre de Danois aurait pû arrêter

rêter l'armée Suédoise ; mais on n'avait pas prévû cette invasion subite. L'Europe fut encor plus étonnée, que le Czar demeurât tranquille au milieu de ces événemens, & ne fit pas une descente en Suède, comme il en était convenu avec ses alliés.

La raison de cette inaction était un dessein des plus grands, mais en même tems des plus difficiles à exécuter, qu'ait jamais formé l'imagination humaine.

Le baron *Henri de Gôrtz*, né en Franconie, & baron immédiat de l'empire, ayant rendu des services importans au roi de Suède pendant le séjour de ce monarque à Bender, était depuis devenu son favori & son premier ministre.

Jamais homme ne fut si souple & si audacieux à la fois, si plein de ressources dans les disgraces, si vaste dans ses desseins, ni si actif dans ses démarches ; nul projet ne l'effrayait, nul moyen ne lui coûtait ; il prodiguait les dons, les promesses, les sermens, la vérité & le mensonge.

Il allait de Suède en France, en Angleterre, en Hollande, essayer lui-même les ressorts qu'il voulait faire jouer. Il eût été capable d'ébranler l'Europe, & il en avait conçu l'idée. Ce que son maître était à la tête d'une armée, il l'était dans le cabinet ; aussi prit-il sur *Charles XII.* un ascendant qu'aucun ministre n'avait eu avant lui.

Ce roi qui à l'âge de vingt ans n'avait donné que des ordres au comte *Piper*, recevait alors des leçons du baron *de Gôrtz* : d'autant plus

Digitized by Google

plus soumis à ce ministre, que le malheur le mettait dans la nécessité d'écouter des conseils, & que *Gôrtz* ne lui en donnait que de conformes à son courage. Il remarqua que de tant de princes réunis contre la Suède, *George* électeur de Hanover, roi d'Angleterre, était celui contre lequel *Charles* était le plus piqué, parce que c'était le seul que *Charles* n'eût point offensé; que *George* était entré dans la querelle sous prétexte de l'appaiser, & uniquement pour garder Brême & Verden, auxquels il semblait n'avoir d'autre droit que de les avoir achetés à vil prix du roi de Dannemarck, à qui ils n'appartenaient pas.

Il entrevit aussi de bonne heure que le Czar était secrétement mécontent des alliés, qui tous l'avaient empêché d'avoir un établissement dans l'empire d'Allemagne, où ce monarque, devenu trop dangereux, n'aspirait qu'à mettre le pied. Wismar, la seule ville qui restât encor aux Suédois sur les côtes d'Allemagne, venait enfin de se rendre aux Prussiens & aux Danois le 14. Février 1716. Ceux-ci ne voulurent pas seulement souffrir que les troupes Moscovites, qui étaient dans le Meckelbourg, parussent à ce siége. De pareilles défiances réitérées depuis deux ans avaient aliéné l'esprit du Czar, & avaient peut-être empêché la ruine de la Suède. Il y a beaucoup d'exemples d'états alliés conquis par une seule puissance; & il y en a bien peu d'un grand empire conquis par plusieurs alliés. Si leurs forces réunies l'abattent, leurs divisions le relèvent bientôt.

Il s'imagine qu'il rétablira le roi Stanislas en Pologne, & le prétendant en Angleterre.

Dès

Dès l'année 1714. le Czar eût pu faire une descente en Suède; mais soit qu'il ne s'accordât pas avec les rois de Pologne, d'Angleterre, de Dannemarck & de Prusse, Alliés justement jaloux; soit qu'il ne crût pas encor ses troupes assez aguerries pour attaquer sur ses propres foyers cette même nation, dont les seuls paysans avaient vaincu l'élite des troupes Danoises, il recula toujours cette entreprise.

Ce qui l'avait arrêté encor était le besoin d'argent. Le Czar était un des plus puissans monarques du monde, mais un des moins riches: ses revenus ne montaient pas alors à plus de vingt-quatre millions de nos livres: il avait découvert des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre; mais le profit en était encor incertain, & le travail ruineux. Il établissait un grand commerce; mais les commencemens ne lui apportaient que des espérances; ses provinces nouvellement conquises augmentaient sa puissance & sa gloire, sans accroître encor ses revenus. Il falait du tems pour fermer les playes de la Livonie, pays abondant, mais désolé par quinze ans de guerre, par le fer, par le feu & par la contagion, vuide d'habitans, & qui était alors à charge à son vainqueur. Les flotes qu'il entretenait, les nouvelles entreprises qu'il faisait tous les jours, épuisaient ses finances. Il avait été réduit à la mauvaise ressource de hausser les monnoies: remède qui ne guérit jamais les maux d'un état, & qui est surtout préjudiciable à un pays qui reçoit des étran-

étrangers plus de marchandiſes qu'il ne leur en fournit.

Voilà en partie les fondemens ſur leſquels *Gôrtz* bâtit le deſſein d'une révolution. Il oſa propoſer au roi de Suède d'acheter la paix de l'empereur Moſcovite à quelque prix que ce pût être ; lui faiſant enviſager le Czar irrité contre les rois de Pologne & d'Angleterre, & lui donnant à entendre que *Pierre Alexiowits* & *Charles XII.* réunis, pourraient faire trembler le reſte de l'Europe.

Il n'y avait pas moyen de faire la paix avec le Czar, ſans céder une grande partie des provinces qui ſont à l'orient & au nord de la mer Baltique ; mais il lui fit conſidérer qu'en cédant ces provinces que le Czar poſſédait déja, & qu'on ne pouvait reprendre, le roi pourrait avoir la gloire de remettre à la fois *Stanislas* ſur le trône de Pologne, de replacer le fils de *Jacques II.* ſur celui d'Angleterre, & de rétablir le duc de Holſtein dans ſes états.

Charles flaté de ces grandes idées, ſans pourtant y compter beaucoup, donna carte blanche à ſon miniſtre. *Gôrtz* partit de Suède muni d'un plein-pouvoir qui l'autoriſait à tout ſans reſtriction, & le rendait plénipotentiaire auprès de tous les princes avec qui il jugerait à propos de négocier. Il fit d'abord ſonder la cour de Moſcou par le moyen d'un Ecoſſais nommé *Areskins*, premier médecin du Czar, dévoué au parti du prétendant, ainſi que l'étaient preſque tous les Ecoſſais qui ne ſubſiſtaient pas des faveurs de la cour de Londres.

Digitized by Google

Ce médecin fit valoir au prince *Menzikoff* l'importance & la grandeur du projet, avec toute la vivacité d'un homme qui y était intéreſſé. Le prince *Menzikoff* goûta ſes ouvertures, le Czar les aprouva. Au lieu de deſcendre en Suède, comme il en était convenu avec les alliés, il fit hiverner ſes troupes dans le Meckelbourg, & il y vint lui-même ſous prétexte de terminer les querelles qui commençaient à naître entre le duc de Meckelbourg, & la nobleſſe de ce pays; mais pourſuivant en effet ſon deſſein favori d'avoir une principauté en Allemagne, & comptant engager le duc de Meckelbourg à lui vendre ſa ſouveraineté.

Les alliés furent irrités de cette démarche; ils ne voulaient point d'un voiſin ſi terrible, qui ayant une fois des terres en Allemagne, pourrait un jour s'en faire élire empereur, & en opprimer les ſouverains. Plus ils étaient irrités, plus le grand projet du baron de *Gôrtz* s'avançait vers le ſuccès. Il négociait cependant avec tous les princes confédérés, pour mieux cacher ſes intrigues ſecrettes. Le Czar les amuſait tous auſſi par des eſpérances. *Charles XII.* cependant était en Norvège avec ſon beau-frère le prince de Heſſe, à la tête de vingt mille hommes; la province n'était gardée que par onze mille Danois diviſés en pluſieurs corps, que le roi & le prince de Heſſe paſsèrent au fil de l'épée.

Charles avança juſqu'à Chriſtiania, capitale de ce royaume: la fortune recommençait à lui devenir favorable dans ce coin du monde; mais jamais le roi ne prit aſſez de précautions pour faire

faire subsister ses troupes. Une armée & une flote Danoise approchaient pour défendre la Norvège. *Charles* qui manquait de vivres se retira en Suède, attendant l'issue des vastes entreprises de son ministre.

Cet ouvrage demandait un profond secret & des préparatifs immenses, deux choses assez incompatibles. *Gôrtz* fit chercher jusques dans les mers de l'Asie un secours, qui, tout odieux qu'il paraissait, n'en eût pas été moins utile pour une descente en Ecosse, & qui du moins eût apporté en Suède de l'argent, des hommes & des vaisseaux.

Il y avait longtems que des pirates de toutes nations, & particuliérement des Anglais, ayant fait entr'eux une association, infestaient les mers de l'Europe & de l'Amérique. Poursuivis partout sans quartier, ils venaient de se retirer sur les côtes de Madagascar, grande île à l'orient de l'Afrique. C'étaient des hommes desespérés, presque tous connus par des actions auxquelles il ne manquait que de la justice pour être héroïques. Ils cherchaient un prince qui voulût les recevoir sous sa protection; mais les loix des nations leur fermaient tous les ports du monde.

Dès qu'ils furent que *Charles XII.* était retourné en Suède, ils espérèrent que ce prince passionné pour la guerre, obligé de la faire, & manquant de flote & de soldats, leur ferait une bonne composition; ils lui envoyèrent un député, qui vint en Europe sur un vaisseau Hollandais, & qui alla proposer au baron *de Gôrtz*

de les recevoir dans le port de Gottembourg, où ils s'offraient de se rendre avec soixante vaisseaux chargés de richesses.

Le baron fit agréer au roi la proposition; on envoya même l'année suivante deux gentilshommes Suédois, l'un nommé *Cromstrom*, & l'autre *Mendal*, pour consommer la négociation avec ces corsaires de Madagascar. On trouva depuis un secours plus noble & plus important dans le cardinal *Albéroni*, puissant génie, qui a gouverné l'Espagne assez longtems pour sa gloire, & trop peu pour la grandeur de cet état.

Il entra avec ardeur dans le projet de mettre le fils, de *Jaques II.* sur le trône d'Angleterre. Cependant comme il ne venait que de mettre le pied dans le ministère, & qu'il avait l'Espagne à rétablir avant que de songer à bouleverser d'autres royaumes, il semblait qu'il ne pouvait de plusieurs années mettre la main à cette grande machine; mais en moins de deux ans on le vit changer la face de l'Espagne, lui rendre son crédit dans l'Europe, engager, à ce qu'on prétend, les Turcs à attaquer l'empereur d'Allemagne, & tenter en même tems d'ôter la régence de France au duc d'Orléans, & la couronne de la Grande-Bretagne au roi *George*; tant un seul homme est dangereux, quand il est absolu dans un puissant état, & qu'il a de la grandeur & du courage dans l'esprit.

Gôrtz ayant ainsi dispersé à la cour de Moscovie & à celle d'Espagne les premières étincelles de l'embrasement qu'il méditait, alla secrettement

Digitized by Google

ment en France, & de là en Hollande, où il vit les adhérans du prétendant.

Il s'informa plus particuliérement de leurs forces, du nombre & de la disposition des mécontens d'Angleterre, de l'argent qu'ils pouvaient fournir & des troupes qu'ils pouvaient mettre sur pied. Les mécontens ne demandaient qu'un secours de dix mille hommes, & faisaient envisager une révolution sûre avec l'aide de ces troupes.

Le comte de *Gyllembourg*, ambassadeur de Suède en Angleterre, instruit par le baron *de Gôrtz*, eut plusieurs conférences à Londres avec les principaux mécontens: il les encouragea, & leur promit tout ce qu'ils voulurent; le parti du prétendant alla jusqu'à fournir des sommes considérables, que *Gôrtz* toucha en Hollande. Il négocia l'achat de quelques vaisseaux, & en acheta six en Bretagne avec des armes de toute espèce.

Il envoya alors secrettement en France plusieurs officiers, entr'autres le chevalier *de Folard*, qui ayant fait trente campagnes dans les armées Françaises, & y ayant fait peu de fortune, avait été depuis peu offrir ses services au roi de Suède, moins par des vûes intéressées que par le désir de servir sous un roi qui avait une réputation si étonnante. Le chevalier *de Folard* espérait d'ailleurs faire goûter à ce prince les nouvelles idées qu'il avait sur la guerre; il avait étudié toute sa vie cet art en philosophe, & il a depuis communiqué ses découvertes au public dans ses commentaires sur *Polybe*. Ses

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

vûes furent goutées de *Charles XII.* qui lui-même avait fait la guerre d'une manière nouvelle, & qui ne se laissait conduire en rien par la coutume ; il destina le chevalier *de Folard* à être un des instrumens dont il voulait se servir dans la descente projettée en Ecosse. Ce gentilhomme exécuta en France les ordres secrets du baron *de Gôrtz*. Beaucoup d'officiers Français, un plus grand nombre d'Irlandais, entrèrent dans cette conjuration d'une espèce nouvelle, qui se tramait en même tems en Angleterre, en France, en Moscovie, & dont les branches s'étendaient secrettement d'un bout de l'Europe à l'autre.

Ces préparatifs étaient encor peu de chose pour le baron *de Gôrtz* ; mais c'était beaucoup d'avoir commencé. Le point le plus important, & sans lequel rien ne pouvait réussir, était d'achever la paix entre le Czar & *Charles* ; il restait beaucoup de difficulté à applanir. Le baron *Osterman*, ministre d'état en Moscovie, ne s'était point laissé entraîner d'abord aux vûes de *Gôrtz* ; il était aussi circonspect que le ministre de *Charles* était entreprenant. Sa politique lente & mesurée voulait laisser tout meurir ; le génie impatient de l'autre prétendait recueillir immédiatement après avoir semé. *Osterman* craignait que l'empereur son maître, ébloui par l'éclat de cette entreprise, n'accordât à la Suède une paix trop avantageuse ; il retardait par ses longueurs & par ses obstacles la conclusion de cette affaire.

Heu-

Heureuſement pour le baron *de Gôrtz*, le Czar lui-même vint en Hollande au commencement de 1717. Son deſſein était de paſſer enſuite en France : il lui manquait d'avoir vû cette nation célèbre, qui eſt depuis plus de cent ans cenſurée, enviée, & imitée par tous ſes voiſins ; il voulait y ſatisfaire ſa curioſité inſatiable de voir & d'apprendre, & exercer en même tems ſa politique. *Le Czar voyage en France.*

Gôrtz vit deux fois à la Haye cet empereur ; il avança plus dans ces deux conférences qu'il n'eût fait en ſix mois avec des plénipotentiaires. Tout prenait un tour favorable : ſes grands deſſeins paraiſſaient couverts d'un ſecret impénétrable : il ſe flatait que l'Europe ne les apprendrait que par l'exécution. Il ne parlait cependant à la Haye que de paix : il diſait hautement qu'il voulait regarder le roi d'Angleterre comme le pacificateur du Nord : il preſſait même en apparence la tenue d'un congrès à Brunſwick, où les intérêts de la Suède & de ſes ennemis devaient être décidés à l'amiable.

Le premier qui découvrit ces intrigues fut le duc d'Orléans régent de France ; il avait des eſpions dans toute l'Europe. Ce genre d'hommes, dont le métier eſt de vendre le ſecret de leurs amis, & qui ſubſiſte de délations & ſouvent même de calomnies, s'était tellement multiplié en France ſous ſon gouvernement, que la moitié de la nation était devenue l'eſpion de l'autre. Le duc d'Orléans, lié avec le roi d'Angleterre par des engagemens perſonnels, lui découvrit les menées qui ſe tramaient contre lui.

Digitized by Google

Dans le même tems les Hollandais qui prenaient des ombrages de la conduite de *Gôrtz*, communiquèrent leurs soupçons au miniſtre Anglais. *Gôrtz* & *Gyllembourg* pourſuivaient leurs deſſeins avec chaleur, lorſqu'ils furent arrêtés tous deux, l'un à Deventer en Gueldre, & l'autre à Londres.

Comme *Gyllembourg*, ambaſſadeur de Suède, avait violé le droit des gens, en conſpirant contre le prince auprès duquel il était envoyé, on viola ſans ſcrupule le même droit en ſa perſonne. Mais on s'étonna que les états-généraux, par une complaiſance inouïe pour le roi d'Angleterre, miſſent en priſon le baron de *Gôrtz*. Ils chargèrent même le comte *de Welderen* de l'interroger. Cette formalité ne fut qu'un outrage de plus, lequel devenant inutile, ne tourna qu'à leur confuſion. *Gôrtz* demanda au comte de *Welderen*, s'il était connu de lui? » Oui, » Monſieur, répondit le Hollandais. » Hé bien, dit le baron de *Gôrtz*, » ſi vous me connaiſſez, » vous devez ſavoir que je ne dis que ce que » je veux. « L'interrogatoire ne fut guère pouſſé plus loin: tous les ambaſſadeurs, mais particulièrement le marquis *de Monteléon* miniſtre d'Eſpagne en Angleterre, proteſtèrent contre l'attentat commis envers la perſonne de *Gôrtz* & de *Gyllembourg*. Les Hollandais étaient ſans excuſe: ils avaient non ſeulement violé un droit ſacré en arrêtant le premier miniſtre du roi de Suède, qui n'avait rien machiné contre eux; mais ils agiſſaient directement contre les principes de cette liberté précieuſe qui a attiré chez eux

eux tant d'étrangers, & qui a été le fondement de leur grandeur.

A l'égard du roi d'Angleterre, il n'avait rien fait que de juſte en arrêtant priſonnier un ennemi. Il fit pour ſa juſtification imprimer les lettres du baron de *Gôrtz* & du comte de *Gyllembourg*, trouvées dans les papiers du dernier. Le roi de Suède était alors dans la province de Scanie; on lui apporta ces lettres imprimées, avec la nouvelle de l'enlévement de ſes deux miniſtres. Il demanda en ſouriant ſi on n'avait pas auſſi imprimé les ſiennes? Il ordonna auſſi-tôt qu'on arrêtât à Stockholm le réſident Anglais avec toute ſa famille & ſes domeſtiques; il défendit ſa cour au réſident Hollandais qu'il fit garder à vûe. Cependant il n'avoua ni ne déſavoua le baron de *Gôrtz*; trop fier pour nier une entrepriſe qu'il avait approuvée, & trop ſage pour convenir d'un deſſein éventé preſque dans ſa naiſſance, il ſe tint dans un ſilence dédaigneux avec l'Angleterre & la Hollande.

Le Czar prit tout un autre parti. Comme il n'était point nommé, mais obſcurément impliqué dans les lettres de *Gyllembourg* & de *Gôrtz*, il écrivit au roi d'Angleterre une longue lettre pleine de complimens ſur la conſpiration, & d'aſſurance d'une amitié ſincère; le roi *George* reçut ſes proteſtations ſans les croire, & feignit de ſe laiſſer tromper. Une conſpiration tramée par des particuliers, quand elle eſt découverte, eſt anéantie; mais une conſpiration de rois n'en prend que de nouvelles forces. Le Czar arriva à Paris au mois de Mai de la même année 1717.

Il

Digitized by Google

Il ne s'y occupa pas uniquement à voir les beautés de l'art & de la nature, à visiter les académies, les bibliothèques publiques, les cabinets des curieux, les maisons royales : il proposa au duc d'Orléans, régent de France, un traité, dont l'acceptation eût pû mettre le comble à la grandeur Moscovite. Son dessein était de se réunir avec le roi de Suède qui lui cédait de grandes provinces, d'ôter entiérement aux Danois l'empire de la mer Baltique, d'affaiblir les Anglais par une guerre civile, & d'attirer à la Moscovie tout le commerce du Nord. Il ne s'éloignait pas même de remettre le roi *Stanislas* aux prises avec le roi *Auguste*, afin que le feu étant allumé de tous côtés, il pût courir pour l'attiser ou pour l'éteindre, selon qu'il y trouverait ses avantages. Dans ces vûes, il proposa au régent de France la médiation entre la Suède & la Moscovie, & de plus une alliance offensive & défensive avec ces couronnes & celle d'Espagne. Ce traité qui paraissait si naturel, si utile à ces nations, & qui mettait dans leurs mains la balance de l'Europe, ne fut cependant pas accepté du duc d'Orléans. Il prenait précisément dans ce tems des engagemens tout contraires ; il se liguait avec l'empereur d'Allemagne & *George* roi d'Angleterre. La raison d'état changeait alors dans l'esprit de tous les princes, au point, que le Czar était prêt de se déclarer contre son ancien allié le roi *Auguste*, & d'embrasser les querelles de *Charles* son mortel ennemi ; pendant que la France allait en faveur des Allemands & des Anglais faire la guerre au petit-fils de *Louis XIV.* après l'avoir

l'avoir soutenu si longtems contre ces mêmes ennemis aux dépens de tant de trésors & de sang. Tout ce que le Czar obtint par des voies indirectes, fut que le régent interposât ses bons offices pour l'élargissement du baron de *Gôrtz* & du comte de *Gyllembourg*. Il s'en retourna dans ses états à la fin de Juin, après avoir donné à la France le spectacle rare d'un empereur, qui voyageait pour s'instruire; mais trop de Français ne virent en lui que les dehors grossiers que sa mauvaise éducation lui avait laissés; & le législateur, le créateur d'une nation nouvelle, le grand-homme, leur échapa.

Ce qu'il cherchait dans le duc d'Orléans, il le trouva bientôt dans le cardinal *Alberoni*, devenu tout-puissant en Espagne. *Alberoni* ne souhaitait rien tant que le rétablissement du prétendant, & comme ministre de l'Espagne que l'Angleterre avait si maltraitée, & comme ennemi personnel du duc d'Orléans, lié avec l'Angleterre contre l'Espagne, & enfin comme prêtre d'une église pour laquelle le père du prétendant avait si mal-à propos perdu sa couronne.

Le duc d'*Ormond* aussi aimé en Angleterre que le duc de *Marlborough* y était admiré, avait quitté son pays à l'avénement du roi *George*; & s'étant alors retiré à Madrid, il alla muni de pleins-pouvoirs du roi d'Espagne & du prétendant trouver le Czar sur son passage à Mittau en Courlande, accompagné d'*Irnegan*, autre Anglais, homme habile & entreprenant. Il demanda la princesse *Anne Petrowna*, fille du Czar, en mariage

ge pour le fils de *Jacques II.* (*), eſpérant que cette alliance attacherait plus étroitement le Czar aux intérêts de ce prince malheureux. Mais cette propoſition faillit à reculer les affaires pour un tems, au lieu de les avancer. Le baron de *Gôrtz* avait dans ſes projets deſtiné depuis longtems cette princeſſe au duc de Holſtein, qui en effet l'a épouſée depuis. Dès qu'il ſut cette propoſition du duc d'*Ormond*, il en fut jaloux & s'appliqua à la traverſer. Il ſortit de priſon au mois d'Août, auſſi-bien que le comte de *Gyllembourg*, ſans que le roi de Suède eût daigné faire la moindre excuſe au roi d'Angleterre, ni montrer le plus léger mécontentement de la conduite de ſon miniſtre.

En même tems on élargit à Stockholm le réſident Anglais & toute ſa famille, qui avait été traitée avec beaucoup plus de ſévérité que *Gyllembourg* ne l'avait été à Londres.

Gôrtz en liberté fut un ennemi déchaîné, qui outre les puiſſans motifs qui l'agitaient, eut encor celui de la vengeance. Il ſe rendit en poſte auprès du Czar; & ſes inſinuations prévalurent plus que jamais auprès de ce prince. D'abord il l'aſſûra qu'en moins de trois mois il léverait, avec

(*) Le cardinal *Alberoni* lui-même a certifié la vérité de tous ces récits dans une lettre de remerciment à l'auteur. Au reſte Mr. *Norberg*, auſſi mal inſtruit des affaires de l'Europe que mauvais écrivain, prétend que le duc d'*Ormond* ne quitta pas l'Angleterre à l'avénement du roi *George I.* mais immédiatement après la mort de la reine *Anne*; comme ſi *George I.* n'avait pas été le ſucceſſeur immédiat de cette reine.

Digitized by Google

vec un seul plénipotentiaire de Moscovie, tous les obstacles qui retardaient la conclusion de la paix avec la Suède : il prit entre ses mains une carte géographique que le Czar avait dessinée lui-même : & tirant une ligne depuis Wibourg jusqu'à la mer glaciale, en passant par le lac Ladoga, il se fit fort de porter son maître à céder ce qui était à l'orient de cette ligne, aussi-bien que la Carélie, l'Ingrie & la Livonie : ensuite il jetta des propositions de mariage entre la fille de sa majesté Czarienne & le duc de *Holstein*, le flattant que ce duc lui pourrait céder ses états moyennant un équivalent ; que par-là il serait membre de l'Empire, lui montrant de loin la couronne impériale, soit pour quelqu'un de ses descendans, soit pour lui-même. Il flattait ainsi les vûës ambitieuses du monarque Moscovite, ôtait au prétendant la princesse Czarienne, en même tems qu'il lui ouvrait le chemin de l'Angleterre ; & il remplissait toutes ses vûës à la fois.

Le Czar nomma l'île d'Aland pour les conférences que son ministre d'état *Osterman* devait avoir avec le baron de *Gôrtz*. On pria le duc d'*Ormond* de s'en retourner, pour ne pas donner de trop violens ombrages à l'Angleterre, avec laquelle le Czar ne voulait rompre, que sur le point de l'invasion : on retint seulement à Petersbourg *Irnegan*, le confident du duc d'*Ormond*, qui fut chargé des intrigues, & qui logea dans la ville avec tant de précaution, qu'il ne sortait que de nuit, & ne voyait jamais les ministres du Czar, que déguisé tantôt en paysan, tantôt en Tartare.

Dès

Dès que le duc d'*Ormond* fut parti, le Czar fit valoir au roi d'Angleterre sa complaisance d'avoir renvoyé le plus grand partisan du prétendant; & le baron de *Gôrtz* plein d'espérance retourna en Suède.

Il retrouva son maître à la tête de trente-cinq mille hommes de troupes réglées, & les côtes bordées de milices. Il ne manquait au roi que de l'argent: le crédit était épuisé en dedans & en dehors du royaume. La France, qui lui avait fourni quelques subsides dans les dernières années de *Louis XIV.* n'en donnait plus sous la régence du duc d'Orléans, qui se conduisait par des vûës toutes contraires. L'Espagne en promettait; mais elle n'était pas encor en état d'en fournir beaucoup. Le baron de *Gôrtz* donna alors une libre étenduë à un projet qu'il avait déja essayé avant d'aller en France & en Hollande; c'était de donner au cuivre la même valeur qu'à l'argent; de sorte qu'une piéce de cuivre, dont la valeur intrinséque est un demi-sol, passait pour quarante sols, avec la marque du prince; à peu près comme dans une ville assiégée les gouverneurs ont souvent payé les soldats & les bourgeois avec de la monnoie de cuir, en attendant qu'on pût avoir des espèces réelles. Ces monnoies fictrices, inventées par la nécessité, & auxquelles la bonne foi seule peut donner un crédit durable, sont comme des billets de change, dont la valeur imaginaire peut excéder aisément les fonds qui sont dans un état.

Ces ressources sont d'un excellent usage dans un pays libre: elles ont quelquefois sauvé une ré-

république ; mais elles ruïnent presque sûrement une monarchie. Car les peuples manquant bientôt de confiance, le ministre est réduit à manquer de bonne foi ; les monnoies idéales se multiplient avec excès, les particuliers enfouïssent leur argent, & la machine se détruit avec une confusion accompagnée souvent des plus grands malheurs. C'est ce qui arriva au royaume de Suède.

Le baron de *Gôrtz* ayant d'abord répandu avec discrétion dans le public les nouvelles espèces, fut entraîné en peu de tems au-delà de ses mesures par la rapidité du mouvement qu'il ne pouvait plus conduire. Toutes les marchandises & toutes les denrées ayant monté à un prix excessif, il fut forcé d'augmenter le nombre des espèces de cuivre. Plus elles se multiplièrent, plus elles furent décréditées ; la Suède inondée de cette fausse monnoie ne forma qu'un cri contre le baron de *Gôrtz*. Les peuples, toujours pleins de vénération pour *Charles XII*, n'osaient presque le haïr, & faisaient tomber le poids de leur aversion sur un ministre, qui comme étranger, & comme gouvernant les finances, était doublement assûré de la haine publique.

Un impôt, qu'il voulut mettre sur le clergé acheva de le rendre exécrable à la nation ; les prêtres, qui trop souvent joignent leur cause à celle de DIEU, l'appellèrent publiquement athée, parce qu'il leur demandait de l'argent. Les nouvelles espèces de cuivre avaient l'empreinte de quelques dieux de l'antiquité ; on

en

Digitized by Google

en prit occaſion d'appeller ces piéces de monnoie, les dieux du baron de *Gôrtz*.

A la haine publique contre lui ſe joignit la jalouſie des miniſtres, implacable à meſure qu'elle était alors impuiſſante. La ſœur du roi & le prince ſon mari le craignaient comme un homme attaché par ſa naiſſance au duc de Holſtein, & capable de lui mettre un jour la couronne de Suède ſur la tête. Il n'avait plu dans le royaume qu'à *Charles XII.*; mais cette averſion générale ne ſervait qu'à confirmer l'amitié du roi, dont les ſentimens s'affermiſſaient toujours par les contradictions. Il marqua alors au baron une confiance qui allait juſqu'à la ſoumiſſion: il lui laiſſa un pouvoir abſolu dans le gouvernement intérieur du royaume, & s'en remit à lui ſans réſerve ſur tout ce qui regardait les négociations avec le Czar; il lui recommanda ſurtout de preſſer les conférences de l'île d'Aland.

En effet, dès que *Gôrtz* eut achevé à Stockholm les arrangemens des finances qui demandaient ſa préſence, il partit pour aller conſommer avec le miniſtre du Czar le grand ouvrage qu'il avait entamé.

Voici les conditions préliminaires de cette alliance, qui devait changer la face de l'Europe, telles qu'elles furent trouvées dans les papiers de *Gôrtz* après ſa mort.

Le Czar retenant pour lui toute la Livonie, & une partie de l'Ingrie & de la Carélie, rendait à la Suède tout le reſte; il s'uniſſait avec *Charles XII.* dans le deſſein de rétablir le roi *Stanislas*

Stanislas sur le trône de Pologne, & s'engageait à rentrer dans ce pays avec quatre-vingt mille Moscovites, pour détrôner ce même roi *Auguste*, en faveur duquel il avait fait dix ans la guerre. Il fournissait au roi de Suède les vaisseaux nécessaires pour transporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne : les forces réunies de *Pierre* & de *Charles* devaient attaquer le roi d'Angleterre dans ses états de Hanover, & surtout dans Brême & Verden ; les mêmes troupes auraient servi à rétablir le duc de Holstein, & forcé le roi de Prusse à accepter un traité, par lequel on lui ôtait une partie de ce qu'il avait pris. *Charles* en usa dès-lors comme si ses armées victorieuses, renforcées de celles du Czar, avaient déja exécuté tout ce qu'on méditait. Il fit demander hautement à l'empereur d'Allemagne l'exécution du traité d'Altranstad. A peine la cour de Vienne daigna-t-elle répondre à la proposition d'un prince, dont elle croyait n'avoir rien à craindre.

Le roi de Pologne eut moins de sécurité ; il vit l'orage qui grossissait de tous les côtés. La noblesse Polonaise était confédérée contre lui ; & depuis son rétablissement, il lui falait toujours ou combattre ses sujets, ou traiter avec eux. Le Czar médiateur à craindre, avait cent galères auprès de Dantzick, & quatre-vingt mille hommes sur les frontières de Pologne. Tout le Nord était en jalousies & en allarmes. *Flemming*, le plus défiant de tous les hommes, & celui dont les puissances voisines devaient le

Digitized by Google

plus se défier, soupçonna le premier les desseins du Czar, & ceux du roi de Suède en faveur de *Stanislas*. Il voulut le faire enlever dans le duché de Deux-Ponts, comme on avait saisi *Jacques Sobiesky* en Silésie. Un de ces Français entreprenans & inquiets, qui vont tenter la fortune dans les pays étrangers, avait amené depuis peu quelques partisans, Français comme lui, au service du roi de Pologne. Il communiqua au ministre *Flemming* un projet, par lequel il répondait d'aller avec trente officiers Français déterminés enlever *Stanislas* dans son palais, & l'amener prisonnier à Dresde. Le projet fut approuvé. Ces entreprises étaient alors assez communes. Quelques-uns de ceux, qu'en Italie on appelle Braves, avaient fait des coups pareils dans le Milanais durant la dernière guerre entre l'Allemagne & la France. Depuis même, plusieurs Français réfugiés en Hollande avaient osé pénétrer jusqu'à Versailles, dans le dessein d'enlever le Dauphin, & s'étaient saisis de la personne du premier écuyer, presque sous les fenêtres du château de *Louis XIV*.

L'avanturier disposa donc ses hommes & ses relais pour surprendre & pour enlever *Stanislas*. L'entreprise fut découverte la veille de l'exécution. Plusieurs se sauvèrent; quelques-uns furent pris. Ils ne devaient point s'attendre à être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. *Stanislas*, au-lieu de les punir, se contenta de leur faire quelques reproches pleins de bonté. Il leur donna même de l'argent pour se conduire, & montra par cette bonté généreuse,

Digitized by Google

ſe, qu'en effet *Auguſte* ſon rival avait raiſon de le craindre (*).

Cependant *Charles* partit une ſeconde fois pour la conquête de la Norvège au mois d'Octobre 1718. Il avait ſi bien pris toutes ſes meſures, qu'il eſpérait ſe rendre maître en ſix mois de ce royaume. Il aima mieux aller conquérir des rochers au milieu des neiges & des glaces, dans l'âpreté de l'hyver, qui tue les animaux en Suède même, où l'air eſt moins rigoureux, que d'aller reprendre ſes belles provinces d'Allemagne des mains de ſes ennemis. C'eſt qu'il eſpérait que ſa nouvelle alliance avec le Czar le mettrait bientôt en état de reſſaiſir toutes ces provinces; bien plus, ſa gloire était flatée d'enlever un royaume à ſon ennemi victorieux.

A l'embouchure du fleuve Tiſtendall, près de la manche de Dannemarck, entre les villes de Bahus & d'Anſlo, eſt ſituée Frederickshall, place forte & importante qu'on regardait comme la clef du royaume. *Charles* en forma le ſiége au mois de Décembre. Le ſoldat tranſi de froid, pouvait à peine remuer la terre endurcie ſous la glace; c'était ouvrir la tranchée dans une eſpèce de roc; mais les Suédois ne pouvaient ſe

(*) Voilà ce que *Norberg* appelle manquer de reſpect aux têtes couronnées, comme ſi ce récit véritable contenait une injure, & comme ſi on devait aux rois qui ſont morts autre choſe que la vérité. Penſe-t-il que l'hiſtoire doive reſſembler aux ſermons prêchés devant les rois, dans leſquels on leur fait des complimens?

Digitized by Google

rebuter en voyant à leur tête un roi qui partageait leurs fatigues. Jamais *Charles* n'en eſſuya de plus grandes. Sa conſtitution éprouvée par dix-huit ans de travaux pénibles s'était fortifiée au point, qu'il dormait en plein champ en Norvège au cœur de l'hyver ſur de la paille, ou ſur une planche, envelopé ſeulement d'un manteau, ſans que ſa ſanté en fût altérée. Pluſieurs de ſes ſoldats tombaient morts de froid dans leurs poſtes; & les autres preſque gelés, voyant leur roi qui ſouffrait comme eux, n'oſaient proférer une plainte. Ce fut quelque tems avant cette expédition, qu'ayant entendu parler en Scanie d'une femme nommée *Johns Dotter*, qui avait vécu pluſieurs mois ſans prendre d'autre nourriture que de l'eau; lui, qui s'était étudié toute ſa vie à ſuporter les plus extrêmes rigueurs que la nature humaine peut ſoutenir, voulut eſſayer encor combien de tems il pourrait ſupporter la faim ſans en être abattu. Il paſſa cinq jours entiers ſans manger ni boire; le ſixiéme au matin il courut deux lieues à cheval, & deſcendit chez le prince de Heſſe ſon beau-frère, où il mangea beaucoup, ſans que ni une abſtinence de cinq jours l'eût abattu, ni qu'un grand repas à la ſuite d'un ſi long jeûne l'incommodât (*).

Avec ce corps de fer gouverné par une ame ſi hardie & ſi inébranlable, dans quelque état qu'il

(*) *Norberg* prétend que ce fut pour ſe guérir d'un mal de poitrine que *Charles XII.* eſſaya cette étrange abſtinence. Le confeſſeur *Norberg* eſt aſſurément un mauvais médecin.

Digitized by Google

qu'il pût être réduit, il n'avait point de voisin auquel il ne fût redoutable.

Le 11. Décembre, jour de *St. André*, il alla sur les neuf heures du soir visiter la tranchée, & ne trouvant pas la parallèle assez avancée à son gré, il parut très mécontent. Mr. *Megret*, ingénieur Français, qui conduisait le siége, l'assûra que la place serait prise dans huit jours: » Nous verrons, dit le roi, & continua de visiter les ouvrages avec l'ingénieur. Il s'arrêta dans un endroit où le boyau faisait un angle avec la parallèle; il se mit à genoux sur le talus intérieur, & appuyant ses coudes sur le parapet, resta quelque tems à considérer les travailleurs qui continuaient les tranchées à la lueur des étoiles.

Les moindres circonstances deviennent essentielles, quand il s'agit de la mort d'un homme tel que *Charles XII.*; ainsi je dois avertir que toute la conversation que tant d'écrivains ont rapportée entre le roi & l'engénieur *Megret*, est absolument fausse. Voici ce que je sais de véritable sur cet événement.

Le roi était exposé presqu'à demi-corps à une batterie de canon, pointée vis-à-vis l'angle où il était: il n'y avait alors auprès de sa personne que deux Français; l'un était Mr. *Siquier*, son aide de camp, homme de tête & d'exécution, qui s'était mis à son service en Turquie, & qui était particuliérement attaché au prince de Hesse; l'autre était cet ingénieur. Le canon tirait sur eux à cartouche; mais le roi qui se découvrait davantage était le plus exposé. A

quelques pas derrière était le comte *Swerin*, qui commandait la tranchée. Le comte *Posse* capitaine aux gardes, & un aide de camp, nommé *Kulbert*, recevaient des ordres de lui. *Siquier* & *Megret* virent dans ce moment le roi de Suède qui tombait sur le parapet en faisant un grand soupir; ils s'approchèrent, il était déja mort. Une balle pesant une demi-livre l'avait atteint à la temple droite, & avait fait un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; sa tête était renversée sur le parapet, l'œil gauche était enfoncé, & le droit entiérement hors de son orbite. L'instant de sa blessure avait été celui de sa mort; cependant il avait eu la force en expirant d'une manière si subite, de mettre par un mouvement naturel la main sur la garde de son épée, & était encor dans cette attitude. A ce spectacle, *Megret*, homme singulier & indifférent, ne dit autre chose, sinon: *Voilà la pièce finie, allons souper. Siquier* court sur le champ avertir le comte *Swerin*. Ils résolurent ensemble de dérober la connaissance de cette mort aux soldats, jusqu'à ce que le prince de Hesse en pût être informé. On envelopa le corps d'un manteau gris: *Siquier* mit sa perruque & son chapeau sur la tête du roi; en cet état on transporta *Charles* sous le nom du capitaine *Carlsberg*, au travers des troupes qui voyaient passer leur roi mort, sans se douter que ce fût lui.

Le prince ordonna à l'instant que personne ne sortit du camp, & fit garder tous les chemins de la Suède, afin d'avoir le tems de prendre

dre ſes meſures pour faire tomber la couronne ſur la tête de ſa femme, & pour en exclurre le duc de Holſtein qui pouvait y prétendre.

Ainſi périt à l'âge de trente-ſix ans & demi *Charles XII.* roi de Suède, après avoir éprouvé ce que la proſpérité a de plus grand, & ce que l'adverſité a de plus cruel, ſans avoir été amolli par l'une, ni ébranlé un moment par l'autre. Preſque toutes ſes actions, juſqu'à celle de ſa vie privée & unie, ont été bien loin au-delà du vraiſemblable. C'eſt peut-être le ſeul de tous les hommes, & juſqu'ici le ſeul de tous les rois, qui ait vécu ſans faibleſſe; il a porté toutes les vertus des héros à un excès où elles ſont auſſi dangereuſes que les vices oppoſés. Sa fermeté devenue opiniâtreté fit ſes malheurs dans l'Ukraine, & le retint cinq ans en Turquie: ſa libéralité dégénérant en profuſion a ruiné la Suède: ſon courage pouſſé juſqu'à la témérité a cauſé ſa mort: ſa juſtice a été quelquefois juſqu'à la cruauté; & dans les dernières années le maintien de ſon autorité approchait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont une ſeule eût pû immortaliſer un autre prince, ont fait le malheur de ſon pays. Il n'attaqua jamais perſonne; mais il ne fut pas auſſi prudent qu'implacable dans ſes vengeances. Il a été le premier qui ait eu l'ambition d'être conquérant, ſans avoir l'envie d'agrandir ſes états; il voulait gagner des empires pour les donner. Sa paſſion pour la gloire, pour la guerre, & pour la vengeance l'empêcha d'être bon politique, qualité ſans laquelle

on n'a jamais vû de conquérant. Avant la bataille, & après la victoire, il n'avait que de la modeſtie, après la défaite que de la fermeté : dur pour les autres comme pour lui-même, comptant pour rien la peine & la vie de ſes ſujets, auſſi-bien que la ſienne ; homme unique plûtôt que grand homme, admirable plûtôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre aux rois combien un gouvernement pacifique & heureux eſt au-deſſus de tant de gloire.

Charles XII. était d'une taille avantageuſe & noble ; il avait un très-beau front, de grands yeux bleus remplis de douceur, un nez bien formé ; mais le bas du viſage déſagréable, trop ſouvent défiguré par un rire fréquent qui ne partait que des lévres ; preſque point de barbe ni de cheveux. Il parlait très-peu, & ne répondait ſouvent que par ce rire dont il avait pris l'habitude. On obſervait à ſa table un ſilence profond. Il avait conſervé dans l'inflexibilité de ſon caractère, cette timidité qu'on nomme mauvaiſe honte. Il eût été embarraſſé dans une converſation, parce que s'étant donné tout entier aux travaux & à la guerre, il n'avait jamais connu la ſocieté. Il n'avait lu juſqu'à ſon loiſir chez les Turcs, que les commentaires de *Céſar* & l'hiſtoire d'*Alexandre* ; mais il avait écrit quelques réflexions ſur la guerre & ſur ſes campagnes depuis 1700. juſqu'à 1709. Il l'avoua au chevalier *de Folard*, & lui dit que ce manuſcrit avoit été perdu à la malheureuſe journée de Pultava. Quelques perſonnes ont voulu faire

paſſer

Digitized by Google

paſſer ce prince pour un bon mathématicien; il avait ſans doute beaucoup de pénétration dans l'eſprit; mais la preuve que l'on donne de ſes connaiſſances en mathématique n'eſt pas bien concluante; il voulait changer la manière de compter par dizaine, & il propoſait à la place le nombre ſoixante-quatre, parce que ce nombre contenait à la fois un cube & un quarré, & qu'étant diviſé par deux il était enfin réductible à l'unité. Cette idée prouvait ſeulement qu'il aimait en tout l'extraordinaire & le difficile.

A l'égard de ſa religion, quoique les ſentimens d'un prince ne doivent pas influer ſur les autres hommes, & que l'opinion d'un monarque auſſi peu inſtruit que *Charles*, ne ſoit d'aucun poids dans ces matières, cependant il faut ſatisfaire, ſur ce point comme ſur le reſte, la curioſité des hommes qui ont eu les yeux ouverts ſur tout ce qui regarde ce prince. Je ſais de celui qui m'a confié les principaux mémoires de cette hiſtoire, que *Charles XII.* fut Luthérien de bonne foi juſqu'à l'année 1707. Il vit alors à Leipſick le fameux philoſophe Mr. *Leibnitz*, qui penſait & parlait librement, & qui avait déja inſpiré ſes ſentimens libres à plus d'un prince. Je ne crois pas que *Charles XII.* puiſa, comme on me l'avait dit, de l'indifférence pour le Luthéraniſme dans la converſation de ce philoſophe, qui n'eut jamais l'honneur de l'entretenir qu'un quart-d'heure; mais Mr. *Fabrice*, qui approcha de lui familiérement ſept années de ſuite, m'a dit, que dans ſon loiſir chez les Turcs, ayant vû

plus

Digitized by Google

plus de diverſes religions, il étendit plus loin ſon indifférence. *La Motraye* même dans ſes voyages confirme cette idée. Le comte *de Croiſſy* penſe de même, & m'a dit pluſieurs fois que ce prince ne conſerva de ſes premiers principes que celui d'une prédeſtination abſolue, dogme qui favoriſait ſon courage, & qui juſtifiait ſes témérités. Le Czar avait les mêmes ſentimens que lui ſur la religion & ſur la deſtinée; mais il en parlait plus ſouvent; car il s'entretenait familiérement de tout avec ſes favoris, & avait par-deſſus *Charles* l'étude de le philoſophie, & le don de l'éloquence.

Je ne puis me défendre de parler ici d'une calomnie renouvellée trop ſouvent à la mort des princes, que les hommes malins & crédules prétendent toujours avoir été ou empoiſonnés ou aſſaſſinés. Le bruit ſe répandit alors en Allemagne, que c'était Mr. *Siquier* lui-même qui avait tué le roi de Suède. Ce brave officier fut longtems déſeſpéré de cette calomnie: un jour en m'en parlant, il me dit ces propres paroles: *J'aurais pû tuer le roi de Suède; mais tel était mon reſpect pour ce héros, que ſi je l'avais voulu, je n'aurais pas oſé.*

Je ſais bien que *Siquier* lui-même avait donné lieu à cette fatale accuſation, qu'une partie de la Suède croit encore; il m'avoua lui-même qu'à Stockholm, dans une fiévre chaude, il s'était écrié qu'il avait tué le roi de Suéde; que même il avait dans ſon accès ouvert ſa fenêtre & demandé publiquement pardon de ce parricide. Lorſque

que dans sa guérison il eut appris ce qu'il avait dit dans sa maladie, il fut sur le point de mourir de douleur. Je n'ai point voulu revéler cette anecdote pendant sa vie. Je le vis quelque tems avant sa mort, & je peux assûrer que loin d'avoir tué *Charles XII.* il se serait fait tuer pour lui mille fois. S'il avait été coupable d'un tel crime, ce ne pouvait être que pour servir quelque puissance qui l'en aurait sans doute bien récompensé; il est mort très-pauvre en France, & même il y a eu besoin du secours de ses amis. Si ces raisons ne suffisent pas, que l'on considère que la balle qui frappa *Charles XII.* ne pouvait entrer dans un pistolet, & que *Siquier* n'aurait pû faire ce coup détestable qu'avec un pistolet caché sous son habit.

Après la mort du roi, on leva le siége de Frederickshall; tout changea dans un moment: les Suédois, plus accablés que flatés de la gloire de leur prince, ne songèrent qu'à faire la paix avec leurs ennemis, & à réprimer chez eux la puissance absolue dont le baron de *Gôrtz* leur avait fait éprouver l'excès. Les états élurent librement pour leur reine la princesse sœur de *Charles XII.* & l'obligèrent solemnellement de renoncer à tout droit héréditaire sur la couronne, afin qu'elle ne la tînt que des suffrages de la nation. Elle promit par des sermens réitérés qu'elle ne tenterait jamais de rétablir le pouvoir arbitraire: elle sacrifia depuis la jalousie de la royauté à la tendresse conjugale, en cédant la couronne à son mari; & elle engagea les

les états à élire ce prince, qui monta sur le trône aux mêmes conditions qu'elle.

Le baron de *Görtz* arrêté immédiatement après la mort de *Charles*, fut condamné par le sénat de Stockholm à avoir la tête tranchée au pied de la potence de la ville : exemple de vengeance, peut-être encor plus que de justice, & affront cruel à la mémoire d'un roi que la Suède admire encore.

Fin du huitième & dernier Livre de l'histoire de CHARLES XII.

Digitized by Google

TABLE

Des Piéces contenuës en ce Volume.

Remarques sur l'hiſtoire. page 5
Nouvelles conſidérations ſur l'hiſtoire. 12
Anecdotes ſur le Czar PIERRE LE GRAND. 18
Lettre au Maréchal de Schullembourg *général des Vénitiens.* 39
Lettre à Mr. Norberg *chapelain de* CHARLES XII. *& auteur d'une hiſtoire de ce monarque.* 46
Pyrrhoniſme de l'hiſtoire. 55
Diſcours ſur l'hiſtoire de CHARLES XII. 64
*Vers adreſſés à Mad. de ***, en lui envoyant la Henriade & l'hiſtoire de* CHARLES XII. 72
Hiſtoire de CHARLES XII. *roi de Suéde.*
Livre I. 73
Livre II. 105
Livre III. 163
Livre IV. 211
Livre V. 249
Livre VI. 291
Livre VII. 328
Livre VIII. 366

Digitized by Google

TABLE DES MATIERES,

Contenues dans l'Hiſtoire de CHARLES XII. Roi de Suède.

A

ACHMET III. Empereur des Turcs, ſuccéde à *Muſtapha*. pag. 249. Sa manière de gouverner. 250. *&ſ.* Sa lettre à *Charles XII.* 297. *&ſ.* Déclare la guerre au Czar. Etablit ſa cour à Andrinople. 301. Sa lettre au Pacha de Bender. 306. *&ſ.* Son diſcours au Divan, concernant le départ de *Charles.* 311.

ALAND (l'Iſle d') nommée pour les conférences entre la Suède & la Moſcovie. 397.

ALBERONI (le cardinal) ſes entrepriſes. 388. entre dans les vues du Czar & de *Görtz.* 395.

ALLEMAGNE (l') prend ombrage de la guerre Suédoiſe qui doit être portée chez elle. page 265.

ALTENA, brulée. 346.

ALTRANSTAD. *Charles XII.* y choiſit ſon camp. 184. y fait la paix. 187. *&ſ.*

AMBASSADE de la république de Pologne au roi de Suède, réception, audience. 146. *&ſ.* Celle du roi & de la république de Pologne aux Turcs, arrêtée. 302.

ANDRINOPLE (Les plaines d') rendez-vous des armées Turques. 277.

ANGLAIS. Leur amitié avec le Czar. 297.

ARES-

Digitized by Google

ANESKINS, médecin Ecoſſais, ſes intrigues à la cour de Moſcou. page 385.

AUGUSTE, roi de Pologne, ſon élection, ſon caractère, ſa cour. 89. Attaque le roi de Suède en Livonie, 90. &ſ. Aſſiége Riga. 114. Léve le ſiége. 115. Se ligue avec le Czar à Birzen. 126. &ſ. Le commencement de ſon régne fait des mécontens en Pologne. 137. Convoque une diète malgré lui. 139. Demande la paix à *Charles*. 143. Ses propoſitions refuſées par le ſénat. Un de ſes chambellans, priſonnier. 145. Preſque tous les ſénateurs l'abandonnent. 147. Ses occupations. 148. Cherche le roi de Suède. 150. Perd la bataille de Cliſſau. 151. Convoque une diète à Mariembourg, puis la transfére à Lublin. 152. &ſ. Se retire dans Thorn, & dans les Palatinats. 155. &ſ. En danger d'être pris. 160. Chaſſe *Stanislas* de Varſovie, & prend la ville. 168. Son premier avantage ſur les Suédois. 169. &ſ. Se retire en Saxe. 173. renouvelle l'ordre de l'aigle blanc. 179. Arrête *Patkul*. 180. Son malheur après la bataille de Fravvenſtad. 183. &ſ. Ecrit à *Charles XII.* & lui envoye en Saxe *Imhof* & *Fingſten*. p. 186. Bat les Suédois à Calish. 188. Suite de cette malheureuſe victoire. 189. ſigne la paix qui lui ôte la couronne. Part pour la Saxe. Sa première entrevue avec *Charles* 190. &ſ. Sa lettre à *Stanislas*. 191. Quitte le titre de roi. Elargit les *Sobiesky*. Livre *Patkul* à *Charles XII.* 192. Fait raſſembler les membres de *Patkul*. 194. Remonte ſur le trône. 263. Eſt troublé par ſes ſujets. 360. Craint l'union du Czar & de *Charles*. 401.

B.

BALTA, ce que ſignifie ce mot. 273.

BALTAGI MEHEMET, Grand-Viſir pour la ſeconde fois. Les changemens de ſa fortune. 273. &ſ. Commandé pour combattre les Moſcovites. 274. &ſ. Aſſemble l'armée près d'Andrinople. 277. Son expédition. 280. &ſ. Traite avec les Ruſſes. Conclut la paix. 288. Demande à Vienne le paſſage pour le roi de Suède. Lui ſignifie qu'il ait à partir. 292. Lui retranche ſon thaïm. 293. Eſt relegué. 295. Se conforme à l'intention de *Coumourgi*. 303.

Digitized by Google

BALTAGIS. Ce qu'ils sont. pag. 273.

BENDER. *Charles* y est conduit. 252. *&f.* *Stanislas* aussi. 335

BIRZEN. Conférence du Czar, & d'*Auguste*. 126. *&f.* *Charles* y conçoit le dessein de détrôner le roi de Pologne. 129. *&f.*

BREME (Les états de) remplis de garnisons Danoises. 348

C.

CALISH. Bataille gagnée par *Auguste*. 188. *&f.*

CALMOUKS. (les) & leur pays. 218

CANTEMIR, prince de Moldavie, prend parti pour le Czar contre les Turcs. 279.

CATHERINE, paysane devenue impératrice. Son histoire. 284. *&f.* Sauve le Czar & l'armée au Pruth. 286

CHARLES XI. Roi de Suède; son caractère, sa femme. 80. Sa mort. 83. Sa dissimulation avec *Paikul*, qu'ensuite il condamne à mort. 54.

CHARLES XII. Roi de Suède; sa naissance; ses qualités. p. 80. Son enfance; son éducation; son caractère. 81. Perd sa mère; cause de cette mort. 82. *&f.* Son avénement au trône. 83. Ote la régence à sa grand' mère. 85. *&f.* Son entrée dans Stockholm. Se couronne lui-même. Ses premières occupations depuis son avénement. 86. *&f.* Ses ennemis. 87. Son caractère se dévelope tout à coup. 106. *&f.* Secourt le duc de Holstein. 107. Sa chasse aux ours. 108. *&f.* Part pour sa première campagne. 109. Fait une descente pour assiéger Coppenhague. 110. Force les Danois dans leurs retranchemens. 112. Assiége Coppenhague, qui rachète le bombardement. *ib.* *&f.* Sa discipline militaire. 113. Paix de Travendal. 114. Marche contre le Czar. 115. *&f.* attaque avec 8000. hommes, 80000. Russes dans leurs retranchemens. 120. Les y force. Renvoye les prisonniers. 121. Rend les épées aux généraux; leur fait donner de l'argent. Médailles frapées à Stockholm en commémoration de la victoire remportée à Narva. 123. Sa réflexion sur la captivité de *Czarasis Arischelou-*

lou. pag. 124. Paſſe la rivière de Duna; comment. 127. *&ſ.* Bat le maréchal de *Stenau.* 128. *&ſ.* La Courlande ſe rend à lui. Paſſe en Lithuanie. 129. Son manifeſte à la république de Pologne. 146. *&ſ.* Entre dans Varſovie; ſa conduite avec les habitans. 149. Gagne la bataille de Cliſſau; pourſuit *Auguſte.* 150. *&ſ.* Prend Cracovie. 151. *&ſ.* Son cheval s'abat, & lui fracaſſe la cuiſſe. 152. Fait convoquer une diète à Varſovie pour l'oppoſer à celle de Lublin. 153. Met en fuite l'armée Saxonne, commandée par *Stenau.* 155. Jette tout le nord de l'Europe dans la conſternation. 157. Aſſiége Thorn. 158. Refuſe la propoſition de *Piper* de ſe faire roi de Pologne. 161. Fait élire *Stanislas.* 165. Prend Léopold d'aſſaut. 167. Ses avantages en Pologne. 170. *&ſ.* Diſſipe l'armée Moſcovite, & l'armée Saxonne. 181. Entre en Saxe. 183. *&ſ.* Choiſit ſon camp à Altranſtad; régle les contributions; établit une nouvelle police pour les ſoldats Suédois. 184. Diſcipline ſévère. 185. Dicte à *Auguſte* les conditions de la paix. 187. envoye *Patkul* au ſupplice. 193. *&ſ.* Reçoit des ambaſſadeurs de preſque tous les princes chrétiens. p. 200. Sa converſation avec *Marlborough.* 202. Etranges requiſitions de ſa part à l'empereur *Joſeph.* 294. *&ſ.* Force cet empereur à accorder des priviléges, & à reſtituer des égliſes aux proteſtans de Silésie. 205. Ce qu'il fait dire au pape. 206. Ne s'amollit point en Saxe. Se prépare à partir. 207. *&ſ.* Sa viſite à *Auguſte.* 208. Quitte la Saxe. 211. Reçoit un ambaſſadeur Turc. 212. *&ſ.* Laiſſe *Stanislas* en Pologne. 213. Pourſuit le Czar. 214. Paſſe la Berezine. Défait un corps de 2000. hommes. Bat les Ruſſes. 216. Les bat encore. 219. S'enfonce dans l'Ukraine. 220. Ses pertes. 224. *&ſ.* Extrémités où il eſt réduit. 227. *&ſ.* Aſſiége Pultava. 230. Bleſſé. 232. Mis en comparaiſon avec le Czar. 233. *&ſ.* 264. Défait. Deſcription de la bataille. 224. *&ſ.* Sauvé par *Poniatowsky.* Sa fuite juſques au Boriſthène. 338. *&ſ.* Traverſe ce fleuve, & comment. 241. *&ſ.* Fuit en Turquie. 245. *&ſ.* Cherche un azile chez le grand-Seigneur. Conçoit le deſſein d'armer la Porte contre le Czar. 251. Conduit à Bender. 252. Sa maniè e de

de vivre. p. 253. Le respect des Turcs pour lui. 254. &f. Prend du gout pour la lecture. Ne veut point parler Français. 255. Ses intrigues à la Porte ; ses vues. 256. &f. Plusieurs princes se réunissent contre lui. 264. &f. Ses partisans à la cour de Constantinople. 274. Part de Bender. 282. Parvient à l'armée Turque après la signature du traité du Pruth. Sa conversation avec le grand-Visir. 289. &f. S'établit à Varnitza. 291. &f. Ses réponses aux trois Pachas & au Serasskier de Bender. 292. &f. Son thaïm retranché. 293. Emprunte de l'argent. 294. Sollicite la Porte de le renvoyer par la Pologne. 297. Le divan prend la résolution de le faire partir. Reçoit une lettre d'*Achmet*. 297. &f. Demande une armée. Correspondances de *Flemming* découvertes. 304. On lui accorde une grosse somme. 306. Se détermine à ne point partir. 308. S'obstine contre l'ordre de partir. 312. &f. Fait tuer les chevaux que le grand-Seigneur lui avait envoyés. Se retranche : fait barricader sa maison. 313. Se prépare à se défendre. 317. Les Turcs l'appellent *tête de fer*. *Grothuysen* les engage à ne point l'attaquer. pag. 318. Renvoye les janissaires en menaçant, & n'écoute les conseils de personne. 320. &f. Se défend avec 40. hommes contre l'armée des Turcs & des Tartares. 321. &f. Pris. 326. Sa conversation avec le Pacha de Bender. 329. Ses officiers rachetés. 330. Toûjours inébranlable. 334. Transféré à Demirtash, puis à Démotica. Nouveau thaïm. 341. Sa conduite à Démotica. 343. Compte encor sur les Turcs. 348. Sa réponse aux sénateurs de Stokholm. Souhaite enfin de partir. Envoye une ambassade à la Porte. 350. Préparatifs pour le départ. 351. Part. 352. Est escorté jusques à Targowits. 354. sa façon de voyager. 355. Se sépare de sa suite, arrive à Stralsund. 356. Ses disgraces. 360. &f. Marie sa sœur. 366. Son billet à *Slerp*. 369. Assiégé dans Stralsund. 370. Combat dans l'Ile de Rugen. 373. Court le plus grand danger. Repasse à Stralsund. 375. S'embarque : arrive en Scanie. 378. &f. Voit sa sœur en Ostro-Gothie. 379. &f. Passe l'hyver à Carelscroon. 380. Porte la guerre en Norvège. 381. De retour en Suede. 387. Sa conduite au sujet de l'emprisonnement de

Görtz, & de *Gyllembourg*. p. 393. Demande à l'empereur l'exécution du traité d'Altranſtad. 401. Repart pour conquérir la Norvège ; aſſiége Frederickshall. 403. Sa longue abſtinence. 404. Sa mort. 406. Raiſonnemens ſur ſa religion. 409.

CHARLES GUSTAVE, roi de Suède. 79. Ses entrepriſes : ſes conquêtes. 80.

CHEVAUX. Attention des Turcs à ce que les races reſtent ſans mélange. 352.

CHOURLOULI, ALI PACHA, grand-Viſir, promet d'aider *Charles XII.* Corrompu par l'argent du Czar. 256, *&ſ.* Dépoſé, exilé, 261. Perd la vie. 295.

CHRISTIERN II, tyranniſe la Suède, 76.

CHRISTINE, reine de Suède, renonce à l'empire ; ſe fait catholique ; ſon goût pour les ſciences & les arts. 79.

CLEMENT XI. Pape, ſe déclare contre *Staniſlas*. 74.

CLISSAU (La bataille de) 150. *&ſ.*

CONFERENCE à Birzen. 126. à Grodno. 179.

CONTANTINOPLE, le centre des négociations pendant le ſéjour de *Charles* à Bender. pag. 296.

COPENHAGUE. Sa ſituation. 110.

COUMOUR. COUMOURGI. Ce que ſignifient ces mots. 260.

COUMOURGI, Ali-Pacha, favori du Sultan, grand-viſir : Sert *Charles XII.* ſans le vouloir. 260. Eléve *Juſſuf* au poſte de grand-Viſir. 295. *&ſ.* Ses intrigues. 302. Prend le titre de grand-Viſir. 349.

COURLANDE (la) ſe rend à *Charles XII.* 129.

CROISSY, ambaſſadeur, renfermé à Stalſund, voit *Charles* familiérement. Sort de Stralſund, 377. *&ſ.*

CZAR, CZARAFIS. Ce que ſignifient ces mots. pag. 123. *&ſ.*

CZARAFIS ARTSCHELOU, priſonnier : envoyé en Suède, 123. *&ſ.*

D

DALECARLIE (Les payſans de la) s'offrent à aller délivrer leur maître. 272.

DANNEMARCK (le) ſource des querelles entre ſes rois,

& les ducs de Holſtein. p. 87. & ſ. Se réunit à la Pologne, contre la Suède. 104.

DANOIS (les) font une deſcente en Scanie. 269. Battus par *Steinbock* : ſe retirent. 271.

DANTZICK. Deſcription de cette ville &c. paye chérement ſon manquement envers *Charles XII.* 158.

DARDOF. Dégage *Charles* à Smolensko. 219. Tué à Rugen. 374.

DEUX-PONTS. Deſcription de ce duché : ſon revenu aſſigné à *Stanislas*, qui y reſte juſqu'à la mort de *Charles*. 353.

DIVAN. Prend la réſolution de forcer *Charles* à partir. 312.

DURING. Accompagne *Charles*. 354. Tué à Rugen. 375.

E.

EDWIGE-ELEONORE, grand'mère & tutrice de *Charles XII.* ſon ambition. 84. Perd la régence. 86. Meurt. 367.

ELBING. Héſite à donner paſſage aux Suédois : en eſt punie. 159.

EUROPE. Changemens arrivés en l'abſence de *Charles XII.* 182. 358.

F.

FABRICE. Inſpire à *Charles* le goût de la lecture. 255. Médiateur entre la Porte, & le roi de Suède. 313. Procure des proviſions à *Charles*. 316. Sa converſation avec *Charles* priſonnier. 330.

FETFA. Ce que ſignifie ce mot. 312.

FIERVILLE. Rend un ſervice ſignalé au roi de Suède. 336.

FINGSTEN, envoyé à *Charles* pour faire la paix. Son audience. 186. Ses conférences avec *Piper*. 187.

FLEMMING, premier miniſtre d'*Auguſte*, lui ramène la nobleſſe Polonaiſe. 263. Sa correſpondance avec le Kam & le Seraskier de Bender. 304. veut faire enlever *Stanislas*. 402.

FOLARD, entre au ſervice de *Charles*. 389. Négocie en France pour lui. 390.

FONSECA, ſert *Charles* à la Porte. 252.

FRANÇAIS, pris à Frawenſtad. 182. & ſ.

FRAWENSTAD (La bataille de). pag. 182.

FREDERIC prince de Heſſe, épouſe la ſœur de *Charles XII.* 366. Déclaré généraliſſime des armées en Suède. 367. Son ordonnance après la mort de *Charles.* 406. Monte ſur le trône. 412.

FREDERIC IV. ROI DE DANNEMARCK, ennemi de *Charles.* 87. fait la guerre au duc de Hoiſtein. 89.

FREDERICKSHALL, aſſiégée par *Charles XII.* 403. Qui y eſt tué. 406. *&ſ.* On léve le ſiége. 411.

FUNK, envoyé de *Charles* à la Porte. Mis en priſon. 310.

G.

GEORGE I. ROI D'ANGLETERRE. Son avénement. 359.

GILLEMBOURG, ambaſſadeur de Suède en Angleterre, traite avec les mécontens. 389. Arrêté. 392. Elargi. 396.

GORTZ. Son caractère : ſes entrepriſes. 382. *&ſ.* Négocie à la cour du Czar. 385. *&ſ.* Traite avec les corſaires de Madagaſcar. 387. *&ſ.* Négocie à la cour du Czar. p. 385. *&ſ.* Négocie avec le cardinal Alberoni. 388. en France, dans les Pays-Bas. 389. *&ſ.* Confère avec le Czar en Hollande. 391. Arrêté. Sa réponſe à *Weldaven.* 392. Elargi. Jaloux du duc d'Ormond. Succès de ſes négociations avec le Czar. 396. *&ſ.* Retourne en Suède. Moyens dangereux qu'il employe pour ſupléer à la diſette de *Charles.* 398. *&ſ.* En horreur à la nation Suédoiſe, aimé du roi ſeul. 399. *&ſ.* Préliminaires de l'alliance projettée entre *Charles* & le Czar. 400. *&ſ.* Décapité. 412.

GRAND-VISIR, ordinairement de baſſe extraction. 256.

GRODNO. Conférence entre *Pierre* & *Auguſte.* 179. *Charles* y bat les Ruſſes. 214.

GROTHUSEN, tréſorier de *Charles* à Bender. 254. Obtient de l'argent du Pacha. 309. Ambaſſadeur du roi de Suède à la Porte. 350. Tué à Rugen. 374.

GUSTAVE-ADOLPHE, roi de Suède. Ses entrepriſes, ſes conquêtes. 78. *&ſ.* Tué à la bataille de Lutzen. Surnommé le *Grand.* 79.

Digitized by Google

GUSTAVE-VASA. Son caractère. Ses malheurs. Affranchit la Suède de la tyrannie du Dannemarck. Roi. Rend la Suède Luthérienne. p. 77. *&f.*

H.

HOLLANDAIS ; leur amitié avec le Czar. 297.

HOLLOSIN. Victoire de *Charles XII.* 216. Médaille à cette occasion. 217.

HOLSTEIN (le) : Origine des querelles de ses ducs avec les rois de Dannemarck. 87. *&f.* Ravagé par les Danois. 107. Conquis. 348.

HOLSTEIN (le duc de) tué à Cliſſau. 151. Son fils dépouillé. 360.

HOORN (le comte de) priſonnier. 169. *&f.*

I.

JANISSAIRES (les) refuſent d'attaquer le roi de Suède. 318. Leur propoſition à *Charles*, rejettée. 320. *&f.* Forcent ſon camp. 321. Aſſailliſſent la maiſon. 322.

IBRAHIM MOLLA ; grand-Viſir. Son hiſtoire. 341. *&f.* Etranglé. 349.

JEFFREYS ; médiateur entre la Porte & le roi de Suède p. 313. Quitte *Charles.* 315.

IMHOFF ; envoyé à *Charles* pour faire la paix. Son audience. 186. Ses conférences avec *Piper.* 187.

JOSEPH (l'empereur) contraint à conſentir aux requiſitions de *Charles XII.* 205.

IRNEGAN. Sa conduite à la cour de Moſcou. 397.

ISMAEL PACHA ; confère avec le roi de Suède. 293. Veut le forcer de partir. 312. Sa conduite avec lui. 329. Relégué. 340.

JUSSUF ; grand-Viſir. 295. Dépoſé. 340.

K

KAM (le) reçoit l'ordre de ſe tenir prêt à marcher contre les Moſcovites. Sa condition. 275. *&f.* S'oppoſe en vain à la paix. 288. exilé. 339. Son frère le remplace. 340.

KONIGSMARCK ; (la comteſſe de) ſon caractère. Envoyée par *Auguſte* auprès de *Charles*, ne réuſſit pas 143. *&f.*

KOPPEN ; colonel Pruſſien. 371.

KUSE DU SLERP. Sa mort glorieuſe. pag. 370.

L.

LEOPOLD, priſe d'aſſaut par *Charles XII.* 167. Le Czar y convoque une aſſemblée. 197. L'on eſt ſur le point d'y élire un troiſiéme roi de Pologne : l'aſſemblée n'y peut prendre aucune réſolution. Transférée à Lublin. 198.

LEVENHAUPT, perd les troupes & les proviſions qu'il amenait à *Charles XII.* 224. *&ſ.* Arrive auprès du roi avec les débris de l'armée. 240. Pris par *Menzikoff.* 242.

LIEVEN. Tué. 156.

LITHUANIE diviſée en deux partis. Etat de l'armée Lithuanienne. 138. *&ſ.*

LIVONIE. Comment elle fut cédée au roi de Suède. 90. Les payſans de cette province ne peuvent apprendre à lire, ni à écrire. 285.

LIVONIENS. Comment ils furent traités par *Charles XI.* 90.

LUBLIN. L'aſſemblée de Leopold y eſt transférée. 198.

M.

MARGUERITE DE VALDEMAR, fait la conquête de la Suède. pag. 76.

MARLBOROUGH, arrive au camp de *Charles XII.* Sa converſation avec lui, ſa pénétration. Il eſt faux qu'il ait acheté *Piper.* 200. *&ſ.*

MAZEPPA. Son hiſtoire. Irrite le Czar, ſe ligue avec *Charles.* Eſt prévenu par les Moſcovites. Arrive en mauvais état auprès de *Charles.* 221. *&ſ.* Fait pourtant ſubſiſter les reſtes de l'armée Suédoiſe. 229.

MENZIKOFF. Sa conduite à Pultava. 236. Pourſuit les Suédois. *Levenhaupt* & les ſiens priſonniers. 242. Son hiſtoire. 284.

MOLDAVES (les) favoriſent les Turcs contre les Moſcovites. 280.

MOSCOU. Epouvante après la bataille de Narva. Prière à *St. Nicolas*, à ce ſujet. 125.

MOSCOVIE, voyez RUSSIE.

MOSCOVITES, voyez RUSSES.

MUPHTI (le) créature de Cou-

Coumourgi. p. 303. déposé. 339.

MUSTAPHA (le Sultan) déposé. 249.

N.

NARVA, assiégée par le Czar. 116. Défendue par le baron de *Hoorn*. 117. Victoire de *Charles*. 119. *&f.* Prise par le Czar. 177.

NONCE. (le) demande l'évêque de Posnanie, comme justiciable de la cour de Rome. 169.

NOUMAN-COUPROUGLY, grand-Visir. Son caractère. 261. Déposé. 272.

O.

OCZAKOW. Réception qu'on y fait à *Charles*. 246. *&f.*

OGINSKY. Son parti presque anéanti. 138.

L'ORDRE DE L'AIGLE BLANC renouvellé par *Auguste*. 179.

ORLEANS (le duc d') découvre au roi d'Angleterre ce qui se trame contre lui. 391. N'entre pas dans les vues du Czar. Ses alliances. 394.

ORMOND (le duc d') va trouver le Czar. Demande la princesse Anne sa fille pour le prétendant. 395. Est traversé par *Görtz*. 396. S'en retourne. 397. *&f.*

OSMAN AGA, gagné par le Czar. 286. Perd la vie. 295.

OSTERMAN. Comment il négocie avec *Görtz*. 390.

OSTIAQUES, peuples sauvages. 94.

OTTOKESA. Première femme de Pierre, répudiée. 285.

P.

PACHA, ce que signifie ce mot. 248.

PAIKUL, condamné à mort, ne peut obtenir grace. 195. *&f.*

PAPE (le) augmente son pouvoir temporel en Pologne. 169.

PATKUL, député des Livoniens. 90. Condamné à mort: s'enfuit, s'attache au roi *Auguste*. 179. Arrêté. 180. Livré au roi de Suède. 192. Condamné au supplice. 193. Rompu vif. Réflexions sur ce supplice. Ses membres rassemblés par ordre d'*Auguste*. 194.

Digitized by Google

PETERSBOURG fondée. p. 177. *&f.*

PIERRE ALEXIOWITS, Czar. Son éducation. Secondé par *Le Fort*. Voyage en Hollande. 94. & en Angleterre. Reforme la Moscovie. 95. Loi bien sage. 96. Etat de sa milice. 97. Excelle dans l'art de la navigation & de la construction. Ses finances. 99. Etablit le commerce. 100. Voyage dans ses états. 101. Erige une académie des sciences; engage la noblesse à voyager. 102. Est cruel. 103. S'unit avec les ennemis de *Charles*. 104. Fait la guerre. 115. Son manifeste : affiége Narva. 116. *&f.* N'ose pas attaquer les Suédois. 124. Poursuit le dessein de discipliner ses troupes. 125. Ligue de Birzen. 126. Devient grand homme de guerre. 176. Prend Narva d'assaut : fonde la ville de Petersbourg. 177. *&f.* Se plaint inutilement de l'affaire de *Patkul*. 196. S'empare de la Pologne. Convoque une diète à Léopold. 197. Obtient des officiers Allemands. 198. Se retire en Lithuanie, y établit des magazins. 199. Ses entreprises en Pologne, *Charles* absent. 213. Propositions de paix. 217. Bat *Lewenhaupt*. p. 224. *&f.* Affaiblit les Suédois dans l'Ukraine. 229. Comparé à *Charles*. 233. 264. Le défait entiérement à Pultava. 233. *&f.* Invite à sa table les généraux Suédois. Sa conversation avec *Renschild*. 244. Rend les épées aux généraux. 245. Son expédition dans la Carélie & la Finlande. 264. Triomphe dans Moscou. 267. Continue le blocus de Riga; s'empare du reste de la Livonie, entre en Finlande. 269. Ses ambassadeurs à la Porte empriſonnés. 274. 301. Sa faute au Pruth. 278. Ses inquiétudes : sa résolution. 282. *&f.* Paix du Pruth. 288. Ne remplit pas les articles du traité. 295. 299. Ses succès sur les Suédois. 361. Triomphe dans Petersbourg. 363. Jouït de ses conquêtes, 364. Ses entreprises sur la mer Baltique. 367. Ses alliés jaloux. 384. 386. *&f.* Ses revenus ne sont pas considérables. 384. Veut acheter le duché de Meckelbourg. 386. Nie la conspiration contre le roi d'Angleterre, arrive à Paris. 393. Confére avec le duc régent. 394. *&f.*

PIPER, premier ministre de *Charles*, fait comte. 86.

Propose à son maître de se faire élire roi de Pologne. p. 161. Ses conférences avec les députés Saxons. 187, *&f.* Sa magnificence. 212. Prisonnier à Pultava. 238. Traité durement; sa mort. 244. Son corps transporté à Stockholm. 203. Obséques magnifiques. 204.

POLOGNE (la) s'unit avec les ennemis de *Charles*. 104. Description de ce royaume. 130. Son gouvernement. 131. *&f.* Qualité de son roi. 132. Ses diètes & leurs ordres. 133. Ses confédérations. 134. *&f.* Ne permet pas que l'on éleve des fortereſſes. 135. Son état militaire. *ibid.* *&f.* 139. *&f.* Son armée partagée en deux factions. 161. a deux rois, & deux primats. 197. Dévastée par les Moscovites, les *Sapieha*, & les *Oginski*. 199.

POLONAIS. Mécontens de la guerre Livonienne. 137. *&f.* Diète. 139. Intrigues. 142. Leur diète séparée. 143.

POMERANIE (La guerre portée en). 265. Devient la proie des alliés. 348.

PONIATOWSKY sauve *Charles* à Pultava. 239. Le sert à Constantinople. 252. Présenté un mémoire au Sultan. p. 258. Ses intrigues contre le grand-Visir. 261. Faillit à être empoisonné. 262. Son conseil contre les Moscovites. 282. S'oppose en vain à la paix du Pruth. 288. Ecrit une rélation de la campagne du Pruth. 294. Retourne à Constantinople. 295. Sauve *Charles* à Rugen. 375.

PORTE (Etat de la) Ottomane. 249. Façon de déclarer la guerre. 274. *&f.* Intrigues. 295. Mauvaise politique concernant les ambassadeurs. 300.

POSNANIE (l'Evêque de) préside à la diète. 166. Puni. 169.

POSPOLITE. Ce que c'est. 134. Dans quelles occasions elle monte à cheval. 135.

PRUTH (Affaire du). 281. *&f.*

PULTAVA assiégée. 230. secourue. 231. Bataille. 233. Idée de cette bataille. 234. Suites de cette bataille 235. *&f.*

R.

RADZOUSKI; son caractère; ses intrigues. 140. *&f.* Va voir le roi *Auguste*. 149. Sa conférence avec *Char-*

Digitized by Google

les XII. p. 150. Déclare *Auguſte* inhabile à régner. *Ibid.* s'oppoſe vainement à l'élection de *Stanislas.* 165. Contraint de lui rendre hommage. 166. Refuſe de le ſacrer. Meurt. 175.

RENSCHILD (le grand maréchal) gagne la bataille de Frawenſtad. 182. *&ſ.* Priſonnier à Pultava. 238.

RIGA, aſſiégée par *Auguſte.* 114. Délivrée. 115. Aſſiégée par le Czar. 264.

ROBEL, Gouverneur de Thorn, forcé de ſe rendre à diſcrétion, 158. Procédé de *Charles XII.* à ſon égard. 159.

RUGEN (Combat dans l'île de). 373. *&ſ.*

RUSSES (les) barbares, ignorants. 91. Leur ère, leur religion, leur ſuperſtition. 92. *&ſ.* Authorité de leur patriarche. Diſputaient ſur la religion. 93. N'étaient pas aguerris autrefois. 117. Forcés dans leurs retranchemens. 120. Leurs généraux priſonniers. 121. Dévaſtent la Pologne & la Lithuanie. 142. Battus, mis en déroute. 181. *&ſ.* Leurs priſonniers maſſacrés. 183. Encor vaincus. 214.

RUSSIE (la), ſa ſituation, ſon étendue. p. 91. Peu peuplée. 99.

S.

SAMOYEDES, peuples ſauvages. 94.

SAPIEHA (les princes de) s'attachent à *Charles XII.* 138. L'un d'eux le quitte. 305.

SAXE (Entrée du roi de Suède en). 183.

SAXE (le comte de) fait ſa première campagne. 344. *&ſ.*

SCHULEMBOURG, commande les Saxons; ſa conduite; ſa retraite. 170. *&ſ.* Livre bataille aux Suédois: la perd. 181. *&ſ.*

SELIÇTAR AGA. Ce que c'eſt. 260.

SERASKIER. Ce que c'eſt. 247. *&ſ.*

SIBERIE: deſcription de cette province. Tombeau des Suédois pris à Pultava. 243. *&ſ.*

SIBERIENS, Peuples ſauvages. 94.

SINIAWSKI, tente en vain de ſe faire élire roi Chef d'un

d'un parti opposé à *Auguste* & à *Stanislas*. p. 200. Rentre dans celui d'*Auguste*. 263.

SIQUIER, justifié de la mort de *Charles*. Occasion de cette calomnie : meurt pauvre. 410. *&f.*

SELERP. Voyez KZE.

SLIPENBACH, général Suédois, pris à Poltava. 256.

SMOLENSKO (Bataille près de) 218.

SOBIESKI (*Alexandre*) refuse de monter sur le trône. 162.

SOBIESKI (*Jacques*) enlevé : conduit à Leipsic. 160. Elargi. 192.

SOLIMAN-PACHA, grand-Visir. 340. Déposé. 341.

STADE, prise & brulée. 343.

STANISLAS. Son caractère : s'insinue dans l'amitié de *Charles* : est élu roi de Pologne. 163. *&f.* Le primat & autres mécontens lui rendent hommage. 167. Contraint de fuir. 168. Son sacre. 176. Retourne en Pologne. 199. Reconnu par toutes les puissances, excepté par le pape. 213. Pris par les Turcs. pag. 331. Ses occupations en l'absence de *Charles* : ses vues. *ibid. &f.* Sa réception à Bender. 335. Se rend dans le duché des Deux-Ponts. 353. Se retire à Veissembourg après la mort de *Charles*. *ibid.* Faillit à être enlevé : comme il en use avec ses ravisseurs. 402. *&f.*

STEINBOCK, gouverneur de Cracovie. 152. La régence lui défère le commandement de l'armée. 270. Défait les Danois. 271. Gagne la bataille de Gadebush. 344. Brule Altena. 346. *&f.* Motive les raisons de cette barbarie. 347. Ses disgraces. Pris. 348.

STRALHEIM. Sa querelle avec *Zobor*. 204.

STRALSUND. *Charles* y arrive. 356. Assiégée. 370. Le retranchement du côté de la mer emporté. 372.

SUEDE. Histoire de ce royaume. 73. *&f.* Forme de son ancien gouvernement. Changemens dans le gouvernement. 74. 75. Loix sur la majorité de ses rois. 84. La descente du roi de Dannemarck, réunit les sénateurs & la régence. Epuisée de troupes. 269. Son état à l'arrivée

Digitized by Google

l'arrivée du roi à Stralsund. pag. 364. *&f.* & après. 380. *&f.* 398. *&f.*

SUEDOIS. Leur caractère. 74. *&f.* Prisonniers ; dispersés dans les états du Czar. 243. Les payſans ſont libres. Milices enrégimentées ; leurs ſuccès contre les Danois. 270. *&f.*

T.

TARTARES (Les) ſujets du Czar : Mahométans. 94. Caractère de ceux de Crimée. 275. *&f.*

TIAÏM. Ce que ſignifie ce mot. 293.

THORN. aſſiégée, priſe, miſe à contribution. 158. *&f.*

TRAITÉ ſingulier. 266.

TRAVENDAL (La paix de). 114.

TROUTFETRE, colonel Suédois. 242.

TURCS (les) ne connaiſſent aucune eſpèce de nobleſſe. 256. Leur uſage de préſenter les placets au grand-Seigneur. 258. Leur état, & leur diſcipline militaire. p. 277. *&f.* Obſervateurs de leur parole. 287.

V.

VALAQUES (les) montrent de l'affection pour les Turcs. 280. *&f.*

VALIDE' (la Sultane) épouſe les intérêts de *Charles*. 272.

VARNITZA. *Charles* s'établit près de ce village. pag. 291.

VARSOVIE ; ſa diète. 139. Se ſépare tumultueuſement. 143.

VILLELONGUE ; ſon induſtrie pour préſenter ſon mémoire au grand-Seigneur. 337. Mis en priſon. 338. Sa conférence avec le grand-Seigneur. 339. *&f.* Priſonnier à Rugen. 176. *&f.*

UKRAINE. Sa ſituation, ſon Gouvernement. 220. *&f.*

ULRIQUE-ELEONORE, reçoit la régence & s'en démet. 349. Mariée au prince de Heſſe. 366. Reine de Suède : céde la couronne à ſon mari. 411. *&f.*

VOSKO-jéſuites, condamnés au feu. 94.

Digitized by Google

UPSAL (l'archevêque d') tyrannise la Suède. pag. 76. & ſ.

USEDOM (l'île d') emportée par les Pruſſiens. 368.

W.

WACKERBARTH, général des Saxons. 371.

WIRTEMBERG (le prince de) priſonnier à Pultava. pag. 238.

WISMAR: Les troupes Allemandes du roi d'Angleterre l'inveſtiſſent. 367.

Z.

ZAPORAVIENS. Leur génie, leur conduite, 230.

ZOBOR: ſuites de ſa querelle avec *Stralheim*. 204.

Fin de la Table des Matières.

842547

Digitized by Google

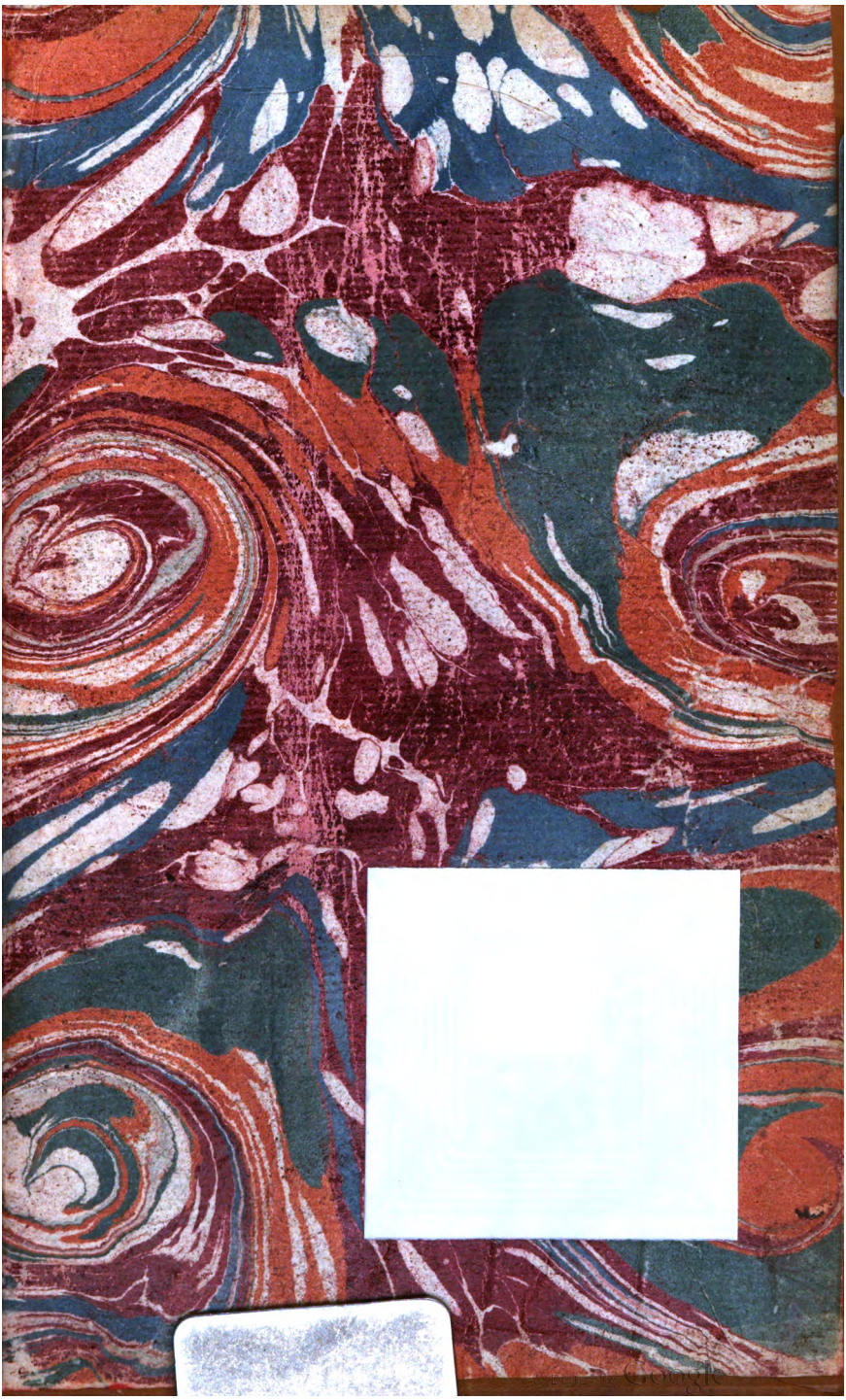
A. Rosenthal
4.12.1984
[VOLT.]

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google






Digitized by Google